



HAL
open science

Clinique des adolescents placés : répercussion des défaillances parentales vécues entre 0 à 20 ans et du placement sur le processus adolescent

Marie Delva

► **To cite this version:**

Marie Delva. Clinique des adolescents placés : répercussion des défaillances parentales vécues entre 0 à 20 ans et du placement sur le processus adolescent. Psychologie. Université de Nanterre - Paris X, 2020. Français. NNT : 2020PA100053 . tel-03221216

HAL Id: tel-03221216

<https://theses.hal.science/tel-03221216v1>

Submitted on 7 May 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Membre de l'université Paris Lumières

École doctorale 139 : Connaissance, langage, modélisation

Unité de recherche: Clinique, Psychanalyse, Développement

Marie Delva

Clinique des adolescents placés

*Répercussion des défaillances parentales vécues entre 0 et 2 ans et
du placement sur le processus adolescent*

Thèse présentée et soutenue publiquement le 27/03/2020

en vue de l'obtention du doctorat de Psychologie de l'Université Paris Nanterre
sous la direction de M François Pommier (Professeur, Université Paris Nanterre)
et de Mme Nathalie de Kernier (Maître de conférence-HDR, Université Paris
Nanterre).

Jury :

Président	M Florian Houssier	Professeur, Université Paris XIII
Rapporteuse	Mme Silke Schauder	Professeure, Université Picardie Jules Verne
Rapporteur	M Daniel Derivois	Professeur, Université de Bourgogne
Examinatrice	Mme Marjorie Roques	Maître de conférence-HDR, Université de Caen Basse Normandie
Directeur	M François Pommier	Professeur, Université Paris Nanterre
Co-directrice	Mme Nathalie de Kernier	Maître de conférence-HDR, Université Paris Nanterre

Remerciements

Aux professeurs :

À François Pommier, pour avoir accepté de me suivre dès les premiers balbutiements du questionnement de recherche. Votre confiance accordée, vos encouragements et votre sérénité ont pu faire de ces années de thèse une période riche et constructive m'ayant donné le goût de la recherche.

À Nathalie de Kernier, pour les nombreuses stimulations à davantage de formations et de finesse dans l'analyse psychanalytique. Grâce à vos conseils, le temps du doctorat a été aussi celui du perfectionnement théorique. Merci également pour votre rigueur et votre exigence m'ayant conduit à clarifier mon organisation méthodologique.

À Florian Houssier, pour avoir accepté d'être le président du jury de cette thèse. Votre intérêt pour l'histoire de la psychanalyse et le partage que vous faites de vos découvertes par vos travaux favorisent ma réflexion et la soutiennent depuis plusieurs années ; c'est donc pour moi un grand honneur de pouvoir échanger et réfléchir avec vous.

À Silke Schauder, d'avoir accepté d'être rapporteure. La richesse et l'originalité de vos travaux sont une source d'émerveillements et de découvertes. C'est une grande joie de pouvoir bénéficier de vos critiques et de vos remarques.

À Daniel Derivois, d'avoir accepté d'être rapporteur. Vos travaux sur les traumatismes chez l'enfant et l'adolescent ont beaucoup étayé ma pensée. Je suis impatiente d'avoir vos retours et impressions et de pouvoir échanger avec vous étant donné votre expérience en protection de l'enfance et vos travaux sur la résilience.

À Marjorie Roques, merci d'avoir accepté de faire partie de ce jury de thèse. Votre expertise en psychologie projective a étayé mes analyses et j'ai donc hâte de pouvoir entendre vos commentaires et critiques sur ce travail.

À l'équipe ASE et aux familles prises en charges

À l'équipe ASE et plus particulièrement Cécile et Nadine, pour tous les moments partagés et pour votre soutien qui ont facilité la conduite de la recherche.

Aux adolescents qui ont accepté de participer à la recherche et de livrer ainsi leur intimité. Leur courage et leur ténacité m'inspirent chaque jour.

Aux amis psychologues

Le temps du doctorat a été aussi celui de belles rencontres. Merci à tous les amis doctorants du laboratoire A2P avec lesquels j'ai pu partager de nombreuses journées de travail. Votre soutien, votre dynamisme, votre amour de la psychanalyse ont rendu ces années de travail douces et passionnantes. Merci plus particulièrement à Jessica, Alexia, Marie, Nicolas et Christelle.

Merci également aux amis psychologues m'ayant soutenue par leur implication à trouver le terrain de recherche mais aussi pour leur étayage dans mes réflexions. Merci pour cela à Annaëlle et Tristan.

À ma chère famille,

À mes parents, pour la sécurité affective et l'amour inconditionnel dont vous faites toujours preuve et qui me permettent jour après jour de suivre mes élans. Merci également pour l'intérêt et l'aide importante que vous m'avez apportés pendant ces cinq ans.

À mes frères et sœurs, qui ont patiemment écouté les nombreux questionnements issus du cheminement et qui ont toujours été encourageants et soutenant.

Merci, enfin et surtout, à Guy, pour être toujours à mes côtés et croire en moi. Ton amour et ta confiance me donnent des ailes.

SOMMAIRE

INTRODUCTION	17
REVUE DE LA LITTÉRATURE	23
I. L'Aide sociale à l'enfance (ASE)	25
I. Historique des législations sur la protection de l'enfance	26
II. Système juridique actuel de protection de l'enfance.....	29
III. Organisation des services de protection de l'enfance	31
II. L'influence des défaillances parentales sur la construction psychique de l'enfant	33
I. Construction du fonctionnement psychique	35
L'internalisation de l'objet partiel.....	36
L'objet primaire, tuteur de la construction psychique.....	39
La réflexivité support de la différenciation	44
Les stigmates de l'enfance	45
II. La théorie de l'attachement	51
Un besoin vital d'attachement.....	51
Un attachement à conséquences	53
III. La psyché sous emprise.....	57
Les imagos.....	58
Les projections parentales imprègnent les imagos	61
Une dette envers l'imgo qui ne peut être honorée	63
III. L'adolescence	70
I. L'émergence du conflit œdipien et l'effraction pubertaire	73
II. Le réaménagement objectal.....	75
III. La résolution du pubertaire pour tendre vers la subjectivation.....	77

IV. Les situations de violences précoces	83
IV. Le traumatisme psychique	87
I. Un concept débattu	88
II. Les traumatismes infantiles	91
III. Traumatisme et adolescence.....	95
MÉTHODOLOGIE	103
I. Cheminement de nos questionnements	105
II. Problématique	107
III. Hypothèses de recherche et leurs évolutions	109
Hypothèse 1	110
Hypothèse 2	112
Hypothèse 3	115
IV. Cadre éthique, méthodologique et du terrain de recherche.....	117
Intérêt scientifique de la recherche	117
Procédures mises en place concernant la population de recherche.....	119
Les contraintes, les risques et la protection des personnes	121
L'information et le consentement des personnes.....	123
Réflexions sur notre position de praticien chercheur.....	124
V. Outils	128
La méthode clinique.....	128
Les entretiens.....	128
Grille d'écoute thématique	130
La méthode projective.....	131
Le Rorschach.....	132

Schéma d'interprétation, élaboré par les théoriciens de l'École de Paris	133
Le Thematic Apperception Test (TAT)	135
ANALYSE DES RÉSULTATS.....	137
Pâris	141
Présentation et anamnèse	141
Hypothèse 1 : Le traumatisme des défaillances parentales fait irruption dans le psychisme lors de l'adolescence	143
Compulsion de répétition	143
Mise à mal des processus de pensée.....	146
Hypothèse 2 : La défaillance parentale et le placement engendrent des faillites dans la construction narcissique et objectale.....	148
Faillites narcissiques	148
Faillites objectales	150
Hypothèse 3 : Les imagos parentaux apparaissent tyranniques.....	153
Conclusion	155
Pontos	157
Présentation et anamnèse	157
Hypothèse 1 : Le traumatisme des défaillances parentales fait irruption dans le psychisme lors de l'adolescence	158
Répétition de ruptures objectales	158
Désorganisation psychique.....	159
Hypothèse 2 : La défaillance parentale et le placement engendrent des faillites dans la construction narcissique et objectale.....	162
Faillites narcissiques	162
Faillites objectales	164

Hypothèse 3 : Les imagos parentaux apparaissent tyranniques	166
Conclusion	169
Achille	171
Présentation et anamnèse	171
Hypothèse 1 : Le traumatisme des défaillances parentales ne fait pas irruption dans le psychisme.....	172
Solidité du pare-excitant.....	172
Absence de compulsions de répétition.....	174
Hypothèse 2 : La défaillance parentale et le placement engendrent des faillites dans leur construction narcissique et objectale.....	174
Faillites narcissiques	174
Faillites objectales	176
Hypothèse 3 : Les imagos parentaux apparaissent tyranniques.....	178
Conclusion	181
Antiope	183
Présentation et anamnèse	183
Hypothèse 1 : Le traumatisme de la défaillance parentale ne fait pas irruption dans le psychisme. Les processus de pensée sont entravés mais les irruptions pulsionnelles sont contenues.....	184
Surinvestissement du pare-excitant.....	184
Absence de compulsions de répétition.....	186
Hypothèse 2 : La défaillance parentale et le placement engendrent des faillites dans la construction narcissique et objectale.....	186
Faillites narcissiques et objectales.....	186
Carence affective	188

Hypothèse 3 : Les imagos parentaux apparaissent négatifs	190
Conclusion	192
Fama	193
Hypothèse 1 : Le traumatisme des défaillances parentales fait irruption dans le psychisme lors de l'adolescence	194
Compulsion de répétition	194
Désorganisation psychique	196
Hypothèse 2 : La défaillance parentale et le placement engendrent des faillites dans la construction narcissique et objectale.....	198
Faillites narcissiques	198
Faillites objectales	200
Hypothèse 3 : Les imagos parentaux apparaissent tyranniques	202
Conclusion	204
Psyché	207
Présentation et anamnèse	207
Hypothèse 1 : Le traumatisme des défaillances parentales ne fait pas irruption dans le psychisme.....	208
Hypothèse 2 : Le vécu de placement engendre des faillites dans la construction narcissique et objectale	210
Faillites narcissiques	210
Faillites objectales	212
Hypothèse 3 : Les imagos parentaux apparaissent tyranniques	214
Conclusion	216
Orphée	219
Présentation et anamnèse	219

Hypothèse 1 : Une organisation psychique se met en place pour lutter contre les irruptions traumatiques	221
Paralysie psychique	221
Défaillance du pare-excitant.....	222
Hypothèse 2 : Le traumatisme issu du décès parental a engendré des faillites dans la construction narcissique et une entrave à l'investissement objectal	224
Fragilité narcissique	224
Projection de l'objet primaire sur les objets externes	226
Hypothèse 3 : Des imagos parentaux dominateurs	228
Conclusion	230
Phaéton	231
Présentation et anamnèse	231
Hypothèse 1 : Le traumatisme génère une défaillance du refoulement et la mise en place de défenses primaires	232
Hypothèse 2 : L'adossement objectal comme tuteur narcissique	235
Hypothèse 3 : Des imagos parentaux enfermants	239
Conclusion	242
Hébé.....	243
Présentation et anamnèse	243
Hypothèse 1 : Le traumatisme des défaillances parentales fait irruption dans le psychisme	244
Désorganisation psychique.....	244
Compulsion de répétition	245
Hypothèse 2 : La défaillance parentale et le placement ont engendré pour Hébé des faillites dans la construction narcissique et une dépendance objectale.....	247

Faillite narcissique.....	247
Dépendance envers l'objet	249
Hypothèse 3 : pour Hébé, les imagos parentaux apparaissent tyranniques	253
Conclusion	256
Pandore	257
Présentation et anamnèse	257
Hypothèse 1 : Les maltraitances répétées ont engendré la construction d'un bouclier défensif.....	258
Construction d'un bouclier de défenses primaires	258
Recours à l'agir	261
Hypothèse 2 : Le désinvestissement objectal permet une préservation narcissique.....	262
Construction d'un faux self.....	262
Hypothèse 3 : Imago menaçant et rejetant	265
Conclusion	267
SYNTHÈSE DES RÉSULTATS.....	269
Première hypothèse.....	271
Premier axe : caractéristiques des constructions psychiques	271
Caractéristiques des enveloppes psychiques	272
Arsenal défensif.....	273
Deuxième axe : modalités de traitement du traumatisme	275
Actualité de la violence parentale	276
Voie de résolution du trauma grâce au traitement par élaboration	278
Impasse du traitement traumatique par la répétition	280
Conclusion	282

Deuxième hypothèse.....	285
Insuffisance narcissique/dépendance objectale.....	285
Troisième hypothèse	289
Fonction asubjectivante de l’imago	289
L’imago : une porte de réactivation traumatique	291
L’illusion d’une fonction réparatrice de l’imago	292
Conclusion	293
DISCUSSION	295
Ancrage des modalités défensives	299
La nécessité de confrontation dans le réel aux objets primaires.....	304
Imagos indifférenciés du moi	308
Perspectives théoriques et thérapeutiques	311
Les fantasmes organisateurs de la psyché.....	311
Élaboration des « agirs ».....	314
Critiques.....	317
Méthodologie	317
Thème	318
Population	318
CONCLUSION.....	319
BIBLIOGRAPHIE	325
Ouvrages.....	327
Textes législatifs.	338
Annexe (en pièce jointe).....	339
Retranscriptions des entretiens	339
Résultats des tests	339

Lettres d'informations	339
Formulaires de consentement	339

INTRODUCTION

Nous accompagnons, au sein d'un service de l'Aide sociale à l'enfance (ASE), des adolescents en situation de placement depuis leur plus jeune âge. Un danger ou un risque de danger pour leur vie a conduit à leur prise en charge par l'ASE et la situation familiale ne permettant pas un retour à leur domicile, leur placement s'est pérennisé. En effet, pour les jeunes dont le travail avec les parents ne peut engendrer le rétablissement d'une parentalité adéquate, la levée de la mesure du placement judiciaire ne peut être effectuée. De même, certains enfants placés sont victimes de « délaissement parental ». Ces adolescents ont été marqués, dans leur petite enfance, par des violences portant atteinte à leur intégrité psychique et à leur sécurité interne et/ou par des défaillances des figures parentales.

À la puberté, ces jeunes vivent d'importants changements corporels et psychiques et font face à une tension de l'appareil psychique nécessitant un travail de réorganisation. Certains sont agités par des troubles massifs du comportement, signes d'un traumatisme de ce que Ph. Gutton nomme le pubertaire (1991). Nous observons, dans notre pratique, des passages à l'acte multiples des adolescents : tentative de suicide, auto et hétéro agressivité. Certains entrent dans des conduites d'opposition ou bien dans des conduites d'évitement : addiction, isolement et angoisses telles que définies par Steckel (1908). Ph. Jeammet met en avant que « *plus l'extériorisation est manifeste, plus elle nous révèle les lignes de force des processus en jeu* » (2005).

Nous constatons, dans notre travail, que la gravité des passages à l'acte engendre fréquemment un sentiment d'impuissance des professionnels qui entourent ces jeunes. Souvent, les réponses apportées ne correspondent pas aux besoins des enfants : les jeunes passent de structures en structures ou les liens avec les parents sont rétablis alors que la situation familiale n'a pas évolué. Par ailleurs, les troubles présentés par les jeunes peuvent induire chez les professionnels (éducateurs, instituteurs, famille d'accueil) qui les suivent depuis de nombreuses années un sentiment d'échec et provoquer des attitudes de rejet.

Par ailleurs, certains jeunes que nous accompagnons font part d'une souffrance psychique importante difficilement verbalisable. Ils interpellent les adultes par des conduites extrêmes, mais les solutions trouvées ne sont jamais à la hauteur de leurs attentes.

Cela nous a conduit à travailler sur la construction psychique de ces adolescents : comment les acquis psychiques, structurés pendant l'enfance, se réaménagent-ils à l'adolescence ? En quoi l'après-coup des violences vécues pendant la prime enfance imprime-t-il sa marque dans la construction du moi et dans le narcissisme de ces jeunes ? Nous supposons que la puberté engendre chez les jeunes des opérations psychiques complexes. Le processus adolescent est un bouleversement qui trouble massivement ces jeunes. Nous cheminons avec l'idée que le passé de violence, de dénigrement, d'abandon laisse des traces, une empreinte, des cicatrices psychiques.

En outre, notre pratique nous révèle que les adolescents rencontrés mettent en scène des relations singulières semblant être marquées par des relations d'objets particulières. Ainsi, nous souhaitons amorcer une réflexion à propos des répercussions des relations précoces aux parents sur les modalités de relations aux objets futurs. L'adolescence est un processus nécessitant une appropriation subjective de son vécu. Or, comme le dit F. Pommier, « *l'adolescent qui court le risque extrême de se perdre dans le reflet de sa propre image est, nous le savons, à la fois en quête d'images qu'il pourrait maîtriser, et sous l'emprise d'images dont certaines sont directes et très évidentes – je veux parler des images parentales – mais d'autres parallèles ou latérales et parfois plus lointaines.* » (2014, p. 59)

Nous nous questionnons sur la manière dont les adolescents placés parviennent à construire leur identité. Quels sont leurs supports d'identification ? Comment parviennent-ils à élaborer leur histoire familiale ? Quels liens ont-ils créés avec leurs parents ? Leurs assistants familiaux ? Par ailleurs, nous nous interrogeons sur la manière dont le processus adolescent s'effectue pour ces jeunes dont la situation familiale est particulière. La réalité de la séparation parentale a-t-elle un effet sur le processus de séparation psychique ? Quel poids prennent les imagos parentaux ?

Afin de répondre à ces questions, nous allons dans une première partie explorer et confronter les théories des auteurs ayant étudié la psychopathologie psychanalytique de l'enfant et de l'adolescent. Nous observerons de manière plus affinée les théories concernant la construction psychique, l'adolescence et le traumatisme psychique.

Avant de partir à la rencontre des théories psychanalytiques, notre première partie explorera l'organisation du système de protection de l'enfance et son histoire. Nous reviendrons sur les avancées législatives ayant permis une amélioration du secours apporté aux mineurs. Nous

évoquerons les lois de 1793, 1889 et 1898 ayant rendu possible l'intervention de l'État auprès des familles et la répréhension des adultes lorsque ceux-ci commettent des actes de violence sur les enfants. Nous étudierons aussi les lois actuelles de 2007 et 2016 dont les avancées ont amélioré le système de protection de l'enfance en mettant l'intérêt de l'enfant et l'accompagnement des familles au cœur de la prise en charge. Nous évoquerons l'organisation du service dans lequel s'est déroulée la recherche pour représenter l'organisation qui entoure les adolescents pris en charge par l'ASE.

Dans la deuxième partie, nous nous attacherons à comprendre la manière dont se construit le fonctionnement psychique de l'enfant. Nous examinerons comment la présence d'un bon objet permet l'intrication pulsionnelle et la construction du pare-excitant (Klein, 1968 ; Ph. Jeammet, 1990). À l'inverse, nous explorerons les répercussions de la défaillance parentale sur les constructions psychiques de l'enfant. Nous ferons part également des apports des théories de l'attachement (Bowlby (1969), Ainsworth (1974)). Nous aborderons aussi les théories des auteurs ayant mis en évidence les armatures psychiques venant entraver l'autonomie du moi (Yung (1912), Freud (1905), C. Pigott (1999))

Notre troisième partie s'attachera à comprendre les processus psychiques caractéristiques de l'adolescence. Freud (1905) a mis en évidence la levée du refoulement post-œdipien lors de l'accès à la génitalité et les bouleversements que cela engendre. Depuis, de nombreux auteurs ont permis une avancée dans la compréhension des mécanismes psychiques adolescents. Nous ferons part de ces théories (E. de Kestemberg (1962), Blos (1967), Laufer (1980), J. Guillaumin, (2001), R. Cahn (1991), Ph. Gutton (200é), D. Marcelli et A. Braconnier (2013), M. Emmanuelli et C. Azoulay (2001))

La quatrième partie s'attachera à comprendre les effets du traumatisme sur le psychisme. Les adolescents, placés par l'ASE depuis leur plus jeune âge, vivent des expériences négatives extrêmes du fait de la violence ou de l'absence de leur figure parentale. Cela entraîne chez eux des états de détresse prenant un caractère traumatique. Nous évoquerons les théories de Freud qui évoquent les « *corps étrangers internes* » se créant dans le psychisme et devenant « *sources d'excitations* » lorsque le traumatisme fait effraction dans l'appareil psychique. Nous évoquerons les débats que Freud a pu avoir avec Ferenczi (1932), pour lequel le trauma naît d'une expérience négative avec l'objet qui vient fragmenter le psychisme. Nous ferons part

ensuite des apports de leurs successeurs (Winnicott (1965), J. Guillaumin (2001) R. Roussillon (1999), E. Bonneville (2008), M. Corcos (2013)).

Ces théories étayent notre réflexion et nous permettent d'aboutir à un questionnement précis que nous dévoilerons plus précisément dans notre méthodologie. Notre recherche tend à explorer les processus psychiques en jeu lors de l'adolescence et la part des remaniements psychiques issus des expériences de défaillances parentales primaires chez les adolescents confiés à l'Aide sociale. Nous cherchons également à observer les répercussions du placement sur le processus adolescent. Par ailleurs, nous partons à la recherche des traces des figures parentales dans la psyché adolescente afin de mieux comprendre leur influence dans la construction du moi.

Il nous faudra explorer les stigmates laissés par les traumatismes infantiles dans la psyché adolescente mais aussi être à l'écoute du discours des adolescents à propos de leur histoire et de leur vie actuelle.

Nous ferons part également, dans cette partie méthodologique de nos hypothèses concernant ces questionnements :

Y a-t-il à l'adolescence un après coup du traumatisme des défaillances primaires vécues pendant la prime enfance ? Peut-on parler de résurgences traumatiques pour ces adolescents ou y a-t-il d'autres traumas qui altèrent le processus adolescent ? Nous pensons aux multiples ruptures vécues par ces adolescents : quels sont les effets de ces vécus d'abandons successifs ?

Nous supposons que la puberté et le pubertaire engendrent un débordement traumatique. Les excitations pulsionnelles traumatiques issues du vécu précoce viennent, à nouveau, submerger les capacités défensives des adolescents placés.

Qu'en est-il des assises narcissiques de ces adolescents ? Sont-ils en capacité de supporter les pertes inhérentes au processus adolescent ? Parviennent-ils à aller à la rencontre de nouveaux objets sans craindre une nouvelle atteinte ?

Nous supposons que l'irruption traumatique entrave le processus adolescent en fragilisant le narcissisme et en empêchant l'investissement objectal.

Quelle est l'emprise des imagos parentaux sur la psyché adolescente ? Sidèrent-ils l'adolescent et ainsi gèlent-ils leurs possibilités d'investissements ou bien colorent-ils et contaminent-ils les projections des adolescents. Engendrent-ils alors des troubles relationnels marqués par une répétition de schèmes relationnels traumatiques ?

Nous faisons l'hypothèse que les remaniements générés par la puberté et le pubertaire viennent restaurer un envahissement des imagos parentaux dans la psyché de ces adolescents.

C'est à partir d'une clinique constituée par des entretiens avec des adolescents placés qui témoignent de la douleur de leur placement et de leur vécu de violence pendant la prime enfance que nous souhaitons approfondir ces questionnements. Nous rendrons compte du choix de rencontrer dix adolescents placés depuis leur plus jeune âge pour observer leur fonctionnement psychique grâce aux méthodes cliniques et projectives. Nous décrirons les outils, le chemin d'étude et d'analyse ainsi que les réflexions éthiques qui nous ont animée pour récolter des résultats.

Ensuite, dans une partie d'analyse des résultats, nous ferons part de nos réflexions et analyses issues de chaque rencontre singulière. Nous vous raconterons leur histoire et nous vous ferons part de notre analyse des processus psychiques qu'ils mettent en place à l'adolescence. Grâce à ces dix cas singuliers, nous avons pu approfondir notre connaissance des répercussions psychiques du vécu du placement et du processus adolescent dans un contexte de séparation familiale. Une synthèse des résultats permettra de réfléchir à nos hypothèses en fonction des analyses opérées. Nous évoquerons l'organisation défensive repérée chez nos sujets ainsi que les modalités de traitements des traumatismes primaires observées. Par ailleurs, nous ferons part de nos constats relatifs à la qualité du narcissisme et du rapport objectal. Nous évoquerons également les observations que nous avons pu faire concernant les imagos internalisés et leurs fonctions.

Et pour finir, nous discuterons et critiquerons quelques aspects spécifiques de nos résultats qui nous interpellent. Nous réfléchirons également à des perspectives thérapeutiques permettant à ces jeunes de dépasser le processus adolescent pour parvenir à s'ouvrir au monde.

REVUE DE LA LITTÉRATURE

Avant de considérer les théories des auteurs ayant travaillé sur notre thématique de recherche, il nous semble nécessaire de rendre compte de l'histoire du dispositif de protection de l'enfance, de ses avancées et du contexte dans lequel nous avons effectué notre recherche. En effet, les stratégies politiques et sociales impactent directement les adolescents confiés ainsi que ceux qui les prennent en charge.

I. L'Aide sociale à l'enfance (ASE)

Méconnue du grand public, pourtant ressource présente à l'esprit de tous les professionnels de l'enfance, l'Aide sociale à l'enfance (ASE) est un service départemental dont les missions de prévention et de protection de l'enfance sont exercées par les professionnels de chaque département.

Elle est issue d'orientations politiques ayant évolué au fil du temps. Les découvertes majeures sur le développement de l'enfant ont engendré des modifications sociales et législatives permettant de prévenir les violences intra-familiales et de protéger les mineurs. Au fur et à mesure des années, les comportements éducatifs des parents ont été observés par les professionnels des institutions œuvrant pour l'État. Aujourd'hui, tout comportement parental venant entraver le développement de l'enfant engendre une intervention de l'État afin d'apporter un étayage familial. Une implication de la société jusque dans la sphère privée, à travers le champ de la protection de l'enfance, permet aujourd'hui de veiller à l'intérêt de l'enfant. La société, par l'intermédiaire des travailleurs sociaux, est légitime pour intervenir dans les familles en cas de dangerosité des parents envers leur enfant.

Selon l'Observatoire National de l'Enfance en Danger (ONED), le nombre de mineurs pris en charge par l'ASE était de 295 357 soit 20,1 % de la population mineure, au 31 décembre 2016. Ce nombre augmente chaque année.

Afin de comprendre le fonctionnement du système de protection de l'enfance en France, nous proposons un retour historique sur les avancées législatives depuis 1793.

I. Historique des législations sur la protection de l'enfance

En 1793, le Décret relatif à l'organisation des secours à accorder annuellement aux enfants, aux vieillards et aux indigents, de la Convention nationale du 28 juin au 8 juillet 1793, notifie que « *les pères et mères qui n'ont que pour toute ressource le produit de leurs travaux, ont droit au secours de la nation, toutes les fois que le produit de leur travail n'est plus en proportion avec les besoins de leurs familles* ». Cette loi permet l'octroi d'allocations financières aux parents en fonction de leur nombre d'enfants. L'aide s'arrêta lorsque l'enfant atteint l'âge de douze ans car il est jugé en capacité de travailler. Toutefois, une aide de l'État pour une inscription à une formation peut être donnée à un enfant désireux d'apprendre un métier de mécanique ou d'agriculture.

Par ailleurs, ce décret introduit la possibilité pour l'État de prendre en charge les enfants que les femmes souhaitaient abandonner à la naissance : « *s'il y avait, dans quelques-unes des époques où ces enfants seront à la charge de la nation, des dangers, soit pour leurs mœurs, soit pour leur santé, à les laisser auprès de leur mère, l'agence [...] les placera, suivant leur âge, soit dans l'hospice, soit chez une autre nourrice* » (1793, p. 57). Ce texte inaugure la notion de « secours » aux familles et aux enfants. Pour autant, ce secours est accordé uniquement lorsque la famille en faisait la demande. Les mères faisant cette demande prennent le risque de se voir retirer leur enfant si les agents observent un danger pour l'enfant. Pour les familles qui ne sollicitent aucun secours, la sphère familiale reste privée.

En 1811, un texte vient régir la prise en charge des « *enfants trouvés, abandonnés ou orphelins pauvres* » de moins de douze ans. Ceux-ci sont alors confiés soit à des hospices soit à des familles d'accueil de « cultivateurs » ou d'« artisans ». À l'âge de douze ans, les enfants sont considérés en âge d'apprendre un métier. Ainsi, le décret stipule alors que « *seront, autant que faire se pourra, mis en apprentissage ; les garçons chez des laboureurs ou des artisans ; les filles chez des ménagères, ou des couturières ou d'autres ouvrières, ou dans des fabriques et manufactures* » (1811, p. 306). L'État trouve de la sorte une solution lucrative pour éviter des coûts importants de prise en charge sociale de ces jeunes : le jeune devient apprenti et doit travailler jusqu'à l'âge de 25 ans pour son maître qui, en contrepartie, assure sa formation et subvient à son logement et sa nourriture.

La notion de maltraitance apparaît avec la loi du 24 juillet 1889 sur la protection des enfants maltraités ou moralement abandonnés. Avec cette loi, les pères peuvent être déchus de leur autorité paternelle s'ils sont reconnus coupables de crimes graves ou auteurs récidivistes de séquestration, suppression, abandon d'enfant ou vagabondage. Par ailleurs, dans la maltraitance sont incluses des comportements de parents jugés mauvais pour les enfants telles que l'ivrognerie ou « *l'inconduite notoire* » (1889 ; art. 2). Enfin, pour la première fois dans un texte de loi, le défaut de soin ainsi que le « manque de direction nécessaire » sur les domaines de la santé, la sécurité ou la moralité peuvent engendrer la déchéance de l'autorité paternelle ; celle-ci revenant, selon la situation familiale, soit à la mère, soit à un tuteur, soit à l'Assistance publique.

C'est en 1898 que la violence commise envers les enfants devient répréhensible : « *quiconque aura volontairement fait des blessures ou porté des coups à un enfant au-dessous de l'âge de quinze ans accomplis, ou qui l'aura volontairement privé d'aliment ou de soin au point de compromettre sa santé, sera puni d'un emprisonnement de un an à trois ans et d'une amende de seize à mille francs.* » (Loi sur la répression des violences, voies de faits, actes de cruauté et attentats commis envers les enfants, art 1^{er}). Les peines varient en fonction de la gravité des violences et de la répercussion sur l'enfant. Les enfants sont alors confiés à des tuteurs ou à l'Assistance publique.

Pourtant, la loi de 1904 n'est pas plus souple pour les enfants confiés à l'Assistance publique. Ceux-ci sont transférés dans une institution pénitentiaire lorsqu'ils commettent « *des actes d'immoralité, de violence ou de cruauté* » (1904, art 2). L'ordonnance du 4 février 1915 institue la spécialisation des juridictions pour les mineurs. Sont créés les tribunaux pour enfants présidés par les juges pour enfants. Ainsi, les actes commis par les mineurs ne relèvent plus du tribunal pénal. Le juge peut, selon les cas, ordonner des mesures de protection, d'assistance, de surveillance, d'éducation ou de réforme appropriées. Il peut aussi, si le mineur a plus de treize ans, décider d'une sanction pénale. Cette ordonnance inaugure la possibilité d'appui sur des outils pour l'aide à la décision du projet de l'enfant (enquête sociale, examen médical et médico-psychologique).

C'est par le décret du 30 octobre 1935, modifiant l'article 1 de la loi du 24 Juillet 1889, que la possibilité de surveillance ou d'assistance éducative des parents par le personnel des services

sociaux ou services agréés est créée. Les parents qui ne parviennent pas à garantir santé, sécurité, moralité ou éducation à leurs enfants peuvent bénéficier d'étayage.

Ce décret instaure la fin de la possibilité pour le père d'envoyer son enfant en maison correctionnelle. Pour autant, le père peut demander le placement de son enfant afin d'assurer son « *relèvement moral* » (décret du 30 octobre 1935 portant modification des articles 376 et suivants du Code civil dans le Journal Officiel du 31 octobre 1935).

Ce décret inaugure la notion de protection de l'enfance. L'aide aux enfants en situation de délinquance ou de débauche devient possible s'ils en font la demande. L'évolution sociétale permet une nouvelle perception des mineurs en difficulté : les mineurs de 18 ans se sont plus perçus comme « *à enfermer* » ou « *à réfréner* » mais plutôt comme devant être aidés. La notion « *d'intérêt du mineur* » (1935, art. 3) apparaît et le juge, devant décider du sort du jeune, doit s'y conformer.

La notion de prévention, lors de risque de danger pour un enfant du fait de son entourage familial est introduite, quant à elle, dans le décret du 7 janvier 1959. Depuis lors, l'État peut placer les enfants ou proposer une mesure d'assistance éducative.

L'ordonnance du 23 juillet 1968 est la première qui permet de mettre en place des mesures de protection de l'enfant à la demande des parents, du tuteur ou de l'enfant lui-même. Auparavant, il fallait que l'enfant commette un délit pour qu'une mesure soit ordonnée.

C'est en 1970, par la loi du 4 juin relative à l'autorité parentale, que les mères obtiennent enfin l'autorité parentale. Cette loi explicite également les devoirs des parents à l'égard de leurs enfants : « *l'autorité parentale appartient aux père et mère pour protéger l'enfant dans sa sécurité, sa santé et sa moralité. Ils ont à son égard droit et devoir de garde, de surveillance et d'éducation* ». (1970, art 371/2). À noter que lors de séparation, seul le parent ayant le droit de garde avait l'autorité parentale.

Enfin, la loi du 6 janvier 1986 confie la protection de l'enfance aux conseils généraux (devenus départementaux en 2013).

II. Système juridique actuel de protection de l'enfance

La loi 2007-293 du 5 mars 2007 a réformé le système de protection de l'enfance. Elle a eu pour objectifs de renforcer la prévention, d'améliorer le dispositif d'alerte et de signalement et de diversifier les modes d'intervention autour des enfants et des parents. L'intérêt de l'enfant et l'accompagnement des relations familiales est au cœur de cette réforme.

La prévention est améliorée grâce au travail des structures de Protection maternelle infantile (PMI). La loi rend obligatoire l'entretien médical du quatrième mois lors de la grossesse et renforce l'accompagnement et le suivi post-natal. Des visites médicales sont obligatoires, régulièrement, pour les enfants avant l'âge de six ans. L'objectif est de détecter le plus rapidement les situations de détresse afin d'apporter une aide la plus précoce possible.

Le dispositif d'alerte et de signalement est modifié avec la création dans chaque département d'une cellule centralisant les informations préoccupantes.

La coordination des acteurs est facilitée par la mise en place d'un protocole précis. Le président du conseil départemental a l'obligation de saisir le procureur lorsqu'il constate un danger pour l'enfant dans trois cas de figure : lorsque, malgré les interventions de l'équipe sociale, le danger est toujours présent ; lorsque la famille refuse l'intervention de l'équipe sociale ; lorsque l'équipe ne parvient à intervenir.

De même, cette loi instaure l'obligation pour les professionnels travaillant pour la protection de l'enfance de partager les informations nécessaires à l'évaluation et à la mise en œuvre d'un projet de protection.

Par ailleurs, de nouveaux dispositifs sont développés afin d'améliorer l'aide apportée aux familles : dispositifs d'accueil de jour, accueil exceptionnel et périodique, accueil spécialisé, accueil d'urgence ou aide budgétaire sont de nouveaux outils permettant une alternative aux mesures de placements.

Enfin, la loi n° 2007-293 du 5 mars 2007, adoptée sous la présidence de Jacques Chirac et renforçant la protection de l'enfance, a permis de donner l'attention première à l'intérêt de l'enfant et la nécessité de « renouveler » les relations avec la famille. Ainsi, le projet de l'enfant est individualisé et doit être formalisé entre les acteurs contribuant à son parcours. Les actions

mises en place doivent être continues et cohérentes. La stabilité affective de l'enfant doit être garantie.

Les relations avec les parents sont encadrées afin de respecter leurs droits. Leur information est améliorée, leur participation au projet de l'enfant est renforcée. La prévalence des visites médiatisées est renforcée lors de placement. Cette loi permet un meilleur équilibre entre les nécessités inhérentes à la protection de l'enfance et le respect de l'autorité parentale.

Le 7 mars 2016, la loi n° 2016-297 relative à la protection de l'enfant, adoptée sous la présidence de François Hollande, a permis de renforcer trois objectifs : améliorer la gouvernance de la protection de l'enfance, sécuriser le parcours des enfants pris en charge et adapter le statut des enfants placés sur le long terme.

Ainsi, un Conseil national de la protection de l'enfance est créé. Il est demandé aux garants de la prise en charge de définir un projet pour l'enfant en prenant en compte l'avis de la famille et des partenaires. L'adoption simple est facilitée ainsi que les possibilités de ré-adoptabilité d'un enfant. Par ailleurs, la nomination d'un administrateur *ad hoc*, chargé de veiller aux intérêts de l'enfant, est systématisée par le Juge des enfants lorsqu'une opposition est constatée entre le service de l'Aide sociale à l'enfance et les titulaires de l'autorité parentale. L'accent est aussi mis sur la nécessité de stabiliser le parcours de l'enfant.

III. Organisation des services de protection de l'enfance

Chaque département organise ses services de protection de l'enfance de manière particulière. Notre recherche s'étant déroulée au sein du département des Yvelines, nous exposerons ici le fonctionnement de ce département au moment où la recherche a été conduite.

Vingt secteurs d'actions sociales sont répartis sur tout le département. Ils sont constitués d'une équipe de travailleurs sociaux : éducateurs et assistantes sociales. Un chef de service et un responsable adjoint encadrent l'équipe. Un psychologue est aussi présent pour accompagner les suivis des familles lorsque leurs difficultés relèvent de sa compétence. Une équipe d'assistants sociaux reçoit les adultes en demande d'aide sociale. Une équipe de « travailleurs sociaux enfance » intervient sur le volet de la protection de l'enfance.

Lorsqu'une information préoccupante est transmise à la Cellule centrale d'information préoccupante (une cellule par département), celle-ci peut soit directement saisir le procureur de la République, soit demander une évaluation au secteur d'action sociale du domicile de la famille. L'équipe « enfance » peut alors, en fonction de son évaluation et si cela est nécessaire, proposer une aide éducative ou un placement.

Un enfant est placé judiciairement lorsque l'enquête réalisée par les services sociaux met en évidence un danger ou un risque de danger pour l'enfant et lorsque les parents refusent l'aide des services sociaux. Le danger ou risque de danger peut être une constatation de carence affective, alimentaire, vestimentaire, de soin, de surveillance, de stimulation ou d'encadrement. De même, un placement peut être demandé lors du constat, au domicile familial, d'un climat incestuel ou incestueux et de violences physiques et/ou psychologiques dans le milieu familial.

Les psychologues travaillant dans ce service sont responsables de la mise en œuvre d'actions visant le bien-être des jeunes en souffrance psychologique. Ainsi, lorsque les référents (éducateurs chargés de la mise en œuvre du projet de l'enfant et de son bien-être) constatent une atteinte au développement de l'enfant ou identifient une souffrance, les psychologues rencontrent les jeunes et leur proposent différents entretiens et/ou actions thérapeutiques selon la problématique évaluée. Ils sont aussi chargés de travailler avec les parents sur les dynamiques familiales afin de permettre une évolution des comportements et une restauration de liens familiaux sécurisants et protecteurs.

Pour les jeunes dont le travail avec les parents ne peut engendrer le rétablissement d'une parentalité adéquate, la levée de la mesure du placement judiciaire ne peut être effectuée. De même, certains enfants placés sont victimes de « délaissement parental », c'est-à-dire que leurs parents ne se manifestent plus. Ainsi, certains jeunes restent placés de nombreuses années.

Cette première partie a eu pour but de contextualiser la situation particulière des adolescents faisant l'objet de notre recherche ainsi que le cadre dans lequel notre recherche se déroule. Elle rend compte du fait que les adolescents pris en charge par l'Aide sociale à l'enfance (ASE) depuis leur plus jeune âge sont habitués à l'intervention judiciaire pour statuer sur les décisions concernant l'agencement de leur vie. Leurs parents sont aussi convoqués régulièrement pour qu'une évaluation soit apportée à la situation familiale.

L'État, par l'intermédiaire du juge pour enfant, est le tiers entre les parents et le jeune. Il ordonne aux parents la mise en place d'une situation familiale particulière. Le jeune est isolé de sa famille et placé en institution. Le psychologue de l'ASE fait partie de l'équipe à laquelle le jeune est confié depuis son enfance.

La défaillance parentale est le motif de l'intervention de l'ASE. Notre recherche s'intéresse aux répercussions psychiques du vécu de défaillance parentale précoce et de la séparation familiale sur la structuration psychique des adolescents. Comment s'adaptent-ils à ces bouleversements ? Comment parviennent-ils à se construire dans un contexte aussi difficile ? Quels remaniements psychiques se construisent pour ces adolescents ? Nous cherchons à observer les incidences sur le psychisme des traumatismes précoces et du contexte de vie en situation de placement.

Nous allons, dans nos trois prochains chapitres, explorer les théories des auteurs ayant travaillé sur la construction psychique de l'enfant dans un contexte de défaillances parentales (chapitre II), sur l'adolescence (chapitre III) et sur le traumatisme (chapitre IV). Leurs apports théoriques vont nous permettre d'approfondir notre cheminement pour affiner nos questions.

II. L'influence des défaillances parentales sur la construction psychique de l'enfant

« L'infantile façonne l'humain, à la croisée du sexuel et du mortel qui fait la condition de l'espèce humaine. La sexualité est une fonction de la vie, l'infantile en est une donnée fondatrice. [...] Chaque vie connaît des moments qui font le vécu propre à chaque âge de la sexualité. Ils caractérisent : l'enfance, l'adolescence, l'âge adulte, la vieillesse. Mais ils sont tous imprégnés du sexuel infantile. L'enfance est une base, l'infantile est une source. » (C. Flavigny, 2011, p. 2)

Notre recherche tend à étudier les processus psychiques en jeu à l'adolescence pour les jeunes ayant vécu la défaillance parentale et le placement au cours de leur petite enfance. Ainsi, dans ce chapitre, nous allons explorer les théories des auteurs ayant travaillé sur les impacts de ces vécus sur la construction psychique de l'enfant.

Tout d'abord, il nous semble important de définir l'expression « défaillance parentale ». Nous entendons par là les situations répétées où les parents n'ont pas protégé leur enfant. Ces situations sont potentiellement traumatiques, comme Freud (1926) le définit : *« si la faute incombe à un surplus des exigences subies, si l'expérience vécue suscite des réactions inhabituelles, pathologiques, on peut aboutir facilement à la conclusion que sur telle constitution agit comme trauma quelque chose qui sur telle autre n'aurait aucun effet de ce genre. »* (p. 77).

Les défaillances parentales dont nous souhaitons parler sont directement issues de comportements parentaux tels que l'abandon, la violence, le rejet et la négligence. Ces défaillances, au vu des atteintes qu'elles provoquent, conduisent à la mise sous protection des enfants.

Nous vous proposons, à titre d'exemple, une vignette clinique permettant de mieux représenter un contexte de vie ayant des points communs avec ceux rencontrés dans le cadre de notre étude.

Dans notre pratique, nous rencontrons Martin et Quentin, placés à l'âge de quatre et cinq ans afin de les protéger de la violence conjugale et des carences de soins et d'éducatives parentales. Martin et Quentin ont été témoins de nombreux épisodes de violence conjugale et d'alcoolisme de leur père. Leur mère présente une pathologie psychiatrique qui se traduit par une grande tristesse et une incapacité de prise en compte de l'objet. Elle souffre d'une dépression et de séquelles post-traumatiques datant de sa prime enfance. Les enfants ont vécu avec leurs parents jusqu'à l'âge de quatre et cinq ans et ont ainsi subi les scènes de violences paternelles ainsi que la maladie psychique de leur mère.

Lors de ses visites médiatisées (en présence d'un professionnel), la mère ne parvient pas à dialoguer avec ses fils, restant dans un silence important et recherchant la sollicitude des professionnels. Elle semble considérer ses enfants comme des prolongements d'elle-même. Ainsi, elle vérifie leur hygiène, tente de les nourrir, projette ses sentiments sur eux et ne parvient pas à les différencier. Elle amène à chaque fois de la nourriture et des vêtements que les enfants rejettent massivement. De son côté, elle nie le rejet des enfants et projette sa propre souffrance sur eux.

Martin et Quentin sont agités et montrent des comportements de retrait, de refus. Ils compensent le vide maternel par une excitation et un éparpillement. Dans leur famille d'accueil, ils investissent tous deux leur assistante familiale comme un objet auquel se coller afin de trouver un socle solide empêchant leur effondrement. Il apparaît que, malgré la présence maternelle et ses apports constants de matériels et de cadeaux, la sécurité psychique des garçons n'est pas possible. L'agrippement des garçons aux adultes qui les entourent traduit la difficulté de contenance. Ils sont dans une demande permanente, auprès de leur assistante familiale, de réassurance affective. Les garçons ne montrent aucune autonomie, ils doivent être secondés pour chaque acte de la vie quotidienne. Ils ne parviennent pas à développer de relations amicales et mettent en place de nombreux comportements rigides.

Martin et Quentin semblent en grande souffrance malgré le dispositif de protection. Les défaillances parentales lors de leur prime enfance ainsi que les visites régulières de leur mère ont des conséquences sur leur développement : c'est ce que montre la massivité de leurs symptômes.

Cette observation nous conduit à différents questionnements : comment la construction psychique se fait-elle lorsque la défaillance parentale influence la relation entre l'enfant et ses parents ? Quels sont les mécanismes de défense qu'utilise le bébé pour pallier l'insuffisance maternelle ? Quelles traces le psychisme conserve-t-il des atteintes précoces du moi ? Quel sera l'impact psychopathologique sur la construction identitaire de l'enfant et sur son rapport à l'objet ?

Nous allons, au travers de ce chapitre, mettre en lien les connaissances apportées par les auteurs d'orientations psychanalytiques et les théoriciens de l'attachement sur la construction de l'identité dans un contexte de violence. Par ailleurs, la métapsychologie et la phénoménologie du développement de l'enfant nous apportent également des éléments de compréhension sur les processus en jeu lors de la construction du psychisme dans un contexte de défaillance de l'environnement.

I. Construction du fonctionnement psychique

Dans le chapitre « Pulsions et Destins des pulsions » de sa *Métapsychologie* (1915, p. 13), Freud rend compte, dans le chapitre « Pulsions et Destins des pulsions » de sa *Métapsychologie* (1915, p. 13), d'une pulsionnalité interne attaquant le bébé de l'intérieur : « *La pulsion (...) n'agit jamais comme une force d'impact momentanée mais toujours comme une force constante. Et comme elle n'attaque pas de l'extérieur mais de l'intérieur du corps, il n'y a pas de fuite qui puisse servir contre elle.* ». Selon Freud (1915), les phénomènes psychiques se constituent des conflits intrapsychiques qui s'organisent lors de différents stades atteints par l'enfant (oral, anal, génital). Les stades se succèdent et s'emboîtent jusqu'à la structuration psychique totale. Ainsi, les comportements particuliers du sujet peuvent se comprendre comme étant causés par une série de structurations psychiques particulières développées à partir d'événements vécus lors de la petite enfance, ou même avant. Cette succession de stades permet à la personnalité de l'enfant de se construire au travers d'expériences lui procurant une satisfaction pulsionnelle.

B. Golse (2010) ajoute que « *l'enfant se développe à l'ombre des pulsions parentales, et si la plupart des enfants mettent en place leurs différents stades psychoaffectifs (oral, anal, phallique, œdipien...) dans un ordre comparable, ceci n'a en fait rien d'obligé. Les tests*

projectifs des personnalités prépsychotiques ou border-line (pathologies limites) nous montrent, par exemple, que la stratification de ces différents stades peut s'avérer fortement anarchique, et ceci renvoie au fait que le montage pulsionnel de l'enfant joue fondamentalement dans la rencontre avec le système pulsionnel de l'adulte » (2010, p. 12). Ainsi, les particularités de l'environnement de l'enfant viennent s'inscrire dans la psyché de l'enfant car celui-ci introjecte la pulsionnalité des objets parentaux.

Notre recherche questionne le poids de ces internalisations dans la construction de la psyché de l'adolescent. Ainsi, il nous apparaît important de commencer par décrire comment la structure psychique du bébé s'imprègne de son environnement.

Nous allons, tout d'abord, faire part des théories d'Erikson (1950), de Jacobson (1964), de Klein (1968) et de C. Ternynck (2000). Ils décrivent les mécanismes d'intériorisation des expériences vécues pour permettre la constitution du monde interne du bébé.

L'internalisation de l'objet partiel

Selon Erikson (1950), une confiance de base est nécessaire pour permettre la qualité de la construction de la période orale. La confiance de base est une « *capacité à recevoir et à accepter ce qui est donné* » (1950, p. 51). Cette confiance de base a son pendant : « *la méfiance de base* ». Selon Erikson, les expériences précoces instaurent une confiance de base si l'enfant fait l'expérience d'une relation maternelle de qualité. Ces expériences conduisent à « *l'établissement de modèles durables d'équilibre entre la confiance de base et la méfiance de base [...] La quantité de confiance puisée dans les expériences infantiles les plus précoces ne semble pas dépendre des quantités absolues de nourriture ou de manifestation d'amour, mais plutôt de la qualité de la relation maternelle* » (1950, p. 63). La confiance de base dépend de la *cohérence* de la personne qui s'occupe de lui et qui répond à ses besoins physiques et émotionnels suivant des modalités prévisibles. Ainsi, lorsque l'enfant se construit dans un contexte de défaillance maternelle, il peut développer, selon Erikson, une méfiance de base dans l'accueil et l'acceptation du don et du soin maternel.

Erikson constate aussi que lorsque le bébé développe une méfiance envers l'objet, il met en place des comportements spécifiques lorsqu'il est en présence de sa figure de référence, tels que l'incapacité à accepter la consolation ou l'évitement par le retrait. Dans les cas les plus graves, lorsque le bébé ne peut faire l'expérience d'un sentiment prolongé de soi, Erikson décrit un syndrome de diffraction identitaire. Le bébé ne se vit plus dans une continuité temporelle de l'expérience de soi (Erikson, 1950). Ainsi, Erikson rend compte de la nécessité d'un climat adapté à l'enfant pour qu'il puisse s'investir dans le temps et dans l'espace comme un être à part entière.

Jacobson (1964) nous éclaire aussi sur la manière dont le vécu infantile s'inscrit dans le psychisme de l'enfant. Elle introduit le terme de « *représentation de soi* » (p. 241) pour parler d'images de représentations de soi et des autres que l'enfant acquiert. Celles-ci peuvent être bonnes (aimantes) ou mauvaises (agressives) en fonction des expériences de satisfaction ou de frustration que le bébé vit avec son donneur de soins. Elle note que ces représentations peuvent être modifiées et distordues indépendamment de la réalité externe. Ce sont des « *représentations intrapsychiques inconscientes, préconscientes, conscientes, du soi corporel et mental dans le système du Moi* » (1964, p. 241). L'intériorisation de ces représentations mentales s'effectue avant la constitution des frontières soi-autre : « *dans l'état de fusion primitive, les objets deviennent des parties d'images de soi internalisées* » (1964, p. 241). Cela nous amène à penser la grande porosité entre le bébé et son environnement. Alors que le système cognitif n'est pas encore constitué, les expériences vécues par le bébé s'enracinent dans une partie non visible et non consciente du psychisme de l'enfant. Cette théorie nous intéresse particulièrement puisque nous allons étudier, au travers du concept d'imgo, les représentations des adolescents issues des objets primaires.

Klein (1968) approfondit également le mécanisme d'introjection des objets primaires, décrit par Jacobson, en expliquant que : « *Mais c'est parce que le bébé projette sa propre agressivité sur ces objets qu'il les ressent comme « mauvais », ce n'est pas seulement parce qu'il frustrer ses désirs : l'enfant les conçoit comme effectivement dangereux, comme des persécuteurs dont il craint qu'ils ne le dévorent, qu'ils n'évident l'intérieur de son corps, ne le coupent en morceaux, ne l'empoisonnent – bref, qu'ils ne préméditent sa destruction par tous les moyens que le sadisme peut inventer. Ces imagos, tableaux fantastiquement déformés des objets réels auxquels ils renvoient, s'établissent non seulement dans le monde extérieur, mais, par le*

processus de l'incorporation, à l'intérieur du moi également. » (1968, p. 14). Un mécanisme de clivage s'opère dans le Moi pour distinguer les « bons » objets des « mauvais ».

R. D. Hinshelwood, ajoute, dans sa définition de la position schizo-paranoïde de Klein, dans le *Dictionnaire International de la Psychanalyse*, que ce mécanisme de clivage permet au bébé d'éviter la crainte d'être « *détruit du dedans* » (p. 1313) : « *C'est ce type d'angoisse qui constitue l'angoisse-clé chez le schizophrène et le submerge jusqu'à lui faire perdre toute capacité de surmonter cette dernière. Par contraste, le bébé dont le développement suit son cours normal peut survivre à cet état sans sombrer dans la croyance qu'il a été irrémédiablement fragmenté.* » (p. 1313).

C. Ternynck dans *L'Épreuve du féminin à l'adolescence* (2000) reprend les théories de Klein pour montrer que « *si dans un environnement inconstant, les expériences frustrantes se répètent, les mouvements de haine qui s'intensifient confrontent l'enfant au risque de détruire et de perdre définitivement l'objet dont il a, à cet âge, un besoin vital.* » (2000, p. 74).

Ainsi, lorsqu'un enfant est confronté à des mouvements intenses de violence, à une massivité de haine, il ne peut l'intégrer et l'unifier. Le clivage du moi et de l'objet est alors affermi. C. Ternynck (2000) explique : « *À mesure que la projection s'affirme comme voie de décharge, l'idéalisation s'avère plus nécessaire. Elle fait contrepoids au retour redouté du projeté et combat l'éventualité persécutive. La solution trouvée au dilemme de la position schizo-paranoïde est essentiellement externe. Elle consiste à défléchir la haine hors de soi et à veiller à ce qu'elle ne fasse pas retour en assurant le primat de l'objet idéal sur l'objet persécuteur. La solution cherchée au dilemme de la position dépressive est interne. Elle consiste à maintenir en tensions motions aimantes et motions haineuses et à contenir cet équilibre dans le conflit interne.* » (2000 p. 75). Ainsi, le bébé, entouré d'un environnement instable et agressif, vit une partie de lui-même comme étant empreinte de haine et parvient, grâce à d'importants mécanismes de projections et de clivages, à protéger l'autre partie.

La partie négative est construite d'imagos porteurs de ces motions agressives. C. Ternynck explique que ces imagos internes viennent colorer le narcissisme et les relations objectales : « *La relation que chaque être humain entretient avec autrui et avec soi-même est issue du débat incessant avec ces images internalisées appelés imagos. Ce que nous aimons, ce que nous haïssons en nous est la conséquence de la relation à nos bons et mauvais objets.* » (2000, p. 75). La figure maternelle a, en conséquence, un rôle originaire primordial dans la constitution

des premiers nouages d'affects au sein du moi. Ainsi, « *la mère « suffisamment bonne » serait avant tout une mère liante, une mère qui, par sa façon d'être, permet la mutation substitutive de la haine clivée à la haine liée puis secondairement refoulée. Moins une mère aura su « humaniser » la haine primaire, plus celle-ci, déliée, précocement isolée dans son état sauvage, se tiendra à l'écart de la maturation pulsionnelle et des processus de symbolisation* » (2000, p. 76). C. Ternynck rend compte de l'existence d'une haine primaire qui reste, dans le psychisme des enfants qui n'ont pu bénéficier d'une mère apaisante, non liée, en suspens.

Nous pouvons comprendre que les bébés ayant subi la violence, la négligence, l'abandon ont introjecté des imagos porteurs de ces schèmes de violence, d'anéantissement, d'abandon. Ils arrivent à survivre à ces éprouvés négatifs en adoptant des positions de clivages massives qui leur permettent de protéger une partie de leur moi.

Nous allons exposer maintenant les théories d'auteurs qui rendent compte d'autres constructions psychiques développées grâce au support de l'objet primaire mais également des répercussions que peut avoir la défaillance parentale sur la construction psychique.

L'objet primaire, tuteur de la construction psychique

La figure maternelle joue un rôle essentiel dans l'apaisement des tensions vécues par l'enfant. Selon Winnicott (1965), la qualité de l'exclusivité de la relation entre la mère et le bébé est une nécessité pour la constitution du sentiment de soi : « *Il y a une telle différence entre les débuts d'un bébé dont la mère est capable de remplir sa fonction suffisamment bien et ceux d'un bébé dont la mère en est incapable, qu'il n'y a pas lieu, à ces tout premiers stades, de décrire un bébé autrement que par rapport à la fonction de la mère. Lorsque les soins maternels ne sont pas suffisamment bons, la maturation du moi de l'enfant ne peut s'effectuer, ou bien le développement du moi est nécessairement déformé dans certains aspects d'une importance vitale.* » (1965, p. 10).

L'enfant et la mère établissent une relation où tous deux ont le sentiment de ne faire qu'un. Cette expérience permet au nourrisson de faire l'expérience de soi. C'est la répétition de ces interactions qui permet au bébé de sentir sa réalité. La qualité de l'investissement maternel permet au bébé une première identification à sa mère ainsi que son développement

psychosomatique. Winnicott nous dit que « *le processus tend à l'établissement d'un « self » unitaire, mais on ne saurait trop insister sur le fait que ce qui se passe à ce stade très primitif dépend de la protection du moi assurée par la mère du couple mère-nourrisson. On peut dire que la mère qui apporte une protection du moi suffisamment bonne (quant aux angoisses inimaginables) permet à l'être humain nouvellement créé d'édifier une personnalité sur le mode de continuité de l'existence* » (1965, p. 15).

La qualité de la relation entre le bébé et sa mère est primordiale pour l'instauration d'un espace psychique où peuvent se développer des représentations psychiques. Fonagy rappelle les propos de Winnicott : « *le manque de maternage suffisamment bon entraîne des distorsions ou des déviations dans le fonctionnement mental et empêche la constitution d'un environnement interne pouvant devenir l'essence du soi* » (2008, p. 123). L'enfant qui vit des situations de violence quotidienne fait l'expérience d'une angoisse intense dans laquelle il ne trouve pas satisfaction à ses besoins. Ainsi, selon Winnicott, ces moments de frustration confrontent, de façon trop prématurée, l'enfant à son état de dépendance. Cette connaissance crée une blessure narcissique.

Les enfants ayant vécu cette satisfaction non suffisamment bonne n'ont pu adopter une position de passivité pendant l'échange avec la figure maternelle. Ils prennent précocement conscience de la possibilité d'un environnement dangereux. Alors, le désir pour l'objet peut devenir un danger narcissique dans la mesure où l'autre représente un danger pour soi. P. Fonagy reprend Winnicott en expliquant que « *dans les cas où c'est la connaissance de l'enfant, par opposition à sa volonté, qui est l'objet d'empiètement et de confusion, cela peut mener à la désintégration, à la désorientation, au retrait et à un sentiment d'annihilation – une fragmentation de la ligne de continuité d'être.* » (2004, p. 121).

Nous rencontrons souvent, dans notre pratique, des mères ayant des pathologies psychiatriques importantes qui considèrent leur enfant comme une partie d'elles-mêmes ; nous observons alors, les enfants lutter pour préserver leur intégrité psychique et ne pas être dévorés par le trop plein de sollicitude maternelle.

Par ailleurs, Winnicott rend compte de l'importance pour l'enfant d'expérimenter un état de détresse en présence de l'adulte. Cette expérience nécessite de la part de la mère une reconnaissance de cet état (par une résonance émotionnelle) et l'expression d'un affect de réponse contradictoire à cette détresse. L'enfant qui bénéficie du reflet de son état émotionnel

par le donneur de soin peut alors apprendre des réponses pour se dégager de sa détresse et ainsi acquérir des capacités de mentalisation. Si le donneur de soin n'est pas capable d'apporter une réponse sécurisante (du fait de sa propre incapacité à être empathique au ressenti de l'enfant ou à faire face à la détresse de l'enfant), l'enfant ressentira son monde interne comme potentiellement menaçant. Par ailleurs, selon Winnicott, l'enfant ne doit pas être exposé à une détresse de l'environnement, au risque d'internaliser des expériences de soi fausses et non sécurisantes. Ainsi, lors l'enfant vit dans un environnement où il est confronté à la violence conjugale ou à la dépression maternelle, il internalise ces expériences de détresse comme faisant partie de lui-même. Winnicott observe que certains enfants réagissent à l'empiétement interne et externe par l'agressivité et un comportement antisocial afin de protéger leur sentiment de soi. D'autres, différemment, vont se créer un faux soi pour se conformer et s'identifier massivement à l'objet.

Mahler (1975) a mis en évidence l'importance de la « *phase de rapprochement* » lors de la deuxième année de vie de l'enfant. Lors de cette phase, la mère doit aider l'enfant à s'individualiser. L'enfant ne peut aller vers son environnement que s'il ressent suffisamment de confiance et de plaisir en son propre fonctionnement. Ainsi, pour Mahler et ses disciples, cette phase est une période critique dans la formation de la personnalité. Ce processus de « *séparation-individuation* » (1967) permet d'acquérir le sentiment d'être séparé. L'enfant manifeste une ambivalence entre la séparation et la proximité et l'autonomie ou la dépendance. Pour les mahlériens, cette phase est fondatrice de la capacité de l'enfant à gérer les moments de la vie adulte où il devra se confronter à la réalité extérieure. Si la mère ne montre aucune empathie envers son enfant au cours de cette phase, celui-ci est confronté à l'effondrement de sa toute-puissance. Mahler s'appuie sur l'observation des enfants de mère « *agressive* » pour montrer que la force ou la faiblesse du moi est relative à la capacité du donneur de soins à répondre de manière adéquate à la dépendance de l'enfant. Ainsi, ces enfants montrent des comportements similaires à ceux des patients borderline. Leurs représentations de soi et des objets apparaissent flous et clivés, ce qui empêche l'établissement de la permanence de soi.

La figure maternelle doit donc être capable de pourvoir aux besoins primaires de l'enfant de manière stable pour permettre la structuration du moi de l'enfant. Si l'enfant s'individualise trop tôt, avant qu'il ait pu se former l'illusion d'un moi tout puissant, la confrontation à la réalité fragilisent les bases narcissiques.

Ph. Jeammet rend compte également de l'importance d'une relation adéquate entre le bébé et l'objet pour permettre les fondations du fonctionnement psychique. Il explique : « *Cette progressive émergence des capacités auto-érotiques de l'enfant, appuyées sur la qualité de cette présence de l'objet, va permettre l'intrication pulsionnelle, la libidinalisation du fonctionnement, une liaison de l'expressivité et un effet pare-excitations.* » (1990, p. 191). Les interactions entre le bébé et sa mère sont constitutives d'une auto-sensualité du bébé qui permet les fondements de la sexualité infantile. M. Corcos (2009) explique que « *le plaisir délivré par le corps à corps est unificateur des sensations naissantes de l'enfant (le déplaisir entraîne, lui, l'éclatement des sensations) et participe à la construction, dans une cohésion, de l'identité corporelle de l'enfant. Identité corporelle désirante (unifiée dans le désir) tant la marque des signifiants énigmatiques maternels et les traces mnésiques des échanges corporels vont ombrer la sexualité infantile naissante et préformer la sexualité adulte.* » (p. 128).

Par ailleurs, lorsque l'enfant n'a pu s'appuyer sur la présence de l'objet pour se construire des capacités auto-érotiques, il ne peut développer de capacités de pare-excitations. Ainsi, Ph. Jeammet explique que « *tout ce qui fait prématurément sentir à l'enfant le poids de l'objet et son impuissance à son égard que ce soit, schématiquement, par défaut ou excès de présence, est susceptible de jeter les bases d'un antagonisme entre le sujet et ses objets d'investissements. Les assises narcissiques se constituent non plus avec et par l'objet, imprégnées de la qualité de la relation ainsi nouée, mais contre l'objet* » (1990, p.192)

Les enfants pris en charge par l'Aide sociale à l'enfance depuis leur plus jeune âge vivent des troubles de la relation avec leurs parents et sont souvent victimes de violences. Ces enfants ont fait l'expérience négative d'une absence de réconfort alors qu'ils éprouvaient des sensations de déplaisir. D. J. Arnoux écrit que « *laissé dans la douleur ou l'angoisse après une expérience précoce où l'objet a fait défaut en tant qu'objet intégrateur, un sujet est confronté à des états psychiques insensés, source de comportements ou de décharges* » (2006, p 91).

Ainsi, les enfants qui n'ont pu trouver un réconfort lorsqu'ils avaient besoin d'une réponse sécurisante vivent un état d'effroi engendrant l'intériorisation de l'expérience traumatique. Selon D. J. Arnoux, un « *espace psychique potentiel* » (2006, p. 91) doit naître hors de la douleur et de l'angoisse pour permettre l'instauration de la psyché. Il évoque les espaces transitionnels de Winnicott et la fonction d'intégration de Bion comme des espaces nécessaires à l'élaboration de la souffrance ressentie.

D. J. Arnoux (2006) rend compte de la nécessité, pour les enfants ayant vécu des expériences violentes précoces, de la mise en histoire de la vie somatique pour permettre la relation entre le sujet et la souffrance de son corps car l'affect « *contient un sens originaire en lieu et place des représentations non encore advenues et déjà perdues, absentes de sens et du sens. La violence brute de l'état affectif souligne la déliaison* » (2006, p. 95).

La mise en sens et l'accès à la représentation des épisodes traumatiques permet à l'enfant de lier par la suite des affects déliés.

Par ailleurs, selon M. Corcos (2009), c'est également le rapport à l'objet qui est touché lorsque l'objet primaire fait vivre des expériences négatives au bébé. M. Corcos fait l'hypothèse que l'enfant victime de violence ne parvient pas à se constituer un objet interne porteur d'investissement et de sécurité. Il s'imprègne d'un objet « *d'emprise* » (p. 168) qui ne permet pas la régulation de la distance à l'objet. Ainsi, le sujet ne peut effectuer de travail de deuil et n'a aucune échappée possible aux angoisses qui l'assaillent. Pour M. Corcos « *dans l'impossibilité de se déprimer sans se décomposer, le sujet protège, parce que c'est vital pour lui et pour l'objet, le lien d'avec ses premiers objets d'attachement fussent-ils insécures : c'est là l'une des fonctions économiques des symptômes que de solliciter l'attention de l'objet ou de ses soins pour éviter la séparation* » (p. 169). M. Corcos souligne la problématique du rapport à l'objet des sujets victimes de défaillances de l'objet primaire. Ainsi, « *la psychopathologie et la clinique de ces patients sont limitées entre une réponse à une problématique de l'objet perdu (quelque chose a été donné puis enlevé) et une problématique d'un non-advenu par l'absence de l'objet (quelque chose n'a pas eu lieu d'être).* » (p. 149). Les fragilités narcissiques de l'enfant l'empêchent de renoncer aux objets issus de l'internalisation des éprouvés négatifs.

C'est ainsi grâce au support de l'objet primaire que l'enfant va construire les bases de son identité. La libidinalisation du fonctionnement psychique, la protection du pare-excitant, l'intrication de pulsions s'étaient grâce au support d'un bon objet. Cependant, lorsque l'objet fait défaut, ces constructions sont entravées.

Les auteurs expliquent également la manière dont l'enfant va réussir à se différencier de l'objet après avoir été suffisamment étayé par lui. Il nous semble nécessaire de préciser comment au vu de l'importance du processus de séparation-individuation chez l'adolescent.

La réflexivité support de la différenciation

Selon Ph. Jeammet (2008, p. 113), lorsque l'enfant prend conscience de l'attachement qu'il éprouve pour les autres et que les autres éprouvent pour lui, il parvient alors à se différencier : « *La qualité du regard porté sur soi comme la sensibilité à celui que les autres portent sur nous, l'importance de l'attente, voire de la quête de ce regard, dépendent de ce qui assure cet état qualitatif complexe que l'on essaie de cerner par des qualifications telles que le sentiment de continuité et de permanence de soi* » (2008, p. 113). L'identité se forge grâce au développement du narcissisme et grâce à la capacité réflexive que possède l'individu. Celle-ci est directement influencée par la « *confiance fondamentale* » décrite par Balint (1935). Ph. Jeammet nomme cela les « *assises narcissiques* » (1989). Ainsi, les enfants qui n'ont pu trouver dans le regard de leur objet primaire des investissements positifs sont fragilisés dans leur construction narcissique.

G. Haag explique que l'incapacité physique du bébé lui donne une perception particulière de son environnement et de lui-même. Son sentiment de continuité d'exister se fonde sur des « *perçus rythmiques de régularités de communication sensorielles/émotionnelles naissant dans le commerce avec un objet peu objectalisé* » (2008 ; p. 159). Les interactions entre le bébé et ses parents sont le prisme par lequel le bébé crée ses premières perceptions.

La qualité des relations précoces de soins est corrélative à la qualité du narcissisme. Lorsque les premières interactions ont été satisfaisantes, elles favorisent un investissement du soi en continuité et équilibré. Le sentiment d'identité est stable et assuré. En effet, l'investissement libidinal du soi a pu neutraliser en partie les investissements agressifs du soi. Lorsque la relation d'objet précoce étaye l'investissement narcissique, l'objet n'est pas considéré comme une menace pour le sujet. Celui-ci parvient à équilibrer son besoin objectal et son intégrité narcissique.

À l'opposé, lorsque l'enfant n'a pu bénéficier d'investissements continus et de bonnes qualités, il ne peut se construire d'assises narcissiques solides. Le besoin objectal est éprouvé comme une menace potentielle. Les bébés ayant vécu une défaillance parentale introjectent des objets négatifs issus des expériences précoces. Cela engendre des atteintes précoces du moi et la projection sur l'autre de la défaillance de l'objet interne. Les enfants qui subissent la défaillance parentale sont porteurs d'éprouvés négatifs puissants, non liés, issus de la violence reçue. Ces

expériences engendrent un sentiment de discontinuité. L'enfant se vit dans un espace-temps marqué par des ruptures qui contrarient la construction de l'identité. Les angoisses d'anéantissement, de destruction, de vide sont présentes et fragilisent la psyché.

Les stigmates de l'enfance

Les adolescents que nous rencontrons et qui font l'objet de notre étude ont tous été marqués par un passé empreint de défaillances parentales. Ils ont été ensuite accueillis dans des structures où les adultes ont tâché de les réparer et de leur permettre de se développer. Nous nous rendons compte dans notre pratique que la violence reçue de leurs parents les amène à se méfier de tous les adultes qui cherchent à les aider.

Ainsi, de nombreux adolescents ne parviennent pas à se sentir en sécurité dans quelle structure que ce soit, car ils se sentent toujours persécutés, incompris ou trahis. Ph. Jeammet explique que « *L'insécurité interne génère la dépendance au monde perceptif environnant qui, à son tour, génère le besoin de contrôler cet environnement dont l'enfant dépend. Or on ne contrôle pas l'environnement dont on dépend par le plaisir partagé mais par la mise en place d'une relation fondée sur l'insatisfaction, dont les plaintes, les caprices puis les conduites d'opposition et d'auto-sabotage des potentialités du sujet sont les moyens privilégiés d'expression du sujet. Par l'insatisfaction, le sujet oblige l'entourage à s'occuper de lui et en même temps il lui échappe et sauvegarde son autonomie puisqu'il le met en échec en un cycle sans fin. Il évite ainsi l'angoisse d'abandon et l'angoisse de la fusion ou de l'intrusion* ». (2008, p. 120-121).

R. Roussillon rappelle que Freud, dans les notes de l'exil à Londres (1938), soutient que « *les expériences archaïques conservent une forte impression sur la vie psychique tout au long de la vie, qu'elles « se conservent » même plutôt que les expériences postérieures* (2008, p. 47) ». R. Roussillon précise que pour Freud, cette conservation des expériences archaïques est due « à « *la faiblesse de la synthèse du Moi primitif* ». (2008, p. 46). Les expériences précoces de violences reçues des parents peuvent impacter le Moi des enfants et en influencer le développement.

R. Roussillon (2008) a rendu compte du poids du vécu infantile dans le langage, le corps, les comportements de chacun au quotidien : « *Le langage du corps et de l'acte porte une tentative de mise en forme et en messages d'expériences subjectives primaires précédant l'apparition et l'organisation du langage verbal* » (p. 46). Nous observons dans notre pratique ces attitudes particulières décrites par R. Roussillon. Ainsi, une petite fille qui a subi un double rejet maternel (adoption puis placement) a pris pour habitude de s'exprimer uniquement par des questions, ce qui lui permet de ne pas s'engager dans ses propos et ainsi de ne pas avoir à subir une potentielle violence verbale.

R. Roussillon distingue les expériences archaïques entre celles « *qui ont pu secondairement être reprises et signifiées lors d'expériences plus tardives et celles qui ont été tenues à l'écart de ces formes de reprise après coup, et se représentent alors comme des fueros, selon la métaphore que Freud propose en 1896.* ». R. Roussillon rappelle l'analyse de Freud selon laquelle les actions compulsives « *sont la figuration soit directe, soit symbolique des expériences vécues* » (2008, p. 49) « *et du symptôme psychotique qui « raconte » l'histoire d'un événement vu ou entendu à une époque précédent l'apparition du langage verbal –donc avant 18-24 mois.* » (2008, p. 53).

R. Roussillon propose une hypothèse permettant de comprendre les comportements adolescents en les lisant comme nous lisons le langage développé par le bébé avant l'accès au langage, « *de la même manière que l'enfant « préverbal » utilise l'affect, le soma, le corps, la motricité, le registre mimo-gesto-postural, etc., pour communiquer et faire reconnaître ses états d'être. Les sujets en proie à des formes de souffrances narcissiques-identitaires en lien avec des traumatismes précoces vont utiliser aussi ces différents registres d'expressivité pour tenter de communiquer et faire reconnaître ceux-ci.* » (2008, p. 57).

Aulagnier explique l'importance des constructions précoces dans la constitution du psychisme et de l'identité : « *c'est au cours du temps de l'enfance que le sujet devra sélectionner et s'approprier les éléments constitutifs de ce fonds de mémoire grâce auquel pourra se tisser la toile de fond de ses compositions biographiques. Tissage qui peut seul l'assurer que le modifiable et l'inexorablement modifié de lui-même, de son désir, de ses choix ne transforment pas celui qu'il devient en un étranger pour celui qu'il a été, que du « même » persiste dans ce Je condamné au mouvement et par là à son auto-modification permanente.* » (1989, p. 715).

L'enfance permet ainsi la constitution d'un fonds de mémoire qui permet au sujet de s'enraciner pour rester ancré dans le présent. Aulagnier souligne la nécessité de la persistance du lien entre passé et présent pour établir une possible résonance affective entre les expériences vécues et celles actuelles. Ainsi, les expériences passées permettent au Je de garantir « *des points de certitude qui assignent au sujet une place dans le système de parenté et dans l'ordre généalogique et donc temporel inaliénable et à l'abri de toute mise en question future, quels que soient les évènements les rencontres, les conflits qu'il rencontrera* » (1989, p. 716).

Par ailleurs, selon Aulagnier, le fonds de mémoire constitué dans l'infantile est utile au sujet car il constitue un capital fantasmatique dont le sujet peut user pour comprendre et élaborer les expériences qu'il vit.

Ainsi, l'enfance détermine l'adolescence « *parce que ce qui s'y joue, s'y modifie, se donne à voir à soi et aux autres, accompagne un mouvement temporel qui confronte la psyché à cette série d'après coup dont les effets vont à chaque fois s'imposer comme une preuve de la différence qui vous sépare de ce que l'on a été jusqu'alors. Non seulement il faudra accepter cette différence de soi à soi, cette auto-altération bien difficile à assumer, mais maintenir une liaison entre ce présent et ce passé, pouvoir y découvrir, selon la situation vécue, une potentialité que ce présent réalise ou a minima une causalité qui rende sensée l'épreuve qu'il vous impose.* » (1989, p. 717).

La constitution du refoulé va permettre à la psyché de pouvoir élaborer « *à partir de représentations auxquelles il lui faut renoncer d'autres représentations auxquelles l'affect puisse se lier* » (1989, p. 718). Aulagnier précise que, lorsque le refoulement est en échec, par excès ou par défaut, les possibilités relationnelles du sujet sont drastiquement limitées.

Lorsque le refoulement des représentations d'objets des premières relations fait défaut, leur intensité empêche l'investissement de tout nouvel objet. Aulagnier rend compte alors d'« *un prototype relationnel [qui] va se répéter et se préserver : le futur – mais peut-on encore user de ce terme ? – n'est investi que comme attente du retour inchangé de l'avant. Le travail de mise en histoire ne peut réussir : l'enfance reste un chapitre qui ne peut se constituer comme tel, soit avec un début et une fin. Ce que vit le sujet (enfant, adolescent, adulte) restera à jamais accolé à des interprétations qui ne peuvent faire sens que si le sujet et l'objet continuent à se situer dans les positions identificatoires qu'ils occupaient en ce temps lointain où s'est nouée*

leur relation » (1989, p. 718). L'excès de refoulement, au contraire, viendra engendrer pour le sujet une amnésie de son histoire.

A. Braconnier fait part de son expérience de clinicien accueillant des patients qui « *souffrent de n'être jamais véritablement sortis de leur enfance* ». Ainsi, il les décrit : « *Prisonniers d'un passé archaïque, d'attachements qu'ils auraient dû rompre, ils n'arrivent pas à se tourner vers des perspectives ou des projets nouveaux* » (1989, p. 9). Cela nous amène à nous questionner sur la manière dont ces entraves se sont développées depuis l'enfance.

La construction de l'enfant est colorée ses interactions avec l'environnement. La théorie de la séduction de Laplanche a montré la complexité des processus en jeu. B. Golse explique cette théorie : « *la construction de la pulsion se joue à deux, de manière interrelationnelle entre la mère et le bébé, et [...]c'est l'implantation dans la psyché de l'enfant des « messages énigmatiques inconscients », émis par la mère à son insu, qui va organiser ce que J. Laplanche désigne alors sous le terme « d'objets source » de la pulsion en tant que messages d'abord indécodables, et en attente de traduction ultérieure (l'énigme étant liée à l'impuissance traductive, et la séduction à la fascination qui s'attache toujours, peu ou prou, à cette situation d'impuissance, et donc de passivité traductrice)* »).

Ainsi, les premières interactions entre l'enfant et sa figure de référence construisent les racines de son identité et sa manière d'être au monde.

Green (1980) par son « *complexe de la mère morte* » rend compte de l'impact de la dépression maternelle sur la construction narcissique de l'enfant. Il décrit l'intériorisation d'un imago particulier né de la relation détériorée par la souffrance maternelle : « *l'imago qui s'est constitué dans la psyché de l'enfant à la suite d'une dépression maternelle, transformant brutalement l'objet vivant, source de la vitalité de l'enfant, en figure lointaine, atone, quasi inanimée, imprégnant très profondément les investissements de certains sujets que nous avons en analyse et pesant sur le destin de leur avenir libidinal objectal et narcissique* » (1980, p. 247).

Selon Green, l'enfant vivant un suicide maternel met en scène des symptômes graves liés à la perte mais surtout aux dommages de l'impact sur la relation mère-enfant. Green montre que les enfants ayant vécu précocement une relation avec une « *mère morte* », non disponible, peuvent souffrir à l'âge adulte de troubles narcissiques ayant d'importantes conséquences sur leur vie amoureuse et leur activité professionnelle.

La perte du sein et des satisfactions qu'il procure engendre une menace sur le surmoi et crée une perte narcissique dramatique. Selon Green, c'est un « *désinvestissement massif, radical et temporel qui laisse des traces dans l'inconscient sous forme de « trous psychiques » qui seront comblés par des réinvestissements, expressions de la destructivité ainsi libérée par cet affaiblissement libidinal érotique* » (p. 252). La problématique narcissique est au premier plan pour les sujets confrontés au « *complexe de la mère morte* ». Green observe chez ces sujets l'importance des exigences du moi et leur impuissance à aimer et à se stabiliser.

Green décrit le traumatisme narcissique qu'engendre la perte d'amour que vit l'enfant. L'absence de sens donnée à l'enfant de cette brusque perte d'amour engendre une culpabilisation du bébé. Selon Green, l'enfant interprète cette perte comme due à ses pulsions envers l'objet. L'enfant alors est confronté à un sentiment d'impuissance à sortir la mère de sa dépression. Il lutte contre l'angoisse. Le désinvestissement de l'objet maternel engendre une incapacité à développer des relations d'objet. Il s'identifie inconsciemment à sa mère morte.

Green observe chez ces enfants confrontés à une « *mère morte* » le déclenchement d'une haine secondaire se manifestant par des désirs d'incorporations régressives, des positions anales et sadiques maniaques ainsi qu'une excitation autoérotique. L'enfant ne parvient plus à aimer l'objet et opère une dissociation entre son corps et sa psyché. « *L'objet est recherché par sa capacité à déclencher la jouissance isolée d'une zone érogène* » (p. 259). Green constate une contrainte de réparation chez ces enfants, les amenant à ne plus trouver de plaisir à penser ou à jouer mais à être dans des contraintes permanentes de recherche de performance et d'autoréparation constante : « *la haine secondaire et l'excitation érotique fourmillent au bord du gouffre vide* » (p. 250).

Cette incapacité à percevoir l'objet et à s'y lier est causée par un défaut des investissements. Pour Green, c'est comme si l'objet était enkysté dans le Moi du sujet et désinvesti, effacé : « *il y a eu identification primaire à la mère morte et transformation de l'identification positive en identification négative, c'est-à-dire, identification au trou laissé par le désinvestissement et non à l'objet.* »

Cette première partie met en évidence l'impact des défaillances des objets parentaux sur la construction psychique de l'enfant. Les auteurs évoquent l'internalisation de motions haineuses dans une partie clivée du moi, la défaillance du pare-excitant et la désinhibition pulsionnelle provoquée par la défaillance parentale. L'enfant met en place des interactions marquées par des paradoxes, qui se révèlent par la suite difficiles à vivre pour leurs accueillants. Afin de lutter contre des angoisses d'abandon et de fusion, l'enfant alterne entre une recherche d'étayage et une proclamation d'indépendance (Ph. Jeammet, 2008). Les expériences archaïques vécues tentent de se figurer dans des expériences plus tardives. Or, elles sont incompréhensibles pour ceux qui entourent l'enfant (R. Roussillon 2008).

Les premières relations marquées du sceau de la violence deviennent le prototype relationnel appris par l'enfant. Ainsi, il répète et préserve ce schéma issu de la relation à sa figure maternelle (Aulagnier, 1989). Les germes de séduction et d'agressivité implantés par la mère dans la psyché infantile se développent ensuite dans les nouvelles interactions (Laplanche, 1994). L'enfant est prisonnier d'un *passé archaïque* (A. Braconnier, 1989).

Il nous semble important de compléter notre réflexion sur la construction de l'identité dans un contexte de défaillance intrafamiliale par l'exposé de la théorie de l'attachement ; en effet, cette théorie rend compte de mécanismes interrelationnels que nous observons chez les adolescents de notre recherche.

II. La théorie de l'attachement

La théorie de l'attachement énoncée par Bowlby a tout d'abord été très critiquée car elle se démarquait des théories freudiennes. Ainsi P. Fonagy (2004, p. 24) explique que « *on reproche à Bowlby de ne pas avoir su prendre en compte l'impact du stade développemental du Moi sur la capacité de l'enfant à créer des liens d'attachement et à réagir à la perte. Il est également accusé d'avoir ignoré la possibilité d'un attachement négatif coexistant avec la peur de la mère et d'un traumatisme autre que celui de la séparation physique* ». Cependant, Bowlby et ses disciples ont ouvert de nouvelles perspectives apportant des outils de compréhension de la construction psychique de l'enfant en lien avec son environnement ; il nous paraît important de mentionner ces outils au vu de notre investigation des processus en jeu dans la relation parent-enfant. Par ailleurs, les disciples de Bowlby ont mis en exergue l'impact des situations extrêmes sur la construction psychique de l'enfant.

Un besoin vital d'attachement

En 1944, Bowlby développe des travaux mettant en évidence le lien entre des comportements de vols de certains adolescents et une carence affective précoce. Il a l'intuition que des perturbations précoces du lien mère-enfant peuvent être la cause de troubles mentaux chez les adultes.

En 1969, Bowlby insiste sur l'existence d'un besoin vital d'attachement de l'enfant à une figure de référence pour s'assurer d'une sécurité réelle et psychique. Il utilise le terme d'« attachement » pour refléter un besoin psychique social primaire. Bowlby envisage l'attachement non pas comme le résultat d'un étayage, d'un apprentissage, mais comme l'effet d'un besoin primaire au même niveau que la faim. Selon lui, l'attachement à une figure de référence apportant de l'attention et un investissement, même si celui-ci est empreint de violence, est nécessaire au bébé. Pour que la relation d'attachement s'établisse, il faut que l'enfant ait la certitude que sa mère (ou figure de référence) lui soit disponible et accessible. C'est principalement au début de la vie, quand l'enfant est particulièrement vulnérable, qu'il a le plus besoin de la figure d'attachement. Selon Bowlby, lorsque l'enfant se sent en sécurité, il peut développer un système de sociabilité ou d'affection.

N. L. Collins et S. J. Read (1990) considèrent la sécurité de l'attachement comme un facteur de protection psychopathologique contribuant au développement d'une personnalité saine et moins anxieuse. R. Kobak et A. Sceery (1998) observent qu'elle permet une plus grande résilience du Moi et moins d'hostilité.

Ainsworth (1974), psychologue canadienne et proche collaboratrice de Bowlby, décrit le concept de « *base de sécurité* ». Pour elle, l'enfant doit pouvoir investir sa confiance dans une figure de soutien. Il faut qu'il puisse s'appuyer et compter sur une figure disponible quel que soit son âge, à proximité physique, vitale en début de vie, devenant progressivement un concept mentalisé et émotionnel. Fort de cette confiance en cette figure de référence, l'enfant peut explorer le monde qui l'entoure en s'éloignant ou se rapprochant de cette base de sécurité. Ainsworth met en évidence que l'absence de la figure d'attachement peut engendrer une peur chez l'enfant qui ne comprend pas cette absence : il est alors exposé au risque d'un danger, il n'a plus de protection.

Par ailleurs, Ainsworth, par son test de la situation étrange (1978), catégorise plusieurs types de relations développées par l'enfant envers sa figure de référence. Son observation et son analyse rendent compte de l'impact d'un environnement inadapté sur le comportement de l'enfant :

- « l'attachement sécure » reflète une sécurité interne de l'enfant satisfaisante, dans la mesure où l'enfant se permet d'aller explorer son environnement lorsqu'il sait la figure de référence proche de lui. Par ailleurs, il retourne vers elle lorsqu'il se trouve en situation inconnue, potentiellement dangereuse ;
- « l'attachement insécure évitant » est observé chez les enfants qui montrent, lors du test, un éloignement et une absence d'interaction avec la figure de référence et la même interaction avec une figure nouvelle. Lors des retrouvailles avec la figure de référence, l'enfant ne manifeste pas de joie et évite la relation ;
- « l'attachement résistant » est observé chez des enfants témoignant d'une insécurité envers la figure de référence s'exprimant par de l'angoisse et des pleurs. L'exploration est pauvre.
- « l'attachement désorienté » est repéré chez des enfants effrayés par leurs figures parentales. L'enfant montre alors des comportements contradictoires, des expressions et attitudes interrompues, des postures asymétriques ou des stéréotypies.

Les enfants développant un comportement d'attachement désorganisé/désorienté lors de la « *Situation étrange* » montrent, selon M. Main et J. Solomon (1986), des affects de peur, de gel et de désorientation. Selon, D. Cicchetti et D. Barnett, en 1991, ce comportement est lié à la maltraitance vécue. Pour L. Main et E. Hesse, en 1990, ce comportement est lié à un traumatisme non résolu dans l'histoire du parent. D'autre part, G. C. Armsden et M. T. Greeberg, (1987, a) ont expérimenté que l'attachement inséure est un facteur de risque fréquemment associé à des affects dépressifs.

Un attachement à conséquences

Bowlby parle de « *modèle interne opérant (MIO)* » pour rendre compte du fait que le *pattern* d'attachement est intériorisé par l'enfant. Les MIOs sont représentatifs de la qualité de la disponibilité de la figure d'attachement. P. Fonagy (2008, p. 34) explique que Bowlby imagine un modèle interne complémentaire du soi construit par « *le sentiment qu'a l'enfant d'être acceptable ou non aux yeux de la figure d'attachement* ». P. Fonagy note que selon Bowlby « *on peut s'attendre à ce qu'un enfant dont le donneur de soins a un modèle opérant orienté vers le rejet développe un modèle opérant complémentaire de soi basé sur le fait qu'il ne mérite d'être aimé, qu'il est indigne et plein d'imperfections* », (2008, p. 35). Bowlby a mis en évidence l'impact des menaces externes sur le développement du bébé. Les menaces verbales d'un abandon proférées par la mère engendrent des troubles du développement importants car l'enfant anticipe l'indisponibilité de sa figure de protection.

L'ensemble des travaux sur le modèle d'attachement a montré que la sécurité de l'attachement ressentie par l'enfant avait un lien avec la qualité et la permanence des interactions avec les figures d'attachement. La qualité de l'attachement que l'enfant construit dans ses premières années devient son modèle de relation à l'autre pour les années qui suivent. N. Guédénéy (2013) dit que « *toute atteinte du processus de développement de l'attachement de l'enfant pourra engendrer une cascade de perturbations tout au long de la vie* » (p. 227).

De nombreux auteurs mettent en évidence l'impact de la sollicitude maternelle auprès du bébé sur sa capacité, une fois adulte, à être en relation de manière satisfaisante. Ainsi, A. Slade et ses collaborateurs (1999) ont démontré que les mères vivant un attachement sécure évoquaient des relations avec leur enfant d'une façon plus cohérente, plus joyeuse et avec plus de plaisir que ne le faisaient les mères dont l'attachement semblait détaché ou préoccupé. Par ailleurs, la

sensibilité maternelle à l'égard du bébé dans la première année est corrélativement reliée à la ce que disent les bébés devenus adultes concernant leur relation avec leur conjoint à l'âge de 22 ans. De même, les adultes présentant un attachement préoccupé développent une ambivalence comportementale relationnelle : ils sont partagés entre un besoin de se sentir lié aux autres et celui d'être autonome.

Les études de J. R. Ogawa et coll. et M. Carlson en 1998 n'ont pas permis de mettre en évidence l'existence d'un lien entre un attachement insécuré (?), évitant et résistant et des comportements ultérieurs inadaptés ou désorganisés. Pour autant, l'attachement infantile désorganisé/désorienté, où l'enfant recherche la proximité maternelle de manière étrange et désorientée, semble prédire des troubles psychologiques ultérieurs.

Ces recherches ont conduit P. Fonagy (2008, p. 49) à dire que « *la capacité parentale d'adopter une position intentionnelle envers un nourrisson qui n'a pas encore d'intentions – c'est-à-dire de lui attribuer des pensées, des émotions et des désirs en relation avec ses propres états mentaux à son égard – constitue le médiateur clé de la transmission de l'attachement et rend compte des observations classiques concernant l'influence de sa sensibilité parentale* ». Fonagy a ainsi pu constater que les mères ayant un niveau de stress élevé mais une bonne fonction réflexive avaient plus de chance d'avoir des enfants attachés de façon sécurée (Fonagy et coll., 1994). Il établit un parallèle entre la théorie de l'attachement et la compréhension des troubles psychiatriques : « *la pathologie anaclitique (un besoin exagéré d'être en relation-préoccupation/dépendance) se retrouve chez les personnalités dépendantes, histrioniques, ou dans les troubles de la personnalité borderline. La pathologie introjective (une quête identitaire exagérée – une pathologie détachée ou évitante) est supposée caractériser les individus schizoïdes, schizotypiques, narcissiques, antisociaux ou évitants* » (2008, p. 57).

L. Main et E. Hesse (1990) ont lié le comportement d'attachement désorganisé/désorienté à des soins parentaux « effrayés ou effrayants ». Les bébés ont peur de leur parent et ont pourtant besoin de leur réconfort lors de moments de détresse. Les études de M. Carlson et coll. (1995) et J. Hart et coll. (1995) mettent en évidence que les situations de stress chez l'enfant engendrent une sécrétion excessive du cortisol provoquant des lésions de l'hypothalamus. Les enfants développant ce type d'attachement sur une durée prolongée présentent un retard mental ainsi qu'une hypo ou hyperactivité du système nerveux.

Selon L. A. Sroufe (1996) les enfants agressifs et rejetés présentent de l'immatunité, de la colère, une affectivité négative, une faible tolérance à la frustration, de l'irritabilité, de l'incompétence sociale, de l'inattention à autrui et exprime fréquemment une détresse personnelle. Cela indique un défaut dans leur capacité à réguler leurs affects négatifs lorsqu'ils sont dans un contexte de relations interpersonnelles.

E. Hesse et L. Main en 1990 ont démontré que les sujets ayant vécu des traumatismes ou des expériences de perte non résolues sont plus susceptibles de développer des épisodes dissociatifs. J. R. Ogawa et coll. (1997) ont mis en évidence que les dissociations étaient plus importantes chez les personnes ayant souffert d'un traumatisme important tel que le décès d'une figure d'attachement ou une séparation prolongée d'avec leur mère avant l'âge de 54 mois (4 ans et demi).

P. Fonagy explique que « *d'une façon générale, un lien étroit est prouvé entre le caractère désorganisé des relations d'attachement et les pathologies sévères de la relation* » (p. 67, 2008). Il reste cependant prudent en rappelant qu'« *à travers une série d'études, on est frappé de constater qu'il est difficile de repérer des conséquences univoques de l'attachement sécure sur la personnalité. Chacun des facteurs examinés est probablement influencé par une série de déterminants donc aucun ne peut être contrôlé dans ces investigations longitudinales. Les arguments suggérant que l'attachement constitue la fondation de l'adaptation ultérieure ne sont ni fiables ni constants* » (2004, p. 53).

Les théoriciens de l'attachement mettent l'accent sur l'importance des premières interactions de l'enfant avec ses parents et son environnement en utilisant des outils d'investigation et d'observation développés. Ils observent la dialectique entre réalité concrète et réalité psychique et leurs mécanismes internes. Comme le dit G. Faza Viziello (2004), les théoriciens de l'attachement ont mis en évidence « *la corrélation entre l'interaction parents-enfants, la formation des représentations de différents niveaux et la qualité de l'internalisation qui sous-tendent la formation de la fonction réflexive* ». Ainsi, les enfants victimes de violence infantiles intègrent des représentations et des objets issus des modèles relationnels auxquels ils ont été confrontés. Ces enfants s'autorégulent et développent alors des comportements particuliers. Ils s'adaptent et s'accordent aux humeurs perçues dans leur environnement.

L'impact du pulsionnel et du symbolique dans la construction identitaire est mis de côté par les théoriciens de l'attachement. Or, comme le dit M. Corcos (2009), « *l'attachement, c'est la masse, imposante en soi, du tronc d'un arbre. La pulsionnalité, c'est la coulée de sève qui nourrit et anime l'arbre, le rend vivant et en vitalise les ramifications des racines jusqu'aux branches et aux feuilles* » (p. 126). Il nous semble nécessaire, dans une troisième partie, de revenir à la théorie psychanalytique pour saisir les déterminants inconscients et sexuels qui participent à la construction psychique.

Nous proposons de mettre en lumière les processus psychiques inhérents à la création des imagos parentaux. En effet, nous supposons que la défaillance de l'objet parental a engendré paradoxalement une quête insatiable de l'objet parental. À l'adolescence, période où l'enfant va vers la subjectivation et l'investissement de nouveaux objets d'amour, il semble que les jeunes confiés à l'ASE ne parviennent pas à désinvestir les imagos parentaux et restent sous l'emprise de ceux-ci.

Le poids de l'idéalisation (négative ou positive) des objets parentaux semble faire obstacle au travail de subjectivation. L'adolescent est enfermé dans les projections parentales qu'il a reçues lors de sa prime enfance.

Que sont ces imagos ?

Comment se constituent-ils ?

III. La psyché sous emprise

Klein disait : « *notre haine, nos craintes, notre méfiance ont tendance à créer, dans l'inconscient des images parentales effrayantes et exigeantes* » (1968).

Nous avons pu voir que la défaillance parentale engendre de grandes perturbations identitaires chez l'enfant et entache sa façon d'être au monde et à lui-même. L'enfant grandit avec cette psyché abimée dont les blessures semblent ne pas cicatriser et s'ouvrir au gré des situations vécues.

L'enfant intériorise un objet porteur de blessures narcissiques. À la latence, les imagos parentaux intériorisés sont porteurs de cette histoire. Les enfants ayant vécu des défaillances parentales (rejet, abandon, violence ou négligence) intériorisent un objet particulier, marqué par la crainte et l'évitement. Ainsi, nous faisons l'hypothèse de l'internalisation d'imagos parentaux menaçants, terrifiants et humiliants. Afin de mieux comprendre comment, à l'adolescence, le jeune est entravé par ces imagos, nous proposons dans cette partie de rendre compte de la manière dont les imagos se constituent dans le psychisme et de ce qu'ils induisent chez le jeune.

Nous allons tout d'abord évoquer les apports de théoriciens de la psychanalyse sur le concept d'imagos avant de faire part du poids des projections parentales dans la construction de ces imagos. Enfin, nous tâcherons d'observer la manière dont ces imagos impactent la réalité psychique et externe du sujet.

Les imagos

Chez les Latins, le terme *imago* désignait le masque de cire moulé sur le visage des défunts qui était entreposé ensuite dans la maison familiale. ¹

Selon la définition de A. Ducret dans le *Dictionnaire international de la psychanalyse* (2002), l'imago est un « *prototype inconscient de personnages, l'imago détermine la façon dont le sujet appréhende autrui. Il est élaboré à partir des premières relations intersubjectives réelles et fantasmatiques avec l'entourage familial* » (p. 833).

C'est Jung (1912) qui utilise pour la première fois, dans le vocable psychanalytique, ce terme emprunté au titre de l'ouvrage de Carl Spitteler, afin de remplacer celui de « complexe ». En 1933, Jung explique « *cette image intrapsychique, ou imago, procède d'une double appartenance, les influences des parents d'une part, et les relations spécifiques de l'enfant d'autre part. Elle est donc une image qui ne reproduit son modèle que de façon fort conventionnelle* » (1912, p. 153). Jung situe l'imago entre le conscient et l'inconscient.

Freud distingue par le terme d'imago certaines représentations ayant un rôle privilégié et liées à la figure du Destin. A. Ducret explique « *c'est en 1924 qu'il [Freud] utilise le terme d'imago (traduit par image dans le texte français) au sens que Jung lui a attribué, à propos du masochisme moral et du Surmoi. Il écrit en effet que derrière le pouvoir exercé par les premiers objets des pulsions libidinales (les parents) se cache l'influence du passé et des traditions. Pour lui, la figure du Destin, dernière figure de la série qui débute avec les parents, peut venir s'intégrer à l'instance qu'est le Surmoi si elle est conçue « de façon impersonnelle », mais bien souvent, en fait, elle reste directement liée aux imagos parentaux* ». (p. 834).

Selon P. Denis (2013), lorsque Freud emploie le terme d'imago, c'est pour désigner certaines représentations ayant un rôle privilégié dans la psyché. Freud explique : « *Dans l'amour que la mère inspire à son fils, il s'agit non de la personne actuelle de la mère, mais de l'image que le fils a conservé d'elle et qui date de ses propres années d'enfance* » (1905). P. Denis rappelle que, selon Freud, l'imago est une représentation ayant un effet de domination sur la psyché. « *Avant tout, l'homme est en quête de l'image mnésique de sa mère, image qui le domine depuis*

¹ Marcel Mauss, La « *persona* », « *Sociologie et anthropologie* », p. 352.

le début de son enfance » (Freud, 1905). Par ailleurs, P. Denis rend compte du pouvoir de fixation inhérent à l'imgo décrit par Freud : « celui qui est devenu homosexuel par cette voie reste, dans l'inconscient, fixé à l'image mnésique de sa mère ». De même, « chez la fille, son amour s'était adressée à la mère phallique ; avec la découverte que la mère est castrée, il lui devient possible de la laisser tomber comme objet d'amour » (1905).

P. Denis résume « Si nous rassemblons maintenant ce qui caractérise l'imgo on peut considérer qu'il s'agit d'une représentation fixée qui joue dans l'inconscient un rôle particulier de prototype puissant et contraignant, pesant sur notre destin psychique, et rassemblant des caractéristiques issues des relations précoces aux deux parents à la fois. » (2012, p. 66).

Selon l'auteur, l'imgo se construit dans la psyché du fait d'une modification de l'investissement libidinal d'une représentation initiale. Alors qu'une représentation se construit d'investissements issus de l'emprise du souvenir de la satisfaction, l'imgo surgit lorsque l'emprise du souvenir prédomine sur le souvenir de la satisfaction. L'investissement en satisfaction de la représentation diminue alors que l'investissement en emprise augmente. Alors, la représentation devenue imago quitte le moi et devient un corps étranger. L'imgo devient dictatorial car il réunit les investissements pulsionnels du sujet sur lui. Les investissements ne circulent plus d'une représentation à une autre mais se concentrent sur l'imgo. Ainsi, « l'imgo s'impose, soumet comme un personnage extérieur ; le sujet cherche à s'y soumettre ou à la contrer, à la retrouver ou à l'éviter, à s'y sacrifier ou à le détruire. L'imgo est anti transitionnel. » (2012, p. 71). Selon P. Denis, l'imgo instaure dans le fonctionnement psychique du sujet une répétition du déroulé associatif, une répression des affects. Les représentations semblent convergées vers « une sorte d'attracteur ».

A. Ducret reprend la définition de Susan Isaacs « une image, ou imago, est ce que l'on introjecte au cours du processus de l'introjection. Il s'agit d'un phénomène complexe qui part de l'objet externe concret pour devenir ce que l'on a pris « à l'intérieur de soi », c'est-à-dire, un objet interne. « On se rend compte que les objets sont à l'extérieur du psychisme, mais leurs images sont « dans le psychisme » [...] ». Ainsi, pour Isaacs (1948), l'imgo est une image inconsciente pouvant être une personne, une partie d'une personne ou un objet primitif. Selon Isaacs : « l'imgo comprend tous les éléments somatiques et émotionnels de la relation du sujet avec la personne imaginée, les liens corporels avec le ça dans le phantasme inconscient, le phantasme d'incorporation qui sous-tend le processus d'introjection » (p. 67-121).

Lacan décrit une imago maternelle centrale où la femme, par la première satisfaction qu'elle donne à l'enfant, a un statut particulier pour l'homme : « *Ainsi constituée, l'imago du sein maternel domine toute la vie de l'homme. De par son ambivalence pourtant, elle peut trouver à se saturer dans le renversement de la situation qu'elle représente, ce qui n'est réalisé strictement qu'à l'occasion de la maternité. Dans l'allaitement, l'étreinte et la contemplation de l'enfant, la mère, en même temps, reçoit et satisfait le plus primitif de tous les désirs. (...). Seul l'imago qui imprime au plus profond du psychisme le sevrage congénital de l'homme peut expliquer la puissance, la richesse et la durée du sentiment maternel.* » (p. 32, *Les Complexes familiaux dans la formation de l'individu*, 1984).

C. Pigott (1999), dans son ouvrage *Les Imagos terribles* montre la force tyrannique de l'imago pour empêcher l'autonomie du sujet : « *l'imago « sait » depuis « toujours » que l'indépendance du sujet passe par la résolution de son conflit originnaire et que celui-ci conduit à la constitution du premier objet et à la naissance d'une pensée autonome. C'est une deuxième naissance, proprement humaine, celle-là, puisqu'elle le fait exister dans sa spécificité métaphorique. Or, les règles relationnelles paradoxales, qui confrontent au non-sens dans la dépendance, sèment le trouble dans les esprits et conduisent à des angoisses qui font se recoller l'enfant et la mère, en particulier lorsque cette dernière est omnipotente et qu'elle maintient ses sujets en son pouvoir, au sens où ils sont assujettis, a horreur de tout ce qui annonce l'autonomie, en particulier, celle de la pensée » (p. 29).*

Selon C. Pigott, « *la mère a, dans les fantasmes des enfants, des aspects volontiers « préhistoriques »*. La mère œdipienne, pour la petite fille comme pour le petit garçon, a des allures d'imago archaïque et phallique, mais, pour angoissantes que soient ces représentations, ce ne sont que des fantasmes qui se modifient lors des diverses étapes du développement psychogénétique. Pigott décrit des imagos particuliers, en quête d'emprise pour les enfants abandonnés. Elle explique que « *les traces laissées chez l'enfant par les situations de stress ne sont guère faciles à faire évoluer et la différenciation qu'il doit parvenir à opérer entre des représentations qui devraient rester inconscientes de celles qui se situent sur la scène de la réalité est gravement compromise.* » (p.86).

Ainsi, certains enfants ayant subi la violence parentale ont intériorisé des imagos parentaux nés des influences parentales et des relations spécifiques que l'enfant a développées avec eux (Jung,

1912). Ces imagos sont des prototypes inconscients des parents qu'ils ont connus (A. Ducret, 2002). Ils contiennent tous les éléments de la relation de l'enfant avec son parent maltraitant (S. Isaacs, 1948) et sont porteurs de fantasmes et des traces laissées par les situations de violence (C. Pigott, 1999).

Nous nous représentons les imagos comme des objets d'amours originaires internalisés devenus des petits trublions évanescents posés sur l'épaule de nos adolescents et venant chuchoter à leurs oreilles.

Dans la mesure où notre recherche va explorer l'impact des imagos parentaux dans la psyché adolescente, il nous semble nécessaire d'approfondir la teneur des imagos parentaux.

De quoi sont-ils porteurs ?

Les projections parentales imprègnent les imagos

Les auteurs J. Manzano, F. Palacio Espasa, N. Zilka et al. apportent des données complémentaires sur la constitution de ces imagos développés par l'enfant en fonction des interactions et des investissements parentaux. Ainsi, ils rendent compte, par le concept de « scénarios narcissiques de la parentalité » (1987, p. 5) des projections narcissiques des parents envers leurs enfants et des impacts que ceux-ci ont sur la constitution du psychisme de l'enfant. Ces scénarios sont composés de projections et d'identifications complémentaires du parent sur l'enfant ayant un but spécifique et amenant une dynamique relationnelle « agie » (2009, p. 6).

Ces projections et identifications du parent amènent l'enfant à entrer dans des schémas d'interactions pour obtenir dans le réel la confirmation des scénarios projetés. Les auteurs rappellent que « *les fantasmes et rôles imaginaires inconscients déterminent non seulement la représentation de soi des parents mais également les conduites qu'ils ont avec leurs enfants* » (2009, p. 7). L'enfant réagit à ses projections en s'y identifiant ou en les rejetant. Dans les deux cas, des symptômes peuvent survenir.

Ces scénarios projetés sur les enfants permettent le développement du narcissisme parental. Celui-ci est constitué à la fois de la représentation que les parents ont d'eux-mêmes et de la perception de leur enfant comme un être différencié, vivant grâce à eux. Les auteurs, s'appuyant

sur leur clinique, ont observé que dans les formes pathologiques des relations parents-enfants, la relation narcissique à l'enfant est prédominante. Manzano appelle « *deuil développemental* » le processus psychique par lequel les parents passent lorsqu'ils accèdent à la parentalité : « *les pères réagissent d'une manière symétrique aux mères et ils vont projeter sur l'enfant leurs objets anaclitiques primitifs et leurs objets œdipiens conflictuels.* » (1987, p. 19). Ainsi ces mouvements sont perçus par l'enfant, particulièrement réceptif à la naissance, et ces attitudes posent les bases des intériorisations de l'enfant.

J. Manzano note que les objets internes de l'enfant se construisent à partir de l'histoire réelle et fantasmatique du sujet : « *les objets internes (et leurs représentations internes) sont construits simultanément, d'une part à travers la projection des objets internes, dérivés en partie des fantasmes inconscients, et d'autre part, de l'expérience préalable et actuelle avec ses objets internes* » (1987, p. 19). Ainsi, J. Manzano montre l'importance du poids des fantasmes parentaux dans la construction psychique des enfants.

Par ailleurs, J. Manzano explique comment un héritage transgénérationnel peut marquer le sujet contre sa volonté : « *si le sujet « pense inconsciemment » qu'il a « incorporé » l'objet externe ou certaines de ses qualités, cela constitue une expérience qui va déterminer non seulement la conduite mais également la représentation du soi (self) et qui va influencer l'ensemble du Moi, de l'organisation et du développement psychique* » (1987, p. 19). Nous retrouvons dans notre pratique l'illustration de cette affirmation lorsque des victimes d'abus sexuels intra-familiaux expriment l'impression qu'ils ont d'être identiques à leurs agresseurs.

L'enfant se construit sur l'internalisation des projections parentales. M. Corcos (2009) rend compte du fait que « *chez les parents fragilisés, cet amour s'exerce inconsciemment à attaquer les liens, plutôt qu'à permettre le risque d'éprouver suffisamment passivement l'événement amoureux. Et paradoxalement cet évitement aliène l'enfant à l'objet : celui-ci s'attache d'autant plus à ce qui lui fait défaut, mais dans une économie psychosomatique où la question n'est pas, celle névrotique, où il attend que l'objet lui revienne, et qu'il lui revienne tel qu'il fût... aussi inconsistant ou absent* ». (p. 140)

Ainsi, les imagos parentaux sont constitués de l'internalisation des projections parentales, de l'intériorisation des objets parentaux primitifs et actuels et influencent le moi et l'organisation du développement psychique.

Il nous semble intéressant de noter que, pour J. Manzano (1987), l'enfant « sait » inconsciemment qu'il a intériorisé quelque chose de ses parents.

Une dette envers l'imaginaire qui ne peut être honorée

C. Flavigny (2011) rend compte des processus qui, en jeu dans la filiation, imposent au sujet une prise en compte des figures parentales. Il nous semble nécessaire de nous y attarder car, souvent, les enfants confiés à l'Aide sociale à l'enfance depuis leur plus jeune âge font preuve d'une grande ambivalence à l'égard de leurs figures parentales. Ils oscillent entre un désir idéal de reconstruction du lien et une haine liée au souvenir de la violence passée.

C. Flavigny élabore sa théorie en prenant comme point de départ le sentiment de dette de l'enfant envers son parent. Selon lui, « *le don parental et la dette qui en résulte pour l'enfant sont l'armature du lien parent-enfant. Il en résulte une greffe de vie d'âme, engagée par les parents à l'endroit de l'enfant qui devient par là leur enfant : elle fonde pour celui-ci un originaire d'où éclot son activité psychique propre, depuis ce que l'enfant perçoit de leur attente, dans sa façon de tenter d'y répondre tout en se définissant lui-même, ce qui est tout le travail d'éveil psychique de l'enfance* » (p. 24). L'auteur met l'accent sur l'importance pour l'enfant d'être reconnu par son parent comme son enfant, malgré la véritable nature biologique ou législative de la filiation. Si le père ou la mère fait le don à l'enfant de sa paternité ou de sa maternité, l'enfant peut s'appuyer sur cette certitude pour son développement psychoaffectif : « *la paternité et la maternité sont un don, illustrant une implication, un engagement, fondé sur la reconnaissance première de l'enfant comme son enfant* » (p. 28). Le parent attend en retour du don une réception de l'enfant. Ainsi, ce don et la dette qui en découle tissent les premières mailles de la relation de filiation.

La construction de l'enfant se fait par son identification aux attentes de ses parents. Les parents ont des attentes envers leur enfant et celles-ci s'inscrivent dans l'enfant. Pour être aimé, il tente de correspondre aux attentes parentales. La personnalité de l'enfant est issue de la tension entre l'envie de correspondre aux attentes des parents et celles d'en être distinct.

Par ailleurs, le lien parent-enfant doit pouvoir rendre vers une réciprocité d'identification à une mémoire identitaire « *la filiation crée un pacte qui, de part et d'autre, soude le lien : tu es mon*

filis, dit le père ; tu es mon père, répond le fils. Je suis ton père, c'est-à-dire que je retrouve en toi quelque chose de moi que je te transmets, et du coup j'assume à ton endroit la responsabilité qui te permet de grandir, comme jadis le fit mon propre père. Je suis ton fils, c'est-à-dire que je me fais ton successeur dans ta lignée, conservant ta mémoire ». (p. 44). C. Flavigny nomme « greffe » le pacte qui soude la relation entre les parents et leur enfant.

Le fondement identitaire de l'enfant se construit par la reconnaissance de l'enfant par ses parents. L'évidence de la filiation, le sentiment de correspondre aux attentes paternelle et maternelle lui permet de nourrir une confiance en soi : « *bien sûr qu'il est mon père, qu'elle est ma mère, donc bien sûr que je suis leur enfant. Voilà qui je suis.* » (p. 46).

C. Flavigny met en exergue la redevabilité de l'enfant envers son parent : l'existence donnée par le parent met l'enfant en position de débiteur. Cette dette est enfouie dans l'inconscient de l'enfant car sa massivité pourrait engendrer une paralysie. Pour autant, l'enfant a le sentiment d'être redevable et honore sa dette en satisfaisant les attentes parentales : « *il s'approprie leurs attentes (à eux ses parents), il en fait la matière de soi-même, il s'approprie leur histoire pour la faire sienne et pour la prolonger, donc l'inscrire, se situer dans leur prolongement. C'est là un processus complexe, émaillé d'embûches, puisqu'il s'agit de se faire soi depuis eux, condition pour grandir : c'est le socle de la vie psychique.* » (p. 48).

Selon l'auteur, le poids des figures parentales entrave la construction de l'individu et de sa subjectivité. L'identité de l'enfant prend son origine dans la lignée parentale et générationnelle, à partir des attentes du couple parental, pour ensuite s'en dégager et se déterminer. C. Flavigny explique « *la reconnaissance dont il a bénéficié (il est bien mon enfant) suscite en retour son sentiment de reconnaissance, et par conséquent une dette à honorer. Les deux dynamiques de la reconnaissance – celle parentale de confirmation, celle enfantine de réception et de dette – se complètent, s'appuient l'une sur l'autre, se renforcent. Pour le parent, elle ancre le fait d'être parent ; pour combler leurs espérances. Il en résulte un débat intérieur complexe pour l'enfant : mais ce débat est le moteur de son envie de grandir. Son développement, mû par cette envie, sera conforté s'il suscite leur gratification : l'enfant est avide de faire la fierté de ses parents. Sans cette gratification : son développement flétrit. Le sentiment de leur être redevable est l'aiguillon du développement de l'enfant.* (p.49).

Ce processus normal du développement de l'enfant est souvent problématique pour ceux dont la redevabilité ne peut être exprimée. Les enfants pris en charge en famille d'accueil n'ayant peu de contacts avec des parents défailants dans leur fonction parentale, ils semblent être dans une lutte entre la volonté de recevoir les gratifications des figures parentales de substitution et la déception d'être pris en charge de manière non gratuite.

C. Flavigny explique aussi que la filiation engage le parent envers son enfant et réciproquement. Une loyauté entre parent et enfant soude le lien. Le parent a un devoir envers son enfant et réciproquement. Le parent doit aider son enfant à grandir et l'enfant doit faire honneur à son parent. *« Une estime réciproque est échangée, partagée. Il en résulte une narcissisation réciproque, ciment de la vie familiale. Une dignité est conférée par l'un (le parent) à l'autre (son enfant). »* (p. 50)

Par ailleurs, C. Flavigny montre que la filiation peut potentiellement engendrer un processus massif d'identification qu'il retrouve lors de répétitions transgénérationnelles de situations de maltraitance.

Il constate des processus psychiques d'allure psychotique où la différence des générations n'est pas intégrée par les parents, ce qui amène des troubles relationnels. Il explique ce phénomène : *« il s'agit d'une identification à l'enfant, opérant sur un mode archaïque, avec le sentiment du parent d'être délogé par l'enfant de sa situation d'enfance, et du coup son refus (tout à fait inconscient) de la « céder » à son enfant en lui faisant sa place. Il est remarquable que ce tableau soit déclenché par un enfant particulier (d'autres enfants de la fratrie sont élevés sans violence, sinon même avec attention). C'est comme un destin de maltraitance qui est ainsi transmis, et comme une forme paradoxale de privilège : l'enfant visé est vécu par le parent maltraitant comme persécuteur, devenant le support d'imagos persécutives issues du passé du parent concerné ; d'où une identification archaïque à cet enfant rendant confuse la succession des générations. La maltraitance n'est alors qu'une rétorsion, en réaction à ce vécu persécutif. La projection domine, y trouvant son statut « d'identification inversée ». La violence se déchaîne sans retenue, sans élaboration. Ce tableau clinique répond de mécanismes de nature psychotique : il est marqué par une identification archaïque à l'enfant telle que le parent (maltraitant) se sent d'être fait ravir sa place d'enfant par son enfant : il s'en sent dépossédé : d'où la maltraitance »* (p. 55-56).

Cette théorie met en relief le poids des injonctions parentales dans la constitution de l'identité. Ainsi, un parent dont l'identité s'est créée, en tant qu'enfant, sur le rôle particulier de réceptacle de la violence parentale se trouve fragilisé, mis-à-mal dans son intégrité lorsque son propre enfant vient prendre son rôle. La violence s'installe comme le seul moyen pour le parent de lutter contre les atteintes identitaires.

La maltraitance marque la confusion des générations dans la mesure où parent et enfant sont dans des enjeux de rivalités : « *Du fait de la projection, l'enfant est devenu persécuteur pour son parent, et le parent se venge en maltraitant, s'identifiant par là au parent qu'il eut dans le passé, dans un mode de défense contre une confusion complète, le coup géant une séparation, une distanciation, une façon de se rendre parent. La projection attribue à l'enfant un sentiment émanant des tréfonds de la vie psychique du parent, un sentiment qui dut conférer par ce parent à son parent de jadis, conservé dans une imago parentale persécutante* » (p. 57). Flavigny montre brillamment l'échec de la filiation lorsque les imagos parentaux viennent imposer leurs lois. Cela entraîne une confusion des générations et l'effraction des pulsions archaïques : « *la transmission psychique implique la figuration psychique de trois générations entre lesquelles circulent le don et la dette : l'enfant (troisième génération) se trouve ainsi dans les affects de son propre parent (deuxième génération) à l'égard des imagos parentaux issues de son passé (première génération).* » (p. 59).

C. Flavigny rend compte dans les registres névrotiques, plus construits, d'un travail psychique permettant l'établissement des générations basé sur le processus d'idéalisation : l'idéalisation du parent par l'enfant engendre une identification de l'enfant à son parent et celui-ci se reconnaît ainsi en lui. Pour C. Flavigny, ce processus permet la sublimation de la haine intergénérationnelle décrite par Freud. Rappelons que Freud a mis en exergue la haine ressentie d'une part par le père envers son fils puisqu'il sent sa place menacée, et d'autre part par le fils envers son père puisqu'il convoite sa place. L'homme se trouve, pour ne pas être submergé par ces affects, devant la nécessité d'un travail de pondération et d'élaboration des affects de la haine ressentie.

C. Flavigny insiste sur la qualité du lien entre parent et enfant. Celui-ci doit être solide et élastique. Il doit permettre de relier l'enfant à son parent mais doit aussi lui permettre de se séparer et de se différencier. Flavigny explique « *l'identification est le sentiment qui agence le*

lien, qui relie, qui connecte. Elle permet une distanciation grâce à l'intériorisation d'une référence : là naît la vie psychique, dans cette intériorité même ; l'identification permet la séparation, parce qu'elle agence l'armature affective. » (p. 64).

Ainsi, C. Flavigny montre que l'enfant en grandissant refuse le rôle qui lui est assigné par ses parents : « *l'enfant manifeste son besoin d'être reconnu en tant que personne et non plus comme « l'ombre des parents ou de leurs objets internes » » (1987, p. 9).* La transmission générationnelle et la filiation (Lebovici (1983), Kaes (1948), B. Golse (1966)) sont des héritages que l'enfant reçoit de ses parents. Certains auteurs l'évoquent à travers les théories de l'attachement (Bowlby (1988), L. Main (1990), P. Fonagy (1996)) et d'autres en se centrant sur la cure psychanalytique (Abraham et Torok (1978), Mijolla (1981)). À l'entrée dans l'adolescence, les bouleversements liés aux refus des injonctions parentales et aux besoins pubertaires sont particulièrement éprouvants pour l'adolescent.

Nous avons perçu, dans cette seconde partie, l'importance des imagos parentaux et des processus d'identification dans la construction psychique de l'enfant. L'enfant parvient à créer ses fondements identitaires et identificatoires grâce aux investissements parentaux et à la présence d'un tiers organisateur. La latence permet l'apaisement des conflits intrapsychiques et la sublimation du pulsionnel.

Les atteintes précoces du moi dues aux défaillances parentales ont marqué la psyché de l'enfant. Une méfiance de base à l'égard de son environnement s'est développée (Erikson, 1950), des expériences de frustration ont été internalisées (Jacobson, 1951), une haine primaire déliée reste à un état sauvage dans la psyché (C. Ternynck, 2000), des expériences de soi fausses et non sécurisantes ont été internalisées (Winnicott, 1987), un risque de répétition de prototype relationnel se met en place (Aulagnier, 2015), des troubles dans la régulation des affects et dans les compétences cognitives et sociales sont observés (P. Fonagy, 2008).

Ces enfants peuvent être « *prisonniers d'un passé archaïque* » (A. Braconnier (1989), ils vivent des états psychiques « *insensés* » du fait de l'absence d'intégration de la douleur et de l'angoisse passée (D. J. Arnoux, 2006). La défaillance vécue alors que l'enfant n'a pu se constituer une identité solide engendre une atteinte du psychisme. Des trous, des manques viennent laisser place aux sensations (D. Marcelli, 1996), l'enfant recherche l'objet pour faire face à sa propre organisation pulsionnelle « *primaire* » et désorganisée (R. Roussillon, 2008). Des modèles internes complémentaires d'anticipation du rejet et de la non-disponibilité de l'autre ont été intégrés (Bowlby, 1988).

Lors de la période de latence, ces atteintes du psychisme se perçoivent dans la manière d'être de l'enfant, envers lui-même et envers l'autre. L'enfant s'est construit des imagos de l'intériorisation des pulsions libidinales développées envers les premiers objets, et du passé et des traditions (Freud, 1924). Ces imagos peuvent dominer la vie de l'homme (Lacan, 1984), ils assujettissent l'enfant aux règles relationnelles apprises (C. Pigott, 1999) et influencent l'organisation du développement psychique (J. Manzano, 1987). Une loyauté attache l'enfant à ces imagos (C. Flavigny, 2011).

La plupart des auteurs met en évidence l'impact de la violence dans la constitution psychique de l'enfant ; pourtant, peu d'études ont montré la manière dont l'adolescent peut grandir avec un psychisme fragile.

En France, les assistants familiaux et éducateurs sont peu formés à la compréhension de la construction identitaire des enfants victimes de violences. Ainsi, les enfants sont souvent rejetés à nouveau et la réponse de l'environnement confirment les schémas relationnels appris.

Ces enfants entrent dans l'adolescence en étant fragilisés par leurs vécus et leurs parcours.

Alors, comment à l'adolescence, période de la subjectivation, l'enfant va-t-il pouvoir se dégager de ces imagos et soigner les blessures psychiques créées par son vécu de défaillances ?

Les nouvelles compétences cognitives et psychiques développées lors du pubertaire vont-elles provoquer un après-coup traumatique des violences vécues pendant l'enfance ?

Quelles ressources permettront à l'adolescent de lier ses sensations désorganisées issues des traumatismes infantiles ?

III. L'adolescence

Notre étude s'intéresse aux adolescents pris en charge par l'Aide sociale à l'enfance (ASE) ayant subi la défaillance parentale lorsqu'ils étaient petits. À cet âge, de nouvelles capacités d'élaboration et d'introspection viennent colorer d'émotions nouvelles les vécus de l'enfance. L'adolescent doit alors se réapproprier ses souvenirs et dépasser les désillusions qu'ils peuvent contenir. Ainsi, nous cherchons à observer plus précisément la manière dont les adolescents de l'ASE parviennent à faire face à ces réorganisations psychiques.

Il nous apparaît nécessaire de faire part des théories des auteurs en psychanalyse sur l'adolescence afin de mieux investiguer par la suite les particularités psychiques de notre population.

Le mot adolescence vient du latin *adolescere* qui signifie « grandir ». L'adolescence est une période particulière dans le développement car elle marque le passage de l'enfance à l'âge adulte. De nombreux remaniements, tant psychiques que physiques, engagent l'adolescent dans un nouvel apprentissage du soi. Ce travail consiste en « *l'élaboration des conflits psychiques nés de la confrontation entre la vie fantasmatique et les transformations pubertaires* » (D. Marcelli et A. Braconnier, 2013, p. 3). L'adolescent, avec ses nouvelles capacités physiques et psychiques, est à nouveau obligé de trouver des voies de résolution aux conflits infantiles.

Nous avons pu rendre compte, dans notre seconde partie, de la complexité de la construction identitaire et de la fragilité du moi des enfants ayant subi des violences.

Alors, comment ces enfants fragilisés supportent-ils les bouleversements engendrés par la puberté ? Le temps de l'adolescence permet-il au psychisme de se reconstruire ?

Comment l'adolescent se dégage-t-il de l'emprise des imagos parentaux ?

Avant de mobiliser les auteurs pertinents (Kestemberg (1962), Blos (1967), Laufer (1983), Guillaumin, (1985), Cahn (1985) Gutton (2004), A. Braconnier et D. Marcelli (2013), M. Emmanuelli et C. Azoulay (2009)), dont les théories nous permettent de comprendre la complexité des processus psychiques à l'œuvre chez les adolescents victimes de violence

infantiles, nous proposons d'illustrer notre propos par la vignette clinique de Mathias, adolescent rencontré à l'ASE.

La situation de Mathias, adolescent pris en charge par l'Aide sociale à l'enfance depuis son jeune âge, nous aide à penser la problématique de subjectivation des jeunes ayant vécu la violence parentale de la naissance à cinq ans.

Mathias est placé depuis l'âge de cinq ans du fait d'une défaillance parentale tant éducative qu'affective. Il était laissé seul au domicile, c'est son grand frère qui lui apportait une attention régulière. Mathias manifestait des troubles du comportement importants auxquels les parents répondaient par le rejet et la violence physique. Une demande initiale d'aide éducative des parents avait conduit à une prise en charge administrative. Les parents se sont séparés et ont chacun reconstruit leur couple et ont eu un enfant. Aucun n'a eu le désir d'élever Mathias.

Mathias a tout d'abord été, pendant deux ans, dans une famille d'accueil en revenant deux week-ends par mois chez ses parents ainsi qu'une partie des vacances scolaires.

À l'entrée dans la puberté, il manifeste une souffrance intense par des affects dépressifs et des troubles du comportement : hétéro agressivité (il frappe ses pairs et les éducateurs), menaces, provocations. Pendant plusieurs semaines, il désorganise sa classe par de l'insolence constante, de l'agressivité physique et verbale envers ses professeurs et ses pairs. Le milieu scolaire, n'ayant plus aucune accroche avec lui, demande une réorientation. Mathias est alors déplacé dans un lieu de vie. Le changement ne tiendra que quelques mois. Il est ensuite orienté vers une structure d'accompagnement thérapeutique et éducative.

En face à face avec l'adulte, Mathias est agité, il ne parvient à s'exprimer qu'en exerçant une activité parallèlement. Il verbalise son incompréhension de ne pas vivre avec ses parents, la peur de les décevoir. Il ne reconnaît pas les comportements qu'il met en place et les banalise. Il est en recherche d'attention et de valorisation.

La nouvelle orientation et l'augmentation des temps d'hébergement parental imposés par le service seront des facteurs contribuant à son apaisement.

L'entrée dans la puberté a fait émerger une remise en question porteuse d'anxiété et menaçante pour son intégrité physique et psychique. Cette effraction pubertaire engendre l'envahissement de la pensée par un questionnement identitaire : Mathias interroge ses parents, leur délaissement, se questionne sur son corps, teste ses limites et celles des autres. Il explique sa conduite par l'incompréhension qu'il a de sa situation particulière et du rejet parental. Il semble que les processus pubertaires opèrent un bouleversement auquel il doit faire face. La situation de rejet et d'abandon vient majorer l'explosion pulsionnelle car Mathias ne parvient à lier les affects qui l'envahissent.

Par ailleurs, la résurgence des émotions ressenties lors du délaissement parental (peur de mourir, peur de rester seul, culpabilité de n'être pas assez bon) fait traumatisme en participant à la désorganisation de la psyché. Le souvenir des violences engendre une excitation telle que son élaboration est impossible.

La situation de Mathias rend compte du bouleversement psychique vécu par l'adolescent et de la part importante des questionnements autour de l'inscription familiale et de la subjectivation. Nous allons voir que l'adolescent doit effectuer un long travail d'aménagement des processus psychiques afin de pouvoir accéder à une autonomie.

L'adolescence amène le jeune à vivre plusieurs réaménagements psychiques. Nous verrons, dans une première sous-partie, qu'il est confronté à de profonds changements venant réactiver le conflit œdipien. Le jeune vit une effraction pulsionnelle qui peut le désorganiser. Nous constatons dans notre pratique de clinicien que cela engendre une grande souffrance des jeunes qui semblent passifs face à cette émergence. Certains ont recours aux passages à l'acte pour tenter de reprendre la maîtrise d'eux-mêmes.

Dans une deuxième sous-partie, nous rendrons compte des multiples pertes auxquelles les adolescents font face et du réaménagement du choix objectal qui doit s'opérer. Dans une troisième sous-partie nous mettrons en évidence les processus de séparation-individuation (Blos, 1967) et de subjectivation (Cahn (1991)) qui amènent le jeune à élaborer un travail

psychique lui permettant de devenir adulte en se séparant des objets primaires pour en investir de nouveaux. Une quatrième partie rendra compte des complications pouvant survenir lors du processus adolescent. Les auteurs rendent compte de l'entrave possible à cette subjectivation lorsque le lien aux objets parentaux est toxique.

I. L'émergence du conflit œdipien et l'effraction pubertaire

Freud (1905), dans *Trois essais sur la théorie sexuelle*, décrit l'importance de l'émergence de la puberté : elle permet l'accession à la sexualité par le travail de regroupement des pulsions partielles sous le primat du génital. Freud met en évidence que, lors de la puberté, la libido se tourne vers l'objet sexuel et les zones érogènes partielles (orale, anale, urétrale) se subordonnent au primat de la zone génitale. L'accès à la génitalité engendre une levée du refoulement mis en place après la résolution du complexe d'Œdipe et cette levée est lourde de remaniements psychiques : « *Avec l'arrivée de la puberté interviennent les transformations qui doivent faire passer de la vie sexuelle infantile à sa configuration normale définitive. La pulsion sexuelle était jusqu'ici principalement auto-érotique, elle trouve maintenant l'objet sexuel. Elle s'exerçait jusqu'ici à partir de pulsions partielles et de zones érogènes isolées qui, indépendamment les unes, cherchaient comme but sexuel unique un certain plaisir. Maintenant un nouveau but sexuel est donné et toutes les pulsions partielles agissent conjointement pour l'atteindre, tandis que les zones érogènes se subordonnent au primat de la zone génitale* » (1905).

Pour ce faire, un processus de désinvestissement et de deuil des objets parentaux doit s'accomplir. Les théoriciens de la psychanalyse ont décrit l'importance de *l'après-coup* pubertaire (Freud, 1895, p. 266), c'est-à-dire l'actualisation, dans le champ de la conscience, des paramètres de l'enfance jusque-là refoulés.

A. Freud (1965) démontre la mise en place de mécanismes de défenses spécifiques lors de l'adolescence, engendrés par la remobilisation du lien aux objets primaires. Elle observe l'ambivalence des adolescents vis-à-vis de ces objets d'amour. Des défenses drastiques sont utilisées pour permettre leur désinvestissement. Elle rend compte du *renversement de l'affect* envers les figures parentales mais aussi des mécanismes de *projection*, de *régression*. Elle

évoque aussi, pour les adolescents qui ne parviennent pas à refouler, la mise en place d'*ascétisme* ou d'*intransigeance* afin de nier les pulsions sexuelles investies sur l'objet primaire. La théorie d'A. Freud nous intéresse particulièrement car elle met en évidence de nombreux mécanismes de défense que nous retrouvons chez les adolescents pris en charge par l'ASE.

Par ailleurs, les jeunes sont confrontés, à l'entrée dans la puberté, à un développement psychique lourd de remaniements. Ph. Gutton peut dire : « *Le mot puberté est au corps ce que le pubertaire est à la psyché* » (1991, p. 7). La remise en jeu du complexe d'Œdipe et du conflit pulsionnel engendre un afflux de pulsions libidinales et agressives et une déstabilisation des défenses. Le psychisme de l'adolescent est alors envahi par des contenus non liés qui ne permettent plus l'équilibre des différentes instances. L'adolescent fait face à une explosion libidinale se traduisant d'un point de vue économique par une brusque apparition d'énergie non liée, tension qu'il cherche à décharger à via des moments d'impulsivité et des passages à l'acte.

Y. Morhain décrit les réaménagements psychiques nécessaires auxquels l'adolescent est confronté : « *S'il s'agit pour l'adolescent de pouvoir symboliser que la castration n'est pas signe d'impuissance ou d'immaturité, plus encore il doit affronter le fait que la jouissance archaïque comme le corps primordial de la mère – frappés d'un interdit majeur, sont à tout jamais l'objet d'un grand renoncement. Avec le déclin du complexe d'Œdipe, les parents œdipiens deviennent des parents communs.* » (2014, p. 132)

R. Cahn (1985) observe que la puberté amène un important travail de *liaison-déliation* entre les représentations et les pulsions. Il fait part de la fragilisation des assises narcissiques et du danger que représenté par les relations objectales pour certains adolescents. L'auteur évoque un *risque psychotique* à l'adolescence lorsque les déliations pulsionnelles sont trop intenses.

Chez les jeunes de l'ASE, la puberté semble dangereuse pour l'appareil psychique au vu de l'afflux pulsionnel suscité. Nous allons voir maintenant que la puberté engendre, en plus de l'effraction pulsionnelle, un réaménagement objectal, qui vient fragiliser le moi.

II. Le réaménagement objectal

Le processus adolescent nécessite de renoncer aux objets d'amour œdipiens pour en investir de nouveaux. Selon Freud (1923) dans son ouvrage *Le Moi et le Ça*, l'acceptation de la perte et son dépassement se font par un mouvement d'introjection des objets perdus qui permet « *qu'un tel objet soit abandonné, par obligation ou nécessité, il n'est pas rare qu'alors, à la place, survienne la modification du moi qu'il faut décrire, ainsi que dans la mélancolie, comme érection de l'objet dans le moi [...]. Peut-être le moi, par cette introjection qui est une espèce de régression au mécanisme de la phase orale, facilite-t-il ou rend-il possible l'abandon de l'objet. Peut-être cette identification est-elle la condition nécessaire pour que le ça abandonne ses objets. En tout cas le processus, surtout dans les phases de développement précoces, est très fréquent et peut rendre possible la conception selon laquelle le caractère du moi est un précipité des investissements d'objets abandonnés, contient l'histoire de ces choix d'objets* » (p. 273). Freud fait part d'un remaniement des objets dans le moi : l'objet peut être abandonné s'il est « replacé » dans le moi. M. Emmanuelli et C. Azoulay (2001) nous expliquent que dans ce processus « *il s'agit aussi bien de retirer les investissements attachés à l'objet que d'installer l'objet perdu à l'intérieur du moi* » (p.193).

D. Marcelli et A. Braconnier (1983) considèrent que le travail normal de l'adolescent l'amène à mettre en place un travail de deuil qui ne l'engage pas dans un état dépressif : « *par rapport à la dépression, le travail de l'adolescence se différencie en ce sens [...] qu'y persistent des possibilités dynamiques alors que le déprimé est immobile devant les restes de son bonheur perdu* (p. 251).

En outre, Ph. Jeammet (1985) montre que l'adolescent est en capacité d'extérioriser son vécu dépressif lorsqu'il a déjà élaboré la perte : « *Mais cette capacité à élaborer psychologiquement un vécu dépressif reconnaissable et exprimable comme tel signerait plus l'achèvement du processus développemental entrepris à l'adolescence qu'elle ne concorderait avec la période chronologique habituellement admise pour la fin de l'adolescence* » (p. 308).

Dans la partie précédente, nous avons observé que les auteurs constatent une blessure narcissique chez les enfants confrontés à la défaillance des objets primaires. Ainsi, nous pouvons nous questionner sur la capacité des adolescents placés à faire face aux pertes suscitées

par la puberté. Nous pouvons supposer que la confrontation aux objets primaires, ceux-là même qui sont constitués d'éprouvés traumatiques extrêmes, va les mettre à mal.

Blos (1967) met en évidence le *processus* de l'adolescence par lequel le sujet doit réélaborer les imagos parentaux afin de parvenir à s'en dégager. Il décrit par le « *processus de séparation-individuation* » la mise à distance des imagos parentaux rendant possible la construction d'un moi autonome : « *Je propose donc de considérer l'adolescence dans sa totalité comme un second processus d'individuation, le premier s'achevant vers la fin de la troisième année de la vie, au moment où est atteinte la permanence de l'objet* » (1967). Selon l'auteur, si ce processus échoue, le moi ne pourra plus lutter contre une fusion complète avec les objets issus de l'infantile. Blos propose d'utiliser des méthodes thérapeutiques favorisant la régression afin de permettre aux adolescents de retrouver un contact émotionnel avec les objets infantiles et mieux les désinvestir.

Kestenberg (1962), ayant mené pendant de nombreuses années des thérapies d'adolescents, explique leur besoin, pendant cette période, de rejeter les imagos et d'élaborer de nouvelles identifications afin de construire leur moi. Elle explique : « *identité et identifications sont alors pratiquement un seul et même mouvement* ». Une réassurance narcissique est permise grâce à ces identifications.

Nous avons saisi lors de la deuxième partie que les enfants ayant subi la défaillance parentale internalisent des objets issus des vécus des expériences de violence, d'abandon, de rejet et de négligences. Les représentations sont déliées et les expériences de détresse sont restées à un état latent dans la psyché. À l'orée de l'adolescence, un afflux pulsionnel vient faire effraction dans le psychisme de ces jeunes. Ils sont envahis par des contenus non liés et projettent sur l'extérieur une hostilité non suffisamment intégrée.

Les adolescents vivent de nouvelles pertes qui les obligent à reconsidérer les objets précédemment internalisés et à les réengager dans un questionnement identificatoire.

Alors, comment les adolescents de l'ASE, fragilisés par leur vécu infantile et l'effraction du pubertaire, parviendront-ils à réorganiser le moi ? Réussiront-ils à se dégager des objets primaires pour construire un moi différencié et autonome ?

Afin de répondre à ces questions, il nous semble nécessaire d'explorer le concept de subjectivation.

III. La résolution du pubertaire pour tendre vers la subjectivation

Lors du Congrès des Psychanalystes de langue française en 1991, R. Cahn a élaboré le concept de « *subjectivation* » à partir de celui d' « *appropriation subjective* ». Il a souhaité sortir de « *la décomposition de la personnalité psychique* ² » pour proposer un concept prenant en compte la structuration du psychisme. Ainsi, ce processus rend compte « *d'un espace psychique suffisant pour un fonctionnement de plus en plus autonome en même temps qu'ouvert au monde* » (Cahn, 1998).

M. Bertrand (2005) rappelle que le terme de « subjectivation » s'utilise dans trois contextes : « *le premier est celui des psychoses, là où la subjectivation ne s'évoque que négativement, par ses échecs ; le second est celui de l'adolescence, parce que s'y joue l'avenir du sujet, la résolution d'une crise ou le basculement dans la psychose ; enfin, le troisième est le processus de subjectivation dans l'analyse.* »

Ainsi, nous utilisons ce concept à propos des adolescents de notre recherche qui sont en cours de processus adolescent. Par ailleurs, M. Bertrand rappelle le cadre de cette notion qui peut se définir comme :

« - *Une appropriation subjective, par opposition au déni, au clivage, et aux différents modes de mise "hors sujet" d'une partie de la réalité psychique.*

- *La possibilité de constitution d'un espace psychique dans lequel le sujet peut admettre en soi le pulsionnel, ou l'excitation créée par l'objet, par son absence, synonyme d'abandon et de déréliction, ou au contraire son excès de présence, son intrusion, synonyme d'envahissement et de sidération.* »

² Titre d'un chapitre des *Nouvelles Conférences* de S. Freud, selon la traduction de R.M. Zeitlin, Paris Gallimard, 1984.

Ainsi, nous qui cherchons à rendre compte de la construction du fonctionnement psychique des adolescents, ne pouvons faire l'impasse de ce concept novateur.

Pour que l'adolescent parvienne à résoudre les conflits qu'il traverse, il doit s'identifier à des pairs ou des adultes. Cette triangulation permet, par des identifications à d'autres objets, la construction et l'organisation du moi. Ph. Gutton parle de « *sujet parental de transfert* » sans lequel « *l'adolescent ou ce* » ne peut avoir lieu » (2004, p. 15).

Le remaniement est compliqué pour l'adolescent qui doit réécrire, répéter l'élaboration du développement œdipien. Pour permettre un changement et une prise en compte des relations objectales, l'adolescent doit adapter son narcissisme « *comme si, pour accepter le changement de la relation, il était nécessaire de procéder à un remaniement narcissique de telle sorte que les assises du moi devraient d'abord consolider ses fondations avant de modifier ses relations avec les objets* » (1992, p. 228).

L'adolescent est confronté au changement. Pour autant, il ne peut plus compter sur les outils psychiques qu'il utilisait lorsqu'il était petit et doit en construire et en développer de nouveaux. Ph. Gutton montre que l'adolescent « *utilise les procédures de l'idéalisation rodées dans l'enfance* » (1991, p. 11). Ainsi, ceux qui ont été maltraités pendant l'enfance peuvent garder une image idéalisée, niant la violence vécue, pour maintenir leur cohésion interne menacée.

Le travail difficile du développement psychique nécessite l'élaboration de la séparation d'avec les figures parentales. La scène primitive fait irruption dans la pensée de l'adolescent. Ph. Gutton rappelle que « *la scène pubertaire animant la psyché adolescente fait rebondir la scène primitive sur un nouvel écran sans en dévoiler les secrets* » (2004, p. 14).

L'adolescent est en proie à des mouvements paradoxaux : d'une part, il connaît une irruption de la scène primitive dans sa psyché, qui paralyse sa relation au parent ; d'autre part, il cherche à laisser ses souvenirs en l'état infantile afin de maintenir sa cohérence interne. La crainte d'un effondrement rend difficile le travail d'élaboration des imagos parentales. Il utilise des mécanismes de défense particuliers. Ph. Gutton fait « *du renversement en son contraire et du retournement sur la personne propre les mécanismes archaïques privilégiés de la métamorphose pubertaire* ». (2008, p. 103).

Ph. Gutton note que l'adolescent fait face à un éprouvé originaire constitué de deux sources : l'une interne et l'autre externe. La source interne est constituée du passé de l'enfant où se sont

construites les images historiées œdipiennes. La source externe est constituée de l'actualité parentale. Le pubertaire est une force anti-séparatrice vers le parent œdipien, la séparation est un travail d'« *adolescens* ». L'objet est interprété par l'adolescent comme inadéquat du fait de l'interdit de l'inceste, ce qui engendre une barrière à la représentation objectale.

La résolution du pubertaire ne peut se faire que par l'accès au désir de l'autre. Ce désir donne un sens à l'éprouvé originaire. Ph. Gutton montre que les adolescents ayant des pathologies narcissiques « *se situent dans la topique « du refusement » de la génitalité séductrice* » (2008, p. 104). Pour ces adolescents, le corps ne peut être intériorisé, il reste extérieur, potentiellement séducteur et persécuteur.

Selon Ph. Gutton, la haine peut être, pour l'adolescent ayant une pathologie narcissique, un processus lui permettant de se défendre contre la toute-puissance de l'objet partiel. Le processus de haine permet de mettre à distance un objet envahissant. Autrement dit, l'affect de haine ressenti par l'adolescent envers un objet lui permet de se dégager d'un objet envahissant risquant de le rendre dépendant : « *La haine introduit un écart dans la relation [...]. La haine ferait partie des processus d'individuation et de différenciation.* » (2008, p. 105).

Par ailleurs, N. de Kernier (2011) rend compte de la nécessité de réaménager le moi à l'adolescence en « *tuant* » l'*infans* qui encombre l'appareil psychique : « *l'infans acquiert un caractère d'ancienneté, pour laisser la place à la nouveauté objectale introduite par le pubertaire. Puisque « rencontrer du nouveau donne un statut d'ancien à ce qui précède » (Marty, 2005), encore faut-il parvenir à donner à l'infans un statut d'ancien. Telle est l'une des visées du meurtre de l'infans appelé à être représenté* » (p. 16). N. de Kernier émet l'hypothèse que ce travail engendre l'obligation pour l'adolescent de tuer une partie de lui-même : « *Tuer l'infans en soi, (...) l'infans à tuer, c'est notamment l'enfant consolateur prisonnier de l'attente de ses parents, l'enfant qui est modelé par les idéaux de ses parents et qui n'a pas pu faire lui-même l'expérience d'un modelage de ses objets externes, puis internes* » (p. 19).

N. de Kernier (2011) nous dit que l'essor pubertaire plonge « *l'infans dans un état de passivation traumatique [qui] peut être insupportable. Tuer l'infans en soi, c'est refuser l'excitation provoquée par l'autre. C'est aussi se vivre comme tué(e) par une figure parentale, cette immolation visant à se rendre innocenté(e) de ses propres désirs et à arrêter le temps* » (p. 13). Le pubertaire permet alors une nouvelle possibilité d'élaboration des violences mais peut engendrer un après coup traumatique.

Ainsi, l'adolescent doit se séparer de certains objets qui constituent son moi. Or, comment cela peut-il se faire lorsque le moi du sujet est fragile ? Comment un adolescent porteur de représentations de soi négatives peut-il prendre le risque de se défaire d'objets internes ?

L'adolescent se trouve dans une situation inconfortable où seule la séparation d'une partie de soi lui permettra l'accession à une capacité de subjectivation. D. Marcelli et A. Braconnier écrivent que « : *les moyens de défense dont il dispose [...] ont pour but de rendre supportable cette dépression et cette incertitude identificatoire sous-jacente* » (2013, p. 15).

Nous faisons l'hypothèse que ce processus est plus difficile pour les jeunes ayant vécu la défaillance parentale car, comme nous l'avons vu dans la partie « La psyché sous emprise », les jeunes sont entravés psychiquement par des objets parentaux porteurs de la violence passée.

A. Braconnier et D. Marcelli rappellent que « *la caractéristique de l'adolescence est de remettre en cause les gratifications et les ressources narcissiques de l'enfance, en particulier toutes celles qui proviennent des parents et/ou des images parentales* » (2013, p. 23). La distanciation des objets primaires est un choix plus difficile pour les jeunes porteurs d'images parentaux tyranniques. La crainte de leur propre effondrement peut donner aux jeunes le sentiment d'être dans une impasse.

Pour autant, Blos (1985) et Laufer (1980) ont pu mettre en évidence le concept de « l'Idéal du Moi » qui permet le développement d'un narcissisme adulte. L'identification au parent du même sexe et l'intériorisation de l'image paternelle ou maternelle permettent le dépassement et le renoncement à l'attachement œdipien. Blos déclare : « *l'Idéal du Moi n'arrive à son organisation définitive que tardivement, au déclin du stade homosexuel de la première adolescence... C'est dans l'abandon irréversible de la position œdipienne négative (homosexuelle) pendant la première adolescence que se trouve l'origine de l'Idéal du Moi* » (1985, p. 21-42).

Selon Laufer, l'Idéal du Moi se construit avant l'adolescence en même temps que le Surmoi à la fin du conflit œdipien et lorsque le système d'identification et d'intériorisation est opérant : « *Avant que ce soit faite l'internalisation, les précurseurs de l'Idéal du Moi sont encore relativement instables, en partie dépendante des sources extérieures* » (1980, p. 593).

L'auteur cite Ritvo et Solnit qui, en 1940, définissent les sources et les origines de l'Idéal du Moi ainsi : « *on peut considérer que l'Idéal du Moi provient de trois sources principales* :

l'idéalisation des parents, l'idéalisation de l'enfant par les parents, l'idéalisation de soi par les parents ». Pour Lauffer, l'Idéal du Moi est « la partie du Surmoi qui contient les images et les attributs que le Moi s'efforce d'acquérir afin de rétablir l'équilibre narcissique » (1980, p. 595).

Pour Lauffer, cette recherche peut être compliquée pour l'adolescent car « l'Idéal œdipien peut ne pas être conforme à ce qu'attendent les congénères. Dans ce cas, le Moi est mis en demeure de choisir entre le parent œdipien et les congénères » (1980, p. 600). Il en résulte chez l'adolescent des conduites d'identification dont le but est soit une tentative de dégagement des liens aux objets œdipiens infantiles, soit une lutte contre les exigences du Surmoi qui recherchent le maintien des liens aux objets œdipiens. Alors, Lauffer décrit dans ce cas particulier la possible construction d'un pseudo Idéal du Moi dont le conformisme au groupe de pairs ou aux exigences parentales permet de laisser intact les liens aux objets œdipiens infantiles.

Cette théorie rend compte de l'impasse psychique dans laquelle certains jeunes se retrouvent et du risque qu'ils courent s'ils ne parviennent pas à faire un choix.

Selon, P. Levy-Soussan (2006), la confrontation à l'histoire infantile génère une attaque narcissique importante pour ceux qui ont vécu une défaillance de l'objet : « *Les représentations construites au fil des ans autour de l'abandon sont à nouveau sollicitées dans le cadre du remaniement identificatoire propre à l'adolescence. Celles-ci peuvent abaisser encore les réserves narcissiques, déjà sérieusement atteintes chez l'adolescent : « Je n'aime personne, personne ne m'aime, personne ne m'a jamais aimé, n'ai-je pas été abandonné ?* ». L'identification se fait à « l'enfant abandonné par la mère », forcément mauvais, pas aimable. Dans une sorte d'abolition temporelle propre à l'inconscient, l'adolescent se vit dans le présent comme abandonné ». P. Levy-Soussan évoque, en parlant des difficultés de filiation des enfants adoptés, qu'il s'agit de permettre à l'adolescent de « symboliser, de penser l'intolérable de l'histoire pré-adoptive, de l'abandon, des maltraitances physiques ou psychiques lorsqu'elles ont existé. [...] cette mise en sens du passé de l'adolescent passe par la capacité des parents à transformer les émotions de l'enfant en affects d'abord assimilables par eux-mêmes afin de les rendre ensuite supportables pour l'enfant. C'est bien dans cet après-coup que le passé se rejoue pour tenter d'atténuer son caractère traumatique. Dans une clinique dominée par la répétition des mêmes scénarios émotionnels, tout se passe comme si les scènes, les représentations, les

expériences affectives liées aux représentations douloureuses de l'histoire pré-adoptive devaient revenir, être transformées par les parents en expériences présentes assimilables, c'est-à-dire compréhensibles pour tout un chacun » (2006, p.109).

Cet auteur rend compte de l'importance du travail d'élaboration du vécu passé afin que les expériences affectives non liées puissent trouver une voie d'élaboration. Ainsi, cela nous amène à poser l'hypothèse que les jeunes de l'ASE doivent parvenir à élaborer la violence passée pour s'en dégager.

Par ailleurs, le travail de subjectivation s'effectue en se séparant des personnes qui ont été influentes pendant l'enfance. L'adolescent doit effectuer un double travail de deuil : celui lié à la perte de « l'objet primitif » et celui lié à la perte de « l'objet œdipien ». Or, l'adolescent reste, un temps, fasciné par ces objets.

A. Braconnier et D. Marcelli ajoutent que pour l'adolescent, « *l'imgo parentale idéalisée, le sentiment de tout pouvoir réaliser, projetés durant l'enfance sur les parents, sont eux aussi remis en cause par le désir d'autonomie, par la rencontre d'autres idéaux et par une meilleure perception de la réalité* » (2013, p. 19).

Les adolescents ayant été soumis à des objets parentaux violents ont d'autant plus de difficultés à s'en séparer. Ils semblent toujours dans la sidération face à des objets parentaux dont les imagos sont le reflet.

Ainsi, le processus adolescent nécessite une différenciation des imagos parentaux pour permettre une *séparation-individuation* du moi (Blos (1985)) et une subjectivation (R. Cahn (1985)). La construction d'un Idéal du Moi (Laufer (1980)) permet à l'adolescent de se dégager des positions pré-œdipiennes et œdipiennes. La mise en sens du passé permet d'assimiler les expériences douloureuses affectives non liées (P. Levy-Soussan (2006)). Les adolescents soumis à une tyrannie des objets primaires doivent *tuer l'infans* (N. de Kernier (2011)) pour s'en dégager.

Ces apports théoriques nous ont permis de prendre conscience de l'entrave psychique à laquelle les adolescents victimes de violences infantiles sont confrontés lors de l'adolescence.

Afin de mieux rendre compte de cette entrave pour les jeunes, nous proposons, dans une quatrième sous-partie, d'exposer les travaux des auteurs ayant écrit sur l'adolescence des jeunes victimes de violences infantiles.

IV. Les situations de violences précoces

Le narcissisme des adolescents ayant vécu des atteintes lorsqu'ils étaient petits est particulièrement défaillant. La violence subie est souvent interprétée par l'enfant comme une faute personnelle. L'image de soi est donc détériorée et de nombreux mécanismes de défense sont mis en place par le jeune pour compenser sa défaillance narcissique. Pour dépasser le pubertaire, l'adolescent doit parvenir à « *se choisir soi-même en tant qu'objet d'intérêt, de respect et d'estime* » (A. Braconnier et D. Marcelli, p. 21). Avant qu'il y parvienne, l'adolescent passe par des mouvements pouvant l'amener à s'identifier de manière pathologique aux objets infantiles et à la recherche d'objets qui représentent le soi infantile. L'adolescent peut aussi conserver un soi grandiose et projeter sur les autres un soi primitif grandiose pathologique.

M. Emmanuelli et C. Azoulay (2009) expliquent que « *cette remise en jeu intervient dans une organisation psychique déjà structurée par l'intégration de la problématique œdipienne, ou encore marquée par des fragilités antérieures qui ont rendu difficiles ou impossibles cette intégration et ces conséquences* » (p. 19).

Alors que, pendant la période de latence, les conflits trouvent des voies d'apaisement, l'adolescence réveille ce qui était enfoui.

Les auteurs en psychanalyse montrent qu'une structuration infantile de bonne qualité permet le travail de liaison et de déliaison, alors que des défaillances dans le développement du psychisme pendant l'enfance la compliquent.

M. Marcelli et A. Braconnier notent que « *l'identité renvoie au narcissisme de l'individu et à la qualité des premières relations, en particulier des relations de soins précoces constitutives de ce narcissisme. Plus ces relations précoces ont été satisfaisantes, ont permis un investissement du soi en continuité et équilibré (l'investissement libidinal du soi « neutralisant » en partie les investissements agressifs du soi), plus le sentiment d'identité sera stable et assuré, et à l'inverse, moins l'antagonisme entre le besoin objectal et l'intégrité narcissique se fera sentir : l'objet*

n'est pas une menace pour le sujet dans la mesure où la relation d'objet précoce a toujours étayé l'investissement narcissique. Dans ce cas, la survenue de l'adolescence marquée par son « besoin d'objet » ne menacera pas l'assise narcissique de l'individu » (2013, p. 25).

C'est bien le phénomène inverse que nous observons chez les adolescents ayant subi des violences lorsqu'ils étaient petits : l'investissement de soi s'est fait sur des modalités agressives ; l'objet est connu comme étant source de douleur, aussi, le besoin d'objet est nié ou rejeté car trop menaçant pour l'assise narcissique de l'individu. L'identité de ces adolescents est donc fragile. Ainsi, A. Braconnier et D. Marcelli écrivent : *« le réveil pulsionnel de l'adolescence et son besoin objectal seront ressentis comme un danger pour l'assise narcissique et identitaire contraignant l'adolescent à une attitude d'opposition, de rejet ou de négativisme à cause de l'aspect anti-narcissique que rend l'investissement d'objet. » (ibid.)*

Les enfants expérimentant la défaillance parentale entre leur naissance et leurs quatre ans vivent des situations qui engendrent à l'adolescence des conflits de dépendance narcissique. Selon Ph. Jeammet (1990) *« toute situation qui conflictualise précocement les relations entre sujet et objet et fait apparaître cet antagonisme entre investissement d'objet et sauvegarde de l'intégrité du sujet, c'est-à-dire qui confère une fonction anti-narcissique importante à l'investissement d'objet, entrave inévitablement les mécanismes d'introjection et la qualité des intériorisations du sujet. » (1990, p193).* Ph. Jeammet rend compte alors de *« difficultés notables dans les processus d'autonomisation du sujet avec la constitution de zones d'indistinction entre sujet et objet, d'empiètements réciproques et d'incorporations parasitaires d'objets » (1990, p. 193).* Selon Jeammet, les adolescents ayant été dans cette situation lorsqu'ils étaient petits trouvent alors un équilibre narcissique dans la dépendance aux relations d'objets qui leur garantissent un rempart contre la désorganisation. *« C'est la permanence de relations, en général plus ou moins idéalisées, à un ou plusieurs personnages particulièrement investis, qui assure une continuité du sujet que le seul recours aux objets internes ne suffit pas à garantir » (1990, p. 193).*

L'adolescent, avec l'émergence de son corps sexué, se découvre une égalité avec l'adulte et renforce ainsi son narcissisme mais, pour autant, il perd l'illusion de son omnipotence infantile, ce qui met en péril sa sauvegarde narcissique. Certains adolescents intègrent la réalité et renoncent à leurs illusions infantiles, d'autres, dont les assises narcissiques sont trop faibles, ne parviennent à ce renoncement.

Pour ceux-là, M. Emmanuelli et C. Azoulay précisent que « *lorsque la fixation œdipienne est trop intense, qu'elle renvoie l'adolescent à l'effroi devant la gestion de l'agressivité parricide ou des vœux incestueux, sans pour autant mettre à mal l'acceptation de la réalité, la voix de la névrose est ouverte. Lorsque le retour à l'omnipotence est une nécessité pour lutter contre les fantasmes d'engloutissement, de fusion, ou d'éclatement, lorsqu'il sert la lutte identitaire, le renoncement ne pourra s'effectuer, et l'accès à la réalité s'en trouve perturbé* » (2009, p. 20).

Par ailleurs, C. Chabert (1998) a mis en relief que le sujet ayant un fonctionnement limite ne s'identifie pas à ses parents selon leur identité sexuée. Le défaut d'intériorisation des interdits, qui témoigne de la fragilité du préconscient, rend les réactivations œdipiennes intolérables pour ces adolescents. Des angoisses de séparation, d'intrusion, de morcellement, d'effondrement remettent en cause le narcissisme du sujet.

M. Corcos (2009) suppose que « *les conduites agies des adolescents limites stigmatisent un dysfonctionnement dans le processus de séparation-individuation-subjectivation d'avec les objets primaires et de construction corporelle et psychique de l'identité à l'adolescence, processus dans la continuité des lignes de forces de celles qui se sont joués lors des deux premières années de la vie. Ce dysfonctionnement est fondamentalement lié aux discontinuités plus ou moins intenses et longues de présence vivante de l'objet pour le sujet. Chaque discontinuité a constitué une épreuve et un problème à résoudre et il faut apprécier la capacité du sujet à les surmonter ou au contraire sa tendance à régresser et le prix interne payé en termes de mécanismes de défense mis en place* » (p. 120).

Pour M. Corcos, les hypothèses étiopathogéniques des pathologies limites chez les adolescents rendent compte de troubles de la relation entre l'adulte de référence et le bébé (emprise, intrusion, effraction) ainsi que de carence affective.

Ainsi, l'enfant ayant vécu la violence parentale perçoit l'objet comme une menace, ce qui engendre à l'adolescence le « besoin d'objet » comme potentiellement dangereux (D. Marcelli et A. Braconnier (2013)). Pour les adolescents fragilisés, l'effroi face aux vœux incestueux et paricides peut engendrer une entrée névrotique ou un retour à l'omnipotence infantile au détriment de la réalité (M. Emmanuelli et C. Azoulay (2009)).

L'adolescent ayant vécu la défaillance parentale fait-il face des angoisses de séparation, d'intrusion, de morcellement et d'effondrement ? Nous cherchons à comprendre plus précisément l'origine de ces angoisses.

Notre hypothèse de recherche principale est, rappelons-le, que les enfants ayant subi la défaillance parentale lors de leur prime enfance témoignent à l'adolescence de la résurgence des traumatismes infantiles. Nous faisons l'hypothèse que les irruptions pulsionnelles traumatiques entravent le processus adolescent, car les adolescents ne sont pas suffisamment solides narcissiquement.

Nous avons pu rendre compte, dans cette partie sur l'adolescence, de l'effraction du pubertaire. Il nous semble important maintenant de faire part des théories sur le traumatisme pour penser le traumatisme à l'adolescence des jeunes de l'ASE ayant vécu la violence parentale.

IV. Le traumatisme psychique

Les enfants faisant l'objet de notre étude ont été victimes de défaillances parentales de l'ordre de l'abandon, du rejet, de la violence physique et de la négligence. À cette violence s'ajoute celle du placement. Celui-ci engendre une rupture dans l'environnement de l'enfant. L'enfant est séparé de ses objets d'amour.

Nous nous interrogeons sur la portée traumatique de ce vécu infantile.

Ce vécu de violence a-t-il laissé des traces sur le psychisme de nos sujets ?

Ces impacts ont été conceptualisés en psychopathologie par le terme de « traumatisme psychique ». Il nous apparaît important de préciser ce concept afin d'en comprendre les effets sur les processus psychiques à l'adolescence.

Étymologiquement, le mot traumatisme vient du grec ancien *traumatikos* et renvoie à l'action de blesser ; « *trauma* » signifie blessure. La psychopathologie a emprunté le terme de traumatisme à la pathologie chirurgicale qui la désigne comme « la transmission d'un choc mécanique violent exercé par un agent extérieur sur une partie du corps et provoquant une blessure ou une contusion ».

En psychopathologie, le traumatisme naît d'un choc émotionnel provoqué par un événement vécu de façon difficile et peut s'exprimer de différentes manières. Lorsqu'un événement traumatique surgit, celui-ci prend un caractère « débordant » que le sujet est incapable de contrôler, car non préparé et sous le coup de l'émotion. Cet événement, vécu de façon dramatique par le sujet (qu'il en soit témoin ou victime) perturbe son équilibre affectif et provoque la mise en œuvre de défenses, qui signent l'existence du traumatisme subi.

Aujourd'hui, le traumatisme psychique est défini par J. Brette dans le *Dictionnaire international de la psychanalyse* comme un « événement qui, par sa violence et sa soudaineté, entraîne un afflux d'excitation suffisant à mettre en échec les mécanismes de défense habituellement efficaces, le traumatisme produit le plus souvent un état de sidération et entraîne à plus ou moins long terme une désorganisation dans l'économie psychique » (2013, p. 1858). Le fait traumatique peut être de l'ordre des catastrophes naturelles (tremblement de terre...),

accidentelles (accident de la route, brûlure...), intentionnelles (guerre, divorce...) ou même fantasmatiques.

Les conséquences d'un traumatisme sur le quotidien d'un individu, sur son développement et sur sa structuration psychique sont constatées par l'ensemble des professionnels de santé. Pour autant, les études actuelles continuent de rechercher de nouvelles perspectives de compréhension et de traitement. Ainsi, nous exposerons les théories de la conceptualisation du traumatisme, pour ensuite explorer les avancées actuelles des conséquences du traumatisme chez l'enfant.

« Ce qui trouble les hommes, ce n'est pas les événements mais l'idée qu'ils s'en font ». Épictète (Manuel, non daté).

I. Un concept débattu

À partir des années 1880, la complexité des tableaux cliniques présentés par les patients victimes de choc cérébraux a engendré une série de questionnements scientifiques autour de la réalité ou pas des symptômes présentés. En effet, à côté des troubles physiologiques présentés par les patients, d'autres troubles plus obscurs, sans aucune logique organique, laissaient interrogatifs les neurologistes. Ainsi, en 1889, Janet met en exergue la disparition de symptômes, chez des patients ayant eu des expériences traumatiques, par l'induction d'issues heureuses lors de séances d'hypnose. Dans *Les Médications psychologiques*, Janet met l'accent sur le phénomène de la dissociation de la conscience dans les névroses traumatiques : le sujet traumatisé ne peut se détacher du souvenir de son trauma, qui reste « à la manière d'un parasite » dans un pan de la conscience.

À cette époque, la question est de savoir si la névrose traumatique est une névrose déjà existante et réveillée par un choc ou, au contraire, si le choc engendre une névrose traumatique nouvelle chez le sujet. Encore aujourd'hui, deux thèses s'opposent quant à l'explication des pathologies traumatiques. Charcot (1890) et ses contemporains font l'hypothèse de l'existence d'une névrose préexistante au choc traumatique. Dans ses leçons du mardi à la Salpêtrière, Charcot

rend compte d'un trouble d'« hystéro-neurasthénie traumatique » et fait l'hypothèse d'un lien entre trauma et hystérie. Il prend position en considérant une prédisposition à une névrose chez le patient, en l'occurrence hystérique. Selon lui, la névrose traumatique est liée à une frayeur réveillant une pathologie antérieure.

Par contre, Oppenheim (1889) et ses successeurs laissent la causalité prédominante des symptômes au choc organique.

Freud et Ferenczi ont exposé des théories au cœur de ce débat, permettant ainsi une avancée dans la compréhension du traumatisme. Ils nous éclairent sur les processus psychiques en jeu lors du vécu de violences et sur la manière dont ce vécu résonne avec l'histoire du sujet.

Les adolescents de l'ASE ont tous été soumis à la violence parentale mais y réagissent de manière individuelle. Certains développent des symptômes manifestes alors que d'autres semblent réussir à oublier les éléments violents. Les théories de Freud et Ferenczi apportent des pistes de réflexion qu'il nous semble important d'évoquer.

Freud et Breuer (1892) confèrent sa dimension psychique à la notion de traumatisme. C'est par l'étude de l'hystérie que Freud comprend d'abord le traumatisme comme la représentation psychique d'un événement vécu par le sujet comme un « corps étranger interne », source d'excitation » (2013, p. 1858).

Freud fera l'hypothèse, dans *Études sur l'hystérie* en 1895, qu'il existe chez les patientes présentant une névrose traumatique une prédisposition au trauma. En construisant la théorie de la séduction, Freud fournit la notion de la temporalité en *après-coup* du traumatisme. Il considère tout d'abord que le trauma est toujours sexuel et qu'il se constitue en deux temps : le premier confronte un enfant à un adulte séducteur. Ce moment n'est pas compris par l'enfant et son sens n'émerge qu'à la puberté et fait alors traumatisme.

Puis, lorsque Freud se confronte à de nombreuses patientes faisant état de traumatisme, il envisage la réalité de la première scène comme pouvant être fantasmatique.

Nous retiendrons de cette première théorisation le fait que, pour Freud, ce qui fait traumatisme n'est pas l'événement en tant que tel mais la mobilisation particulière des affects, des représentations et des fantasmes qui sont directement bouleversés.

Freud et Breuer reprennent les travaux de Janet dans *Communication préliminaire* en 1893 et proposent les concepts de réminiscences et de catharsis afin de décrire les mécanismes psychologiques qui permettent aux souvenirs du fait traumatique de passer d'un état non élaboré à une élaboration. Ils décrivent les mécanismes en jeu dans la névrose traumatique comme une impossibilité de faire le lien entre « l'état pathologique et l'état conscient ». Le sujet traumatisé ne peut se décharger des affects encombrants.

La thérapie consiste alors à établir chez le sujet un phénomène de catharsis lui permettant d'élaborer l'événement source de la pathologie. Cette méthode cathartique fait revivre l'événement dans le but de libérer la charge d'affect lui étant associée et engendrant les troubles actuels.

Dans un second temps, Freud abandonne l'hypnose pour favoriser l'association libre lors de laquelle le patient redonne du sens à son psychisme. Bien que Freud par la suite s'intéresse moins à la névrose traumatique, sa modélisation de la nécessité de la catharsis pour permettre l'élaboration reste une avancée fondamentale dans le traitement des névroses.

En 1916, dans *Au-delà du principe de plaisir*, Freud revient sur l'impact économique du traumatisme et définit le traumatisme psychique en tant qu' « *effraction étendue* » de l'appareil psychique. Face aux événements, les capacités du pare-excitation sont débordées. Le psychisme met alors en place des stratégies défensives et adaptatives telles que la répétition de la scène. Freud (1916) introduit la notion de réalité psychique et met en avant l'importance du « terrain » psychique dans la résonance de l'événement traumatogène qui fera ou pas traumatisme en fonction de l'expérience subjective de la personne.

Pour Freud, le refoulé originaire de l'événement traumatique ne peut être retrouvé, le traumatisme se crée du rapport dialectique entre l'événement, sa réalité psychique et les fantasmes qui en sont issus.

Ferenczi (1932), ami, disciple et patient de Freud, échange tout au long de sa vie avec lui et développe, en s'en différenciant, les théories freudiennes. Selon lui, le refoulement originaire de l'événement peut être retrouvé et analysé grâce à la cure. Ferenczi propose une approche mettant en avant l'aspect événementiel du trauma. Selon Ferenczi, le trauma peut trouver son origine dans une expérience traumatique avec l'objet où celui-ci a effracté la pensée. Il se distingue de la théorie freudienne en concevant l'objet comme responsable du traumatisme infantile.

La clinique auprès d'enfants a permis à Ferenczi de développer la question du traumatisme autour de l'endommagement narcissique durant la prime enfance. Notre étude porte sur les adolescents ayant vécu des traumatismes précoces du fait de la défaillance des objets primaires ; ainsi, il nous semble important d'explorer plus particulièrement les théories concernant les traumatismes infantiles afin d'étudier ensuite ses répercussions sur le processus adolescent.

II. Les traumatismes infantiles

Les enfants confiés à l'Aide sociale à l'enfance depuis leur plus jeune âge ont tous subi des négligences parentales de différentes sortes : absence de soin, d'attention, de bienveillance, de sécurité. Ils ont été confrontés à des moments de détresse interne du fait de l'absence de réponses parentales à leurs besoins. Les auteurs en psychologie et psychanalyse, dont nous allons exposer les théories dans cette partie, rendent compte de la répercussion traumatique de ces expériences.

Les études et théories de Ferenczi ont montré les effets des excès, des privations ou des méconnaissances de la figure maternelle dans sa relation avec l'enfant. Ferenczi montre que celles-ci peuvent engendrer une « agonie », une « paralysie » de la vie psychique de l'enfant. Selon Ferenczi, l'absence de réponse de l'objet face à la détresse du bébé engendre le trauma. Le trauma est « *un choc, inattendu, non préparé et écrasant, [qui] agit pour ainsi dire comme un anesthésique. Mais comment cela se produit-il ? Apparemment par l'arrêt de toute espèce d'activité psychique, joint à l'instauration d'un état de passivité dépourvue de toute résistance. La paralysie totale de la mobilité inclut aussi l'arrêt de [...] pensée* » (p. 40, 1934).

Le traumatisme engendre des fragmentations multiples du moi : « *Si les chocs se succèdent au cours du développement, le nombre et la variété des fragments clivés s'accroissent, et il nous devient difficile de maintenir le contact avec les fragments qui se comportent tous comme des personnalités distinctes qui ne se connaissent pas les unes les autres* » (1932, p. 133). Cet apport de Ferenczi éclaire le fonctionnement des sujets ayant subi de nombreuses ruptures et violences et apparaissant désorganisés. Le clivage multiple du moi engendre une discontinuité dans le psychisme. Les sujets semblent étranges, paradoxaux, aux personnalités multiples.

Ferenczi met en évidence les stratégies de survie mises en place par le psychisme pour faire face à l'évènement traumatique. Il décrit l'« auto-clivage narcissique » comme l'un des mécanismes permettant de protéger le psychisme lors du trauma. Il décrit la manière dont le psychisme se dissocie pour permettre à une part du sujet de continuer à vivre tandis que l'autre reste en suspens et se réactualise pour trouver une voie de résolution. Sa manière de traiter le trauma est de « *répéter le traumatisme lui-même et, dans des conditions plus favorables, l'amener, pour la première fois, à la perception et à la décharge motrice* » (1934, p. 40). Ainsi, les enfants ayant vécu la négligence parentale peuvent se développer en se coupant des affects de violences liés au trauma et s'édifier sur une personnalité clivée.

Par ailleurs, Ferenczi rend compte de la place du silence, du non-dit, de l'énigmatique du côté de l'agent traumatisant. Il travaille avec de nombreuses victimes de violences infantiles et montre la dangerosité du trauma pour des sujets dans des états de conscience plus fragiles : « *une personne endormie est aussi sans défense ; quand on dort, on compte sur la sécurité de la maison et de l'environnement, sinon, on ne peut même pas s'endormir. Une toute petite partie du moi reste à son poste de garde même pendant la nuit, mais seulement pour donner des signaux d'alarme à l'approche d'un danger. Mais si l'agression vient sans avertissement, par exemple d'un coup, un coup de feu ou un autre choc, au milieu du sommeil ou du rêve, quand le contre-investissement des organes sensoriels manque, alors l'impression traumatique pénètre sans résistance à l'intérieur de l'organisme psychique et y reste fichée à la manière d'une suggestion post-hypnotique durable. [...] l'effet de terreur est considérablement augmenté dans cet état* » (p. 92, 1932).

Ferenczi, ayant lui-même souffert du vide affectif maternel, pointe la gravité de l'absence d'un environnement affectif étayant lors du trauma des victimes infantiles. L'investissement fort du thérapeute est nécessaire pour rendre figurable les représentations et affects associés à l'évènement traumatogène : « *le comportement des adultes à l'égard de l'enfant qui subit le traumatisme fait partie du mode d'action psychique du traumatisme. Ceux-ci font généralement preuve d'incompréhension apparente à un très haut degré. L'enfant est puni, ce qui, entre autres, agit aussi sur l'enfant par la très grande injustice* » (1934, p. 37). L'enfant est seul pour faire face à une violence qu'il ne vit qu'à travers des fragments qu'il n'élabore pas. L'absence de figuration par le manque de réponse de l'environnement et d'étayage affectif accroît la portée traumatique de la violence vécue.

Pour Winnicott, successeur de Ferenczi, le traumatisme chez l'enfant dépend de son stade de développement et de la dépendance qu'il a envers l'objet. L'enfant grandit peu à peu en vivant les défaillances progressives de son environnement. Or, les défaillances sont moins importantes que les capacités de l'enfant à y faire face. Mais lorsque l'enfant ne peut faire face à une défaillance de l'environnement, il y a traumatisme. L'enfant peut percevoir un « *empiètement* », une perte de la « *capacité [à croire] en lui* » (1965, p.310) et même « *la destruction de la pureté de l'expérience individuelle par une intrusion trop soudaine ou imprévisible d'un fait réel et par l'apparition de la haine chez l'individu, haine du bon objet, éprouvée non pas comme de la haine mais sur le mode délirant d'être haï* » (1965, p. 311).

Si l'enfant vit l'évènement traumatogène alors qu'il est dans une dépendance absolue, il peut être victime, d'après Winnicott, d'« *angoisses disséquant primitives* » (non daté, 2000). Celles-ci peuvent provoquer la mise en place de défenses variées, parfois d'ordre psychotique et pouvant avoir des conséquences à l'âge adulte, comme la crainte d'un effondrement. Chez l'enfant âgé de moins de 18 ou 24 mois, les troubles liés au traumatisme perturbent principalement le développement psychomoteur : perte d'acquisition, états d'apathie ou agitation, irritabilité, peurs, troubles du sommeil ou de l'alimentation.

R. Roussillon parle d'états traumatiques « primaires » (1999) lorsque l'enfant est confronté à un état de détresse et de manque insupportable de l'objet. Il caractérise ses états traumatiques primaires par « *des expériences de tension et de déplaisir sans représentation (ce qui ne veut pas dire sans perception ni sans sensation), sans issue, c'est-à-dire sans recours internes (ceux-ci ont été épuisés) ni recours externes (ceux-ci sont défaillants), des états au-delà du manque et de l'espoir* » (2016, p. 19). Pour survivre à cet état, l'enfant met en place un mécanisme de clivage qui lui permet de se décentrer de lui-même. L'âge particulier de l'enfant empêche la représentation de l'expérience ; ainsi le clivage opéré est un clivage à l'intérieur du moi, « au moi » selon R. Roussillon. Le clivage instaure l'organisation des failles du narcissisme. Par ailleurs, Roussillon décrit le retentissement de ce traumatisme et de ce clivage dans la construction psychique de l'enfant et dans son développement. Il décrit la contrainte de répétition à l'œuvre et la mise en place des défenses contre celle-ci. Ainsi, selon R. Roussillon, les alliances avec l'objet créées par le sujet lui permettent d'éviter une nouvelle confrontation avec l'état de détresse. De même, l'appauvrissement du moi est signe d'une tentative faite par le sujet de protéger une partie de lui-même du reste de soi.

Notre recherche s'attache à explorer les répercussions de ces traumatismes primaires sur le processus adolescent. B. Bokanowski définit ces traumatismes primaires : « *l'intensité du trauma court-circuite les mécanismes de refoulement et le sujet, qui n'a pu se constituer des représentations (de choses) liantes qui lui permettraient d'introjecter la pulsion, ne peut plus compter que sur les mécanismes primaires de défense que sont le clivage et la fragmentation. La pulsion devient alors effractive et désorganisatrice pour son appareil psychique (la psyché devenant alors désorganisée dans sa différence entre le Ça et le Moi)* » (2011 p. 45).

C. Hurvy et A. Cohen de Lara (2015), dans leur article sur la qualité du narcissisme à l'adolescence, expliquent que la qualité des assises narcissiques est une « *compétence psychique* » (p. 45) indispensable pour le développement chez le sujet d'une capacité d'investissement de lui-même et de l'autre sans risque de confusion. Or, selon ces auteurs, cette fonction constitutive du narcissisme ne peut advenir que grâce à l'intériorisation, dans l'archaïque, d'objets :

- suffisamment solides pour pouvoir supporter l'agressivité du sujet ;
- suffisamment pérennes pour permettre au sujet de s'identifier à l'objet et ainsi de se vivre avec un sentiment de continuité d'exister ;
- et suffisamment distincts du sujet pour qu'il puisse se créer un espace interne propre.

E. Bonneville-Baruchel propose un modèle clinique décrivant la spécificité du profil psychopathologique et du fonctionnement des enfants placés sous le terme de « *pathologie des traumatismes relationnels précoces* ». Elle rend compte de l'importance des défenses primaires mises en place par ces enfants du fait de « *la vulnérabilité de leurs enveloppes psychiques et des faibles capacités de liaison de leur moi* » (2015, p. 14). Par ailleurs, E. Bonneville-Baruchel fait l'hypothèse qu'il se joue dans les interactions mises en place par ces enfants la répétition d'une attitude compulsive de reproduction des expériences précoces traumatiques. Elle met en évidence un « *moi atomisé* » et un « *multiclivage* » du fait des traumatismes primaires vécus. La pathologie traumatique crée chez ses enfants, lorsqu'ils sont confrontés dans leur environnement à des éléments venant réactiver le souvenir des expériences traumatiques, des « *réviviscences hallucinatoires investies comme des perceptions* ». Du fait de l'identification au souvenir traumatique, ces réviviscences amènent des changements de personnalité. E. Bonneville-Baruchel décrit également l'envahissement chez ces enfants d'objets internes violents et persécuteurs pouvant engendrer des mouvements de dépersonnalisation.

Ainsi, la psyché de l'enfant se construit au prix de mécanismes de défenses coûteux. La pulsion reste à un état de déliaison. Alors, qu'en est-il du devenir de la psyché à l'adolescence ?

Comment le sujet va-t-il pouvoir supporter la réactualisation des conflits intrapsychiques ?

Pour notre recherche, nous utiliserons le terme de « *traumatisme* » pour décrire les chocs engendrant un débordement incontrôlable du système de défense.

D'autre part, nous utiliserons le terme de « *traumatisme primaire* » pour décrire les traumatismes vécus par nos sujets lors de leur prime enfance, période de leur vie précoce où le narcissisme n'est pas suffisamment constitué et où le travail de symbolisation primaire ne peut encore avoir lieu. Le terme « *primaire* » rend compte de l'atteinte du développement des processus primaires en constitution chez le jeune enfant.

Nous utiliserons également le terme de « *traumatisme précoce* » pour préciser la temporalité de l'événement traumatique, c'est-à-dire avant l'acquisition du langage.

III. Traumatisme et adolescence

Freud (1895) a fait l'hypothèse que certaines expériences infantiles pouvaient laisser des traces mnésiques actives bien qu'inconscientes. Y. Lesourne, dans la définition de l'après-coup donnée dans le *Dictionnaire international de psychanalyse* (2002), explique que selon Freud « *toutes les expériences infantiles laissent un reste, une trace mnésique qui demande à être réinterprétée et qui le sera ultérieurement. Ce reste a toujours un rapport avec le caractère sexuel de la trace* » (p. 130).

Freud modifia cette hypothèse en développant le concept d'« *après-coups* ». L'après-coup serait lié à l'effet excitant de certaines impressions n'ayant pas de portée traumatique du fait de l'immaturité du développement sexuel de l'enfant. Le symptôme traumatique surgirait lors d'une nouvelle expérience semblable à la première mais prenant un sens nouveau du fait de la capacité de reconstruction du sens de l'événement.

Ce concept nous semble important pour notre recherche dans la mesure où nous nous intéressons au processus adolescent et à la manière dont les adolescents parviennent à se construire malgré les blessures psychiques subies pendant l'enfance.

Dans *Remémoration, répétition et perlaboration* (1914), Freud écrit dans : « *S'agissant d'une sorte particulière d'expériences vécues extrêmement importantes qui se situent dans les tout premiers temps de l'enfance et ont été vécues, en leur temps, sans compréhension mais qui, après coup, ont rencontré compréhension et interprétation, le plus souvent aucun souvenir ne peut être éveillé. [...] On parvient par des rêves à la connaissance de ces expériences vécues, et pour les motifs les plus contraignants issus de l'agencement de la névrose, on est obligé d'y croire* » (1914, p. 189).

L'après-coup serait donc le souvenir d'une expérience vécue durant l'enfance prenant un nouveau sens du fait de sa nouvelle interprétation. J. André (2009/5) ajoute « *L'après-coup est un trauma et, s'il n'est pas simple répétition, c'est qu'il contient des éléments de signification qui ouvrent, à la condition de rencontrer une écoute et une interprétation, sur une transformation du passé.* » (p. 1295).

Or, le pubertaire, avec l'afflux pulsionnel et les changements cognitifs et physiques qu'il amène, presse l'adolescent à se confronter à son histoire. Alors, un choix s'impose à l'adolescent. N de Kernier (2011) explique : « *l'extrême attachement à leur(s) parent(s) qui restent l'objet d'une idéalisation intense et qui sont par ailleurs perçus comme fragiles empêchait ces adolescentes de réagir en leur exprimant directement leurs éprouvés. Cette emprise de l'autre sur une partie d'elles-mêmes qui barrait le processus de subjectivation les avait assujetties à une position d'infans. L'obstacle réside dans la difficulté, voire l'impossibilité pour la mère, le père ou l'adolescent de renoncer à la forme relationnelle que rend seul possible l'état d'infans* » (p. 18).

Ainsi, certains adolescents peuvent être dans une impasse psychique : la séparation d'avec les figures parentales vient menacer l'unité du moi. Pour M. Corcos (2009), la pathologie limite est la réponse trouvée par ces adolescents : « *l'adolescent limite ne lâche pas la main à l'enfant*

« cruel en lui qui réclame de ne rien ensevelir³ », et garde toujours un œil sur ces objets » (p. 122).

M. Corcos (2009) interroge : « *Combien faut-il de temps pour passer de l'enfance à l'adolescence et de l'adolescence à l'âge adulte ? Des années [d'apprentissages et de formation, de désillusion narcissique et d'éducation sentimentale...] pour la plupart de ceux qui ont été protégés par leur environnement (un toit et une loi), mais pour certains (et c'est le cas de bons nombres de patients limites) quelques minutes seulement avant d'être jeté hors de son enfance à coups de pied et de poing. Sortie brutale d'un lignage, d'une filiation qui allait de soi. Première rupture de continuité installant une temporalité trouée. Première rencontre avec la douleur psychique jusqu'à la mort de l'enfance en soi, et première métamorphose brutale en adulte. Violence brutale explosive, ou violence insidieuse, lente, destructrice d'une identité et d'un rapport charnel et psychique au monde un tant soit peu tamisé. C'est toute la question du trauma en pleine phase de développement* » (p. 121).

J. André (2009) montre également que le trauma vécu pendant la prime enfance a une incidence sur les relations intersubjectives car il se joue dans la relation à l'autre : « *Le raisonnement qui se contente d'expliquer, par la fragilité du moi précoce, son « immaturité », la violence d'impact des premiers traumas, ce raisonnement ne regarde que d'un seul côté et oublie une donnée essentielle, aussi bien quant à la nature des traumas que pour leur éventuel traitement après coup : c'est que toujours, sans exception, c'est un adulte qui prémature un enfant. Il n'est de trauma primitif qui ne soit la cristallisation d'une situation interhumaine et n'en conserve la trace* » (p. 1320).

Le processus adolescent engendre une historicisation par le jeune de son parcours de vie et nous cherchons à observer les répercussions de l'après-coup dans le psychisme adolescent.

Selon B. Chervet, « *chaque remémoration est un après-coup d'un souvenir inconscient ayant acquis, dans l'après-coup de son refoulement, la valeur de coup traumatique* » (2009/5 p. 1379).

Notre recherche vise à observer les souvenirs évoqués par les adolescents des négligences qu'ils ont vécues et le sens qu'ils donnent à ces expériences passées.

³ L. R. des Forêts, *Les Mégères de la mer*, Paris, Mercure de France, 1967.

Y. Lesourne note que « *le passé, tout le passé, depuis la naissance, est responsable de ce que nous sommes devenus mais, inversement, ce que nous sommes aujourd'hui est aussi responsable de ce que nous avons été : le présent transforme, traduit, remanie le passé qui est pourtant toujours présent en nous ; pour un individu, le contact permanent de chaque instant de sa vie avec son passé ne peut être séparé de l'impossibilité du passé qui sans cesse émerge pour être retraduit autrement* » (p. 130).

L'après-coup permet ainsi à l'adolescent d'organiser sa vie psychique. Son importance est d'autant plus nécessaire que l'adolescence est la période charnière où le jeune construit sa subjectivité. N. de Kernier (2015) explique que « *la puberté donne une relecture inédite de certaines réminiscences. La notion d'après-coup caractérise la nature du pubertaire : c'est l'écart entre le temps où « ça se passe » et le temps où « ça se signifie » (cf. R. Roussillon, 1999)* » (p. 151).

L'adolescence, par le travail de réaménagement psychique, permet un temps d'élaboration des souvenirs infantiles.

Nous observons dans notre pratique que certains adolescents placés se rendent responsables de leur situation de placement et recherchent l'approbation de leurs pairs et des adultes. Bien que leurs parents aient été violents avec eux, ils sont en quête de leur sollicitude et de leur bienveillance.

M. Corcos explique que ces adolescents mettent en place des défenses « *précocement pour faire écran à l'avidité du sujet carencé où se confondent besoin et désir, l'autre et soi. Avidité pour l'objet naissant paradoxalement de son absence. Avidité sans faim, sans fin et sans merci, tant par rapport aux autres, qu'à soi [...]. Faute d'objet interne suffisamment bon qui fasse office de guide, tuteur, réverbère, le sujet agit à nouveau, comme avant, avec le même moi infantile dans le comportement à la question de la distance à l'objet : proximité, fuite, ligne rouge passionnelle autour de l'amour de l'abandon* » (2013, p. 161). Ces stratégies d'adaptation leur permettent de ne pas être confrontés au souvenir des violences vécues.

J. Guillaumin, s'appuyant sur son expérience auprès d'adolescents, fait l'hypothèse que l'expérience d'un nouveau traumatisme à l'adolescence permet d'élaborer les conflits intrapsychiques, notamment ceux liés à la perte et au deuil des objets de l'enfance. Selon lui, cette expérience d'un nouveau traumatisme permet l'individuation : « *Il me semble qu'ici la simple application de la problématique de l'après-coup, renvoyant à la seule réorganisation*

des expériences traumatiques de l'enfance, ne convient plus tout à fait. La résignification du passé non représenté réclame un nouveau choc, pas trop amorti, et il dépend de la gestion de ce choc, entre traumatisme fracturant et excitation contenue mais dérivée dans des voies actives (les buts de vie...), que l'adolescent émerge réellement de l'ambivalence ombilicale post-pubertaire » (2001, p. 27).

Similairement, C. Matha explique que ce temps est porteur d'une dimension traumatique car les bouleversements physiques et psychiques peuvent venir déborder les capacités d'élaboration du sujet (2010, p. 105).

Selon J. Guillaumin, ce débordement engendre une « *appétence* » ou un « *besoin traumatophilique* » qui poussent les adolescents à rechercher des limites. Ce comportement leur permettrait de contenir leur excitation et de gérer ainsi leur violence interne. Ce besoin « *s'exprimerait par la recherche active des situations de rupture dans l'équilibre pulsionnel, pouvant ou non correspondre à la perte volontaire ou à la destruction douloureuse et systématique de certaines relations, pour des raisons en quelque manière vitale, orientées par l'accomplissement des tâches majeures de la vie, dont la première est de devenir soi-même* » (2001, p. 9). Il décrit des « *effets de choc ou de violence* » qui auraient « *des fins personnalisantes* » pour la psyché.

Ph. Jeammet note que, pour les sujets en défaut d'intériorisation, « *l'agir est pour eux le moyen de renverser ce qu'ils craignent de subir et de reprendre une maîtrise de ce qu'ils étaient en train de perdre. L'acte permet de figurer sur la scène externe, et par là, de contrôler, ce qu'ils ne pouvaient représenter au niveau d'un Moi sidéré par la massivité des affects avec un espace psychique effacé où le jeu subtil des déplacements de représentations est remplacé par les mécanismes plus archaïques, de projection, de renversement dans le contraire et de retournement contre soi* » (2008, p. 119). La fragilité narcissique provoque la construction de mécanismes de défense importants pour soit se protéger de l'objet, soit s'y accrocher.

Ainsi, nous pouvons supposer que les adolescents pris en charge par l'Aide sociale à l'enfance peuvent vivre à l'adolescence une remémoration des atteintes issues de la négligence parentale et nous cherchons à comprendre le potentiel traumatique de ces remémorations. Il nous semble que la souffrance observée chez les adolescents témoigne de la violence des

éprouvés et de la difficulté qu'ils éprouvent à faire face aux souvenirs. Cette peur du passé semble périlleuse pour le sujet dont les assises narcissiques sont fragiles.

Quels affects sont engendrés par cette confrontation ?

Quelle place les imagos parentaux jouent-ils dans ce travail d'élaboration du vécu ?

Quelles sont les ressources qui permettent aux adolescents de dépasser cette rencontre avec l'impensable ?

Les auteurs précédemment cités ont pu nous offrir des clés de compréhension pour mieux appréhender la réalité psychique des enfants. Ils mettent en évidence les répercussions du traumatisme sur la construction narcissique et objectale, ainsi que le poids des imagos dans la psyché. Par ailleurs, les auteurs nous ont permis de mieux saisir la complexité du processus adolescent, et les mouvements de séparation-individuation et de subjectivation qui sont à l'œuvre.

Cependant, il nous semble que la prise en compte des atteintes infantiles lors du le processus adolescent a été peu explorée. Les auteurs décrivent les caractéristiques de l'adolescence et les écueils rencontrés lorsque les ressources narcissiques ne sont pas suffisantes ; cependant, ils n'ont pas exploré les répercussions des traumatismes précoces et d'un contexte de vie de séparation familiale sur ce processus.

Plusieurs questionnements restent en suspens :

Qu'est-ce qui ne parvient pas à être élaboré chez les adolescents placés et qui engendre les symptômes observés de recours à l'agir ou de repli narcissique ?

Pourquoi les adolescents placés montrent une entrave dans l'investissement objectal ?

Quel lien aux imagos parentaux développent-ils ?

Ainsi, afin de mieux saisir la complexité du fonctionnement psychique des adolescents en situation de placement, nous vous proposons un travail de recherche clinique auprès de dix adolescents.

MÉTHODOLOGIE

I. Cheminement de nos questionnements

Nous avons été amenés à exercer notre métier de psychologue en Haïti, en 2011 et 2012, après le séisme du 12 janvier 2010. Ce séisme a causé la mort de plus de 222 000 personnes et 300 000 personnes ont été blessées. Notre activité était concentrée sur cinq écoles situées en zones sensibles ainsi que dans deux camps au centre de Port-au-Prince.

Le séisme a engendré, chez de nombreux Haïtiens, un cortège d'émotions : consternation, angoisse, peur, sentiment d'impuissance, horreur et culpabilité. La plupart des gens, frappés directement par le tremblement de terre, vivaient sous tente, dans des conditions d'insalubrité et de précarité économique. Dans cette conjoncture difficile, les demandes d'ordre psychologique étaient abondantes alors que les offres de service étaient dispersées.

Notre action a consisté à repérer les enfants en souffrance afin de leur proposer une prise en charge psychologique à travers des entretiens individuels et des groupes de parole. Nous avons alors remarqué que certains enfants développaient un renfermement et une inhibition conduisant à une rupture de la socialisation.

Nous nous sommes rendu compte que nos interventions, focalisées sur la prise en charge dans un contexte d'urgence suite au tremblement de terre, n'étaient pas la priorité psychologique des enfants rencontrés. Beaucoup d'enfants étaient pris par des angoisses massives liées à des deuils mal résolus et/ou à la violence de leurs environnements familiaux. Plusieurs enfants faisaient face à une désorganisation psychique qui pouvait être comprise par leur incapacité à mettre un sens à leur vécu et à celui de leurs familles. Ils ne parvenaient pas à trouver le minimum de sécurité que leur environnement social et familial était supposé leur apporter.

Nous avons alors mis en place un programme de prévention de la maltraitance. Cette activité nous a conduits à travailler auprès des parents et des professeurs afin de les sensibiliser aux conséquences de la violence physique et psychique sur la construction psychique de l'enfant et de l'adolescent.

De retour en France, après une expérience riche et intense, de nombreux questionnements ont émergé :

- Quelles sont les conséquences des vécus traumatiques intrafamiliaux sur la structuration de la personnalité et l'organisation du Moi ?
- Quels sont les impacts de ces vécus sur le narcissisme ?
- Quels sont les impacts de ces vécus sur les relations d'objets ?

Intéressée par le travail clinique auprès des familles, nous nous sommes orientés vers l'Aide sociale à l'enfance (ASE), institution de protection de l'enfance prenant en charge 20 % des mineurs français, afin de continuer à travailler auprès des familles. Très vite, les questionnements liés à la souffrance psychique des enfants et adolescents en relation avec leur vécu de violences intrafamiliales, d'abandon et de défaillances parentales ont émergé.

Dans le cadre de notre travail de psychologue au sein de l'ASE, nous avons rencontré de nombreux jeunes soumis à des mesures judiciaires de placement et amenés à vivre des ruptures et changements fréquents d'assistants familiaux.

Dans un premier temps, cela nous a conduit à nous interroger sur la qualité de leur lien d'attachement et sur les facteurs conditionnant l'attachement.

Les enfants pris en charge par l'ASE sont toujours des enfants devant faire face à une rupture de leur figure d'attachement principale puis, souvent, à une rupture des attachements secondaires. Nous nous sommes interrogée sur les conséquences psychiques de ces discontinuités et de ces abandons successifs.

Quelles ressources psychologiques ces enfants mettent-ils en place pour maintenir une cohérence interne ? Quel est l'impact psychologique de ces ruptures affectives sur la personnalité de l'enfant ? Quels sont les facteurs qui permettent à certains de ces enfants de construire, malgré tout, une base de sécurité interne opérante ?

Nous avons alors souhaité effectuer un travail de recherche pour répondre à ces interrogations. Notre choix s'est porté sur le laboratoire de psychopathologie psychanalytique de l'Université Paris Nanterre, dont le référentiel théorique est la psychopathologie psychanalytique. En effet, ces théories permettent d'explorer les méandres des processus psychiques en lien avec l'infantile et l'adolescence. Nous avons pu approfondir nos questionnements et les affiner.

II. Problématique

La pratique clinique au sein de l'ASE nous a amené à accompagner des adolescents, confrontés à des situations familiales complexes, empreints d'un passé de violences à leur rencontre et soumis à un parcours de rupture de liens à cause de nombreux lieux d'hébergements. Nous avons observé qu'au moment de la puberté, ces jeunes vivent d'importants changements corporels et psychiques et font face à une tension de l'appareil psychique nécessitant un travail de réorganisation. Nous observons des passages à l'acte multiples : tentatives de suicide, auto et hétéro agressivité, conduites d'opposition ou d'évitements, comme les addictions, l'isolement et les angoisses telles que définies par Steckel (1908, p. 13-14). Ph. Jeammet met en avant que « *plus l'extériorisation est manifeste, plus elle nous révèle les lignes de force des processus en jeu* » (2005, p. 694).

Les premières années de ces jeunes, sont marquées par des violences portant atteintes à leur intégrité psychique et à leur sécurité interne et/ou par des défaillances des figures parentales. Cela nous conduit à réfléchir sur la construction psychique de ces adolescents : comment les acquis psychiques, structurés pendant l'enfance se réactualisent-ils à l'adolescence ? En quoi l'après-coup des violences vécues pendant la prime enfance vient imprimer sa marque dans la construction du moi et dans le narcissisme de ces jeunes ? Nous cheminons avec l'idée que le passé de violences, de dénigrement, d'abandon laisse des traces, une empreinte, des cicatrices psychiques.

En outre, notre pratique nous révèle que les adolescents rencontrés mettent en scène des relations particulières semblant marquées par des relations d'objets précédentes. Ainsi, nous souhaitons amorcer une réflexion autour des répercussions des relations précoces avec les parents sur les modalités de relations aux objets futurs. L'adolescence est un processus nécessitant une appropriation subjective du vécu. Or, comme le dit F. Pommier, « *l'adolescent qui court le risque extrême de se perdre dans le reflet de sa propre image est, nous le savons, à la fois en quête d'images qu'il pourrait maîtriser, et sous l'emprise d'images dont certaines sont directes et très évidentes – je veux parler des images parentales – mais d'autres parallèles ou latérales et parfois plus lointaines* » (2014, p. 59).

C'est à partir d'une clinique constituée par des entretiens avec des adolescents placés qui témoignent de la douleur de leur placement et de leur vécu de violence pendant la prime enfance que nous souhaitons approfondir ces questionnements.

Nous pourrions donc définir notre problématique générale comme ceci :

Quelles sont les répercussions de la défaillance parentale vécue entre 0 et 2 ans et du placement sur la construction narcissique et objectale de l'adolescent ?

Notre recherche tend à explorer les processus psychiques en jeu lors de l'adolescence, notamment la part des remaniements psychiques issus des expériences de défaillances parentales primaires chez les adolescents confiés à l'Aide sociale. Nous cherchons également à observer les répercussions du placement sur le processus adolescent. Par ailleurs, nous tacherons de mieux comprendre l'influence des figures parentales dans la construction du moi en recherchant les traces dans la psyché adolescente.

Il nous faudra explorer les stigmates laissés par les traumatismes infantiles dans la psyché adolescente mais aussi être à l'écoute du discours des adolescents sur leur histoire et leur vie actuelle.

À partir de ces représentations, nous pouvons repérer divers points d'intérêts :

- Y a-t-il, à l'adolescence, un après-coup du traumatisme des défaillances primaires vécues pendant la petite enfance ? Peut-on parler de résurgences traumatiques pour ces adolescents, ou y a-t-il d'autres traumas qui viennent altérer le processus adolescent ? Nous pensons aux multiples ruptures vécues par ces adolescents : quels sont les effets de ces vécus d'abandons successifs ?
- Quelle est l'emprise des imagos parentaux sur la psyché adolescente ? Viennent-ils fasciner, sidérer l'adolescent et ainsi geler ses possibilités d'investissement, ou bien viennent-ils colorer et contaminer ses projections et engendrer alors des troubles relationnels marqués par une répétition de schèmes relationnels traumatiques ?
- Comment panser et soigner les blessures de la maltraitance et de l'abandon en prenant en considération leurs effets sur le jeune enfant ?

III. Hypothèses de recherche et leurs évolutions

Dans un premier temps, nous avons pensé nos hypothèses sous le prisme de la théorie de l'attachement en ayant à cœur d'investiguer les capacités de socialisation et d'adaptation des adolescents. Ainsi, nos hypothèses étaient :

- la qualité de l'attachement est corrélative aux capacités de socialisations ;
- les ruptures des figures d'attachement tout au long de la vie du jeune aggravent les troubles de l'attachement ;
- le soutien psychologique mis en place auprès de l'enfant est un facteur de reconstruction de l'attachement.

Ces hypothèses sont celles des débuts de notre étude et semblent aujourd'hui pauvres. La revue de la littérature nous a permis d'approfondir nos questionnements et d'élargir nos horizons théoriques. Les concepts d'imagos parentaux et de temporalité du traumatisme apparaissent plus adaptés à nos questionnements et affinent nos hypothèses. Par ailleurs la question des investissements pulsionnels est prépondérante à l'adolescence. L'approche psychopathologique psychanalytique nous a permis d'ouvrir nos questionnements et nous invite à poser des hypothèses plus pertinentes.

Hypothèse 1

Les adolescents, placés avant l'âge de deux ans, ont été confrontés tout-petits à des sensations extrêmes d'effroi, de douleur, de terreur du fait de la défaillance de leurs objets primaires. Ces éléments négatifs se sont inscrits dans leur psychisme comme des fragments d'eux-mêmes. Les chercheurs ont montré qu'en grandissant, ces enfants présentent : « *des défaillances dans leurs fonctions moïques de pare-excitations et de contenance vis-à-vis des excitations qui proviennent de l'extérieur, de jugement, de refoulement et d'attention vis-à-vis des excitations endogènes* » (E. Bonneville, 2008).

Au moment de l'éclosion de la puberté, une pulsionnalité sexuelle vient désorganiser le psychisme et mettre à mal les défenses psychiques. **Nous faisons l'hypothèse que la puberté vient également faire émerger un débordement pulsionnel traumatique, plusieurs années après le premier traumatisme de la défaillance de l'objet primaire.**

Nous souhaitons investiguer les processus de transformation pulsionnelle à l'adolescence en faisant l'hypothèse que l'adolescent, ayant subi un traumatisme lorsqu'il avait moins de deux ans, est confronté lors de l'adolescence à une effraction des forces pulsionnelles issues du traumatisme. Nous présumons que les comportements observés, mettant en jeu de manière violente le corps et la relation à l'objet, servent de tentative d'élaboration des éléments traumatiques. Nous allons ainsi observer, lors des entretiens et lors des tests, les creux et les crêtes laissées par la vague que le traumatisme imprime sur le psychisme.

Nous allons observer la présence des forces pulsionnelles traumatiques au travers :

- **De la compulsion de répétition**

Celle-ci peut se manifester par les répétitions de rêves, de symptômes, de besoins ou par la remise en acte d'expériences traumatiques. Ph. Gutton (2002) rend compte de la tendance de ces adolescents, à effectuer des passages à l'acte massifs du fait de la résurgence des affects ressentis lorsqu'ils étaient petits. Nous faisons l'hypothèse que ces jeunes sont submergés et débordés par leurs angoisses de perte et d'abandon, ce qui engendre des décharges de l'excitation pulsionnelle traumatique par l'agir. Laplanche (1994) explique que la compulsion de répétition est « *un processus incoercible et d'origine inconsciente, par lequel le sujet se place activement dans des situations pénibles, répétant ainsi des expériences anciennes sans se*

souvenir du prototype et avec au contraire l'impression très vive qu'il s'agit de quelque chose qui est pleinement motivé dans l'actuel ».

Nous supposons que la compulsion de répétition se manifeste également par la répétition de rêves, de symptômes ou de besoins qui viennent faire écho aux expériences primaires de défaillances de l'objet maternel. G. Bonnet (2002), dans le *Dictionnaire internationale de psychanalyse*, montre que la répétition peut aussi être celle d'idées, de pensées ou de représentations. Nous cherchons à savoir si les adolescents sont confrontés à la répétition des expériences corporelles et psychiques du traumatisme.

- **De la perturbation des processus de pensée**

Nous faisons l'hypothèse que les traces du *traumatisme relationnel précoce* (E. Bonneville) s'observeraient par la mise à mal des processus de pensée, du fait de *corps émergents* qui viendraient faire irruption dans la psyché et entraver les processus de liaison. La charge pulsionnelle issue de l'expérience traumatique chercherait une issue et ferait pression sur l'appareil à penser. Des émergences pulsionnelles viendraient limiter les liaisons intrapsychiques. Nous supposons que les sujets mettent en place des défenses massives pour lutter contre ces émergences qui entravent les processus de pensée.

M. Corcos (2012) rend compte de l'existence, chez les adolescents aux organisations limites, de « *failles dans le développement* ». Chez cette population, il constate que : « *le processus de refoulement est défaillant, rendant prévalents des mécanismes de défense à type de clivage, de déni, d'identification projective et de forclusion* ». Alors, malgré l'important dispositif de protection et de prise en charge mis en œuvre pour eux, les adolescents de notre recherche mettent-ils ce type de défenses en place ?

Hypothèse 2

Nous faisons l'hypothèse que les enfants placés ayant subi la défaillance parentale lors de leur prime enfance présentent à l'adolescence des faillites dans leur construction narcissique et objectale et qu'elles viennent faire obstacle au processus adolescent.

En effet, J. André met l'accent sur l'atteinte narcissique éprouvée par les enfants qui vivent la défaillance parentale lorsqu'ils sont immatures : « *Le trauma précoce appelle une réflexion originale sur la forme du moi. Les « atteintes » faites à celui-ci alors qu'il n'est encore qu'un « être de frontières » en voie de tracé, ces atteintes sont des narzisstische Kränkungen, des blessures narcissiques. Pour s'aimer soi-même, comme l'indique la forme réfléchie du verbe ou le poème d'Ovide, il faut être deux ; or ce chiffre-là n'est jamais parfaitement assuré* » (2009, p. 1325).

Nous supposons qu'à l'adolescence ces blessures narcissiques restent vives et que l'effraction du sexuel pubertaire et celle du trauma confrontent à nouveau l'adolescent à une désorganisation interne, sans qu'il ait les ressources psychiques pour y faire face.

Nous supposons ainsi que les adolescents font face à un séisme d'une magnitude pulsionnelle exceptionnelle sans avoir une structure narcissique suffisamment solide pour y résister.

Nous présumons que le processus adolescent, qui, normalement, bouscule le jeune vers un investissement objectal et un remaniement de l'internalisation des objets primaires, se trouve, pour ces adolescents, entravé. Ils se trouvent engagés sur deux fronts : l'un lié à l'effraction traumatique, l'autre à l'effraction du sexuel, sans savoir engager une solution diplomatique.

Notre deuxième hypothèse suppose ainsi que le processus adolescent achoppe, pour les adolescents placés depuis leur enfance, du fait de de la pauvreté des capacités d'investissement narcissique et objectal. Nous présumons que les adolescents déploient des défenses psychiques massives pour préserver leur narcissisme et qu'ils ne peuvent donc investir d'autres objets. Alors qu'ils vivent des mouvements d'ambivalence entre un besoin de préservation narcissique et une « appétence objectale » (Ph. Jeammet, 2005, p. 706), leurs ressources psychiques sont utilisées pour faire face aux effractions traumatiques et

sexuelles. Nous supposons que les effets négatifs du traumatisme précoce entravent les activités élaboratives et remémoratives inhérentes au processus adolescent.

Afin de vérifier cette hypothèse, nous allons observer :

- La qualité de l'investissement narcissique

L'adolescence est marquée par l'investissement massif du narcissisme au vu de l'importance des remaniements du moi et de l'Idéal du moi qui sont en jeu. Nous allons l'observer au travers des entretiens et des tests.

Les entretiens nous offrent la possibilité d'évaluer la qualité du narcissisme des adolescents via l'étude de leur posture, de leur voix, de leur allure, de leur habillement. Ce sont des indices qui nous éclairent sur la manière dont ils investissent leur corps et donc leur moi car, comme le dit Freud : « *Le moi est avant tout un moi corporel, il n'est pas seulement un être de surface, mais lui-même la projection d'une surface* » (OCF XVI, p. 270).

L'analyse du discours nous permet d'être attentive à la présence ou à l'absence des forces pulsionnelles à l'œuvre chez nos participants. F. Dargent (2011) rend compte, pour l'un de ses patients adolescents dont l'unité du moi a été fragilisée par des traumatismes précoces, d'un discours marqué par la fermeture, par la résistance au changement, par la rigidité sur la *parole vraie*. Ainsi, elle rend compte du fait que pour certains adolescents : « *le scandale se déplace du sexuel infantile à la tendance à la destructivité au cœur du moi et engage, en théorie comme en pratique, toute la complexité du destin narcissique des pulsions et des tensions qui animent des forces antagonistes de la vie psychique* » (2011, p. 25). Nous serons donc attentive aux caractéristiques du discours et tenterons d'observer la part qu'y prend le moi.

La qualité du narcissisme est également observable aux épreuves projectives. Au Rorschach, la manière dont les représentations sont perçues traduit les possibilités d'intériorisation, de contenance, de protection du moi. Nous sommes également soucieux de la qualité de l'identité et des identifications données, de leur intégrité, de leur charge libidinale et agressive. La planche V est révélatrice de la représentation de soi, nous y sommes donc sensibles.

Le TAT nous donne des indices sur les mécanismes de défenses privilégiés par nos participants et sur la manière dont ils protègent leur narcissisme. Il révèle également les conflits intrapsychiques prévalents, ce qui nous permettra de mettre en relief les angoisses spécifiques de nos sujets.

- La qualité de l'investissement objectal

Le processus adolescent engendre une appétence objectale car l'adolescent, nouvellement nanti de ressources intellectuelles et physiques, se voit contraint de trouver une issue à ses pulsions sexuelles sur des objets autres que familiaux. L'issue du processus adolescent est donc l'investissement et l'insertion dans le monde social. Pourtant, nous supposons que chez les adolescents ayant vécu des traumatismes précoces, l'investissement objectal est entravé.

Pour objectiver cette hypothèse, nous observons la qualité de l'investissement objectal au travers de l'étude du transfert, des entretiens et des épreuves projectives.

Lors des entretiens, les adolescents nous font part de leur contexte de vie. Nous sommes attentifs à écouter et analyser les propos rendant compte de leurs investissements relationnels. Nous demandons aux participants de nous raconter comment ils évoluent dans leurs sphères scolaire, extra-scolaire, amoureuse et familiale, afin de pouvoir nous représenter leurs modalités relationnelles. La manière dont ils nous investissent nous donne des indices sur leur capacité à entrer en relation et sur ce qu'ils attendent du lien objectal. Nous observons s'ils développent des relations dans un objectif d'étayage, de sexualité ou si l'objet représente une menace.

Le test du Rorschach apporte également un support d'analyse des possibilités d'investissement objectal ainsi que des capacités d'imprégnation du sujet par l'environnement. Il confronte le sujet à des planches globales ou bilatérales qui peuvent engendrer des mouvements projectifs relationnels. De même, nous observons les registres symboliques et syntaxiques utilisés par les participants lorsqu'ils projettent des représentations relationnelles. Ces facteurs nous permettent d'observer la capacité du sujet à se laisser affecter ou/et stimuler par l'environnement.

Le test du TAT nous permet d'observer la capacité des sujets à fantasmer et à faire face aux conflits intrapsychiques. Il prend appui sur des images mettant en scène des relations. Ainsi, les projections de nos sujets nous permettront de mieux comprendre la manière dont ils s'organisent par rapport au pubertaire et au traumatique. Le test du TAT rend également explicites les défenses mises en place par le sujet ce qui nous permet d'observer le retentissement de la poussée objectale sur l'organisation psychique des participants.

Hypothèse 3

Les objets primaires sont intériorisés dès la prime enfance et agissent comme fondation à la construction psychique de l'enfant. P. Fonagy note que, lorsque la relation entre la mère et l'enfant n'est pas sécurisante, « *les difficultés d'attachement peuvent créer de façon spécifique des troubles dans la régulation des affects et dans les compétences cognitives sociales* » (2008, p. 63).

Or, nous avons pu observer que les adolescents que nous rencontrons au sein de l'Aide sociale à l'enfance montrent un besoin de filiation se manifestant par le désir de retrouver leurs parents et de réparer la relation. Nous avons constaté de nombreuses fois que les adolescents placés depuis leur plus jeune âge souhaitent retourner vivre chez leurs parents malgré leur défaillance. La violence, la négligence, l'abandon qu'ils ont vécus semblent banalisés et une poussée de liaison parentale s'observe.

Ces constats nous amènent à supposer que les adolescents ayant vécu une défaillance parentale pendant leur prime enfance (entre 0 et 2 ans) ont intériorisé des imagos parentaux toxiques entravant, à l'adolescence, la relation à l'objet. Nous supposons que ces imagos parentaux exercent une emprise séductrice sur le psychisme engendrant une attraction des adolescents vers leurs objets primaires. Les imagos parentaux intériorisés suggèrent un rapport à l'objet marqué par le prisme de la relation entre l'adolescent et ses objets d'amours primaires.

Par ailleurs, nous supposons que le poids de l'idéalisation (négative ou positive) des objets parentaux fait obstacle au travail de subjectivation. L'adolescent est enfermé dans les projections parentales qu'il a reçues lors de sa prime enfance.

Nous supposons que les imagos parentaux envahissent la psyché de l'adolescent, ce qui engendre une ambivalence dans la recherche de la relation d'objet (Freud, 1917), inhérente à l'adolescence. Ph. Jeammet met en avant que l'adolescent est « *particulièrement fidèle et attaché à ses objets internes infantiles qui seraient plutôt l'objet d'un surinvestissement avec la puberté et le phénomène d'après-coup* » (2005, p. 703). Nous pensons, comme lui, que le surinvestissement de ces objets internes vient limiter

l'investissement d'autres et ainsi mettre à mal le dépassement de la problématique œdipienne.

Pour tester nos hypothèses, nous allons observer le poids de ces imagos parentaux dans le psychisme.

Lors des entretiens, les capacités d'historicisation et d'élaboration des motifs du placement passés et actuels nous permettent de comprendre la manière dont nos participants se représentent leurs objets primaires. Pour évaluer la capacité de gestion pulsionnelle lorsque les objets primaires sont évoqués, nous observons les affects qu'ils manifestent lorsqu'ils se remémorent leurs parents et les souvenirs qu'ils décrivent. La construction imaginaire développée par nos participants nous permet d'observer les qualités fantasmatiques, identificatoires, symboliques des imagos construits.

Le test du Rorschach met en image des planches susceptibles de faire émerger des représentations maternelles et/ou archaïques. Nous allons donc observer les réactions de nos participants à ces planches ainsi que les représentations qui émergent afin d'analyser les charges affectives et pulsionnelles associées aux objets primaires. Les planches du Rorschach amènent souvent l'émergence de représentations floues, troubles, hybrides qui peuvent être le reflet des imagos parentaux. La capacité des participants à se représenter leurs objets internes et à leur donner une enveloppe nantie de symbolisation, de sensorialité, d'affects peut nous donner des indices sur ce qui constitue leur psyché.

Le TAT également met à l'épreuve les participants en les confrontant à des scénarios relationnels souvent constitués de triades familiales ou de diades enfant/parent. Les thèmes de la castration, de la perte sont mis en scène dans les photos présentées ce qui pousse le sujet à se représenter des conflits où les imagos parentaux sont positionnés. Ainsi, les participants sont amenés à raconter des histoires familiales. Nous pouvons évaluer le degré d'indépendance ou d'emprise de ces imagos au travers des récits des adolescents. Les tolérances aux angoisses œdipiennes et de séparation seront testés au travers de la confrontation aux images. Cela nous permet d'observer la place que prennent les imagos parentaux dans le psychisme de nos participants.

Afin de tester ces hypothèses, nous avons constitué une méthode de recherche adaptée. Nous allons maintenant décrire les procédures que nous avons mises en place ainsi que les précautions établies pour garantir aux participants le respect de leur bien-être.

Nous développerons également le cadre éthique au sein duquel nous avons procédé à nos investigations, ainsi que les outils utilisés pour obtenir des résultats.

IV. Cadre éthique, méthodologique et du terrain de recherche

Intérêt scientifique de la recherche

Le nombre de recherches effectuées en psychopathologie psychanalytique sur la population adolescente est très faible si nous le comparons à celui effectué sur l'enfant ou l'adulte. Ainsi, une grande partie du champ des connaissances sur l'adolescence reste à découvrir. Nous proposons d'apporter, par cette recherche, une petite pierre à cet édifice. Ce besoin d'approfondissement scientifique du champ de l'adolescence est d'autant plus réel que le nombre de structures spécialisées dans la prise en charge des adolescents augmente chaque année. Le regard de la société sur les adolescents change. Autrefois considérés comme « délinquants », ils sont aujourd'hui perçus comme ceux qui, une fois adultes, créeront la société de demain.

Par ailleurs, notre travail à l'Aide sociale à l'enfance nous met en contact d'adolescents démunis de ressources familiales. Nous observons leur souffrance psychique, souvent massive, s'exprimant par la gravité de la symptomatologie auto-agressive ou hétéro-agressive. Or, peu de recherches, dans le secteur de la psychanalyse, se sont intéressées à cette population d'adolescents en situation de placement. Il nous a donc semblé important d'engager une réflexion scientifique pour comprendre ces symptômes ; l'objectif est de pouvoir mettre en place des actions de prévention et de prise en charge. En effet, nous avons rencontré beaucoup de professionnels usés par les comportements de ces adolescents. Ainsi, des clés de compréhension scientifiques sont nécessaires pour aider ces professionnels à mettre du sens sur

les comportements qu'ils perçoivent et à trouver des ressources pour les étayer. C'est ce que propose notre recherche.

Procédures mises en place concernant la population de recherche

Population

Le conseil départemental des Yvelines a donné son accord pour que nous demandions aux jeunes de l'Aide sociale à l'enfance pris en charge de participer à notre recherche.

Une information écrite et orale a été donné au responsable de la direction de l'enfance du département. Cette information comprenait :

- les objectifs et l'intérêt de la recherche ;
- les modalités d'organisation et de méthodologie de la recherche ;
- l'explicitation des contraintes et des avantages, des risques et des bénéfices pour les participants et pour l'institution.

Il était aussi demandé :

- la participation de jeunes confiés au département des Yvelines ;
- l'utilisation des locaux du département pour la passation des entretiens et tests ;
- l'octroi de 8 h mensuel consacrées à cette recherche sur notre temps d'activité de travail pour le département.

Il a été accédé à ces demandes.

Dix jeunes ont participé à la recherche. Leurs motivations étaient souvent partagées : l'envie de nous faire plaisir, de rendre service à un professionnel d'une institution qui les soutient, mais aussi de se raconter et de se mettre en valeur. Bien sûr, cet échantillon est faible et non représentatif de la population adolescente. Notre recherche est qualitative et d'approche psychopathologique et psychanalytique ; nous avons fait le choix d'investiguer en profondeur les processus psychiques à l'œuvre chez nos sujets.

Ces dix jeunes étaient âgés de douze à dix-huit ans. Le choix de cette tranche d'âge a été fait afin de rendre compte des mécanismes psychiques présentés par les jeunes pendant leur adolescence.

Chacun des jeunes que nous avons rencontrés ont une histoire de vie et des problématiques différentes. Cependant, nous pouvons dire que six d'entre eux ont vécu la violence parentale,

cinq l'abandon et trois la maladie mentale de leur mère. Tous les participants ont vécu la défaillance parentale avant l'âge de deux ans, ce qui a conduit à leur placement.

Prises de contact

Nous avons rencontré les participants une première fois avec leurs référents éducateurs, puis lors d'un rendez-vous individuel, afin de leur expliquer les modalités de la recherche. Après une semaine de réflexion, nous avons rappelé chacun des participants qui avait exprimé son désir de participer, afin d'évaluer l'actualité de ce désir. Lorsque les adolescents souhaitaient toujours participer, nous avons alors convenu avec eux des modalités de participation (lieu et dates des rencontres).

Organisation des rencontres

Les entretiens se sont déroulés dans les salles d'entretien des secteurs d'actions sociales (SAS). Ces pièces offrent un cadre propice du fait de leur neutralité et de leur bonne insonorisation. Nous avons choisi de ne pas faire les entretiens au sein des SAS habituels des enfants, mais plutôt sur ceux les plus proches de leur domicile. En effet, les SAS habituels des enfants sont souvent des lieux anxiogènes, porteurs de mauvais souvenirs : c'est là que se déroulent les visites familiales médiatisées ainsi que les entretiens de modalités de placement, parfois difficiles pour les adolescents et leurs parents.

Par ce choix de salle, les adolescents retrouvaient des lieux familiers, symbolisant le cadre de l'Aide sociale à l'enfance, mais dans lesquels ils n'avaient pas de souvenirs douloureux.

Deux entretiens semi-directifs ont été effectués pour chaque adolescent à des moments différents. Puis, la passation des tests a été réalisée en un ou deux entretiens, en fonction du temps mis par chaque participant et de son état de fatigue. Un entretien final de restitution des résultats aux tests était proposé à ceux qui le souhaitaient.

Les sièges étaient disposés en face à face afin de créer une égalité d'installation et une bonne visibilité des mouvements de l'adolescent.

Les téléphones étaient rendus silencieux ; les entretiens étaient enregistrés après avoir obtenu l'accord de l'adolescent et de ses responsables légaux (*cf.* : partie information et consentement). Puis, chaque entretien a été retranscrit intégralement.

Temps de la rencontre

Les deux entretiens semi-directifs ont été effectués à des intervalles variant de trois semaines à deux mois pour chaque adolescent. La passation des tests s'effectuait après les entretiens. Ils étaient réalisés soit l'un après l'autre, lorsque la passation était rapide, soit lors de deux rendez-vous distincts. Un entretien final de restitution était proposé à ceux qui le souhaitaient.

Les entretiens ont duré entre 17 minutes (Orphée) et 59 (Fama) minutes, avec une moyenne de 41 minutes par entretien.

Les contraintes, les risques et la protection des personnes

Conséquences concrètes de la recherche sur les participants

Les participants sont mobilisés sur un temps de 4 heures maximum (1 heure pour chaque entretien et 1 heure pour chaque test). Les entretiens se déroulent à moins de 30 minutes de leur domicile. Ainsi, le temps dédié à la recherche (durée déplacement + durée recherche) ne dépasse pas 8 heures. Il est échelonné sur un intervalle de 2 ou 3 mois.

Les risques pour les sujets sont faibles. Nous rencontrons chaque participant avant le début de la recherche pour établir un cadre sécurisant et contenant. Nous faisons en sorte que les participants se sentent bien dans l'espace de recherche afin qu'ils évoquent leur histoire s'ils en ont envie. Si nous constatons une résistance du participant sur un thème précis, nous ne cherchons pas à l'investiguer mais plutôt à évoquer un autre thème de recherche.

Nous veillons au confort de chaque participant en leur proposant de l'eau et une assise confortable. Les entretiens se déroulent dans des espaces neutres et insonorisés.

Enfin, après chaque entretien, nous prenons un temps d'échange pour que le participant puisse verbaliser son vécu. Nous veillons à restaurer narcissiquement chaque adolescent pour qu'il puisse partir avec l'esprit serein.

Effets induits par l'utilisation des instruments et des procédures sur les participants

Les entretiens servent plutôt les participants car il leur est proposé un espace d'élaboration sécurisant et contenant. Le cadre restreint des rencontres est également confortable pour ces adolescents pour lesquels l'investissement d'un lien durable pourrait être menaçant. La recherche peut également susciter des affects agréables et être un lieu d'écoute et de décharge constructif pour le sujet.

Les tests et entretiens peuvent provoquer des affects déplaisants ; cependant, si nous les constatons, nous n'investiguons pas plus avant mais, au contraire, nous aidons le sujet à trouver en lui les ressources psychiques pour se sentir mieux.

Vulnérabilité des participants

Du fait de leurs antécédents traumatiques et de leur âge, les participants sont vulnérables au niveau psychique. Ainsi, nous sommes attentive aux effets des entretiens et des tests sur eux afin qu'ils ne se trouvent pas en difficulté après les rencontres. Par ailleurs, nous laissons nos coordonnées aux assistants familiaux ou référents éducatifs afin de pouvoir être contactée en cas de difficultés suscitées par la recherche.

Réflexions liées au caractère déplaisant des outils utilisés

La passation des tests projectifs est souvent perçue comme désagréable par les personnes testées car les planches des tests sont étranges. Ainsi, nous respectons les refus concernant certaines planches et nous prenons un temps après chaque passation pour évoquer leurs ressentis. Nous sommes attentive à valoriser et remercier les participants, après chaque passation, pour l'effort fourni de confrontation à un matériel désagréable.

Restitution

Nous avertissons les participants que nous ne leur communiquerons pas les résultats de la recherche fait. En revanche, l'analyse des résultats de leurs tests projectifs peut être transmise aux participants qui le souhaitent. Elle n'est pas celle présentée dans notre recherche. C'est une

analyse différente ayant pour objectif d'aider le participant à mieux comprendre son fonctionnement psychique. Elle identifie les forces et faiblesses psychiques de l'adolescent pour lui donner des clés de compréhension de son propre psychisme.

Anonymat des participants

Les entretiens et les résultats aux tests sont enregistrés sous un pseudonyme connu de nous seule. Par ailleurs, les informations susceptibles d'identifier les participants (lieux, noms propres, dates, éléments d'identifications familiaux, particularités des personnes ou familiales pouvant permettre une identification du participant ou de son entourage) ont été modifiées. Aucun fichier informatique ne contient le nom des participants.

Les formulaires de consentement sont gardés dans un coffre dont l'accès nous est réservé.

L'information et le consentement des personnes

Modalités d'informations des participants et du recueil du consentement

La participation des jeunes est basée sur le volontariat. Les jeunes rencontrés bénéficient d'une mesure ASE depuis leur plus jeune âge et sont habitués à accéder aux requêtes de l'ASE. Ils arrivent souvent à des entretiens médicaux, psychologiques, judiciaires sans même s'y être préparés. Ainsi, nous leur proposons un entretien préalable de présentation de la recherche et des thèmes de l'entretien, en étant vigilante à les laisser libre de leur choix. Nous prévoyons aussi des formulaires de consentement rédigés de telle manière qu'ils se sentent réellement libres de participer ou non à la recherche, sans qu'ils puissent craindre qu'un refus de leur part soit préjudiciable à la qualité des services reçus. Puis, un temps de réflexion leur est laissé.

Par ailleurs, une note d'information est donnée avant le recueil de consentement (*cf.* : pièces jointes)

Responsables légaux

Une note d'information et un formulaire de consentement ont été réalisés pour les responsables légaux (*cf.* annexes). Ils leur étaient donnés, quelque temps avant la recherche, afin de leur permettre de réfléchir à leur adhésion et de se rétracter s'ils le souhaitaient.

Certains parents, titulaires de l'autorité parentale, ne sont plus présents dans la vie de leur enfant. Dans ce cas, nous avons demandé au juge des enfants de valider la participation à la recherche de certains de nos participants. Le juge des enfants a jugé qu'il s'agissait d'un « acte usuel » et que l'accord relevait ainsi du chef de service. Ainsi, nous avons pris le temps d'informer et d'échanger avec le chef de service à propos de la recherche et de ses modalités. Puis, nous lui avons laissé la possibilité de signer ou non le formulaire de consentement.

Seuls les adolescents ayant signé le formulaire de recueil de consentement et dont les responsables légaux ont également signé ce formulaire ont participé à la recherche.

Informations aux participants quant aux risques de la recherche

Les participants peuvent ressentir des affects négatifs ou de la fatigue à la fin des entretiens. Nous avons informé de ces risques les participants et leurs responsables légaux lors des entretiens effectués avant la recherche.

Si nous constatons ces ressentis chez les adolescents, nous avons prévu d'accorder du temps à la restauration narcissique de chacun. Par ailleurs, si nous constatons que les participants ont besoin d'une aide pour rentrer chez eux, nous sommes en possession des coordonnées téléphoniques de leurs responsables légaux, de leurs assistants familiaux ou de leurs référents éducateurs.

Réflexions sur notre position de praticien chercheur

Être praticien chercheur

Le désir d'entreprendre une recherche est né de notre rôle de praticien. Alors que nous découvrons une clinique particulière, celle de la protection de l'enfance, nous avons senti le besoin d'investir un espace autre, dans lequel nous pourrions engager une réflexion sur les

problématiques des sujets rencontrés. En effet, nos sujets nous amenaient à nous représenter des histoires traumatiques violentes et à contenir des affects négatifs massifs. Cela a généré chez nous, d'une part une angoisse de ne pas être à la hauteur du besoin d'apaisement de ces sujets, et d'autre part des questionnements cliniques concernant leurs symptômes actuels. Ainsi, ouvrir un espace de réflexion mais aussi de formation est apparu nécessaire.

Les premières années de thèse nous ont permis de réfléchir aux questionnements que suscitaient en nous les problématiques rencontrées et ainsi de cibler notre problématique. La question de l'adolescence et du pubertaire dans un contexte d'absence parentale suscitait chez nous de vifs interrogations : comment se construire sans histoire ? Comment risquer la découverte de l'autre sans être suffisamment construit ? Par ailleurs, la massivité des passages à l'acte mis en place par les jeunes rencontrés nous interrogeait : quel sens ont ces agir ? Comment favoriser leur élaboration ?

Nous avons éprouvé le besoin de nous former afin d'enrichir nos connaissances en psychopathologie de l'enfant et de l'adolescence et ainsi pouvoir être mieux armée, tant dans notre pratique que dans nos recherches.

Le cadre de la recherche en doctorat nous invite à compléter notre formation pour mieux cibler nos éléments de recherche. Ainsi, l'inscription à la formation au diplôme universitaire de psychologies projectives de l'Institut de Psychologie de l'Université de Paris V nous a permis de mieux lier notre connaissance psychanalytique à celle de la psychopathologie. À l'Aide sociale à l'enfance, le psychologue est confronté aux cliniques de l'infantile, du traumatisme, du transgénérationnel, et à la psychopathologie. Ainsi, cette formation nous a apporté beaucoup d'éclairages. Elle a renforcé notre position professionnelle car elle a ouvert nos référentiels théoriques.

Par ailleurs, la formation offerte par le laboratoire comprend des enseignements d'éthique, de méthodologie et propose des interventions de chercheurs sur des domaines similaires. Cela nous a sensibilisée à de nombreux champs scientifiques, psychopathologiques et psychanalytiques.

Enfin, les multiples rencontres, échanges et débats avec d'autres chercheurs et d'autres praticiens ont nourri notre réflexion et ont participé à consolider notre position professionnelle de praticienne et de chercheuse.

Incidence sur les sujets

Après avoir élaboré notre problématique de recherche, nous nous sommes questionnés sur la population que nous allions étudier. Après réflexion, nous n'avons pas souhaité solliciter les patients que nous avons en charge sur le plan thérapeutique afin de ne pas les confronter à une écoute discontinue, c'est-à-dire une écoute où notre oreille aurait été tantôt celle du clinicien, tantôt celle du chercheur. Selon nous, l'écoute clinique est différente de celle du chercheur. L'écoute clinique analyse *in vivo* le transfert et le contre-transfert pour soutenir la dynamique psychique et l'aider à s'élaborer. L'écoute du chercheur engage davantage la recherche d'informations et cible des thèmes plus particuliers. Ainsi, nous ne voulions pas opérer de chevauchement entre ces postures : cela aurait pu nuire à la qualité thérapeutique. L'objectif était de ne pas fragiliser le contrat thérapeutique engagé avec nos patients.

Trois adolescents externes à notre service ont accepté de participer à notre recherche. Les professionnels que nous avons sollicités pour qu'ils proposent la participation à d'autres jeunes du département ont essuyé de nombreux refus. Par ailleurs, un changement de direction a engendré une diminution drastique de notre territoire de recherche.

Nous avons donc présenté également notre recherche à des adolescents de notre service, que nous avons rencontrés dans le cadre d'entretiens ponctuels, afin de leur demander leur participation. En effet, notre travail nous conduit à rencontrer les jeunes lorsqu'ils sont confiés à l'ASE afin d'évaluer leur état psychique et de les orienter vers une prise en charge psychique lorsqu'ils en montrent le besoin ou qu'ils en font la demande. Ainsi, nous sommes amenée à rencontrer les adolescents plusieurs fois pour évaluer leur problématique puis nous les orientons vers un autre professionnel. Nous n'engageons personnellement des suivis que lorsqu'il n'est pas possible de les orienter ailleurs. Ainsi, sept jeunes ont accepté de participer à notre recherche. Ce sont des jeunes pris en charge par notre service mais non accompagnés thérapeutiquement par nous. Le fait d'avoir déjà rencontré ces jeunes auparavant a permis leur adhésion à la recherche. Il est probable que l'instauration préalable de la relation de confiance a favorisé leur accord.

Ces sept jeunes sont venus nous rencontrer, à notre demande, pour participer à la recherche. Ainsi, nous n'avons pas engagé de contrats thérapeutiques avec eux. Nous étions à l'initiative des entretiens. Certains se sont saisis de l'entretien pour exprimer une souffrance et évoquer des situations douloureuses vécues, cependant nous n'avons pas effectué d'interprétations, ni

tenter de résoudre les symptômes observés afin de ne pas ébranler les défenses psychiques des participants. D'autres ont exprimé leur vécu de placement dans le but de faire progresser la recherche et permettre une amélioration de la prise en charge des enfants placés.

La position particulière de praticien chercheur nous a permis de rencontrer les jeunes adolescents placés dans un cadre différent de celui de notre pratique. Alors que, le plus souvent, les adolescents viennent nous voir suite à l'identification d'une souffrance par leur référent, ou à l'arrivée dans notre service dans une période de bouleversement pour eux, le contexte particulier de la recherche a pu faire naître cette rencontre à un moment inhabituel pour eux. Nous avons constaté que, pour certains, la parole était facilitée par le cadre ponctuel des entretiens et par le témoignage qu'ils voulaient apporter sur leur condition. Par ailleurs, nous faisons l'hypothèse que le regard du psychologue a été vécu de manière moins menaçante du fait de notre posture plus distanciée. Certains ont pu faire la demande ensuite d'une orientation thérapeutique.

Pour nous, être praticien chercheur a permis d'engager une habitude de réflexion sur notre pratique mais aussi une distanciation positive par rapport à celle-ci. Les confrontations de nos observations avec les lectures théoriques ont alimenté notre réflexion et nous ont permis de vivre de manière plus harmonieuse et sereine notre pratique.

V. Outils

À travers cette recherche, nous souhaitons évaluer l'impact des défaillances primaires et du placement sur le processus adolescent. Nous avons donc sollicité dix adolescents pris en charge par l'ASE et utilisé l'entretien de recherche semi-directif et les techniques projectives (Rorschach et TAT) comme outils reflétant leur psychisme.

Nous allons vous présenter la méthode clinique utilisée pour les entretiens et leur analyse, puis la méthode projective utilisée pour les tests du Rorschach et du TAT. Ensuite, nous présenterons brièvement nos participants et les modalités de la recherche.

La méthode clinique

Les entretiens

Nous avons choisi d'adopter pendant nos entretiens la méthode clinique telle que décrite par A. Ciccone, c'est-à-dire une position au plus près de nos participants afin de nous rapprocher de leur subjectivité. C'est aussi une position où, en tant que chercheur, nous sommes dans le doute, convaincue de notre propre ignorance. Ainsi, « *la position clinique est d'abord une position d'humilité.* » (2015). En outre, la méthode clinique est basée sur l'observation attentive des participants. Nous avons tâché d'être impartiale et ouverte aux propos de nos sujets afin de pouvoir rendre compte le mieux possible de leur singularité.

Les cas cliniques des dix participants servent de support et de point de départ à notre élaboration théorique. Notre exploration subjective de leurs caractéristiques est le fondement de notre méthode. Comme l'explique R. Humery, « *toute recherche clinique doit donc tendre à mettre en évidence une caractéristique, un mécanisme, une structure, etc. généralisable et commun à un groupe humain. C'est le propre du cas clinique que d'être à la fois unique et source de savoir général.* » (1995, p.89).

Les participants ont été amenés à parler d'eux, de leur histoire, de leur actualité et à nous montrer ainsi les effets de leur réalité psychique.

Nous avons souhaité des entretiens semi-directifs afin de rester centrée sur nos sujets. Nous étions ainsi disponible, sans préjugé, ni *a priori* dans une attitude de non-jugement mais d'analyse de nos propres ressentis. De même, cela laissait la liberté au participant de répondre ou pas aux questions et reflétait sa propre capacité à élaborer certains pans de lui-même et ses résistances. Nous avons souhaité laisser les sujets développer leurs pensées en commençant par des questions générales et en relançant leur discours lorsque la dynamique s'affaiblissait. Nous approfondissions les thèmes évoqués par nos sujets lorsqu'ils nous intéressaient plus particulièrement. De ce fait, chaque entretien a eu sa logique propre qui nous a bien souvent échappée puisque nous avons souhaité nous laisser aller aux mouvements inconscients de la discussion.

Notre objectif était d'observer la manière dont nos sujets parvenaient à investir l'entretien et les thématiques abordées. Nous avons remarqué que les effets de pensée générés par notre rencontre avec les sujets permettaient l'établissement d'un lien. L'intersubjectivité créée nous apparaît comme un élément d'analyse intéressant car elle témoigne des capacités d'investissement de la relation des participants ainsi que de leur capacité à prendre du plaisir dans la narration de soi.

Les thématiques étaient l'histoire du sujet, son actualité et ses projections dans l'avenir. Par ailleurs, nous avons interrogé les sujets sur leur investissement des autres et d'eux-mêmes. Ainsi, les adolescents ont été amenés à raconter leur histoire individuelle et à investiguer leurs représentations familiales et sociales, leur parcours au sein de l'ASE, leurs figures d'attachement... Les informations que les adolescents ont décidé de nous communiquer sont, par leur autoréférence, significatives de leur élaborations psychiques. En outre, nous cherchions à explorer les opinions de nos participants à propos de leur vécu de la prise en charge par l'Aide sociale à l'enfance, les bénéfices qu'ils en tiraient ainsi que les souffrances.

La consigne de départ adressée aux adolescents était de raconter leur situation actuelle. Au fur et à mesure de l'entretien, nous les laissions suivre leur propre logique en les aidant à tendre vers un mouvement introspectif favorisant l'élaboration de leurs ressentis et de leurs souvenirs.

Grille d'écoute thématique

Cette grille simple et générale a eu pour but de nous aider à garder nos thématiques de recherche en mémoire :

- représentation du motif et du contexte de placement ;
- histoire du placement ;
- représentations des figures maternelle et paternelle ;
- relations affectives amicales et amoureuses ;
- perception de soi.

L'analyse des entretiens se rapproche de celle d'une étude de cas. Elle est qualitative. Nous nous sommes efforcée d'analyser, non seulement les contenus thématiques, mais aussi les mouvements fantasmatiques et imaginaires mobilisés par nos sujets et par nous-mêmes. Ainsi, l'analyse a été longue et complexe car plusieurs aspects ont été étudiés :

- le langage corporel : attitude, vêtements utilisés, réactions ;
- les mouvements transférentiels et les éprouvés contre-transférentiels ;
- les associations libres des participants, les ruptures, les dissociations ;
- les mécanismes de défenses utilisés ;
- les effets de la situation d'observation et de recherche sur le participant ;
- la fonction métaphorique des énoncés du patient : nous avons cherché la symbolique du discours des participants, c'est-à-dire, ce qu'ils nous disent d'eux-mêmes lorsqu'ils parlaient d'un autre objet.

Nous avons analysé l'ensemble des entretiens en prenant en compte le mode d'énonciation du discours et ses différentes formes en fonction des thèmes évoqués et des mouvements observés. Cela nous a permis d'examiner plus rigoureusement les processus psychiques à l'œuvre pendant les entretiens.

Afin de repérer les traces et les effets de notre contre-transfert, nous nous sommes appuyée sur notre équipe de laboratoire dont la réflexion nous a ouvert à d'autres horizons. Rencontrée mensuellement, cette équipe a été d'un apport solide dans la mise à distance qu'elle a pu nous procurer. En effet, les remarques et analyses de nos condisciples nous ont souvent permis de

nous dégager d'interprétations personnelles parfois trop éloignées de la réalité du discours de nos participants.

La méthode projective

Les soubassements de la méthode projective sont la dimension clinique et la dimension psychopathologique. Nous avons considéré que chaque sujet était, comme le dit Anzieu, « *une totalité inachevée* ». De ce fait, par les méthodes projectives, nous avons tenté d'approcher au plus près l'unicité de la personnalité et les caractéristiques individuelles de chaque participant dans le temps particulier de l'adolescence.

Alors que les méthodes projectives permettent une référence entre le normal et le pathologique, pour notre étude nous avons plutôt cherché à investiguer la dimension du traumatisme par le repérage de l'impact de l'histoire douloureuse de chaque participant sur ses processus psychiques actuels. Nous rejoignons la pensée de M. Roques et A. Mazoyer (2018) pour lesquelles : « *les épreuves projectives apprécient l'armature du fonctionnement psychique, elles sont également sensibles aux aspects actuels ou à ce qui est d'actualité (reviviscences ou réminiscences) pour le sujet* » (2018, p. 257). Elles sont ainsi un outil particulièrement approprié pour observer l'occurrence d'éléments traumatiques.

Les méthodes projectives font référence à la métapsychologie freudienne. Nous avons ainsi envisagé les phénomènes psychiques d'un point de vue dynamique, économique et topique.

D'un point de vue dynamique, nous avons pu observer la qualité de la circulation intrapsychique en fonction des conflits et des formes pulsionnelles à l'œuvre chez chacun des participants. Nous avons été à la recherche des formes de liaisons élaborées. Du point de vue économique, nous avons étudié la répartition et la circulation de l'énergie pulsionnelle en fonction du poids des mécanismes de défenses mis en jeu. Les zones de forces et de faiblesses observées nous ont renseignés sur la capacité du Moi à tolérer l'angoisse et les affects de déplaisir. Enfin, du point de vue topique, nous avons étudié la manière dont chaque sujet avait pu construire son appareil psychique en différents sous-systèmes plus ou moins liés et avec des niveaux de régression différents.

Le Rorschach

Le Rorschach est une épreuve mettant en relief les constructions identitaires des sujets. Il rend compte de la qualité de la construction des limites et des frontières dedans/dehors que le sujet a pu développer. La symétrie des planches oblige le sujet à une centration narcissique et sollicite une représentation du corps. Les résultats obtenus aux Rorschach mettent en exergue la qualité du rapport au réel et à l'imaginaire des adolescents, leur façon de se situer au sein du monde externe, l'organisation de leur pensée, leurs mécanismes de défenses privilégiés, leur mode de relation aux autres, leurs angoisses prédominantes.

Le contenu manifeste des planches renvoie aux dimensions structurales (taches compacte, bilatérale ou les deux) et sensorielles (liées à la couleur noire, grise, rouge ou pastel) des planches. Ce contenu manifeste permet des élaborations des sollicitations symboliques des planches. La prise en compte de l'organisation de la forme par le sujet nous donne des indices sur le fonctionnement des processus de pensée dans une approche perceptive tandis que la sensibilité aux couleurs est associée aux sensations, aux affects, aux émotions.

Le test est composé de dix planches. Quatre sont compactes donc sous-tendues par la représentation de soi, trois sont bilatérales donc sous-tendues par la représentation de relation et deux ont les aspects compacts et bilatéraux.

Les planches se distinguent aussi par leurs fonctions symboliques : elles évoquent des sollicitations latentes au niveau inconscient du sujet. Pour notre recherche, nous observerons plus particulièrement :

- la planche I : le sujet est amené à se situer par rapport à un objet inconnu. L'hypothèse est que le sujet va y réagir comme il a réagi face aux relations précoces avec l'objet maternel. De même, elle met à l'épreuve la capacité du sujet à s'articuler autour d'un axe identitaire ce qui reflète la qualité du narcissisme du sujet ;
- la planche II : l'articulation des trois couleurs et la prévalence de la couleur rouge laissent à voir la manière dont le sujet parvient à gérer ses mouvements pulsionnels agressifs ou libidinaux. En outre, une tache centrale blanche rend compte de la

possibilité pour le sujet à investir du côté du manque, de l'angoisse de castration, du vide, de l'angoisse ;

- la planche IV : c'est une planche noire et compacte où le sujet peut percevoir des images de puissance ou un symbolisme phallique (paternel ou imago maternel archaïque). Nous observons grâce à cette planche la possibilité ou pas du sujet de s'identifier à un mouvement actif, de puissance ;
- la planche V : cette planche est une épreuve de réalité. Elle met en évidence avec subtilité les défaillances dans l'identité ou dans la représentation de soi ;
- la planche VI : la régression, les positions plus précoces et ainsi les capacités régressives sont mises en jeu ;
- la planche VII : sa configuration en creux engendre une résonance à l'imago maternel et peut témoigner du type de relation à cet imago ;
- la planche IX dont la sollicitation latente est celle du maternel archaïque.
- la planche X : son encombrement de détails invite le sujet à un rassemblement identitaire et faire ainsi preuve de sa capacité à s'organiser face à la séparation.

L'analyse des contenus des réponses au Rorschach est effectuée selon la méthode psychanalytique élaborée par C. Chabert (1998). Pour ce faire, nous utilisons le « *schéma d'interprétation* » des données projectives du Rorschach et du TAT. C'est une approche synthétique qui permet la mise en évidence des problématiques psychiques et l'établissement d'un diagnostic psychopathologique.

Schéma d'interprétation, élaboré par les théoriciens de l'École de Paris

Le schéma d'interprétation étaye l'analyse de plusieurs données en les regroupant selon les thèmes suivant :

- la clinique de la passation : le psychologue observe, entre autres, l'attitude du sujet face au test et au clinicien, les caractéristiques de sa production et ses circonvolutions ;
- les processus de pensée : la capacité d'adaptation à la réalité est évaluée ainsi que les modalités d'investissement de la pensée. Le psychologue observe la qualité des processus de pensée et l'impact des mondes internes et externes sur leur fluidité ;

- le traitement des conflits : le psychologue analyse, tout d'abord, la manière dont l'axe narcissique a pu s'ériger chez le sujet. Il observe l'intégrité identitaire, la qualité des identifications primaires et des fondements narcissiques ainsi que la représentation de soi d'un point de vue identificatoire. Le psychologue étudie également les capacités d'investissements objectaux. Il observe la manière dont les relations sont représentées et dont les affects sont traités.

Ces analyses amènent ensuite le psychologue à établir un diagnostic concernant les angoisses principales présentées par le sujet, ses mécanismes de défense prévalents, son registre de fonctionnement et sa problématique.

En outre, nous utilisons conjointement le Rorschach et le TAT dont la complémentarité permet une approche plus fine de l'étude des processus psychiques à l'œuvre chez les sujets. Ces deux tests projectifs mettent en évidence la capacité du sujet à élaborer les pertes et à maintenir une identité subjective stable ; ils révèlent la dialectique pulsionnelle et ses effets en mettant en lumière les identifications sexuelles et les choix d'objets.

Par ailleurs, les oppositions et contradictions qu'ils peuvent présenter pour un même sujet évalué permettent de mieux saisir le fonctionnement psychique et d'affiner l'interprétation. Le test du Rorschach, par la notion de symétrie des taches, mobilise des projections d'images corporelles et reflète les capacités d'organisation de l'espace alors que le TAT, par les personnes figurées, engendre la mise en histoire de systèmes dramatiques en conflit et fait appel à la temporalité. D'après C. Chabert, ces tests mettent en lumière « *les sentiments d'identité et d'altérité [qui] s'inscrivent bien dans l'articulation de l'espace et du temps, articulation nécessaire entre un dedans et un dehors, un avant et un après* » (2014, p. 59-78).

En outre, l'apport du Rorschach et du TAT dans la compréhension des aménagements adolescents a été mis en évidence par M. Emmanuelli et C. Azoulay (2001). En effet, ces tests mettent en lumière la réactivation pulsionnelle de la fantasmagie œdipienne, la prégnance de l'angoisse de castration et l'élaboration de la position dépressive.

Le Thematic Apperception Test (TAT)

Le TAT provient d'un matériel conçu en 1935 par Murray, médecin et biochimiste de formation, directeur de la clinique d'Harvard. Il conçoit ce test afin de mettre en évidence les besoins fondamentaux de la personnalité d'un individu.

Pour notre recherche, nous reprenons la méthode d'analyse élaborée par Shentoub, en 1955, dans son *Manuel d'utilisation du TAT* en nous référant à la théorie psychanalytique du fonctionnement psychique. Shentoub invite à se dégager du contenu du récit pour s'attacher à la forme du récit et à la manière dont il est organisé : « *les facteurs tirés du contenu sont les mêmes pour les normaux et pour les malades. On constate la même culpabilité, la même agressivité, la même jalousie. Ce qui diffère c'est leur « dosage » et, comme nous venons de le voir, leur intégration dans l'ensemble de la personnalité* » (1955, p. 589).

Shentoub montre que l'histoire créée par le sujet prend sa source dans le fantasme bien que son expression reste à bonne distance et obéisse aux nécessités de la pensée secondaire. De ce fait, le contenu latent de chaque planche fait référence à la situation œdipienne. L'histoire créée par le sujet témoigne d'un compromis qu'il trouve face au conflit entre son désir et ses défenses.

Pour analyser les récits de nos participants, nous nous appuyons sur la feuille de dépouillement élaborée par l'équipe de l'université Paris V sous l'impulsion de C. Chabert. Ainsi, selon cet auteur, la consultation projective « *cherche à analyser le fonctionnement psychique sous-jacent en déterminant ses aspects positifs et ses aspects plus inquiétants ou plus précaires et fragiles* » (1998, p. 94)

Cette feuille de dépouillement est construite à partir du postulat selon lequel les procédés d'élaboration du discours d'un sujet lors du TAT sont sous-tendus par des opérations inconscientes dont ils sont la traduction manifeste. La qualité de la construction du discours témoigne des processus secondaires tandis que les mécanismes de défenses sont révélés par l'émergence des procédés primaires.

Elle regroupe les conduites psychiques en quatre séries :

- les séries névrotiques A et B reflètent des modalités d'expression du conflit intrapsychique (A2 et B2) et des mécanismes typiques des fonctionnements névrotiques obsessionnels (A3) et hystériques (B3) ;
- la série C rassemble les procédés témoignant de l'évitement de l'intériorisation du conflit. Cette série est particulièrement riche pour notre recherche car nous y retrouvons les procédés CN qui rendent compte de défenses narcissiques ponctuelles pour traiter la conflictualité œdipienne ;
- La série E regroupe les modalités spécifiques de fonctionnement psychotiques (troubles du rapport à la réalité, défaut du pare-excitation, troubles de l'identité et du rapport à l'objet, troubles de la pensée)

En annexe, nous présentons l'intégralité de la feuille de dépouillement.

Ainsi, afin d'approfondir nos questionnements, nous avons rencontré dix adolescents placés depuis leur plus jeune âge par l'ASE. Ces participants et leurs responsables légaux ont accepté volontairement la participation à la recherche. Nous avons rencontré dans le cadre d'entretien semi-directif chaque adolescent deux fois afin d'échanger sur leur histoire, leur vécu, leur quotidien et leur projets à venir. Ils ont également été rencontrés afin d'effectuer les tests projectifs du Rorschach et du TAT. Les éléments recueillis dans le cadre des entretiens ont été analysés selon les référentiels théoriques clinique et analytique. Ceux recueillis dans le cadre de la passation des tests ont été analysés selon la méthode de l'école de Paris.

Dans notre prochaine partie, nous allons exposer les résultats obtenus pour chaque participant.

ANALYSE DES RÉSULTATS

Dans cette partie, nous allons exposer les résultats obtenus après les entretiens et les tests effectués avec nos dix participants. Nous avons directement fait part de notre analyse de ceux-ci puisque les résultats sont extraits grâce aux interprétations issues des données cliniques et projectives.

Par ailleurs, nous avons souhaité regrouper l'analyse en fonction des thèmes de nos différentes hypothèses. Nous aurions pu évoquer de multiples champs relatifs à d'autres sphères du fonctionnement psychique grâce au matériel recueilli ; cependant, nous n'évoquerons que ceux concernant notre recherche.

Ainsi, chaque cas comprend trois parties. La première observe les éventuelles traces du traumatisme primaire (hypothèse 1), la seconde étudie la construction narcissique et objectale (hypothèse 2) et la troisième examine la teneur des imagos (hypothèse 3).

Afin de préserver l'anonymat des participants, nous avons souhaité les identifier en faisant référence à des héros mythologiques dont les histoires résonnent avec leurs problématiques. Nous avons également changé les dates, les noms et les références familiales pour préserver la confidentialité des données.

Pâris

Selon, la mythologie grecque, Pâris était le fils de Priam le roi de Troie et de la reine Hécube. Comme notre participant, il fût abandonné par ses parents puis recueilli et élevé par une autre femme.

Présentation et anamnèse

Pâris est un jeune âgé de dix-huit ans. Brun, les cheveux crépus, il camoufle les imperfections de sa peau, liées à l'adolescence, par un maquillage épais. Pâris rehausse son regard par un discret trait noir de maquillage et s'habille souvent de la même manière : un jean venant mouler ses formes et remontant jusqu'à sa taille et un tee-shirt fin et près du corps qu'il rentre dans son pantalon. Cette apparence vient mettre en relief sa maigreur et lui donne une allure androgyne.

Sa démarche allie à la fois un port altier et un pas allongé ; cependant il semble zigzaguer et ne pas savoir où aller. Pâris nous fait penser à un aigle noir fragilisé par le froid et la faim. Il dégage une impression combinée de force et de fragilité.

Nous le rencontrons pour la première fois à la demande de sa référente car il a commis un geste suicidaire le mois précédent, alors qu'aucun signe ne laissait prévoir un passage à l'acte. Pâris a accepté de nous rencontrer, poussé par les professionnels qui l'entourent. Après un premier entretien, nous lui proposons de le rencontrer plusieurs fois pour faire un bilan psychologique et il accepte volontiers. La passation des tests attise sa curiosité, il est curieux de pouvoir en connaître les résultats afin de mieux se comprendre. Nous lui demandons son accord pour utiliser anonymement les données des entretiens et des tests pour notre recherche et il accepte avec une apparente indifférence.

Pâris est placé depuis son enfance car il a été abandonné par ses parents. Sa mère s'est rapprochée de lui à l'adolescence mais il n'a pas souhaité renouer avec elle. Il n'a pas de nouvelles de son père. Il est en contact régulier avec sa grand-mère depuis peu.

Il a été placé dans une première famille d'accueil jusqu'à l'âge de 14 ans. Puis, les difficultés liées à son adolescence n'ont pu être supportées par son assistante familiale qui, selon Pâris, avait alors « *son mari malade* ». Cette dernière a souhaité prendre sa retraite. Pour autant, Pâris continue parfois à aller chez elle, le week-end et lors de vacances. Il a donc été par la suite placé pendant quatre années dans une autre famille d'accueil mais dit ne pas avoir apprécié cette famille du fait de leur froideur et de leur manque d'investissement envers lui.

Depuis un an, Pâris est dans un service de semi-autonomie. Ainsi, il vit seul dans un appartement et bénéficie du support d'une équipe éducative.

Avant que nous recevions Pâris, son éducatrice référente nous a averti qu'avec lui « *ça passe ou ça casse* »; nous avons donc d'emblée adopté avec lui une attitude particulièrement contenante et chaleureuse. Pâris s'est montré méfiant au début de l'entretien puis s'est livré facilement. Nous lui avons proposé le cadre précis de l'évaluation avec la passation du bilan et les deux entretiens. Il nous a semblé que ces modalités ont particulièrement bien convenu à Pâris car il y a trouvé un intérêt narcissique, sans pour autant se sentir menacé par l'investissement d'une nouvelle relation limitée dans le temps.

Hypothèse 1 : Le traumatisme des défaillances parentales fait irruption dans le psychisme lors de l'adolescence

Compulsion de répétition

a. Répétition de la rupture relationnelle

Le récit que Pâris nous fait de sa vie est marqué par la répétition de la rupture du lien relationnel. Il raconte, avec ressentiment, l'abandon maternel, alors qu'il n'était qu'un bébé. Il dit avoir revu sa mère à l'adolescence mais celle-ci n'a montré aucun désir d'investissement. Il manifeste de la colère contre cette mère abandonnique.

Puis, Pâris a été pris en charge par une assistante familiale jusqu'à l'âge de la puberté. Cependant, celle-ci a mis fin à l'accueil lorsque Pâris est entré dans l'adolescence et qu'il a cherché à s'opposer. Pâris est resté en lien avec cette assistante familiale et il en parle avec affection.

Ensuite, Pâris a vécu quelques années avec une nouvelle assistante familiale qu'il décrit comme négligente. Il se questionne sur la maltraitance de cette assistante familiale au vu de son désintérêt pour lui lorsqu'il habitait chez elle.

Ensuite, Pâris a intégré une structure de semi-autonomie (vie dans des appartements en colocation avec le soutien d'une équipe éducative).

Pâris parvient à élaborer sur les causes réelles des ruptures successives : l'immatunité de sa mère au moment de la grossesse, la maladie du mari de l'assistante familiale au moment de sa puberté puis l'autoritarisme de l'assistante familiale en fin d'adolescence. Il parvient à élaborer sur le parcours qu'il a eu pendant son placement et sur la place qu'il a joué dans les différentes ruptures de lieu d'accueil. Son premier accueil, qui a duré jusqu'à ses quatorze ans, est marqué par le désinvestissement de l'assistante familiale, tenant lieu de figure maternelle, à la puberté : *« parce qu'en fait on s'embrouillait un peu, y'avait des mésententes, et tout ça. »* Pâris rend compte de l'enveniment de leur relation au moment de l'entrée en adolescence. Selon son interprétation, la rupture de cet accueil est liée au choix qu'a, alors, fait l'assistante familiale de

privilégier son couple. Il semble que l'éclosion de la puberté et les bouleversements issus du pubertaire ont généré chez Pâris des comportements agressifs qui n'ont pas pu être supportés par cette figure maternelle. Pâris explique qu'il habitait alors à la campagne et qu'il s'ennuyait. Il demandait davantage de liberté, ce qui générait des conflits avec son assistante familiale.

Pâris laisse entendre, dans ses propos, la rivalité œdipienne qui s'est jouée alors avec la figure paternelle « *et son mari était malade aussi, et elle était à l'âge de la retraite, elle continuait à me prendre. Et du coup, ils ont dit « ouais, ben on arrête, et tout » et ben du coup, j'ai été dans une autre famille d'accueil.* » Selon Pâris, ce n'est pas lui qui a désinvesti la figure maternelle mais plutôt la figure maternelle qui a effectué un choix de désinvestissement. Ainsi, Pâris interprète cette rupture non pas comme un choix individuel de désinvestissement de la figure œdipienne mais plutôt comme la répétition du désinvestissement à son égard de la figure maternelle. Nous pouvons comprendre qu'à partir du moment où Pâris a osé s'affirmer et s'opposer à son assistante familiale, celle-ci n'a plus souhaité, pour des raisons personnelles, assumer son éducation. Cela a engendré la répétition de la situation traumatique d'abandon de la figure d'attachement.

Lors du deuxième entretien, Pâris explique avoir toujours des liens avec ce couple d'assistants familiaux. Il laisse entrevoir à nouveau son sentiment de rivalité à l'égard de la figure paternelle : « *Psy : tu t'entends bien avec lui ? Pâris : non, pas avec lui, non. Mais il a un sacré caractère, on s'entendait pas trop (...)* On était toujours comme chien et chat ».

Nous pouvons nous interroger sur les répercussions psychiques de cette rupture qui a obligé Pâris à investir de nouveaux objets dans la réalité, avant qu'il ait la maturité pour réaliser psychiquement ce déplacement des investissements œdipiens.

Pâris évoque ensuite son impossibilité d'investir une nouvelle famille d'accueil. Il décrit un contexte de négligence ; cependant, il montre que, lorsqu'il vivait chez cette personne, il n'avait pas conscience des défauts de soin dont il était victime : « *J'avais l'impression que j'étais de la merde en fait. (...) le truc que je ne savais pas, c'est qu'elle ne m'accompagnait jamais à mes rendez-vous, j'y allais tout seul, enfin, chez le dentiste, il faut quand même être accompagné !* »

Ainsi, Pâris a vécu lors de son parcours de placement une répétition du désinvestissement des figures parentales. Il parvient à les identifier et à les nommer.

Quelque temps après les entretiens, nous revoyons Pâris qui nous fait part du décès du mari de sa première assistante familiale. Il parvient à exprimer la relation privilégiée qu'il développe avec cette assistante familiale et le deuil qu'il traverse, petit à petit, de la défaillance de sa mère biologique. Nous avons l'impression que Pâris a pu lier les charges pulsionnelles traumatiques à des représentations et qu'il a ainsi pu trouver un apaisement psychique.

b. Répétition des affects négatifs primaires

Nous avons rencontré Pâris quelque mois après un passage à l'acte suicidaire ayant nécessité une hospitalisation de plusieurs semaines. Pâris avait ingéré une quantité importante de médicaments et c'est la présence et l'alerte d'un de ses colocataires au domicile qui a permis de le sauver. Les professionnels qui l'ont pris en charge ont été étonnés de ce passage à l'acte car, selon eux, Pâris semblait être d'une humeur positive et cherchait plutôt à établir des projets de vie.

Lorsque nous interrogeons Pâris sur ses motivations à mettre fin à sa vie, Pâris a évoqué la douleur, toujours actuelle, de l'abandon maternel. Il explique qu'il ressent toujours un grand vide interne. Cet affect douloureux explique pour lui une part de la cause de son geste suicidaire : « *ce qui m'a poussé c'est (...) le manque des parents (...) je veux pas dire que je veux reprendre les mêmes parents, c'est pas ça, c'est un manque des parents global. (...) Je sais qu'on en a besoin tout le temps dans notre vie d'avoir des parents mais vraiment le plus aussi ce dont on a besoin c'est à dix-huit ans quand on est majeur, quand on est un peu perdu. Les parents sont là un peu pour nous guider* ». Le placement n'a pas permis pour Pâris le développement d'une figure maternelle de substitution et il rend compte de la douleur toujours actuelle que ce manque génère.

Pâris parvient à exprimer un ressenti de manque de l'objet primaire et un besoin d'étayage de cet objet. L'absence de celui-ci génère une angoisse traumatique douloureuse. Nous pouvons observer que ce besoin de l'objet primaire est particulièrement massif pour Pâris puisqu'il a conduit à un geste suicidaire. La sensation actuelle du manque de l'objet primaire semble issue du défaut d'intériorisation de cet objet à cause de sa défaillance à un âge précoce. La sensation de manque de l'objet primaire se répète et la charge pulsionnelle non liée, du fait d'une non-

intériorisation des expériences précoces de tensions et de déplaisirs, sont encore subies par Pâris.

Lorsque nous avons effectué l'entretien, quelques semaines après le passage à l'acte de la tentative de suicide, nous avons observé que Pâris était apaisé. La prise en charge qui a suivi la tentative de suicide, l'inquiétude des professionnels et le support dont Pâris a pu bénéficier ont permis une élaboration de la souffrance et une mise en liaisons des conflits intrapsychiques. Il parvient, dans l'après-coup de ce passage à l'acte, à en expliquer les causes et à se représenter son ressenti de carence.

Mise à mal des processus de pensée

Nous avons perçu une différence entre le premier entretien, effectué rapidement après le passage à l'acte suicidaire, et le second, effectué quatre mois plus tard. Lors du premier entretien, Pâris nous a fait part de ses états émotionnels et a élaboré certains pans de son histoire. Il semble que le recours à l'agir ait permis une réduction temporaire des charges pulsionnelles traumatiques et ainsi une diminution des défenses psychiques mises en place pour lutter contre l'effraction du pulsionnel.

Lors du second entretien, Pâris n'était plus en capacité d'élaborer son histoire et sur son état interne. Le discours de Pâris était centré sur des préoccupations corporelles et narcissiques : « *Et puis, entre temps j'ai été malade (...) angine blanche, 40 de fièvre. Oui, avant-hier là. Là ça va un petit peu mieux mais euh... là j'ai eu le pompon ! Ouais, mais je ne souhaite ça à personne en été, c'est horrible.* ».

Pourtant, Pâris a évoqué avoir repris une relation avec sa grand-mère biologique. Cela nous a semblé traduire la présence d'un désir de filiation et d'un questionnement interne autour de son identité. Cependant, il n'est pas parvenu à lier des représentations internes à cette nouvelle expérience. Ainsi, lorsque nous l'avons questionné sur la manière dont s'était passé la première entrevue avec sa grand-mère, Pâris n'a pas pu l'élaborer. Un important clivage est venu interrompre la logique associative de ses pensées : « *ben du coup, je me suis dit, je ne sais pas si je peux aller les voir et tout et puis au final qu'est-ce que j'ai fait?* ». Pâris a ensuite plongé dans un grand silence et n'a plus retrouvé le fil de sa pensée.

Au test du Rorschach, nous avons également constaté le poids des mécanismes de défenses sur les processus de pensée. Les représentations sont pauvres et un fort mouvement d'inhibition apparaît : « *Ben, un papillon, ben c'est tout, je ne vois pas de... Peut-être, oh mais, un aigle ? Je ne sais pas, je n'ai jamais vu un aigle* » (Planche I). « *Je peux le retourner aussi ? Et ça peut être tout ? Là comme ça je ne sais pas. Je ne vois pas. Je ne sais pas du tout* » (Planche II). La répression du mouvement pulsionnel s'observe également par le manque d'élaboration des G et la présence de quelques kinesthésies animales : « *les pattes, qui aspire... je ne sais pas comment c'est...* » (Planche III) ; « *pleins d'insectes qui vont sur les arbres ou les feuilles* » (Planche X).

Par ailleurs, les mouvements décrits dans les planches par Pâris sont toujours actifs. Les représentations de passivité sont évitées. Pâris semble dans une lutte active contre l'irruption pulsionnelle pour permettre la préservation narcissique. Lorsque Pâris parvient à utiliser ses processus de pensée, de nombreux fantasmes apparaissent mais sont impactés par le clivage. Ainsi, à la planche VII, Pâris parvient à faire émerger un fantasme libidinal, mais le clivage à l'œuvre engendre une alternance entre une position homosexuelle et hétérosexuelle ainsi qu'une labilité des identifications : « *deux personnes qui dansent* ». Puis à l'enquête : « *dansent dos contre dos et font ça avec les mains. Plutôt femme, comment il se tient et tout* » (Planche VII). Pâris n'ose pas faire de choix identificatoire.

Au TAT, nous observons également la défaillance des objets internes. En effet, Pâris s'appuie essentiellement sur les qualités perceptives et sensorielles des planches pour construire un récit. Ainsi, à la planche 3 : « *Je pense que c'est une dame qui a fait, qui s'est assoupie ou alors qui a fait un malaise ou ben voilà, je pense que c'est tout.* ». Les procédés du discours prévalents sont ceux de la série C « évitement du conflit ». Pâris se défend de l'angoisse suscitée par les conflits latents des planches en utilisant des procédés d'investissement narcissique.

Le récit donné à la planche 5 nous semble également refléter le travail actif des mécanismes de défense. Pâris s'appuie sur ses perceptions pour mettre à distance toute irruption du monde interne. Il isole les différentes représentations pour ne pas avoir à les élaborer, barrant ainsi l'accès au contenu du préconscient : « *je pense que ça, c'est une dame qui regarde si tout est bien fermé, je pense, je ne sais pas, elle regarde si elle n'a pas oublié quelque chose, elle regarde la pièce parce qu'elle a peut-être un souvenir qui est gravé en elle.*»

Hypothèse 2 : La défaillance parentale et le placement engendrent des faillites dans la construction narcissique et objectale

Faillites narcissiques

Pâris témoigne d'un sentiment d'insécurité interne l'amenant à contrôler son environnement. Ainsi, il évoque, à de nombreuses reprises, les peurs qu'il ressent lorsqu'il est confronté à de l'incertain : « *Même manger en terrasse au huitième étage, je ne pourrais pas. J'aurais peur que la terrasse elle tombe. (...) Vous n'allez jamais me demander de faire du paddle en été, à la mer. Non, non. Se faire attaquer par des méduses, ce n'est pas la peine. (...) Mais les lacs moi, le truc que j'ai peur c'est de retrouver des os. (...) Ah oui, non, non, non, ce n'est pas possible. Genre quand je ne vois pas l'eau, en dessous l'eau moi je ne peux pas.* » L'environnement est, pour Pâris, rempli d'objets pouvant menacer ou attaquer son intégrité. Ce ressenti traduit l'insuffisance de ses ressources internes : il projette sur l'environnement la fragilité de son moi.

Par ailleurs, nous observons dans son discours une charge pulsionnelle agressive s'opérant contre le moi et contre le corps. En effet, Pâris évoque un corps régulièrement malade, sur lequel il ne peut compter : « *j'ai été chez le dentiste, j'ai été anesthésié parce que ils m'ont fait nettoyer deux caries et ils m'ont anesthésié. (...) Et puis entre temps j'ai été malade. (...) Angine blanche, 40 de fièvre. Oui, avant-hier là. Là ça va un petit peu mieux mais euh... là j'ai eu le pompon ! Ouais, mais je ne souhaite ça à personne en été, c'est horrible.* » Le corps n'est pas libidinalement investi mais semble plutôt constitué d'une *enveloppe d'angoisse*, tel que décrit par Anzieu (1995, p. 127).

Pâris explique, pendant de longs moments, des projets de chirurgie esthétique et de modifications corporelles. Ces projets seraient pour lui un moyen de parvenir à trouver une satisfaction narcissique : « *J'ai une question à vous poser. (...) Je vais faire du blond, est-ce que ça m'irait ou pas ? (...) je me trouve moche. (...) Et qu'est ce qui pourrait faire que tu te sentes mieux ? Chirurgie. (...) Mon nez, la forme de mon visage, je vais casser la mâchoire et refaire bien.* » Le corps est dénigré et dévalorisé. Pâris ne parvient à l'accepter et cherche à le modifier au travers de teintures, de maquillage et de chirurgie esthétique. L'investissement narcissique

semble s'opérer en négatif, dans un mouvement de rejet de soi. Pâris rêve à une nouvelle enveloppe externe dans laquelle il pourrait se sentir en harmonie avec lui-même.

La fragilité narcissique s'observe également lors des épreuves projectives. Au Rorschach, Pâris donne des réponses idéalisées, chargées de puissance symbolique, d'agressivité et de résistance : « *un aigle* » (P. I) ; « *un animal avec la tête, les pattes et la carapace* » (P. II), « *un dragon* » (P. IV), « *un tigre, un guépard* » (P. VIII). Ces représentations grandioses du moi semblent avoir pour fonction de se défendre contre des images internes de fragmentations du fait d'un objet interne persécuteur. En effet, les représentations ne résistent pas aux mouvements défensifs générés par l'angoisse, elle-même provoquée par l'objet. À la planche III, Pâris décrit un fantasme d'aspiration par l'objet. Celui-ci semble porteur d'envahissement. « *Moi je dirais une... Les pattes, qui aspirent... je ne sais pas comment c'est...* » Puis à l'enquête : « *Qui pince et avec sa bouche qui ouvre grand, grand, mais je sais pas ce que c'est. En plus je l'ai déjà vu mais, je ne sais pas où* ». L'inhibition et l'évitement sont utilisés afin de pallier la fragilité du pare-excitant et d'éviter d'importantes angoisses d'attaques.

Le changement de couleurs des planches influence aussi de façon désorganisatrice les représentations données, ce qui témoigne de l'instabilité des limites et de l'atteinte des enveloppes. Le rouge et le noir freinent l'émergence des représentations et mettent à mal la capacité d'organisation de la pensée. Ainsi, à la planche II, le rouge génère un mouvement défensif et un besoin de maîtrise du matériel qui entrave la pensée : « *Je peux le retourner aussi ? Et ça peut être tout ? Là, comme ça, je ne sais pas. Je ne vois pas. Je ne sais pas du tout* ». Puis à l'enquête : « *Là, je vois un animal avec la tête, les pattes, et la carapace en noir ou des ailes* » (P. II).

Nous constatons que Pâris alterne entre des mouvements défensifs secondarisés de préservation narcissique et des mouvements d'irruption pulsionnelle.

Par ailleurs, nous observons une problématique identificatoire : à la planche VII, *l'identification sexuée n'est pas stable* : « *Plutôt femme comment il se tient et tout. Peu importe* » (P. VII) et les autres représentations données évitent le choix identificatoire : « *un animal* » (P. II), « *un visage* » (P. IX). Il semble que le choix d'une identification soit encore trop périlleux pour Pâris.

Au TAT, nous observons également une grande inhibition. Les procédés du discours prévalent employés par Pâris sont ceux de la série C « évitement du conflit ». Le poids des défenses vient empêcher toute possibilité de liaisons intrapsychiques : « *Je pense que c'est une dame qui a*

fait... Qui s'est assoupie ou alors qui a fait un malaise ou ben voilà, je pense que c'est tout »
(P. 3).

Faillites objectales

Pâris semble projeter sur les autres le modèle interne opérant selon lequel l'autre ne peut qu'être défaillant et menaçant pour le moi. Ainsi, l'investissement objectal inhérent au processus adolescent semble achopper pour lui. En effet, il décrit son ressenti d'intrusion de l'autre. Les soignants de l'hôpital sont vécus comme une entité persécutrice : « *on se faisait lever tôt (...) ils me réveillaient genre à minuit* ». La menace pour le moi suscitée par l'autre est telle qu'elle a généré, selon lui, son geste suicidaire : « *ce qui m'a poussé c'est un tout en fait, (...) le regard des gens* ». Pâris se sent jugé et critiqué lorsqu'il est dans la rue : « *Mais, le truc, c'est qu'après, y'en a qui disent : « ouais, t'es sûr qu'ils te critiquent ? ». Je dis : « ben, euh, ils me regardent... »*. La confrontation à l'autre engendre des angoisses d'intrusions.

Sur le plan professionnel, Pâris s'engage dans des milieux caractérisés par la défaillance de l'employeur à son égard. Il s'investit dans des stages où la rémunération pour le travail effectué est tardive. Cet état de fait semble confirmer pour lui la certitude intime de la défaillance de l'objet.

Sur le plan amical, Pâris ne parvient à se lier d'amitié. Il semble qu'il ne soit pas en capacité de tolérer l'ambivalence de l'objet. Ainsi, il s'est désengagé de relations amicales avec ses colocataires lorsqu'il a perçu leurs failles : « *le troisième, au début ça se passait bien et euh, je me suis rendu compte qu'il était un peu hypocrite. Donc, je me suis dit, il faut que je me méfie* ». Le tiers s'avère trop effrayant pour Pâris, il investit les relations duelles qui s'avèrent plus étayantes pour le moi. Pâris recherche un objet total qui puisse venir combler ses manques : « *le truc que je reproche c'est d'être trois. C'est trop (...) je préférerais être 2 parce qu'à trois...* ». L'investissement dans une relation affective semble trop menaçante pour lui : « *On s'est embrouillé pour une histoire (...) pour une histoire de liquide vaisselle (...) en fait je ne sais pas (...) le truc, c'est qu'on ne se parle pas depuis trois mois au moins je pense maintenant. (...) mais on a notre fierté donc voilà* ».

L'investissement de l'autre comme objet d'amour ne semble pas possible actuellement. Les angoisses d'intrusions sont massives. Pâris, au sujet des relations amoureuses, nous dit : « *je ne laisse pas ma porte ouverte.* ». L'objet est plutôt perçu dans sa valence narcissique et d'étayage : « *En fait, moi, je me basais sur le physique mais y'a aussi le style vestimentaire parce que ça joue beaucoup. Parce que moi, je trouve, le style vestimentaire, si tu t'habilles bien ben je trouve que ça embellit la personne. Si tu as un beau visage mais que tu t'habilles mal : t'es fade. Je trouve que je le vois comme ça mon optique* ». Pâris nous rappelle les cas limites décrit par Anzieu où « *la place centrale du Soi, désertée par des affects primaires trop violents (détresse, terreur, haine), devient une place vide et l'angoisse de ce vide intérieur central fait l'objet de la plainte essentielle de ces patients* » (1985, p. 150).

Les relations d'objets lors des tests de Rorschach et TAT mettent en lumière les constructions psychiques issues du défaut d'intériorisation du bon objet.

Nous observons dans le Rorschach que les quelques représentations de relations avec l'objet ne s'organisent pas autour d'un conflit œdipien mais portent des angoisses d'attaques et d'intrusions : « *les pattes, qui aspire (...) Qui pince et avec sa bouche qui ouvre grand grand* » (P. III). Les autres représentations de relations, attendues aux planches bilatérales, sont inhibées. C'est le cas des planches III et IX qui ne sont pas perçues dans leur bipolarité mais qui génèrent, au contraire, des représentations globales où la prise en compte de l'objet est évitée.

À la planche VII, on observe l'antagonisme de Pâris entre le besoin d'investissement de l'objet et celui de la sauvegarde de son intégrité, qui passe par la protection de l'objet. Pâris donne en premier lieu une représentation de deux objets collés puis il éprouve le besoin de les mettre dos contre dos : « *Moi je dirais deux personnes qui dansent non ? qui dansent serrées* ». Puis à l'enquête : « *Dansent dos contre dos et font ça avec les mains.* »

Ainsi, les résultats au Rorschach rendent également compte de la difficulté pour Pâris d'investir l'objet sans se sentir menacé.

Au TAT, lorsque Pâris est confronté à des contenus latents qui suscitent des scénarios relationnels, il semble être en incapacité de lier des représentations : « *Je pense que c'est un jeune enfant qui est à l'école et euh... Qui pense ou qui est puni (?) Il est assis, tout seul* » (P. 1). « *Alors là, je ne sais pas. Je n'ai même pas de mémoire en fait là. Non, je ne sais pas, j'ai pas d'imagination pour cette histoire* » (P. 2).

Puis, les planches à valeurs dépressives ainsi que celles aux contenus plus flous lui permettent de projeter plus facilement son angoisse interne prévalente : « *Je pense que c'est un enfant qui est un peu seul. (?) On s'occupe pas de lui. (?) Il le vit mal parce qu'il est pensif. Il a les mains croisées et plutôt énervé un peu* » (P. 13). Ainsi qu'à la planche 19 : « *je vois une maison mais un peu bizarre, j'ai l'impression une maison un peu abandonnée par des gens et même une maison atypique* ».

Des angoisses d'abandons génèrent des sentiments de solitude qui envahissent la psyché et entrave la possibilité d'investissements des autres. À la dernière planche du TAT, Pâris laisse émerger un double narcissique lui permettant de surmonter les angoisses qui l'assaillent : « *c'est un garçon ou une fille qui sont entiers en amitié et en amour et qui sont déçus de pas... D'être entourés d'un monde hypocrite et de gens qui peuvent manipuler. Ils sont seuls, tout le temps en train de penser, sans la moindre confiance en eux. Vu qu'ils se comprennent, ils se battent et ils essaient de remonter la pente, ils ont créé un caractère qu'ils n'avaient pas et c'est ça qui les a rendus plus fort* » (P. 16).

Pâris alterne entre des mouvements de dépendance puis d'auto-suffisance à l'égard des objets, ce qui rend compte de l'impasse à l'œuvre dans l'investissement objectal. Il alterne entre sa recherche de protection et d'étayage de l'objet et sa peur de la dépendance et du danger de l'objet à son encontre. Nous pouvons supposer que son geste suicidaire ait été, pour lui, une tentative de dépassement de cette impasse.

Nous comprenons par ses propos qu'il ne parvient pas à se situer par rapport à l'autre, ce qui engendre chez lui des affects massifs insupportables : « *bien sûr qu'ils me touchent, mais ça m'énerve en fait, c'est même pas qu'on me touche c'est que les gens ils sont... ils sont pas ouverts d'esprit, après les gens ils disent : « mais, ne me calcule pas » ou alors rentre dans leur jeu. Mais en fait, au bout d'un moment, une fois, deux fois, trois fois, quatre fois, enfin c'est pénible en fait* ». Ce propos traduit l'impasse relationnelle dans laquelle Pâris se trouve. Il ne peut conflictualiser la relation du fait de l'angoisse que l'objet engendre en lui.

Nous constatons que lorsque nous avons demandé à Pâris de nous expliquer ce qui l'a poussé à effectuer un geste suicidaire, il a pu mettre en lien ses ressentis avec son histoire. Le reste du temps, Pâris reste englué dans des inquiétudes narcissiques ou dans des ruminations d'inquiétudes objectales.

La faiblesse narcissique et l'achoppement de l'investissement objectal constaté chez Pâris témoignent de la répercussion du trauma de la défaillance parentale et du placement sur l'organisation psychique actuelle de Pâris. Les carences précoces et infantiles n'ont pas établi un moi suffisamment fort pour permettre la poussée vers l'investissement objectal inhérent au processus adolescent.

Hypothèse 3 : Les imagos parentaux apparaissent tyranniques

Lors de notre première rencontre, Pâris a raconté que sa mère a recherché à construire un lien avec lui mais qu'il l'a refusé : « *Je lui ai dit que je trouvais cela facile de revenir sans explications quoi. (...) Elle m'envoie des messages de temps et temps mais je ne réponds pas.* » La déception liée à la défaillance maternelle reste actuelle. Il semble que Pâris évite la relation pour se protéger d'une figure maternelle ayant déjà été destructrice. Il n'est pas encore en capacité d'investir sa mère comme un objet différencié à partir duquel il pourrait donner un sens à son abandon. Ainsi, il exprime sa colère face à l'abandon qui n'a pour lui aucun sens : « *Elle ne pouvait pas s'occuper de moi mais je trouve que c'est facile de dire ça. Enfin, c'est une réponse banale donc euh... Tu peux pas dire ça...* ».

Certaines réponses données au Rorschach et au TAT nous laissent supposer le type d'objet maternel internalisé par Pâris. C'est à la planche IX, susceptible de faire émerger des références maternelles précoces, selon les théoriciens de l'école de Paris (C. Chabert (1998), C. Azoulay (2001), M. Emmanuelli (2001)), qu'un imago archaïque est représenté par Pâris. Il apparaît sous les traits d'un visage de bonhomme à moitié feuillage et à moitié racine : « *un arbre, ou un parapluie, il est posé au milieu et là y'a des feuillages autour. Et l'orange on dirait un bonhomme qui sourit avec des yeux et une bouche.* » À l'enquête : « *Quelque chose est planté au milieu. Un parapluie ou un chapeau, sur la tête du bonhomme. (...). Avant d'être un visage c'est des racines pour moi, un truc qui dépasse sinon ça représente un visage* ». Cette réponse montre la construction d'un imago archaïque installé dans le moi. Il prend une place envahissante.

Au TAT, Pâris laisse entrevoir le poids de cet imago dans son psychisme. Il parvient à projeter sur la planche son impossibilité actuelle de différencier son moi de l'imago : « *Je pense que...*

Je ne sais pas... On dirait : elle une avocate et lui il se fait représenter et il culpabilise (?) Peut-être qu'au fond il sait qu'il a tort. (?) Elle a une robe d'avocat » (P. 6). Pâris figure le besoin d'être représenté par un objet. Le moi n'a pas suffisamment de consistance pour s'affirmer et assumer ce qui le fait culpabiliser. Il a recours à un objet pour nier cette culpabilité. Cependant, Pâris parvient à verbaliser le malaise dans lequel cette relation le place.

Nous observons ainsi un imago envahissant, dominateur qui continue à garder sous son joug le moi de Pâris : « *Je pense que ça c'est une dame qui regarde si tout est bien fermé. Je pense, je ne sais pas, elle regarde si elle n'a pas oublié quelque chose, elle regarde la pièce parce qu'elle a peut-être un souvenir qui est gravé en elle (?) mitigé le souvenir » (P. 5). L'imago vient empêcher la liaison entre les représentations et exerce un contrôle totalitaire sur la psyché. La fragilité narcissique est telle que le moi ne parvient pas à se différencier de l'imago.*

Nous faisons l'hypothèse que la faiblesse des objets internes a permis le développement d'un imago envahissant. Cet imago vient entraver l'investissement de nouveaux objets et ainsi bloquer le processus adolescent. Pourtant, il permet d'assurer un espace tiers qui assure une certaine adaptation à la réalité. Ainsi, Pâris semble rester encore sous le joug de cet imago. Pourtant, les ressentis de colère qu'il exprime envers la figure maternelle sont peut-être une tentative pour lui d'externaliser cet imago collant et étouffant.

Conclusion

Les tests et entretiens effectués par Pâris nous éclairent sur la répercussion de l'absence des parents sur la construction psychique. Le défaut d'investissement affectif d'une figure parentale pendant les premières années de sa vie et pendant son parcours de placement engendre aujourd'hui une fragilité narcissique venant entraver sa subjectivation. La gravité du passage à l'acte suicidaire témoigne de la massivité de sa souffrance et du vide interne qu'il ne parvient pas à combler. Lors des entretiens, Pâris a réussi à verbaliser la violence qu'est toujours pour lui l'absence de figures parentales.

La faillite narcissique s'observe au travers du désamour que Pâris a envers lui-même. La chirurgie esthétique semble être pour lui la seule issue possible lui permettant de retrouver le regard positif de ses pairs et d'alors se restaurer narcissiquement. Avec Pâris, nous avons souvent eu l'impression qu'il allait fuir et que nous devions faire en sorte de bien choisir nos mots pour ne pas le blesser. La perméabilité de ses enveloppes nous a conduite à faire preuve de contenance maternelle pour lui permettre d'oser investiguer son monde interne. Nous étions prévenue par ses éducateurs que Pâris avait tendance à éviter les rendez-vous et à être insaisissable, refuser de créer un lien potentiellement menaçant pour lui. Ainsi, nous avons développé notre fonction d'enveloppe et nous ne lui avons pas proposé de nous investir comme un objet relationnel durable, ce qui aurait été trop menaçant pour lui, il a donc pu s'agripper à nous et nous donner à voir de son monde interne.

Nous avons ainsi entrevu l'imgo dominateur dans son psychisme. C'est un objet interne qui hypnotise le moi et vient empêcher son autonomie, un objet interne envahissant qui entrave le processus de subjectivation. Cet imago interdit l'investissement d'autres objets en ravivant la blessure traumatique suscitée par l'abandon.

Cependant, il semble aussi permettre à Pâris de trouver dans cet objet un support à la constitution d'un espace psychique propre. Pâris, à défaut de pouvoir s'attacher à un autre, porteur de la construction du moi, se lie uniquement à cet objet interne qui vient lui suffire.

Pontos

Personnification de la mer chez les grecs, Pontos est issu de la parthénogénèse de sa mère, Gaïa, et est aussi son époux. Comme notre participant, Pontos n'a d'autre objet d'amour que sa mère.

Présentation et anamnèse

Pontos est âgé de douze ans. C'est un jeune adolescent de taille moyenne, replié sur lui-même, en plein bouleversement pubertaire. Ainsi, il semble mal à l'aise dans son corps qu'il ne maîtrise pas encore. Le teint clair, les yeux bleus, Pontos semble s'effacer lorsqu'il ne parle pas. Mais lorsque Pontos s'exprime, c'est par un débit de paroles très rapide. Son discours est d'autant plus difficile à comprendre qu'il est entrecoupé d'humour, de jeux de mots et de questionnements.

Avant la recherche, nous avons déjà rencontré Pontos dans le cadre de rencontres médiatisées et d'un travail de thérapie familiale. Deux ans plus tard, nous lui proposons de participer à la recherche et après quelques hésitations, il accepte. Il nous a été difficile d'éprouver un contre-transfert positif à l'égard de Pontos car il a alterné des mouvements d'alliance et de rejet envers nous.

Les entretiens ont été également éprouvants car Pontos évitait parfois nos questions par le recours à l'humour ou par des mouvements d'agitation et de déconcentration. Pourtant, à certains moments, les échanges ont été dynamiques et agréables. Nous avons eu l'impression que Pontos était désireux d'échanger avec nous mais que les questions sur son histoire et sa famille engendraient la mise en place de ses mécanismes de défense.

Pontos est placé depuis son plus jeune âge suite aux carences éducatives et à la violence conjugale présentes dans sa famille. Il a trois frères et deux sœurs. Ses frères aînés sont rentrés au domicile maternel à l'âge de 16 ans malgré l'interdiction judiciaire. Ses parents sont séparés

depuis peu (au moment des entretiens) et son père s'est remarié. Il voit chacun de ses parents deux fois par mois lors des week-ends. Pontos se décrit comme le favori de sa mère. Tout comme sa mère, il refuse d'accepter le placement. Ainsi, il ne s'autorise pas à investir les familles d'accueil qui le prennent en charge.

Hypothèse 1 : Le traumatisme des défaillances parentales fait irruption dans le psychisme lors de l'adolescence

Répétition de ruptures objectales

Nous observons que Pontos réitère les situations où il est rejeté ou abandonné par l'objet. Ainsi, il crée de manière répétée des situations où l'autre l'abandonne. Nous l'avons rencontré à un moment où il apprend son exclusion de sa famille d'accueil du fait des comportements d'insolence, de provocation et de rejet qu'il a mis en place. Les professionnels nous disent que Pontos a été dans plusieurs familles d'accueil dans lesquelles il n'a jamais défait ses valises. Ces répétitions de rupture font rejouer la situation d'abandon et de défaillance des figures parentales, et signent ainsi la compulsion de répétition du traumatisme de la défaillance parentale.

Nous avons également eu des difficultés pour développer un transfert positif vis-à-vis de Pontos du fait de sa tendance à détourner nos propos et à fuir l'investissement de la relation. Pontos fait émerger chez nous des affects d'agacement et d'irritation du fait de son attitude insouciant et d'évitement de la relation. Nous avons eu l'impression que Pontos cherchait à se protéger d'une relation qu'il ressentait comme une menace. Probablement que le fait de ne pas investir le lien avec nous lui garantissait de ne pas souffrir ensuite de l'arrêt de notre relation.

C'est également au TAT que nous observons l'évitement du lien objectal au travers des mises en scène répétées de la défaillance de l'objet. Ainsi, à la planche 12 BG, Pontos représente un objet qui s'avère à de multiples reprises défaillant ce qui génère une atteinte du moi : « *Il monte sur l'échelle et l'échelle tombe et il s'ouvre la tête et y'a un gros trou dans la tête (rires) et après il va à l'hôpital, il se fait recoudre, il a 7 points de suture. Et après, il retombe et il se refait mal, il re va à l'hôpital et il leur met trente points de suture parce qu'il est retombé. Il est*

dispensé de sport pendant trois semaines ». Pontos semble bloqué dans une impasse moïque du fait de la défaillance perpétuelle de l'objet envers le sujet. Il lutte contre cette défaillance par des mouvements mégalomaniques ou de fusion avec l'objet.

Nous avons également pu constater que Pontos se confronte de manière répétée à des situations extrêmes où il teste ses limites. Ainsi, il dit apprécier la vitesse et se montre intéressé par le domaine des voitures de course, des motos, des quads. Il raconte à plusieurs reprises, avec jouissance, s'être trouvé dans des situations où son corps a subi une souffrance. Par exemple, il nous dit avec fierté avoir été récupérer un ballon dans les orties ou avoir eu un accident de quad « *sans avoir mal* ». Au TAT, Pontos invente, à plusieurs reprises, des scénarios où le sujet se blesse ou chute : « *C'était des géants qui habitent dessus, un jour, y'a un géant qui tombe des nuages et là, ils se font bobo, ils font « ouin »* ». Nous constatons qu'au travers de ses confrontations répétées à des situations mettant à mal le corps, Pontos revit des situations de douleurs intenses. Nous faisons l'hypothèse que ces recherches de situations masochistes sont une manière pour lui de rejouer les excitations pulsionnelles issues du traumatisme relationnel précoce dans le but de pouvoir les élaborer. Nous supposons aussi que ces expériences répétées de confrontation à la souffrance lui permettent de s'approprier ses nouvelles capacités corporelles.

Désorganisation psychique

Le temps de l'adolescence semble mettre à mal l'organisation de Pontos : en effet, il montre une difficulté à se contenir face aux désorganisations internes et externes auxquelles il est confronté. Nous observons au travers de la confusion psychique présentée par Pontos que la pression interne, sensorielle et corporelle freine la liaison des processus psychiques. Ainsi, les entretiens effectués avec Pontos sont difficiles du fait de l'irruption dans son discours de nombreux procédés hypomaniaques pour éviter le travail de représentation, comme les jeux de mots, les traits d'humour, l'ironie. Par exemple, lorsque nous lui disons : « *Tu emploies peu de mots mais c'est très clair*. Il répond : « *et même c'est très foncé (rires), il faut raconter quoi ?* ». Ou bien : « *Il fait quoi dans la vie James ? [...]* Il répond : « *Il joue au basket. C'est Levron James (rires)* ». L'impact de la défaillance parentale et de la situation de placement et de

séparation familiale sur la construction de barrières pare-excitantes s'observe au vu du défaut de ressources internes constaté chez Pontos.

De même, nous constatons chez lui un évitement du monde interne renforcé par une hypersensibilité au monde externe. Ainsi, Pontos est rapidement déconcentré par les bruits environnants et les jeux de lumière dans la pièce. Cet appui sur la réalité externe témoigne de la faiblesse des contenants de pensée de Pontos. Probablement ceux-ci n'ont pas pu se construire de manière suffisamment solide du fait des vécus multiples d'insécurité. Pour Baranès (1992) : « *l'investissement du réel, l'agrippement addictif aux perceptions deviennent simultanément et le moyen d'une représentation primitive, antitraumatique (Jeammet, Botella), et un moyen de fuir le fantasme ; l'acte est devenu l'externalisation ordinaire d'un scénario fantasmatique dénié par le sujet* » (p. 1037). Pontos utilise massivement des mécanismes de défense d'inhibition et anti-depressifs (ironie, pirouettes, virevoltes). Or, ces mécanismes ont engendré des comportements inadaptés qui ont amené l'équipe éducative à s'interroger sur une déficience. Des tests psychométriques ont renseigné sur la particularité du fonctionnement psychique de Pontos en mettant en évidence une bonne mémoire de travail (QI IMT = 97) et un résultat supérieur à la moyenne en vitesse de traitement (QI IVT = 123). Cela nous amène à penser que la rapidité du débit langagier de Pontos est un moyen pour lui de contrôler en les détournant les irruptions pulsionnelles qui l'assaillent. Il est probable que ce mécanisme permette à Pontos de contenir les fantasmes et angoisses émergents.

Pontos se dégage des affects douloureux grâce au recours à ces procédés ; cependant cela ne permet pas de donner du sens à son histoire. Ainsi, lorsque nous l'interrogeons sur les motifs de ses placements, Pontos ne parvient que faiblement à se les représenter : « *À cause des fêtes qu'on faisait avant. (...) Je ne sais pas. Elles sont bizarres les fêtes (dit tout bas).* » Pontos parvient à expliquer les causes de son premier placement mais pas celles du placement actuel.

Les résultats aux tests du Rorschach et du TAT rendent également compte de la fragilité des limites de Pontos. Les représentations qu'il donne résonnent avec le contenu latent des planches. Pourtant, Pontos ne parvient pas à secondariser les conflits intrapsychiques. Il semble que les processus primaires ne soient pas contenus malgré sa tentative d'inhibition. Ainsi, à la planche II, le rouge fait émerger des représentations crues : « *On dirait c'est des cochons, avec leur nez, qui se font un bisou on dirait. On dirait ils ont du sang aussi. Je vois plus rien moi. Ah*

des oreilles aussi, des oreilles, et des pattes et des yeux et un nez. » Et à l'enquête : « Du rouge sur leur tête et sur leur corps, on dirait ils saignent ».

Afin de ne pas être débordé par les processus primaires, Pontos utilise l'évitement défensif par l'inhibition et par la centration sur les détails, sur des faits annexes.

Sur plusieurs planches, Pontos est en difficulté pour rassembler ses perceptions en une représentation stable. Ainsi, à la planche IV : *« Waw ! Il a un nez, des oreilles, des pattes, un truc sur la tête, je ne sais pas c'est quoi. »* Et à l'enquête : *« J'avais dit un chien ? un chien avec des oreilles, une trompe [phallus] et des cornes, on dirait il a un hérisson sur la tête ».*

Au TAT, certains contenus latents viennent déborder Pontos. Il utilise alors des procédés hypomaniaques (ironie, virevolte, pirouette, changement d'identifications) ainsi qu'un recours à la réalité externe pour ne pas se laisser happer par les angoisses que suscitent en lui les planches. Ainsi, à la planche 3 BM, alors que Pontos fait face à des représentations dépressives, il est envahi par des fantasmes mortifères : *« Y'a une dame qui est sortie de la danse et elle s'est foulée la cheville, il y avait quelqu'un derrière, c'était un méchant, il lui tirait dessus et elle est tombée par terre dans les vestiaires et y'a pleins de gens qui « non, non, non ». (?) elle est morte ».* De nombreuses craquées verbales et une désorganisation du discours témoignent de l'effraction de l'appareil psychique.

Pontos est rapidement envahi par le matériel et ne parvient pas à contenir les débordements projectifs. Lorsque les défenses par l'inhibition et les procédés antidépressifs ne tiennent plus, de fortes angoisses d'anéantissement et d'abandon le submergent. À la planche 13, il les contourne par un retournement du moi vers une position mégalomaniacale : *« C'est un petit garçon qui est dans sa petite maison et il a perdu ses parents. Il est triste, il vit tout seul (...) il se fait inonder d'eau partout (...) y'a pleins de trucs qui viennent l'attaquer (...) il mange tout le monde et à la fin il devient une chauve-souris parce qu'il s'est marié avec une chauve-souris. »*

Les représentations fragmentées, les associations courtes, les difficultés de liens rendent compte de la désorganisation psychique dans laquelle Pontos se trouve. Nous constatons ainsi que les remaniements pubertaires génèrent une désorganisation massive accentuée par la fragilité de ses processus de pensée.

Hypothèse 2 : La défaillance parentale et le placement engendrent des faillites dans la construction narcissique et objectale

Faillites narcissiques

Pontos marche avec le dos très courbé et, lorsqu'il s'assoit, son corps s'avachit sur la chaise qu'il occupe. Il apparaît ainsi plus petit qu'il ne l'est réellement. Son regard est fuyant et il se positionne en s'orientant toujours de façon à ne pas être face à nous. Pontos nous donne l'impression qu'il peut partir de manière soudaine. Pendant les entretiens, les silences génèrent de l'anxiété chez lui qu'il compense par des mouvements maniaques. Il utilise à de nombreuses reprises des procédés de discours d'idéalisations narcissiques qui rendent compte d'une tentative d'affirmation de soi : « *Je connais même plein de motos. (...) Et je connais même une personne qui fait de la voiture. (...) J'ai foncé dans le grillage et même j'ai cassé le grillage. (...) j'aime pas les Citroën, moi je préfère les Ferrari, j'en ai vu une en plus. (...) Il me tire dessus : je saute par-dessus la balle* ». Pontos nous donne l'impression de vouloir pallier ses faillites narcissiques en donnant une image de lui puissante et forte.

Nous remarquons également que Pontos ne supporte pas les critiques qui lui sont faites. Ainsi, il évoque avoir très mal supporté une scène à l'Aide sociale à l'enfance où son référent l'a repris du fait de son attitude incorrecte. Plusieurs mois après cet événement, Pontos manifeste toujours sa colère et son sentiment d'injustice. Nous supposons que les critiques de son référent l'ont atteint car il n'a pas assez de ressources narcissiques pour supporter l'investissement négatif de l'autre.

La faiblesse des assises narcissiques s'observe également aux tests projectifs. Au Rorschach, les représentations données sont fragmentées. Il ne parvient pas à s'appuyer sur l'axe médian des planches pour favoriser l'émergence de représentations intègres. Il semble qu'il n'ait pas encore construit un schéma corporel suffisamment solide sur lequel s'appuyer pour faire émerger des images intègres. Par exemple, à la planche IV : « *waw ! Il a un nez, des oreilles, des pattes, un truc sur la tête, je ne sais pas c'est quoi* ». L'insuffisance du narcissisme s'examine aussi au travers de la symbolique de fragilité donnée aux planches compactes. À la

planche I, Pontos représente un « *bébé cerf* », à la planche IV « *un chien avec un hérisson sur la tête* » et à la planche V : « *un papillon* ».

La fragilité des limites témoigne également des faillites narcissiques. Elle est observable aux travers de l'alternance entre les réponses de bonnes et de mauvaises qualités formelles. Pontos ne parvient pas à endiguer les forces pulsionnelles lorsque les contenus latents des planches résonnent avec ses points de fragilité. Alors, certaines réponses ne sont pas adaptées à la réalité perceptive. À la planche IX, par exemple, le mélange des couleurs et la résonance à des contenus latents susceptibles de faire émerger des représentations maternelles archaïques génèrent des réponses éloignées d'une réalité perceptive : « *Un cerf. Un chevalier sur un hippopotame. Un éléphant en dessous. Une lune (qu'il touche)* ». Pontos fait part de représentations dont les limites alternent entre une grande perméabilité (*crapauds, grenouille, bébé*) et celles qui, au contraire, sont nanties de membranes protectrices (*hérisson, scorpion, crabes*).

Nous constatons que la fragilité narcissique de Pontos empêche le choix identificatoire. Il ne peut pas donner de représentations traduisant son identification au sexe masculin. Ainsi, à la planche III, où selon les auteurs de l'École de Paris, chaque sujet peut percevoir l'identification secondaire de son choix, Pontos nous dit : « *Et des talons, y'a quelqu'un qui a des talons. Et des jambes et un corps et une tête et un cou, c'est con* ». Il ne s'engage pas dans un choix identificatoire.

Au TAT, la planche 1 teste la capacité du sujet à reconnaître l'impuissance fonctionnelle de l'enfant. Or, Pontos dénie cette immaturité et verbalise un fantasme de toute puissance : « *Il était une fois un petit garçon qui regardait son violon. (...) Il va jouer devant plein de gens* ». Également à la planche 2, l'enfant est placé en rivalité avec la figure paternelle et il est préféré par la mère. Ces réponses rendent compte de l'incapacité actuelle de Pontos à dépasser les conflits œdipiens du fait notamment de sa fragilité narcissique. Par ailleurs, lors des récits mis en scène, le sujet est représenté souvent comme fragile face à un objet destructeur.

Ainsi, nous pouvons constater que le vécu de placement n'a pas permis la restauration des assises narcissiques et vient entraver la subjectivation du fait de l'incapacité à subir de nouvelles atteintes du moi.

Faillites objectales

Pontos, lors des entretiens, n'évoque aucune relation extra-familiale. Il semble n'avoir de relation ni amicale, ni amoureuse. Il ne décrit aucune attache avec ses assistants familiaux. Les seuls objets qu'il investit sont sa fratrie, ses parents et les animaux : « *Je veux travailler avec des animaux (...) J'aime bien les animaux (...) On leur donne à manger en plus, j'aime bien donner à manger aux animaux* ». Lors des entretiens, nous constatons que Pontos s'identifie aux différents membres de sa famille et rejette les objets qui n'en font pas partie. Il semble ne pas être encore en capacité d'aller vers de nouveaux objets d'amour.

Nous constatons également cette entrave à l'investissement objectal au test du Rorschach. Les représentations de relations génèrent un afflux pulsionnel que Pontos ne parvient à contenir. Par exemple, à la planche II : « *What ? C'est quoi ? On dirait c'est des cochons, avec leur nez, qui se font un bisou on dirait. On dirait, ils ont du sang aussi. Je vois plus rien moi, ah des oreilles aussi, des oreilles, et des pattes et des yeux et un nez.* ». Dans les planches suivantes, Pontos, par un mouvement défensif, gèle tout mouvement relationnel entre les objets : « *On dirait des BD de Titeuf, là Nadia et là Titeuf. Ils ont une crête chacun, ils sont sur une statue* ». La représentation d'une statue, par définition immobile, lui permet d'éviter les émergences pulsionnelles.

Pourtant, Pontos est très sensible à son environnement, comme en témoigne l'augmentation du nombre de réponses aux planches pastel. La mauvaise qualité formelle des représentations données témoigne de l'effraction pulsionnelle générée par les couleurs pastel. Le système de pare-excitation se trouve submergé et Pontos ne parvient pas à s'adapter au changement.

À la planche X, où le moment de la séparation avec le clinicien se rapproche, Pontos donne de multiples réponses qui n'ont aucune cohérence les unes entre les autres. Les représentations sont éparses et sans fil logique : « *On dirait un crabe et une bête qu'a des yeux et une bouche dans le noir et on dirait qu'il y a des serpents dans des oiseaux, un petit cochon orange, il a un nez, une trompe et des personnes qui se tiennent la main et là on dirait que c'est un cheval de mer qui tient les bonhommes et les crabes* ». Il semble que l'angoisse de la séparation avec l'objet vienne désorganiser Pontos.

La majorité des représentations ne sont pas perçues en relation, ce qui rend compte de l'évitement de la confrontation objectale. Nous pouvons constater, au vu du nombre de représentations fragmentées, que l'objet est encore mal différencié pour Pontos et qu'il génère chez lui des débordements pulsionnels. Le TAT nous éclaire davantage sur la nature des angoisses que fait émerger la représentation d'un objet.

L'objet, dans de nombreux récits du TAT, attaque le sujet : « *Y'a une dame qui est sortie de la danse et elle s'est foulée la cheville, il y avait quelqu'un derrière, c'était un méchant, il lui tirait dessus et elle est tombée par terre dans les vestiaires* » (Planche 3 BM). Lorsqu'il n'est pas représenté dans une valence agressive, l'objet est un double narcissique avec lequel le sujet fait fusion. Ainsi, à la planche 4 : « *C'est deux jeunes personnes, une dame et un monsieur, y'a un mariage ou quoi ? (regarde à l'extérieur) entre 20 ans et 30 ans, que la dame dit « Veux-tu sortir avec moi ? » au monsieur, et après ils se marient et eurent beaucoup d'enfants* ».

Par ailleurs, Pontos peut livrer des récits où le conflit séparation/individuation est mis à l'épreuve sans pour autant se dégager de cette problématique. Ainsi, à la planche 6 BM, Pontos représente le scénario dramatique d'un adolescent dont le départ est suivi de la mort de la figure d'attachement : « *Là, il dit « mamie, est ce que je peux aller dormir chez un pote ? Et elle dit « oui, tu restes comme tu veux s'il est d'accord » et après je dis, il dit « je reviens bientôt, dans 2 jours, trois jours ». Et après, voilà, il revient et sa... il trouve une petite copine et voilà, ils se marièrent et eurent beaucoup d'enfants* ». Nous pouvons constater que la confrontation à ces contenus latents fait émerger des angoisses d'abandon que Pontos ne parvient à verbaliser. Pontos s'identifie au personnage central et donne à voir l'impasse subjective dans laquelle il se trouve : oser la subjectivation, c'est perdre l'autre. La fragilité narcissique de Pontos l'amène à convoquer ensuite, pour se dégager des angoisses d'abandon, des objets qui prennent une fonction de réassurance narcissique.

C'est à la planche 13 B que nous observons la désorganisation provoquée par l'angoisse d'abandon sur la pensée. Lorsque Pontos parvient à la verbaliser, il ne peut ensuite endiguer les angoisses d'anéantissement qui y sont corrélées. C'est seulement en ayant recours à des procédés primaires, mégalomaniaques et narcissiques, qu'il parvient à se dégager de ces angoisses : « *C'est un petit garçon qui est dans sa petite maison et il a perdu ses parents. Il est triste, il vit tout seul, il habite en Inde et là il se fait inonder d'eau partout, là y'a plein de poules, plein d'animaux, y'a plein de trucs qui viennent l'attaquer mais le petit ce n'est pas un*

petit garçon c'est un loup garou il mange tout le monde et à la fin il devient une chauve-souris parce qu'il s'est marié avec une chauve-souris ».

Ainsi, nous constatons que l'investissement objectal engage Pontos dans son intégrité. Parfois attaquant, d'autre fois protecteur, l'objet ne peut être investi comme un tiers différencié. La fragilité des limites de Pontos l'assujettit au bon vouloir de l'objet.

La défaillance de l'objet primaire n'a pas permis la constitution d'un moi suffisamment solide pour permettre à Pontos de se différencier de l'objet. L'objet, lorsqu'il est investi dans une valence positive, semble avoir la même fonction que celle qu'il a pour le bébé, c'est-à-dire une fonction miroir et pare-excitante permettant d'apaiser le sujet grâce à sa présence. Il semble que Pontos n'a pas pu se construire des objets internes suffisamment structurants pour supporter les pertes du processus adolescent. Il revit le trauma de la détresse infantile.

Hypothèse 3 : Les imagos parentaux apparaissent tyranniques

Pontos se décrit comme le « petit chouchou » de sa mère. Il a été placé dès sa naissance dans une famille d'accueil. Pourtant, il n'a jamais investi ses familles d'accueil et a toujours gardé une valise prête pour partir de chez eux. Nous constatons qu'une emprise maternelle s'est construite au fil des années malgré la faiblesse des temps d'hébergements au domicile parental. D'ailleurs, lorsque nous demandons à Pontos le vœu qu'il souhaiterait réaliser, il nous dit : « *Que je retourne chez ma mère, que j'arrête ce placement et voilà* ». Pontos ne comprend pas les motifs de son placement actuel et adopte le même discours que celui de ses parents. Il banalise les actes de négligences et de violences parentales qu'il a subis lorsqu'il était enfant. Pour lui, l'essentiel semble être l'investissement de sa mère à son égard, que celui-ci soit bienveillant ou pas. Il reste dans un amour inconditionnel à son égard. Ainsi, lorsque nous l'interrogeons sur la manière dont il comprend le rejet de son frère à l'égard de sa mère, Pontos montre qu'il n'a pas la même rancœur que son frère face aux difficultés de sa mère : « *elle ne lui achète pas son téléphone je pense. (...) Mais moi, je ne lui en veux pas. Je sais, elle a pas les besoins* ». Le lapsus révélateur qu'il fait en confondant les mots « moyen » et « besoin » permet de poser l'hypothèse que Pontos est conscient de la défaillance tant financière qu'affective de sa mère.

Pontos reste dans un désir idéal de retour au domicile familial. Il nie la réalité de la séparation parentale et semble toujours dans l'illusion de pouvoir rattraper les années de séparation. Nous constatons ce déni de réalité à la planche 16 du TAT : Pontos inscrit sur le blanc de la planche son fantasme de famille idéale : « *Et toute la famille s'aimait. Les enfants sont placés, ils vont voir le juge, ils parlent, dans 18 ans on va peut-être retourner chez nos parents ou vivre quelque part d'autre* ».

Les tests projectifs sont aussi révélateurs de l'envahissement de l'imgo maternel dans le psychisme de Pontos. Au Rorschach, les auteurs de l'école de Paris, (C. Chabert (1998), C. Azoulay (2001), M. Emmanuelli (2001)), pense que la planche I fait résonner le modèle relationnel construit de l'interaction précoce avec la mère. Or, la première représentation donnée par Pontos est celle d'un bébé cerf. Cette réponse émerge difficilement et engendre une désorganisation chez Pontos : « *Je dois dire quoi ? c'est peint ou c'est pas peint ? On dirait une tête. On dirait y'a des cornes et des yeux et un nez aussi on dirait qu'il a une bouche. On dirait que c'est un renard ou un bébé cerf, là c'est des cornes. On écrit vite, mon prof de SVT il nous regarde et nous on écrit. Je vois des oreilles* ». Cette représentation est porteuse d'une symbolique particulière qui met en scène un sujet immature et dépendant (le bébé), affilié à un imago parental puissant, voir menaçant (le cerf). Pontos parvient à se récupérer grâce à une identification projective au clinicien. Nous observons devant cette planche la projection d'un soi immature et infantile face à un objet menaçant (par ses attributs).

Par ailleurs, Pontos se désorganise également à la planche IV qui, selon les auteurs de l'école de Paris, (C. Chabert (1998), C. Azoulay (2001), M. Emmanuelli (2001)), peut également faire émerger chez les sujets des représentations de l'imgo interne. L'objet apparaît fragmenté, hybride, étrange, nanti d'attributs phalliques massifs : « *waw ! Il a un nez, des oreilles, des pattes, un truc sur la tête, je ne sais pas c'est quoi* ». Et à l'enquête : « *J'avais dit un chien ? un chien avec des oreilles, une trompe et des cornes, on dirait il a un hérisson sur la tête. Tête de chien avec pattes et oreilles* ». Lors de l'enquête, Pontos donne une représentation additionnelle au symbolisme délétère : « *un scorpion* ». À cette planche, l'imgo apparaît dans toute sa dangerosité. Il prend plusieurs facettes que Pontos identifie difficilement.

Enfin, à la planche IX, planche qui peut aussi venir faire émerger des représentations de l'imgo maternel archaïque, selon les auteurs de l'École de Paris, (C. Chabert (1998), C. Azoulay (2001), M. Emmanuelli (2001)), les réponses données sont porteuses d'une symbolique de

puissance, de dangerosité, face à laquelle le sujet ne peut qu'être écrasé : « *On dirait, c'est un cerf, En dessous il y a un chevalier sur un hippopotame, Et là on dirait c'est un éléphant en dessous* ».

Ainsi, ces trois planches reflètent la présence d'un imago porteur d'une pulsionnalité agressive et dangereuse. Les représentations données de l'imago renvoient à un registre d'animaux dangereux. Nous pensons que face à un imago d'une telle massivité, Pontos peut difficilement faire le choix de s'en dégager pour investir de nouveaux objets d'amour.

Au TAT, nous observons également l'influence de cet imago sur les processus de pensée. À la planche 1, le contenu latent confronte Pontos à son statut d'immaturité. Pontos réagit alors en convoquant l'imago pour trouver un soutien et un étayage : « *il rêve couché sur... ah non, ça me fait penser au petit qui joue dans Calogero, il rêve couché sur un parking dans les bras de sa mère* ». Ce mouvement de régression lui permet ensuite de dénier l'immaturité du petit garçon de la planche dans un mouvement mégalomaniaque : « *il regarde son violon... il et fait ça (imite la posture) il va jouer devant plein de gens.* » Il est probable que l'appel à l'imago engendre la promiscuité avec des fantasmes incestueux œdipiens, ce qui provoque le déni de la perception du contenu latent.

Dans les planches suivantes, où sont représentées des femmes d'âge mûr, Pontos met en scène un imago maternel tout puissant, peu réceptif au cadre de la loi, faisant régner la terreur. Les récits sont porteurs d'étrangeté et il y plane en toile de fond la menace d'un monstre dévorant et assassin. Ainsi, à la planche 5, l'imago est intrusif : « *C'est une dame qui ouvre la porte de chez quelqu'un et qui rentre manger tous les trucs qu'ils ont* » et à la planche 11, l'imago apparaît cruel et sans pitié : « *y'a des oiseaux (...) qui boivent de l'eau (...) ils ont très chaud et sautent dans la rivière et ils saignent (...) le dragon, il arrive et il va les manger* ».

Nous observons ainsi, grâce à l'analyse des entretiens et tests de Pontos, que l'imago domine sa psyché. Son caractère massif et dangereux semble susciter une telle fascination chez Pontos qu'il ne peut investir d'autres objets. L'imago garde ainsi, sous son joug, le moi fragile et insécurisé de Pontos.

Conclusion

Pontos est l'un des participants les plus jeunes de notre recherche. Âgé de douze ans, il est assailli par les bouillons pulsionnels du pubertaire et en proie à des angoisses massives d'abandon et d'anéantissement.

Notre première hypothèse s'est vérifiée car nous avons constaté les effets du traumatisme précoce au travers de la répétition des mouvements de rupture avec l'objet et de l'intériorisation d'un objet primaire défaillant. De même, nous avons observé la détresse que la rencontre avec l'objet engendrait chez Pontos. Les processus de pensée sont désorganisés du fait de l'incapacité de liaison pulsionnelle.

Le traumatisme de la défaillance parentale et de la situation de placement aggrave les bouleversements psychiques provoqués par le pubertaire. Pontos met en place des mécanismes de défense massifs tels que l'identification à l'agresseur, le clivage, l'identification projective pour lutter contre l'effraction pulsionnelle. Ses ressources internes défensives ne sont pas suffisantes pour endiguer les angoisses. Ainsi, Pontos, lors des entretiens, peine à investir la relation, élaborer les questionnements ou mettre donner un sens à son histoire.

Notre seconde hypothèse est également vérifiée car nous observons la faillite actuelle de l'investissement narcissique et objectal. Le narcissisme est défaillant et ne peut supporter de nouvelles pertes, ce qui entrave les mouvements de séparation du processus adolescent. Pontos utilise des défenses mégalomaniaques pour compenser sa faiblesse narcissique. Il utilise également l'évitement, l'humour et l'ironie pour ne pas entrer en relation et limiter la rencontre avec l'objet. Celle-ci est menaçante pour Pontos car l'objet vient l'attaquer sans qu'il ne puisse s'en défendre. Le moi, mutilé du fait des traumatismes primaires, recherche l'étayage de l'objet et non le commerce avec lui.

Notre dernière hypothèse est également validée dans le cas de Pontos : les épreuves projectives lui ont permis de représenter l'imgo archaïque qui gouverne sa psyché. Cet imago a une emprise sur Pontos et il apparaît à la fois protecteur et menaçant. Il vient entraver la subjectivation car il menace le moi. Pontos a intériorisé un objet primaire défaillant qui ne permet pas le travail psychique mais qui vient, au contraire, le sidérer.

Achille

Selon la mythologie grecque, la mère d'Achille l'a plongé dans le fleuve des enfers pour qu'il devienne invincible. Mais son talon, par lequel elle le tenait, n'a pas été immergé ce qui le rend vulnérable. Beau, valeureux, glorieux, il succombe pourtant du fait de cette négligence maternelle. Notre participant nous a fait penser à ce mythe par la bravoure et la force qu'il a pu exprimer.

Présentation et anamnèse

Achille est un jeune garçon âgé de douze ans, plutôt petit pour son âge. Les cheveux châtain, les yeux noisette, le teint légèrement hâlé, Achille dégage une certaine maturité. Il est très calme et d'un tempérament tranquille. Il est en classe de cinquième et investit moyennement sa scolarité. Il voudrait devenir pâtissier, éducateur ou pilote de ligne. Nous ne connaissions pas Achille avant la recherche. Il a accepté de participer sans grande motivation mais a bien investi la relation.

Lors des entretiens et de la passation des tests, il se dégage d'Achille une tristesse et une impression de solitude. Cela a suscité en nous une attitude assez maternante avec l'envie de le soutenir et de lui apporter un renfort narcissique. Il nous a même été difficile de ne pas intervenir, après la recherche, dans le suivi de ce jeune.

Achille est respectueux et poli dans la relation. Il s'exprime de manière assez concise mais parvient à faire part de ses éprouvés affectifs, ce qui rend les entretiens agréables. Il ne semble pas méfiant par rapport à nous et investit la relation de manière positive et dynamique. Il est en capacité de verbaliser la souffrance liée au manque et à l'absence de ses parents. Cependant, il donne l'impression de n'avoir aucune confiance en lui, de n'être attaché à personne et de n'avoir personne attaché à lui.

Achille a vécu pendant sept ans dans une famille d'accueil. Il est ensuite retourné vivre un an chez son père. La violence et le rejet de celui-ci ont conduit à un nouveau placement en foyer. Puis, la perspective de placement devenant à nouveau pérenne, Achille a été orienté dans une nouvelle famille d'accueil. Il y est accueilli avec quatre autres enfants de son âge.

Achille a des contacts très sporadiques avec sa mère qui a une maladie psychique lourde. Il ne parvient pas à expliquer la pathologie de sa mère et semble inquiet pour elle. Il ne voit plus son père car celui-ci le rejette. Bien que des hébergements réguliers aient eu lieu pendant son enfance, le lien a été rompu lorsqu'Achille a demandé à voir son père selon des modalités plus fréquentes mais plus courtes. Il semble que l'adhésion d'Achille à la mesure de placement ait engendré chez son père une blessure narcissique suffisamment forte pour qu'il en vienne à rompre leur lien. Ainsi, Achille se décrit comme sans attache.

Hypothèse 1 : Le traumatisme des défaillances parentales ne fait pas irruption dans le psychisme

Solidité du pare-excitant

Bien qu'Achille soit inhibé lors des entretiens, nous avons constaté qu'il parvient à se représenter son histoire et à y associer son vécu. Il répond à nos questionnements en prenant le temps d'y réfléchir et d'élaborer ses réponses sans être débordé par des mouvements pulsionnels.

Achille évoque un parcours de placement marqué par plusieurs ruptures affectives successives dont il n'est pas à l'origine. Tout d'abord, lorsqu'il était bébé, l'instabilité psychique maternelle et la violence paternelle ont conduit à son placement. Il raconte avoir été dans une première famille d'accueil puis un bref retour chez son père est venu casser le lien créé avec cette famille. Achille fait part de la souffrance générée par cette deuxième rupture affective dans son histoire : « *Ils m'ont gardé sept ans du coup, j'ai tissé des liens forts, euh... Je les considérais un peu comme mes vrais parents même si mon père il acceptait pas trop ça* ».

Depuis, ses deux parents ne sont plus en lien avec lui. Après ce deuxième abandon, Achille a été accueilli dans une nouvelle famille d'accueil avec laquelle il n'a pas pu construire de lien d'attachement fort. Ainsi, il ne nomme pas ses assistants familiaux dans la liste des personnes importantes pour lui (dont font partie les premiers). Cependant, il y est accueilli depuis plusieurs années et semble investir positivement cette famille d'accueil.

Par ailleurs, Achille évoque des relations amicales et amoureuses qui semblent lui apporter une satisfaction. Il parvient à investir ces liens de manière durable et le fait d'en parler l'éveille et le stimule. La relation d'objet paraît donc possible.

Nous constatons qu'Achille est en capacité d'opérer des liaisons psychiques concernant l'abandon dont il est victime. Lorsqu'il élabore autour de ses éprouvés subjectifs, il parvient à évacuer les affects de tristesse en les liant aux pertes qui y sont associées. Ainsi, il peut nous dire : « *Peut-être il ne m'aime pas mais moi je les aime bien.* »

Lors des entretiens, Achille élabore son histoire et fait part de son vécu de l'abandon paternel et maternel. Ainsi, il parvient à décrire l'immaturité de son père, qui n'a pas été en capacité de se remettre en question, et la maladie de sa mère, qui l'entrave dans ses compétences maternelles. Achille paraît avoir bien identifié les freins de ses parents.

Il est également en mesure de témoigner de la douleur qu'il ressent de cette séparation, tout en se différenciant de ses parents. Il nous explique ainsi, concernant la tristesse qu'il a du fait de l'absence de ses parents : « *je la garde pour moi et si on m'attaque sur des sujets sensibles ça va moins me vexer parce que je me dis euh... je m'en fous. Et aussi, je ne sais pas, je ne sais pas comment dire, je le garde pour moi, c'est comme un truc... Et aussi, je peux le sortir et du coup après ça va me faire du bien.* » Achille contient cette douleur et parvient à la sublimer en ressource narcissique.

L'analyse du Rorschach permet également de constater que les processus de pensée sont utilisés, malgré une inhibition. Ainsi, les facteurs de socialisation donnent à voir la capacité d'investissement de la réalité externe. En effet, bien que le F % et le F + % soient inférieurs à la norme, les facteurs élargis, le nombre de banalités et de représentations humaines et animales rendent compte de la capacité d'adaptation d'Achille.

Achille emploie de nombreuses G élaborés ce qui témoigne de sa capacité à construire une réflexion permettant un traitement des conflits et un aménagement défensif. Achille montre une créativité qui reflète son dynamisme interne. Nous remarquons que lorsqu'Achille est mis à mal du fait de l'intensité pulsionnelle, il utilise le traitement par le détail comme défense. Aussi, il parvient à se défendre par l'utilisation de kinesthésies humaines pour mettre à distance le conflit intrapsychique.

Bien que ces éléments reflètent une efficacité des processus de pensée, une impression de contention des mouvements internes demeure. En effet, le protocole est inhibé, l'implication personnelle d'Achille est difficile tant au spontané qu'à l'enquête, ses réponses sont laconiques et les nombreux retournements rendent compte de la tentative de contrôle d'Achille sur le matériel. De même, la force du pulsionnel s'observe au travers des chocs et des remarques et commentaires d'Achille sur le matériel. Les kinesthésies mineures nombreuses ainsi que les déterminants sensoriels signent aussi la force du monde interne sur les processus de pensée.

Ainsi, une certaine inhibition intellectuelle rend compte de l'intensité du conflit intrapsychique à l'œuvre ; cependant, Achille parvient à investir la pensée de manière adaptée.

Ces éléments viennent contredire notre première hypothèse car nous constatons qu'Achille parvient à endiguer les forces pulsionnelles issues du traumatisme précoce.

Absence de compulsion de répétition

Nous n'avons pas constaté de mouvements répétitifs à l'œuvre.

Hypothèse 2 : La défaillance parentale et le placement engendrent des faillites dans leur construction narcissique et objectale

Faillites narcissiques

Un fatalisme important se dégage de l'attitude et du discours d'Achille. Il semble résigné par sa condition d'enfant placé. Lorsque nous lui demandons quels étaient les personnes sur lesquelles il pouvait compter, il répond : « *personne* ». Achille parvient à élaborer sur les objets provoquant cette tristesse. Il l'associe à sa situation d'abandon et d'absence parentale : « *Faut essayer d'en faire une force et si on y arrive pas, ben c'est pas grave. (...) Comme je les vois pas souvent, dès fois quand je pense à eux des fois ça me remotive* ».

Malgré ses ressources psychiques, Achille est traversé par des angoisses narcissiques massives lors desquelles il pense ne pas pouvoir être aimé. De ce fait, il est certain de susciter chez l'autre

l'agacement et le rejet. Il nous dit par exemple ne pas oser interpellier son professeur, de peur d'être mal perçu : « *Quand je trouve quelque chose de pas logique, et bah je sais pas, je trouve pas ça normal. Et du coup, après, je laisse, soit je soule trop la prof en lui demandant trop de questions ou soit je ne pose même pas de questions* ».

Des affects dépressifs s'observent. Achille semble détaché, fatigué, ennuyé. Ses résultats scolaires chutent et il semble se laisser aller à la passivité. Il décrit passer beaucoup de temps à dormir et semble trouver dans cette régression un plaisir libidinal : « *la journée dans mon lit (...) je dors, je savoure (...) Au chaud. C'est bien* ».

Lors du TAT, à la planche 16, Achille exprime le sentiment d'inconsistance qu'il ressent : « *C'est une personne qui est invisible, personne ne la voit et un jour, il demandait à quelqu'un de lui donner une pièce. La personne la lui donnait et après, vu qu'elle avait beaucoup de pièces, de petites pièces rouges, il les a collées sur lui et les personnes ont commencé à le voir. Après il les a peintes en blanc et il est tombé dans un tunnel sans fin, où y'avait plein de taches d'encre et il est mort* ». Achille parvient à symboliser un ressenti interne de vide qui vient empêcher toute inscription dans le monde objectal. C'est également le cas à la planche 1 : Achille met en scène une histoire où le sujet est exclu du groupe. Confronté au contenu latent de l'immaturité fonctionnelle, le sujet de l'histoire subit, en plus de la douleur de la castration, celle de l'humiliation par ses pairs : « *Y'a un petit enfant, il va à l'école, euh, son professeur, il lui demande : « est ce que tu as compris la leçon ? ». Il lui dit : « non ». Il lui dit : « non ». Tous ses camarades rigolent et il pleure* ».

Klein décrit chez les sujets n'ayant pas pu faire l'expérience primaire d'un bon objet, la création d'un moi faible, où les capacités intégratives sont fragiles. L'auteur montre alors qu'un sentiment de non-appartenance s'installe : « *l'on se persuade qu'il n'existe personne, groupe ou individu auquel on appartiendrait* » (1963). Nous observons chez Achille cette même conviction. Ainsi, nous constatons qu'il n'a pas intégré un bon objet primaire lui permettant de se construire un moi fort. Le moi est mutilé.

La fragilité narcissique d'Achille s'observe également au Rorschach. Achille parvient à donner des représentations intègres et appartenant au genre humain, comme en témoigne la qualité des représentations aux planches I : « *un papillon* », III : « *des personnages* » et V : « *une chauve-souris* ». Cependant un mouvement de mise à distance des représentations agressives masculines rend compte de l'importance de la problématique identificatoire. Ainsi, les seules

représentations humaines données sont féminines. Les planches dites « phalliques » ne sont pas associées à des représentations de puissance. Achille met en place des défenses importantes qui viennent minimiser le symbolisme masculin par l'isolation. Par exemple, à la planche IV : « *Rien, je vois pas du tout. (Tourne, retourne, tourne). Des chaussures peut-être avec des lacets* ». Également, à la planche VI qui, selon les auteurs de l'École de Paris, suscite des représentations sexuées du fait de ses propriétés, Achille ne parvient à contenir des irrptions projectives et sa perception est altérée : « *(Sourit, tourne) Une peau d'animal en tapis* ». À l'enquête : « *Là on voit la tête, j'aurais dit un zèbre, c'est découpé, le tour, c'est pas symétrique* ».

Par ailleurs, à la planche III, bien qu'Achille perçoive les « talons », attributs féminins, il ne donne pas de sexe aux personnages ; Achille évite le choix identificatoire : « *Deux personnages qui sont à talons, qui sont en train de mettre les mains dans un bol* ».

Il semble que la prise de position identificatoire mobilise fortement l'angoisse de castration. La question du manque semble insupportable pour Achille du fait de la menace narcissique qu'elle engendre. Un phénomène de dédoublement s'observe sur plusieurs planches et il semble que cela permette à Achille de renforcer son enveloppe : « *deux dames assises sur un fauteuil qui bougent là pour se balancer, qui se regardent* » (Planche VII).

Nous constatons que, malgré la capacité de liaison pulsionnelle, le moi est atteint. Le trauma de l'abandon parental engendre une angoisse d'anéantissement qu'Achille évite grâce à des étayages.

Faillites objectales

Il semble que cette angoisse narcissique imprègne aussi les capacités d'investissements objectales. Achille entre en relation avec les autres mais reste circonspect. Ainsi, il a de bonnes relations avec sa famille d'accueil et les autres enfants accueillis mais ne s'y attache pas trop ; de même, il investit ses camarades de classe en s'en mettant légèrement en retrait : « *C'est sur Snapchat, on a un groupe, c'est le groupe de notre classe et, je crois, on parle un peu de tout, y'a les délégués, y'a tout le monde, à peu près* ». Il nous fait part également d'une relation

amoureuse mais dans laquelle il préfère ne pas trop se projeter. Lorsque nous lui demandons s'il souhaite que cette relation soit durable, il nous répond : « *ouais, pourquoi pas* ».

Les répercussions de la problématique d'abandon sur l'investissement objectal s'observent également dans les méthodes projectives. Au Rorschach, la bilatéralité des planches est reconnue et suscite des représentations d'objets ; cependant celles-ci ne sont pas mises en relation. Les représentations d'objets occupent plutôt une fonction d'étayage narcissique. Par exemple, à la planche VIII, l'objet est utilisé pour permettre une ascension : « *C'est un peu plus clair, un lézard ou un caméléon qui monte sur une personne mais qui se camoufle pas* ». Achille utilise une négation à cette planche qui traduit une crainte de l'objet, menaçant pour le moi. Il est peut-être nécessaire pour lui de se camoufler lorsque l'objet se fait trop proche.

Les kinesthésies reflètent également le besoin de renfort narcissique plutôt que l'élaboration d'une conflictualisation : « *deux dames assises sur un fauteuil qui bougent là, pour se balancer, qui se regardent* » (P. VII). Un gel vient abraser la dynamique pulsionnelle.

Par ailleurs, le Rorschach met en évidence la sensibilité affective d'Achille. Ainsi, l'apparition de la couleur le désorganise et fait apparaître des angoisses de désintégration. Par exemple, à la planche II qui se caractérise par la concomitance de l'apparition du rouge et d'une lacune intermaculaire blanche, l'impact des couleurs ne parvient pas à être lié à des représentations stables et intègres : « *(sourit puis rit) Des poumons, une cage thoracique. Un cœur. Et du sang* ».

Certaines réactions aux couleurs se font tant sur le plan psychique que sur le plan physique. Toutefois, Achille parvient ensuite à se réorganiser.

Le TAT met également en lumière le poids des angoisses d'abandon sur l'investissement objectal. Ainsi, à la planche 10, la représentation de couple génère une angoisse d'abandon : « *Un monsieur qui dit bonne nuit à sa femme parce qu'il va aller à la guerre, et il est jamais revenu* ». Également, à la planche 13, Achille parvient à représenter les carences des objets familiaux internalisés : « *Pff, c'est un enfant qui est dans une cabane, sa famille elle est pauvre, et ils meurent parce que y'a la guerre dans leur pays* ».

Achille semble dans un fonctionnement limite où le besoin de l'objet est nécessaire à la survie psychique, même si l'objet est violent pour le moi. C'est à la planche 13 qu'il figure remarquablement ce paradoxe : « *C'est une personne qui était dans un bateau, elle sort du bateau, elle est à côté d'un arbre, elle s'écorche sur l'arbre et euh... À chaque fois que l'arbre*

perd une feuille, bah, il est encore plus mal l'autre. Ils sont unis et du coup l'autre est obligé de plus parler, sinon l'arbre il perd des feuilles et lui il va mourir. Du coup, à la fin les deux ils meurent et basta » (Planche XII). La recherche d'une écorce dans l'autre semble être le seul moyen de contenir ses propres pulsions, même si l'étayage de l'autre vient l'aliéner. Achille représente son défaut de contenance interne. Il symbolise la précarité de ses enveloppes qui, sans étayage d'un objet, ne peuvent contenir ses excitations pulsionnelles diffuses. Le mouvement dépressif s'observe également à cette planche puisqu'Achille ne trouve pas d'issue au déploiement du moi. Achille semble dans une spirale infernale où l'appui sur l'objet est nécessaire à la survie du moi mais cet appui engendre l'illusion d'une menace de l'objet et, *in fine*, une atteinte du moi. Achille ne parvient pas à s'individualiser, il a besoin de l'objet pour pallier son insuffisance narcissique même si l'objet d'étayage est décevant et asubjectivant.

Hypothèse 3 : Les imagos parentaux apparaissent tyranniques

Achille a été placé du fait de la violence physique et psychologique de son père à son encontre et de l'instabilité psychique de sa mère. Pourtant, lorsqu'il raconte les motifs de son placement, il banalise la violence paternelle dont il a été victime : « *Je suis allé chez mon père mais, après même pas un an, je suis allé en foyer. (...) On se disputait* ».

Nous remarquons qu'Achille se tient pour responsable de l'abandon paternel : « *Je me dis même si c'est de ma faute... (...) J'avais un rendez-vous avec lui et c'était pour lui dire que je voulais des plus petits weekends et c'est là qu'on s'est disputé et il l'a mal pris* ». Par ailleurs, il fait part de souvenirs idylliques de vacances avec son père et du désir de retourner vivre avec lui. Sous une apparente façade de résignation, Achille parvient à exprimer la souffrance générée par le vécu de l'abandon parental : « *je ne vais pas être content alors que mon père et ma mère je les vois jamais* ».

Ainsi, la figure paternelle reste idéalisée et cela renforce les affects dépressifs. L'abandon paternel suscite des éprouvés d'accablement et de tristesse. Nous pouvons supposer que l'idéalisation de la figure paternelle engendre une impasse subjective dans la mesure où elle entrave le travail de séparation de l'imago paternel.

Achille exprime de nombreux affects paradoxaux à l'égard des figures parentales et cela témoigne de son désarroi actuel. Il alterne entre des mouvements de colère, de résignation, d'espoir et de déception : « *Pourquoi je changerais alors qu'eux ne changent pas pour moi ? (...) Peut-être, ils ne m'aiment pas mais moi je les aime bien (...) je ne sais pas, ils vont peut-être me rappeler un jour je ne sais pas* ».

Achille rend également compte de l'envahissement dans son psychisme des imagos parentaux : « *j'y pense que le soir, quand je veux m'endormir et je n'arrive pas à m'endormir tout de suite soit...* ».

Les tests projectifs laissent entr'apercevoir la construction d'imagos parentaux terrifiants et pervers. Au Rorschach, à la planche IX, nous supposons que c'est un imago archaïque qui apparaît sous les traits du personnage de Chucky, remarquable par ses grands yeux bleus transparents, qui suscitent fascination et terreur : « *Chucky, non je vois pas.* » À l'enquête : « *Les pieds en orange, les bras en vert et la tête en rose, il est imposant* ». Le mouvement contra-phobique qui s'observe dans la dénégation de la perception (« *non, je ne vois pas* ») témoigne de la tentative de dégagement de cette représentation.

Au TAT, l'influence de l'imago sur le moi apparaît. L'imago semble s'imposer au sujet et jouir de son mal-être : « *Une maman (rire) qui appelle son fils pour aller manger. (?) et ils mangent des épinards et il aime pas ça. Il mange les épinards et il vomit* » (Planche 5). Et à la planche 6 BM : « *C'est une dame, un monsieur, une dame assez âgée, qui sont à un enterrement (rire) de la femme du garçon, et euh, la grand-mère elle est contente, et elle fait semblant de pas être contente, parce qu'elle avait beaucoup d'héritage* ». Achille raconte plusieurs histoires où l'imago apparaît dominateur et pervers, dans la jouissance de la souffrance qu'il suscite chez l'autre.

Nous supposons que la construction d'un imago pervers et cruel permet à Achille d'y apposer des charges pulsionnelles agressives et ainsi de pouvoir supporter le désinvestissement dont il est victime. Nous faisons l'hypothèse que les motions pulsionnelles agressives qui n'ont pu être tolérées lors de la construction précoce du moi se sont regroupées au sein de ces imagos. Ainsi, les imagos portent les charges pulsionnelles agressives, ce qui permet à Achille de se créer un moi suffisamment bon, différencié de ces imagos. À la planche 2 du TAT, nous observons le mouvement de distanciation qu'Achille opère face à des imagos parentaux négatifs : « *Ça se passe aussi dans le temps. Euh, y'a, euh, une dame enceinte, euh et sa grande fille. Et bah, leur*

mari, il achète des esclaves au marché et la femme elle est contente, après ils font leur petite vie, ils ont un grand terrain et après la fille elle n'est pas d'accord avec ce que le père il fait avec les esclaves et du coup la fille elle s'évade avec les esclaves ».

Ainsi, Achille, par le personnage de « *la fille* », projette sur les planches l'histoire d'une adolescente qui parvient à se distancier des figures parentales grâce à la des-idéalisation de ces figures parentales « *elle n'est pas d'accord avec ce que le père il fait avec les esclaves* ». Il semble que le désinvestissement des figures parentales parvient à s'opérer, non pas du fait de la reconnaissance de l'interdit de l'inceste, mais plutôt par la construction dans le narcissisme de valeurs et de principes qui s'opposent à celles des figures parentales. En effet, Achille décrit un père qui utilise l'autre pour ses propres fins ; or, il refuse cette attitude qui ne correspond pas à ses propres valeurs, et parvient à s'en distancier.

Nous avons pu voir dans les parties précédentes qu'Achille a conscience de la douleur infligée par ses parents à son égard et nous comprenons qu'Achille, conscient de la violence que les comportements parentaux exercent sur lui, se construit en ne souhaitant pas reproduire ce comportement.

Grâce à l'appropriation subjective de son vécu et de sa douleur, Achille parvient, à se créer un espace psychique où il peut analyser et construire un moi propre.

Conclusion

L'analyse du cas d'Achille rend compte de l'actualité de la souffrance liée à l'abandon parental. Pourtant Achille montre de bonnes ressources cognitives qui contiennent l'émergence des irruptions traumatiques.

Ainsi, notre première hypothèse n'est pas vérifiée car Achille montre une capacité de liaison pulsionnelle ainsi que des dispositions de représentations qui viennent au secours du moi. Bien qu'il fasse preuve d'une inhibition psychique mais aussi physique (par le sommeil) du fait des angoisses d'abandon, Achille parvient à symboliser son trauma. Les répercussions de ce trauma sur le fonctionnement psychique sont la mise en place de procédés défensifs ; cependant ceux-ci ne viennent pas entraver l'élaboration des motions dépressives.

Notre seconde hypothèse, supposant une atteinte des ressources narcissiques et objectales, est vérifiée. En effet, nous avons constaté que bien que le trauma précoce ne fasse pas irruption dans le psychisme, les assises narcissiques d'Achille ont été atteintes. Il fait part d'une grande tristesse et d'importantes angoisses narcissiques du fait de son vécu de placement et d'abandon. Le moi est fragilisé. Achille utilise ses ressources cognitives pour lutter contre cette atteinte du moi et élaborer son histoire. Cependant, il ne lui reste que peu d'énergie psychique pour d'autres investissements. Les relations objectales sont donc limitées.

Enfin, notre troisième hypothèse est aussi vérifiée car nous observons que la défaillance des objets primaires a permis l'instauration d'imagos parentaux pervers et cruels. Il semble que les charges pulsionnelles agressives, qui n'ont pu s'externaliser sur l'objet primaire lors de la construction précoce du moi, se soient déplacées sur ces imagos parentaux. Achille semble s'être constitué, dans une partie du moi, des objets internes porteurs des traces de la détresse traumatique primaire. Ces imagos internes condensent les parts négatives qu'Achille n'ose décharger sur l'externe, peut-être par crainte de l'abandon ?

Cela a peut-être été la raison de la qualité de notre contre-transfert à l'égard d'Achille. Nous avons éprouvé une grande bienveillance envers lui et une admiration devant sa maturité. Il est probable que la crainte du rejet et de l'abandon ressenti par Achille engendre chez lui une capacité d'adaptation qui lui permet de bénéficier de l'investissement de son interlocuteur.

Antiope

Dans la mythologie grecque, Antiope était une amazone. Elle faisait partie d'un groupe de femmes guerrières réputées pour vivre entre elles, loin de la compagnie des hommes. Notre participante nous a fait penser à ce mythe du fait de sa masculinité.

Présentation et anamnèse

Antiope est âgée de quinze ans. Elle est scolarisée en seconde professionnelle. C'est une jolie jeune fille avec de longs cheveux bruns et des yeux en amande. Antiope paraît mal à l'aise dans son corps en plein éclosion pubertaire qu'elle cache derrière des vêtements amples. Elle semble assez gauche et timide. Lors du premier rendez-vous, elle vient habillée de manière très masculine, en jogging et sweet-shirt large. Puis, lors des rendez-vous suivants, elle s'habille de manière plus féminine, en robe ou avec une belle chemise. Antiope semble se cacher derrière une attitude assez rustre, à la garçonne. Son langage est marqué par le rythme et le vocable du milieu des cités.

Antiope investit la relation rapidement. Elle s'interroge sur son quotidien et elle profite de l'espace proposé pour faire part de ses interrogations. Elle suscite en nous un amusement et une sollicitude assez maternelle. En effet, elle montre une certaine détermination et préoccupation pour son avenir ; elle est sensible aux autres et à sa famille et cherche à trouver sa place en faisant plaisir aux autres.

Elle est placée depuis son plus jeune âge du fait de la maladie psychique de sa mère et de la violence de son père. Elle n'a pas le souvenir d'avoir subi négligences ou violences car le placement a été fait peu de temps après sa naissance. Son grand frère a perdu une jambe quand il était petit : il a été fauché par un train alors qu'il attendait sur le quai avec sa mère. Ce défaut de surveillance maternel et cet accident sont à l'origine du placement d'Antiope.

Antiope est accueillie dans la même famille d'accueil depuis son enfance et s'y sent comme dans une deuxième famille. Sa famille d'accueil n'a pas d'autre enfant à charge. Cependant, elle souhaite retourner, à sa majorité, vivre chez sa mère. Actuellement, Antiope ne voit pas son père car celui-ci n'a pas de droit. Elle rend visite à sa mère un vendredi sur deux.

Hypothèse 1 : Le traumatisme de la défaillance parentale ne fait pas irruption dans le psychisme. Les processus de pensée sont entravés mais les irruptions pulsionnelles sont contenues.

Surinvestissement du pare-excitant

Antiope est une jeune fille qui nous fait part avec volubilité de ses préoccupations centrées sur son quotidien et son devenir. Elle est assez bavarde, ce qui contraste avec son attitude hypotonique.

Nous observons une difficulté d'Antiope à investir son monde interne. Elle nomme difficilement les états d'humeur qui l'habitent et s'appuie sur les retours de son entourage pour soutenir une introspection. Par exemple, Antiope fait part de son souhait actuel de changer de classe et d'orientation scolaire car il est difficile pour elle de vivre dans un groupe de garçons : « *je suis partie voir l'infirmière et tout, et euh, en fait je me sentais pas bien du tout après je lui ai dit parce que je voyais encore une fois ce matin, j'étais la seule fille en sport. (...) Elles ont bien vu que c'était en moi* ». C'est lorsqu'elle s'est sentie mal et qu'elle est allée solliciter l'infirmière de son école qu'elle a pu élaborer sur un sentiment de tristesse envahissant. Lorsqu'elle nous en parle, elle se trouve encore en difficulté pour verbaliser un sentiment de non-appartenance : « *Au début de l'année, ça me gênait et petit à petit ça... Je ne supporte même plus en fait, je peux pas supporter en fait, donc du coup, à la rentrée, je crois que je vais aller voir la CPE pour lui demander si je ne peux pas changer parce que ça me soûle trop, je*

ne sais pas, ça me fait une... Je ne sais pas, je me sens pas bien... ». Ainsi, bien qu'Antiope investisse la réalité externe de manière objective, la pensée reste assez pauvre, sans capacité de construction. Les tests mettent en évidence l'entrave de la pensée du fait de la massivité des défenses psychiques employées. Au Rorschach, elle donne des réponses peu élaborées : « *Un papillon, c'est tout* » (P. I) ; « *deux éléphants, ou deux cochons d'Inde, ou deux ours* » (P. II) ; « *deux femmes, avec un papillon* » (P. III) ; « *un dragon* » (P. VI). L'absence de kinesthésie traduit la difficulté d'Antiope à jouer avec ses processus de pensée.

Au TAT également, la force des défenses mises en place s'observe. Les procédés d'élaboration du discours prévalent sont ceux de la série B, ce qui témoigne de l'actualité d'un travail intrapsychique à l'œuvre. Cependant, de nombreux procédés d'évitement tendent à inhiber la poussée élaboratrice. Nous observons plus particulièrement des procédés de centration narcissique et d'inhibition. Ainsi, par exemple, à la planche 6, Antiope s'appuie sur le ressenti et les perceptions du personnage pour tenter d'éviter le conflit. Puis, elle met à distance massivement la planche en adaptant la consigne différemment. Cela lui permet de refouler l'angoisse suscitée par la planche : « *Là, c'est la femme et le mari encore, et la femme elle est chez elle et sans son mari. Il rentre, elle le voit, il est encore bourré, elle en a marre, elle lui dit d'arrêter sinon elle va partir et après tu ne sais pas la suite. Je ne sais pas si elle a arrêté ou pas parce que y'a qu'une image* » (Planche 6).

Nous observons également, à la planche 16 du TAT, la faiblesse des capacités représentatives d'Antiope du fait du déploiement défensif mis en œuvre. Antiope n'est pas en capacité de se dégager des perceptions externes : « *Une fille, je ne sais pas, une fille, elle s'appelle Aurélie et elle a fait une nuit blanche et c'est tout. (Nous insistons) Elle est restée dans son lit, elle attendait jusqu'au lendemain, et comme elle faisait tout le temps des nuit blanches elle était trop fatiguée et elle est morte.* » Antiope parvient à verbaliser la menace qu'est pour elle une investigation plus poussée du monde interne. Il semble que le barrage défensif lui permet d'empêcher l'émergence d'un pulsionnel désorganisant.

Absence de compulsion de répétition

Nous n'avons pas constaté la répétition d'une compulsion traumatique à l'œuvre chez Antiope. Il semble que l'investissement d'une famille d'accueil stable, dès sa naissance, lui ait permis de faire l'expérience d'un objet primaire sécurisant. Lorsqu'Antiope évoque son assistante familiale, elle témoigne de la contenance qu'elle a pu trouver grâce à elle : « *je suis consciente que ce n'est pas ma mère mais je l'appelle maman parce que je suis habituée (...) c'est elle qui me faisait du couscous* ». Antiope raconte avoir été investie comme un membre de la famille. Bien que nous constatons une souffrance et des faillites narcissiques et objectales dues la situation de séparation familiale, nous n'avons pas constaté de décharge dans l'agir de traces traumatiques.

Hypothèse 2 : La défaillance parentale et le placement engendrent des faillites dans la construction narcissique et objectale

Faillites narcissiques et objectales

Nous observons qu'Antiope met en place de nombreuses défenses antidépressives telles que l'humour, le recours au formel, la recherche d'étayage, pour compenser la faiblesse du moi. Elle explique par exemple : « *J'aime trop les petits parce qu'ils sont tout le temps contents, ils rigolent tout le temps* ». Elle adopte un rôle où le masque du rire semble lui éviter d'élaborer les conflits auxquelles elle est confrontée : « *Depuis que je suis bébé, tout le monde dit : « Antiope, elle rigole tout le temps ». Tout le monde me dit : « Antiope, elle rigole tout le temps, tout le temps elle rigole pour rien ». Depuis que je suis née, je ne sais pas pourquoi je suis comme ça (...). J'ai passé toute mon cursus scolaire depuis la 4^e avec elle et on rigolait tout le temps et tout* ». La fonction que prend l'humour pour Antiope nous rappelle les propos de Freud : « *Le moi refuse de se laisser vexer, forcer à souffrir, par les occasions provenant de la réalité, il maintient obstinément que les traumas du monde ne peuvent l'approcher, et même il*

montre que, pour lui, ils ne sont que des facteurs occasionnant le gain de plaisir » (1927, p. 136-137). Le rire semble être, pour elle, une défense rigide. Il ne permet pas un assouplissement défensif car il sert l'évitement de l'élaboration.

es défenses permettent à Antiope de lutter contre un vide interne en trouvant une échappée à l'extérieur. Les relations amicales ne sont pas investies pour leur apport de différenciation mais plutôt pour lui apporter un soutien narcissique par le plaisir qu'elle prend à ne pas être seule : *« quand je vois mes copines qui sont toutes dans la même classe ; elles rigolent bien et tout, et moi je suis seule. (...) j'aimais trop y aller et tout et là du jour au lendemain je me trouve dans une classe où y'a personne, personne ne rigole avec moi. Ça me manque de rigoler »*. Il semble que la barrière défensive mise en place sert à protéger un moi fragile, manquant de ressources internes.

Nous constatons également au Rorschach ce recours à l'étayage de l'objet. Bien que les identifications soient intègres et sexuées, Antiope semble avoir besoin d'assurer ses représentations autour d'un ancrage corporel pour contenir le moi. Ainsi, à la planche VII : *« Deux lapins sur un rocher »* et à la planche VIII : *« Les deux animaux ils marchent sur l'eau, ils vont sur les rochers »*. Elle représente également les objets sans les différencier ce qui témoigne de son besoin de renfort narcissique. De même, l'axe des planches n'est pas utilisé comme repère à l'individuation mais plutôt comme axe miroir autour duquel les représentations sont doublées : *« deux éléphants, ou deux cochons d'Inde, ou deux ours »*. Antiope s'assure ainsi d'une présence pour pallier la défaillance du narcissisme. Cette recherche de contenance traduit la fragilité des limites.

Au TAT, nous constatons aussi qu'Antiope fait appel à l'objet lorsqu'elle est en difficulté, pour évacuer l'angoisse. Ainsi, à la planche 2, Antiope, pour faire face à la confrontation au couple parental, convoque un objet fraternel : *« C'est une famille pauvre, ils vivent dans la campagne, ils font de l'agriculture dans leurs champs. La fille elle va à l'école, là c'est la femme et le mari. La femme, elle attend un enfant qui sera le frère ou la sœur de la fille. »* Sur plusieurs planches, Antiope convoque les figures d'une amie, d'une grande sœur, d'une sœur jumelle, d'une grand-mère pour faire face aux angoisses qui l'assaillent.

Cette dépendance envers l'objet traduit la fragilité du moi.

Carence affective

L'étayage de l'objet permet à Antiope de soutenir un processus d'élaboration intrapersonnel. Elle se saisit de ses référents pour médiatiser ses rapports avec son assistante familiale. Elle nous dit ainsi : « *c'est Mme T (éducatrice de l'ASE), elle me parlait de ça et tout et après je réfléchissais dans ma tête* ». Lors des entretiens, nous avons également l'impression d'être investie comme un vecteur d'élaboration intrapsychique. Antiope nous fait part de ses conflits pour arriver à s'en dégager. Elle sollicite notre pensée pour soutenir un processus subjectif.

Par ailleurs, lorsqu'elle évoque ses amies, nous remarquons que ses relations sont superficielles et servent son narcissisme : « *ma bande, je l'ai toujours, on n'est pas dans la même classe mais on est toutes séparées de toute façon. Même ma meilleure amie, elle n'est pas dans mon lycée et c'est toujours ma meilleure copine* ».

La différenciation d'avec l'objet n'est pas acquise. Lorsqu'Antiope évoque sa mère, elle fait part d'un désir de collage qui rend compte de l'achoppement de l'investissement objectal. Antiope évoque le désir de vouloir retourner vivre chez sa mère à sa majorité : « *À 18 ans, je lâcherai plus ma mère. Ma mère et mon frère, je les lâcherai pas. [...] Je veux vivre avec ma mère pour la vie, vivre avec mon frère pour la vie, et si je me marie un jour, j'aurais une chambre pour ma mère et pour mon frère* ».

Cette loyauté envers sa mère semble entraver l'investissement de nouveaux objets. Elle dit ne pas rechercher de nouveaux objets d'amour : « *je parle avec des garçons et tout... Mais je n'ai pas envie d'avoir un copain (...) ça m'intéresse pas* ».

Il semble que la séparation familiale ait engendré une carence affective. Elle exprime un fantasme de réparation des atteintes affectives suscitées par le placement : « *Comme ça elle est très bien, y'a mon frère, y'a moi. Si elle a besoin d'un truc, y'a mon frère, y'a moi. (...) J'ai trop envie de vivre avec ma mère. (...) Personne ne peut être au-dessus d'elle dans mon cœur. (...) C'est pour ça que si j'ai un mari, mon mari, il viendra chez moi. (...) S'il n'est pas content, il part, ma mère c'est plus important* ». Le collage à la figure maternelle s'observe également dans ce récit du TAT : « *Ça c'est de la peinture. C'est un élève il a fait de la peinture et la prof elle l'a accrochée en classe parce que c'était la plus belle et le soir, il l'a reprise et il l'a volée de la classe et il l'a offerte à sa mère* » (Planche 19).

Pourtant, Antiope évoque avec déception les défaillances toujours actuelles de sa mère : « *En fait, ma mère, elle a peur de me dire non parce qu'elle croit qu'après je vais plus l'aimer sauf que j'aimerais trop un jour qu'elle me dise non (...) et je lui dis tout le temps : « crie-moi dessus, frappe-moi, fais-moi tout ce que tu veux » et euh, non... elle croit que je vais plus l'aimer* ». Elle a le projet de s'occuper de sa mère lorsqu'elle sera adulte, à défaut d'autres investissements objectaux. Le collage à cette figure maternelle semble être pour elle une tentative de réparation des manques affectifs qu'elle ressent.

Ainsi, à l'adolescence, Antiope se sépare de ses assistants familiaux non pas pour investir de nouveaux objets mais pour retrouver l'objet maternel avec l'illusion qu'elle pourra réparer le vide interne creusé par la séparation familiale.

Hypothèse 3 : Les imagos parentaux apparaissent négatifs

Les parents d'Antiope ont vécu ensemble avant sa naissance. La relation de couple était marquée par la violence de son père envers sa mère ainsi que par l'alcoolisme paternel. Le père d'Antiope n'a pas récupéré la garde de sa fille du fait de sa violence et de son alcoolisme. Par ailleurs, Antiope nous décrit de nombreuses situations de violences amoureuses dont sa mère a été victime du fait de sa vulnérabilité et qu'elle lui a racontées.

Antiope, lors des entretiens, évoque cette histoire familiale sans montrer aucun affect. Nous avons l'impression qu'elle nous fait part de cette histoire comme si cela ne la touchait pas.

Or, nous retrouvons dans les récits donnés au TAT des représentations de relations familiales porteuses d'une symbolique de précarité, de violence dans le couple parental et de négligences des enfants : « *Elle avait trouvé une maison abandonnée et elle restait là-bas à chaque fois que ses parents s'énermaient, du coup, sa sœur, elle lui demande de rester avec elle, et elle a dit oui* » (Planche 9 GF). Ou à la planche 7 GF : « *là c'est trois sœurs, avec le bébé, et leurs parents sont en train de se disputer, ils vont divorcer donc du coup, ils s'engueulent devant leurs enfants, les trois sœurs elles vont partir chez leur grand-mère* ».

Nous pouvons faire l'hypothèse que le vécu de violence intra-utérin et le récit qu'Antiope a eu des premières années de sa vie ont engendré des représentations de couples à la fois négligentes et violentes.

Nous observons que les tests projectifs offrent une possibilité à Antiope de mentaliser les affects et les représentations traumatiques grâce au jeu de l'imaginaire proposé. Les contenus du préconscient sont ainsi dévoilés et nous donnent à voir les angoisses et conflits interpersonnels.

Au Rorschach, les imagos paternel et maternel apparaissent puissants et porteurs d'étrangeté : « *Une grotte* », et à l'enquête : « *dans les films, les grottes elles sont souvent comme ça, grosses, bien ouvertes* » ; puis « *Un monstre* », et à l'enquête : « *parce qu'il a trois pattes, il est gros, tout gris, il a une tête bizarre* » (P. IV).

Pourtant, ces imagos parentaux ne protègent pas leur enfant et n'apparaissent pas sécurisants. Dans les récits des planches 11 et 12 BG, un monstre menaçant rôde. Les personnages enfantins sont empêchés dans leur plaisir de promenade et de récréation par un monstre « *caché dans les murs* ».

Un imago semble entraver le processus associatif d'Antiope, ce qui l'amène à raconter à deux planches différentes des récits similaires. Bien qu'elle trouve une issue lors du deuxième récit, Antiope ne précise par le motif du conflit évoqué. Ainsi, l'imago plane, en suspens, dans le récit : « *y'avait trois petits enfants, ils se promenaient dans la forêt pour savoir lequel des trois aurait peur en premier, y'a un des trois qui a crié et les deux autres ils l'ont suivi parce qu'ils ont eu peur, ils sont partis en courant, et ils sont tombés dans un long trou, profond, et ils ont atterri dans une sorte de grosse grotte et du coup, y'a plein de chauve-souris et ils vont se faire tuer par les monstres qui sont cachés dans les murs. Là et là y'a deux monstres qui sont dans les murs* » (Planche 11).

Par ailleurs, à la planche 1 du TAT, Antiope représente un enfant qui n'accepte pas la soumission à l'imago paternel : « *C'est un petit, il travaille mal à l'école et il est rentré chez lui et son père lui a dit de faire ses devoirs. Ça l'a énervé parce qu'il a des difficultés et il n'aime pas faire ses devoirs. (?) Il va pas les faire. C'est tout* » (Planche 1).

Nous retrouvons chez Antiope, comme chez Pontos, des imagos parentaux porteurs de toutes les charges pulsionnelles agressives. Ces imagos archaïques semblent enclavés au sein du moi et défendus par des mécanismes drastiques.

Conclusion

Antiope est une jeune fille enjouée et spontanée qui est parvenue à s'adapter à la réalité du placement sans souffrir d'irruptions traumatiques. Pourtant, les tests du Rorschach et du TAT mettent en évidence son incapacité à investir l'autre comme un tiers organisateur. Antiope s'appuie sur l'objet pour trouver un renfort narcissique et lutter contre des angoisses massives d'attaques et d'intrusions.

Ainsi, notre première hypothèse n'est que partiellement vérifiée car nous percevons que, même si l'accès au monde interne est protégé par des défenses limitant les processus de pensée, Antiope n'est pas impactée par des irruptions traumatiques. Il semble que la précocité du placement ait permis l'établissement d'une contenance et d'une sécurité lors des premiers moments de la vie, ce qui a favorisé la construction d'un moi intègre et non fragmenté.

Pourtant, notre deuxième hypothèse est vérifiée car nous observons que les assises narcissiques et objectales ont été impactées par le vécu de séparation familiale. Il semble que le vécu de placement et de séparation familiale déplace la poussée objectale vers la figure maternelle. Ce déplacement permet à Antiope d'inhiber les angoisses d'abandon et d'anéantissement qui la gouvernent. De plus, nous observons que la souffrance traumatique reste à l'œuvre car Antiope évoque l'actualité de la douleur de la séparation d'avec sa mère. Ce ressenti de vide affectif ne peut être comblé malgré les « bons soins » d'une famille d'accueil stable et sécurisante. Le processus adolescent est donc entravé par le fantasme d'Antiope de réparer, par un retour au domicile maternel, les carences affectives ressenties.

Notre troisième hypothèse est aussi vérifiée car nous observons, dans l'espace psychique d'Antiope, la présence d'imagos parentaux porteurs de défaillances, de négligences et de violences. Ainsi, Antiope n'est pas assurée narcissiquement et convoque des objets d'étayage pour survivre dans un environnement où l'adulte n'est pas protecteur et où rôdent des objets menaçants son intégrité psychique et corporelle.

Heureusement, Antiope s'appuie sur les étayages offerts par les professionnels pour réfléchir et travailler sur ce qui la gouverne, ce qui est un facteur positif de résolution de la crise adolescente actuelle. Elle parvient à mentaliser les représentations issues de son vécu infantile et à verbaliser des affects.

Fama

Née sous la plume de Virgile, Fama était dotée d'un grand nombre d'oreilles, d'yeux et de bouches pour écouter et répéter ce qu'elle observait du monde des mortels. Selon le philosophe, elle avait les pieds sur terre et la tête dans les nuages. La logorrhée et l'imaginaire débordant de notre participante nous a fait penser à ce mythe.

Présentation et anamnèse

Fama est une adolescente âgée de quinze ans. Son apparence interpelle car Fama s'habille de manière androgyne. Elle s'identifie aux membres des groupes coréens de K-pop en portant des attributs asiatiques tels que des masques anti-pollution, des serre-têtes à oreilles de chat, des perruques de garçons aux cheveux noirs et raides. Il est difficile de donner une identification sexuelle à Fama car elle mélange des attributs féminins et masculins. Pourtant, Fama a déjà le corps formé. Elle cache sa féminité derrière des vêtements amples et unisexes.

Dans la salle d'attente, Fama est toujours fermée et semble réticente aux entretiens, mais quand la discussion s'engage, elle s'ouvre rapidement et se montre très volubile. Fama évoque son quotidien, ses amitiés, ses questionnements liés à son identification sexuelle mais évite de revenir sur son histoire. Elle peut raconter des souvenirs traumatiques avec précision et elle parvient à verbaliser les affects de haine qu'elle éprouve envers ses parents.

Fama nous inspire une grande prudence. Sa sensibilité et sa fragilité nous semble importantes et nous craignons qu'elle ne se referme à la moindre maladresse. Fama est méfiante et prudente dans le lien qui s'établit entre nous. Elle nous laisse proposer de nouvelles dates d'entretien sans manifester de désir particulier. Mais, lors des entretiens, elle investit massivement l'espace proposé.

Fama accepte de participer à la recherche car elle est intéressée par les tests et a envie de nous rendre service. L'année précédente, nous avons travaillé ensemble à la lecture de son dossier ASE car Fama cherchait alors des réponses à ses questionnements liés à son histoire.

Fama est placée dans la même famille d'accueil depuis l'âge de cinq ans. Elle vit seule avec ses assistants familiaux mais rencontre fréquemment les enfants de son assistante familiale qui sont plus grands. Elle se sent bien intégrée dans cette famille et souhaite y rester.

Fama a deux frères et un demi-frère. Son demi-frère aîné est majeur et indépendant. Elle n'a plus de contact avec lui. Le second, plus jeune qu'elle, est aussi en famille d'accueil. Fama le rencontre trois fois par an, lors de visites médiatisées. Le troisième frère n'a pas de lien avec elle du fait de sa vulnérabilité cognitive et psychiatrique. La fratrie a été placée car ils ont tous été victime de maltraitances parentales physiques, sexuelles et psychologiques ainsi que de carence éducatives, de soin et d'alimentation. Le père de Fama est décédé récemment et n'a jamais eu de droits parentaux. Sa mère n'a pas de droit de visite et n'est pas en lien avec l'ASE.

Hypothèse 1 : Le traumatisme des défaillances parentales fait irruption dans le psychisme lors de l'adolescence

Compulsion de répétition

Fama a vécu des actes de cruauté pendant son enfance et a été témoin de scènes de violences conjugales jusqu'à l'âge de quatre ans. Des images traumatiques restent en elle et peuvent survenir inopinément dans son psychisme. Elle nous raconte ainsi avoir plusieurs images qui lui restent en tête comme celle de sa main sur le feu, tenue fermement par son père, ou celle de la porte du frigidaire claquant sur sa main. Ces images reviennent régulièrement à sa mémoire et sont associées à des ressentis de peur, d'impuissance, de vulnérabilité. Elle ressent encore de nombreuses phobies en lien avec ces violences. Ainsi, elle a aujourd'hui la phobie du feu et ne se sent pas à l'aise lorsqu'elle est avec des hommes qu'elle ne connaît pas.

Au TAT, nous constatons également la projection des traumatismes précoces dans certains récits. Ainsi, à la planche 19, Fama représente une scène d'étranglement et de violence qui

s'apparente à une scène réelle nous ayant été rapportée : « *Batman (...) trouva le Joker qui nageait avec ses poissons. Qu'est-ce qu'il fit ? Il déploya le bras du sous-marin et attrapa le Joker dans l'eau en le pressant comme une éponge et il rentra le Joker qui se cogna la tête dans le sous-marin.* » Fama, lorsqu'elle livre ce récit, semble dans une excitation intense, provoquée par le déploiement de la pulsion agressive. Il nous semble retrouver un mécanisme d'identification à l'agresseur construit de l'expérience traumatique. Le récit donne à voir l'internalisation d'un agresseur au niveau intrapsychique tel que décrit par M. Bertrand (2009).

Nous constatons également que Fama projette sur les objets externes les objets internes issus du vécu traumatique. Ainsi, lors des entretiens, elle peut raconter, de manière très dramatique, les conflits interpersonnels qu'elle vivait à son lycée. Or, nous avons l'intuition que ces récits sont en grande partie, inventés. Fama parle d'histoires amoureuses ; cependant celles-ci sont floues et leur continuité narrative ne tient pas d'un entretien à l'autre. Nous nous questionnons donc sur la propension de Fama à interpréter les événements qu'elle rencontre et à les vivre à travers le prisme d'un monde interne marqué par des objets attaquants et violents. Nos impressions sont confirmées lorsque nous sommes interpellée par l'assistante familiale et l'assistante sociale scolaire de Fama : celles-ci s'inquiètent de l'attitude étrange de Fama qui joue avec les sentiments de ses camarades.

En outre, lorsque Fama décrit ses relations interpersonnelles, elle vient questionner la loyauté de l'autre à son encontre. Elle semble rechercher une complétude de l'objet et se différencie difficilement. Elle raconte ainsi avoir entretenu, à la place d'un ami, un échange en ligne avec une autre amie afin de créer un lien amoureux entre eux. Elle ne semble pas consciente de la tromperie effectuée à l'encontre de son amie. Selon elle, comme l'ami était d'accord pour qu'elle prenne sa place dans l'échange épistolaire, l'autre trouvait, grâce à elle, ce qu'elle souhaitait. C'est la présence de l'objet qui importe pour Fama et non ce qui le constitue. Les objets sont ainsi interchangeables et non différenciés.

Au TAT, l'objet est souvent représenté comme une menace pour le sujet. Ainsi, Fama ne prend pas le risque de l'investir. Par exemple, à la planche 13 du TAT, Fama met en scène la fin d'une relation du fait de la fragilité de l'objet : « *C'était Robin, il avait une barque, il y avait un lac. Robin aimait naviguer sur ce lac. Un jour de sécheresse le lac disparut mais la barque était restée. Sous un arbre, elle avait échoué. Et Robin plus jamais n'y avait touché. La barque avec le temps était devenue fragile. Si elle bougeait, elle cassait. Robin n'avait pas voulu prendre ce*

risque. Fin ». L'objet suscite une angoisse d'atteinte pour le moi. Il semble que les violences reçues des premiers objets pendant les premières années de la vie empêchent Fama de s'ouvrir à de nouveaux objets.

Nous pouvons faire l'hypothèse que les premières relations précoces ont engendré l'intériorisation d'objets instables et menaçants pour le moi. Nous constatons qu'aujourd'hui Fama est en incapacité d'investir l'objet comme un tiers sécurisant du fait de la projection des objets internes sur le monde externe.

Fama parvient à projeter dans le jeu transitionnel les impasses intrapsychiques qui entravent son développement. Pourtant, elle n'établit pas de liaisons entre ce qu'elle projette et son vécu traumatique. Nos interprétations ne font pas sens pour elle du fait du barrage défensif qu'elle met en place.

Désorganisation psychique

Fama, malgré un bon potentiel intellectuel, montre une désorganisation psychique importante venant l'entraver dans son quotidien. Des troubles du repérage spatio-temporel l'empêchent de se déplacer seule dans son quartier. Lorsqu'un nouvel élément apparaît dans son environnement, elle est désorientée. Elle n'est pas autonome dans les transports et doit ainsi être accompagnée par des adultes.

Par ailleurs, elle est en grande difficulté dans sa scolarité car elle n'arrive pas à organiser ses apprentissages. Elle ne parvient pas à focaliser son attention lors des cours, elle ne prend aucune note et est donc en échec scolaire. Il semble que le vécu de violences n'ait pas rendu possible l'internalisation du sentiment de la continuité du soi. Fama ne peut maintenir une permanence des inscriptions dans sa mémoire. Nous pouvons supposer que le défaut d'intériorisation d'objets précoces lors des premières années de sa vie n'a pas permis l'instauration d'un psychisme bien « maintenu » (Anzieu). Ainsi, les traces sensorielles ne peuvent s'inscrire dans le psychisme et s'effacent.

Au Rorschach, l'analyse des réponses met également en évidence la défaillance de l'appareil à penser. Malgré la construction d'importantes défenses narcissiques (relations spéculaires,

présence de nombreux attributs narcissiques), la pensée est pauvre (G% = 51% ; et Norme = 43%). Les nombreuses G de mauvaises qualités rendent compte de l'échec du refoulement. Nous percevons une alternance entre la tentative d'adaptation et la fragilité des barrières psychiques. La présence de kinesthésies animales et les nombreux commentaires de Fama témoignent de son implication subjective ; cependant ses défenses sont mal aménagées. Fama réagit aux planches de manière spontanée et rapide sans prendre le temps de construire des réponses. Elle se laisse toucher immédiatement par le matériel. À la planche IV : « *Un éléphant avec la trompe, les défenses qui sont à moitié pourries et des oreilles, là ça fait un phacochère* » et à l'enquête : « *Les défenses, sa trompe, ses oreilles, et sa petite touffe de cheveux. Les défenses, le museau, les oreilles, là je ne sais pas ce que c'est. C'est le sanglier qui mange dans les poubelles !* ». Puis, à la planche V : « *Là y'a un oiseau, un papillon, une chauve-souris* » et à l'enquête : « *Les pattes inférieures qui sont sorties en mode propulsion, (mouvement ?) ben oui, regarde !* ». L'intensité du mécanisme projectif à l'enquête vient miner le contrôle opéré lors de la première passation du test.

Les forces pulsionnelles et traumatiques débordent le pare-excitant en amoindrissant la qualité adaptative des réponses. Également, aux planches pastel, les couleurs troublent fortement les processus de pensée. Fama ne parvient plus à prendre en charge les multiples représentations : « *Oh !!! j'aime bien les couleurs, alors là y'a un puma rouge qui monte sur une montagne. Là, y'a un papillon avec de l'eau qui coule sur ses ailes. On dirait aussi un poisson ou un avion je n'arrive pas trop à savoir ce que c'est* » (Planche VIII).

Au TAT, Fama s'appuie sur l'investissement narcissique des personnages qu'elle crée ainsi que sur les contours et les qualités sensorielles des planches pour garder une contenance. Par exemple, à la planche IV : « *(...) Émile, 45 ans, célibataire, rêvait de trouver l'amour. Cependant, son physique n'était pas avantageux... (...) il s'énerva mais il ne s'énerva pas contre la jeune femme, il s'énerva contre le serveur, il marcha rapidement vers le serveur histoire de lui casser la gueule mais la jeune femme le retint. Fin* ». Elle réussit mieux le test en s'appuyant sur le percept réaliste du matériel.

La pathologie traumatique s'impose à Fama par l'intermédiaire des réviviscences mnésiques et affectives et de la désorganisation psychique. Cependant, il semble qu'elle trouve une échappée au trauma en déployant un univers imaginaire qui étaye son narcissisme.

Hypothèse 2 : La défaillance parentale et le placement engendrent des faillites dans la construction narcissique et objectale

Faillites narcissiques

Fama refuse sa filiation arabe : « *Moi je parle jamais arabe, je n'aime pas les femmes d'origine arabe, (...) y'a certains arabes que je n'aime pas* ». Lorsque nous lui en demandons la raison, elle précise : « *ben, mon père a du sang arabe, mon grand frère, entre parenthèses, a du sang arabe* ». Les motions haineuses éprouvées semblent l'empêcher de s'investir positivement. Elle nous raconte d'ailleurs son attraction pour un héros de manga dont les conflits identitaires sont proches des siens. En effet, la particularité de ce héros est d'avoir subi une greffe à partir du corps d'un monstre cannibale et cruel. Ce héros lutte contre la part négative en lui : « *Ken Kanequi (...) c'était un humain mais ils se font poursuivre par des goules, c'est des espèces de monstres mangeurs d'humains. (...) Y'a une charpente qui leur est tombée dessus et, du coup, la fille elle est morte sur le coup alors que c'était une goule mais tous ses organes ils étaient intacts. Alors que le garçon, ses organes étaient totalement détruits mais il était encore vivant. Du coup, à l'hôpital (...) ils les ont greffé au garçon et le garçon il est devenu à moitié goule, vu qu'il a reçu des organes de goules (...) il finit par devenir une autre personne* ». Fama semble fascinée par ce personnage qui refuse, comme elle, la provenance de son enveloppe corporelle.

Fama cherche à se construire une autre identité. Elle investit de multiples espaces virtuels dans lesquels elle trouve d'autres modèles identificatoires. Elle a construit plusieurs « profils » Facebook où elle s'invente des identités nouvelles. Lorsqu'elle se rend sur ces réseaux sociaux, elle interagit dans des forums de discussion en se donnant l'illusion d'être la personne créée. Elle s'invente des histoires de vie où ses fantasmes deviennent la réalité. Il nous semble que Fama « donne corps » à ces personnages, grâce aux discussions partagées, et que ces identités lui permettent de nier des pans de sa réalité.

Ainsi, elle évoque le profil d'un jeune homme homosexuel coréen qu'elle a créé. Ce personnage lui permet de se mettre dans la peau d'un garçon. Elle nous relate sa colère face aux commentaires homophobes qu'elle a reçus. Elle nous explique ensuite vouloir devenir un

garçon. Elle se présente, lors de l'un de nos entretiens, en portant une perruque de garçon coréen, un masque anti-pollution et des habits masculins.

Elle nous dit alors : « *Je me sens bien ! C'est l'homme attitude ! On m'a dit : « ouais, tu ressembles à un homosexuel quand tu as ta perruque ».* J'ai fait « ah ! sympa. (...) »

Psy : c'est vrai que ça fait assez garçon.

Fama : oui, ben, j'aime bien, c'est le but un peu. (...) parce que moi j'ai déjà dit, je ne veux pas être une fille. Être une fille c'est trop compliqué, ça à trop d'inconvénients ».

Fama parvient à verbaliser l'impossibilité pour elle de se subjectiver au travers d'une identité féminine. Elle explique qu'elle se sent en sécurité dans la peau d'un garçon car elle a l'impression, alors, d'être forte et courageuse : « *J'essaie d'être plus calme parce que je sais que si je deviens un gars, genre ouais et tout, alors déjà que quand je suis une fille, je m'énerve facilement alors si je suis un gars, je vais me permettre encore plus de choses : « alors, toi ferme ta... ».* « *Moi !? J'ai rien dit (...)*

Psy : un mec, il se contrôle moins ?

F : exactement ».

Au Rorschach, la problématique identificatoire s'observe du fait de l'impossibilité de Fama de représenter une figure masculine ou féminine intègre et solide. Les représentations de puissance phallique sont dénigrées, ridiculisées, ce qui rend compte du mouvement de défense contre l'anxiété suscitée par ces représentations phalliques : « *Ah bon, ça je l'avais déjà vu, là ces deux bonhommes qui sont penchés en avant, les fesses en arrière et qui portent des talons »* (Planche III). « *Un éléphant avec la trompe, les défenses qui sont à moitié pourries »* (Planche IV). Fama évite le processus identificatoire en ayant recours à des représentations instables ou en dénigrant les représentations masculines.

Il est probable que les éprouvés traumatiques issus de la maltraitance parentale engendrent la volonté actuelle de Fama de se créer un nouveau corps dont les propriétés la rendraient invulnérable. Il est possible également que la poussée pubertaire, qui a généré des changements corporels, ait réactivé des impressions traumatiques d'impuissance. En prenant le contrôle sur ces perturbations et en s'inscrivant dans un projet de changement de sexe, Fama peut maîtriser son corps et ainsi prévenir une nouvelle situation d'impuissance.

Par ailleurs, Fama s'est créé le profil d'une petite fille à la recherche de son père. Sous l'identité de cette petite fille, elle s'invente un père idéal. Elle semble trouver un réconfort dans les commentaires compatissants des personnes qui interagissent avec elle. Ces commentaires donnent une réalité à l'existence du personnage fictif qu'elle a créé. Il nous a semblé plusieurs fois que, pour Fama, il n'y avait plus de frontière entre fantasme et réalité. Au test du Rorschach, nous observons un défaut de la qualité d'adhésion au réel. Le recours à des représentations de bonnes qualités formelles est faible ($F+\% = 50$ et $F+\% \text{ élargi} = 37$). Il semble que la richesse fantasmatique de Fama est telle qu'elle vient la déborder.

Les réseaux sociaux offrent une surface de projection qui mêle réalité et fiction, ce qui permet à Fama de faire vivre ses fantasmes. En créant ces différents profils, Fama modifie son histoire individuelle et nie ainsi ses origines. Elle gagne l'illusion d'être quelqu'un d'autre. Il semble qu'elle utilise ces surfaces virtuelles pour diminuer les répercussions du vécu traumatique sur son moi.

Pourtant, l'investissement de l'imaginaire engendre parfois une perméabilité des frontières entre monde interne et monde externe et perturbe les capacités d'adaptation dans le réel.

Les résurgences traumatiques conduisent Fama à rejeter les constituants de son identité : ses origines, son corps, son identité sexuée. Ils sont porteurs des traces traumatiques qui viennent faire resurgir une menace identitaire.

Faillites objectales

Nous remarquons que Fama, dans le transfert qu'elle établit avec nous, teste notre capacité de bienveillance et de loyauté. Ainsi, il nous est difficile de créer une relation de confiance avec elle. Fama est tout d'abord méfiante et adopte une attitude assez revêche dans laquelle nous ressentons de l'agressivité. Nous avons l'impression de devoir « prouver » notre volonté de l'aider. C'est au fur et à mesure des entretiens que Fama s'est montrée de plus en plus confiante dans la relation et en demande d'un accompagnement. Nous avons développé un contre-transfert très fort vis-à-vis d'elle, ressentant l'importance d'être vigilante à nos paroles afin de ne pas être perçue comme un adulte maltraitant. Fama nous a semblé très sensible aux mots employés, rapidement interprétés comme négatifs. Elle semble être attentive aux expressions

de notre visage ce qui nous demande d'engager une grande énergie dans la contenance corporelle lors des entretiens avec elle. La distance et l'inconfort relationnels qu'elle établit nous semble refléter le défaut d'intériorisation d'objets sécurisants. Il est probable que Fama, n'ayant pu faire l'expérience d'objets primaires contenant et protecteurs, se protège de l'autre, menaçant pour elle.

Les résultats des tests projectifs viennent d'ailleurs confirmer cette hypothèse. Ils reflètent la difficulté ressentie par Fama lorsqu'elle est face à un objet. Au test du Rorschach, la seule représentation de relation est sous-tendue par l'expression d'un mouvement pulsionnel agressif dont Fama n'est pas certaine : « *des ninjas qui font du Kung Fu, c'est vrai hein !* ». Les autres représentations humaines ne sont pas en relation mais spéculaires ou mal différenciées : « *Deux Dark Vader qui mettent leurs mains comme ça (les lève)* » (Planche I) ; « *là ça fait un bonhomme avec un papillon à l'intérieur de son ventre et des bras au-dessus de sa tête* » (Planche III). À la planche VII, elle verbalise l'angoisse d'abandon suscitée par le relationnel : « *c'est un bonhomme coupé en deux (fait tomber la planche) il a voulu me quitter, il a fait « I believe I can fly »* ». L'expression de l'angoisse d'abandon suscite un mouvement défensif maniaque.

Au TAT, les réponses données sont riches de scénarios où elle manie la langue française avec poésie et suspens. Elle alterne la construction de ses récits avec des procédés de dramatisation centrés sur l'investissement de la réalité interne de ses personnages qui rythment ses récits. Nous observons que la relation d'objet est investie comme renfort narcissique. Ainsi, lorsque Fama représente des objets, leur investissement n'est pas pris dans une dynamique pulsionnelle. À la planche 5, l'expérience relationnelle n'est suivie que d'une perte : « *Agathe était seule chez elle. Son mari était mort depuis 2 ans (...) Elle se demandait souvent pourquoi la vie lui avait fait cela à elle, pourquoi le malheur lui tombait dessus à chaque fois* ». Le sentiment d'incomplétude narcissique semble entaché par les attaques haineuses contre l'objet.

À la planche 6 GF, l'investissement de la relation sert le narcissisme et n'est pas pris dans une dynamique libidinale ou agressive : « *Agnès était une comptable respectée, elle faisait bien son travail, elle ne cherchait d'ennui à personne. Tous ses collègues l'appréciaient et elle rêvait d'un jour pouvoir ouvrir sa propre agence.* ». À la planche 7 GF, Fama, par un récit autour des relations familiales, exprime le vide affectif qu'elle ressent et son besoin d'étayage : « *Sophie aimait son petit frère bien qu'elle soit jalouse que tous les regards soient tournés vers lui. (...)*

Le bébé et la jeune fille échangèrent des regards plein de questions mais finirent par se sourire. Peut-être que ce n'est pas si mal d'avoir un frère (...) Je ne serais plus toute seule ». Le seul objet sur lequel Fama parvient à s'étayer est celui, non menaçant, d'un bébé ; ce qui rend compte de sa difficulté à pouvoir s'appuyer sur un objet. La représentation du bébé sert de protection, elle ne parvient à déplacer ces investissements du pôle narcissique au pôle objectal.

Pourtant, la poussée objectale est bien présente chez Fama. Elle parvient à se donner l'illusion de créer des relations par l'intermédiaire du virtuel. La protection identitaire garantie par la distance physique lui permet de nouer par cet intermédiaire des relations. Ainsi, elle nous explique s'être inscrite dans une communauté d'appartenance de fans d'un groupe musical asiatique. Elle témoigne de l'aide importante que cette communauté lui apporte : *« Dessus, y'a mon groupe favori : BTS. Et, Army c'est le nom des fans. Parce qu'ils ont dit, en plus, Army, c'est pas pour l'armée, enfin, c'est aussi un peu ça mais, en fait, ils considèrent qu'on est, un peu, leurs armures qui leur permettent d'avancer et de les protéger ».*

Hypothèse 3 : Les imagos parentaux apparaissent tyranniques

Lors des entretiens, Fama verbalise la haine qu'elle ressent à l'égard de la figure maternelle du fait de l'abandon qu'elle a subi. Elle manifeste cette haine en faisant part de son émotion lorsque sa mère a recherché à communiquer avec elle par l'intermédiaire des réseaux sociaux : *« Ouais, ouais ma mère ! « Oh, t'es trop belle, ma puce » machin ! « Oh, t'as trop grandi », « vas-y ferme ta bouche, ne me parle même pas ! ». Ah non, mais moi, je me suis énervée sur Instagram, j'ai fait : « non, marque pas d'insulte sur Instagram parce qu'après quand tu vas la revoir elle va te gifler » ! (...) « Mais d'où elle me parle en fait celle-là ? ».* L'irruption de sa mère dans son espace après des années d'absence a engendré chez Fama un effet de sidération suivi d'une colère importante : *« J'ai commencé à m'énerver contre elle au téléphone. (...) Mon téléphone : je l'ai balancé. Heureusement qu'il a atterri sur mes vêtements ! Heureusement qu'il a atterri sur mes vêtements sinon il aurait été encore plus fracassé que par des Hollandais. Et euh, du coup, j'ai péte un câble, j'ai fait : « Mais euh, d'où elle me parle comme ça ? Elle se barre de ma vie et après elle réapparaît comme ça, elle a cru que j'étais qui en fait ? ». Elle a cru que j'étais là à l'attendre ? »*

Il semble que l'intensité des motions haineuses envers l'objet maternel entrave l'engagement dans l'élaboration d'une problématique de perte. Ainsi, bien qu'une sensibilité dépressive transpire à la planche IV du Rorschach : « *y'a un papillon avec de l'eau qui coule sur ses ailes* » et à la planche X : « *Des fleurs fanées (...). C'est mort, sans vie, sans espoir, elle est affaissée, elle descend* », les récits donnés au TAT rendent compte d'un étayage qui évolue au fur et à mesure de la passation en une problématique d'envahissement mortifère : « *Agathe était seule chez elle. Son mari était mort depuis 2 ans.* » (Planche 5) ; « *Peut-être que ce n'est pas si mal d'avoir un frère, se dit Sophie. On pourra jouer ensemble, faire plein d'activités et au moins je ne serai plus toute seule* » (Planche 7 GF) ; « *Pendant qu'elle le peignait, Ricardo en profita lâchement pour sortir un pistolet et le chargea, pointa et tira. La balle traversa la toile. Louise poussa un cri de surprise en se recevant une balle dans la tête (rires)* » (Planche 9 GF) ; et enfin : « *Et Robin plus jamais n'y avait touché. La barque avec le temps était devenue fragile. Si elle bougeait, elle cassait. Robin n'avait pas voulu prendre ce risque* » (Planche 12).

Malgré les efforts de Fama pour maintenir sa cohésion identitaire tout en développant des liens objectaux, des mouvements mélancoliques insurmontables empêchent tout investissement objectal. Lorsque nous investiguons plus précisément la nature des objets internalisés et notamment la qualité des représentations des objets primaires, nous faisons face à des défenses rigides. Ainsi, la planche IX, où peuvent être représentées des images du maternel archaïque, est refusée : « *Ouhla ! Choc ! Je n'ai pas d'idées. Non, je ne sais pas, ça représente rien de spécial.* ». C'est au TAT que la violence de l'imgo est décrite.

En effet, à la planche 1, Fama fait le récit d'un petit enfant objectalisé par ses parents et dans l'impossibilité de s'individuer : « *Lui, c'est un violon ? C'est un enfant avec un violon, il n'a pas l'air très joyeux d'avoir reçu ce cadeau. Malgré tout, il aurait préféré recevoir une voiture. Mais sa mère, elle n'était pas de cet avis, elle voulait qu'il perce dans la musique. Son père, lui, était contre, il voulait que son fils devienne champion de karaté. L'enfant, tiraillé entre ses deux avis, ne savait que faire. Alors, il ne dit rien et resta assis devant cet instrument, l'air monotone, peu ravi d'avoir reçu ce cadeau. Fin.* » La domination parentale vient soumettre l'enfant.

Par ailleurs, le récit de la planche 11 rend compte de la présence d'un imago archaïque monstrueux qui s'attaque aux femmes et empêche leur indépendance : « *C'était dans des temples perdus que s'était perdue Ariane. Elle était accompagnée de taureaux. Ils traversèrent*

la grotte, un geyser expulsa les taureaux. Ariane, cependant, réussit à passer le geyser sans crainte. Cependant, en traversant le lac Michigan, le monstre du Loch Ness sauta par-dessus le pont, la dévora et sauta dans l'eau. » Il est probable que la figure du père, monstrueusement violente, soit inscrite dans son psychisme au travers d'un imago archaïque menaçant.

Conclusion

L'analyse des entretiens et des tests de Fama met en lumière la répercussion, sur son fonctionnement psychique actuel, du traumatisme de la violence et des actes de cruauté dont Fama a été victime, avant ses quatre ans.

Ainsi, notre première hypothèse est vérifiée car nous avons pu observer l'intensité de la compulsion de répétition. Fama adopte des comportements phobiques, issus des actes de maltraitance précoces, qui entravent son adaptation à la réalité. Elle évite de s'engager dans des relations affectives, sociales ou scolaires car celles-ci réactivent des souvenirs traumatiques et sont trop menaçants pour elle. Elle s'appuie sur ses ressources cognitives pour réprimer les émergences traumatiques ; cependant, cela lui coûte son adaptation à la réalité. Nous constatons également le poids négatif du trauma dans l'organisation des processus de pensée. Fama, à défaut de pouvoir s'appuyer sur des objets internes, trouve dans l'imaginaire des objets qu'elle idéalise ce qui lui permet une échappée aux résurgences traumatiques.

Notre deuxième hypothèse est également vérifiée car nous avons constaté une défaillance des investissements narcissiques et objectaux qui freine le développement du processus adolescent. Sur le plan narcissique, les changements corporels issus de la puberté viennent réactiver un vécu traumatique d'impuissance et de vulnérabilité. Cela engendre chez Fama une menace pour son intégrité. Elle y réagit par une tentative de maîtrise du corps avec le fantasme de pouvoir changer de sexe. Fama rejette également ses origines et sa filiation, ce qui renforce sa vulnérabilité narcissique. Le narcissisme n'est pas suffisamment solide pour contenir les angoisses traumatiques. Sur le plan objectal, le moi de Fama est trop fragile pour risquer une

nouvelle atteinte. Ainsi, l'investissement objectal échoue et Fama se replie dans un monde imaginaire.

Notre troisième hypothèse est également vérifiée. La haine de Fama à l'égard des figures parentales reflète la présence dans son psychisme d'imagos parentaux archaïques, vecteurs de cruauté et de violence. Fama réprime ses objets internes cruels et sadiques, cependant ils colorent ses représentations. Elle tente de s'en dégager grâce au jeu de l'imaginaire ; mais le moi semble parfois contaminé par ces objets. Des mouvements de clivage permettent de contre-investir les pulsions agressives pour repousser dans l'inconscient les irruptions de ces objets internes. Néanmoins, la perméabilité des limites laisse parfois place à un moi non différencié de l'imgo paternel.

Heureusement, Fama accepte l'étayage du clinicien et lui livre les pans de son monde interne. Cette acceptation de l'étayage semble être un recours possible pour l'élaboration des résurgences traumatiques. En effet, le risque d'une absence de prise en charge provoquerait un repli dans un monde imaginaire où Fama se perdrait dans une alternance de personnalités multiples. L'appui sur le clinicien offre un ancrage nécessaire dans la réalité.

Psyché

Psyché apparaît dans les Métamorphoses d'Ovide. C'est une princesse à la beauté si pure qu'Aphrodite en est jalouse. Elle suscite contemplation et vénération des foules. Notre participante nous a fait penser à Psyché car elle suscite également l'émerveillement de son entourage.

Présentation et anamnèse

Psyché est âgée de quinze ans ; c'est une jeune fille petite et mince d'apparence soignée et féminine. Elle fait plus âgée que son âge car elle est vêtue de manière assez adulte, ce qui contraste avec sa coiffure et son visage encore enfantin.

Il est difficile de percer le pays d'origine des parents de Psyché. Elle a la peau claire mais légèrement hâlée, les traits fins et les cheveux crépus. Il se dégage d'elle un mélange de fragilité et de détermination.

Psyché a accepté de participer à la recherche bien que nous ne la connaissions pas. Elle explique que c'est une façon pour elle de remercier l'institution qui la soutient depuis son enfance. Lors des rendez-vous, elle montre tout d'abord une certaine méfiance puis parvient à investir l'entretien et à se livrer. Psyché, à plusieurs reprises, utilise l'humour lorsqu'elle aborde des pans difficiles de son histoire.

Psyché est placée depuis qu'elle est née, dans la même famille d'accueil. Elle explique son placement du fait de l'incapacité de sa mère à s'occuper d'elle. Elle évoque avec flou la maladie psychique de sa mère qui l'empêcherait de vivre avec elle. Elle voit sa mère lors de week-ends, tous les quinze jours et une partie des vacances scolaires, lorsqu'elle est en hébergement chez son grand-père. Ses parents sont séparés. Son père est africain, il a douze autres enfants. Elle le voit de temps en temps lorsqu'il vient chez son grand-père. Elle ne sait pas pourquoi elle n'a pas vécu chez son père et ne cherche pas à le savoir.

Psyché se dit contente de son placement. Elle ne souhaiterait pas retourner vivre chez sa mère ou chez son père car elle a de bons repères dans sa famille d'accueil et dans son environnement. C'est une jeune fille ambitieuse : elle veut devenir avocate « *car tout le monde a le droit d'être défendu* ». Elle est travailleuse et semble exigeante envers elle-même : elle a 16/20 de moyenne générale.

Psyché décrit de très bons liens avec sa famille d'accueil. Elle s'entend bien avec les enfants de son assistante familiale qui sont plus âgés qu'elle et avec lesquels elle n'a pas grandi. Elle a grandi avec une autre jeune fille, accueillie pendant dix ans, et qui est, selon Psyché, partie du fait d'importants conflits avec Psyché.

Hypothèse 1 : Le traumatisme des défaillances parentales ne fait pas irruption dans le psychisme

Nous n'avons pas constaté d'irruptions traumatiques dans le psychisme de Psyché. En effet, lors des entretiens, Psyché est la seule de nos participants à verbaliser de manière précise son acceptation et son adhésion à la mesure de placement : « *J'ai vite compris que cela était autant un intérêt pour moi que pour mes parents donc euh... Du coup, ce n'était pas difficile* ». Elle perçoit les bizarreries comportementales de sa mère l'empêchant dans ses capacités maternelles : « *Elle est un peu ailleurs, elle veut toujours que j'aille bien, elle passe tout le temps derrière mes trucs, elle touche mes genoux pour voir si je vais bien, enfin c'est... (rire), je suis habituée. Ça ne me dérange même plus. (...) Elle est peut-être euh... comme enfermée dans une bulle, où y'aurait que moi* ».

Psyché semble parvenir à se dégager suffisamment de ses propres conflits pour être en capacité de se représenter l'état mental et émotionnel de sa mère. Ainsi, en entretien, elle rend compte de l'adaptation comportementale qu'elle met en place : « *Je sais que ma mère, si je la force vraiment, si j'insiste, elle me l'offrirait, mais, euh, je me suis dit qu'une doudoune, 300 euros, c'était un peu cher. (...) Je lui en ai demandé une autre qui coûtait la moitié du prix, et sinon voilà. Mais y'a une époque où j'avais vraiment tout ce que je voulais tout le temps parce que sinon je m'énervais vraiment* ». Psyché a acquis des capacités de réflexivité qui lui permettent

d'analyser ses comportements passés et d'adapter actuellement ses désirs en fonction de la réalité de l'autre.

Psyché témoigne également de l'importance qu'a été pour elle l'investissement inconditionnel de son assistante familiale : *« Je n'ai pas eu l'impression que c'est un métier que ma famille avait, alors que je pense que si l'ASE avait été trop présente j'aurais perçu plus que c'était un métier. Comme un métier que ma Nanou et elle aurait eu par rapport à moi. Alors, que là, même si je sais que ma Nanou elle est payée pour moi, que c'est son métier, je ne le perçois pas comme ça »*. Psyché a pu investir sa famille d'accueil comme une figure maternelle de substitution qui lui apporte un support narcissique. Elle témoigne n'avoir pas senti de différence entre elle et les enfants de son assistante familiale, ce qui a favorisé son adaptation dans la famille d'accueil : *« Je pense que quand on est bébé comme ça, je ne m'en suis pas rendu compte, c'était comme ma famille, c'est le même effet qu'une adoption, les enfants quand ils ont été adoptés, ils ne le perçoivent pas tout de suite. Après, ils le voient en grandissant. Donc, j'ai vite trouvé mes marques parce que pour moi c'était une famille normale. Je n'ai pas trop vu de différences »*.

Par ailleurs, Psyché explique qu'elle s'est toujours sentie bien dans sa famille d'accueil du fait de la bonne entente entre sa mère et l'assistante familiale : *« Les deux familles s'entendaient bien, que ce soit ma famille ou ma famille adoptive. (...) C'était bien organisé et du coup c'est pour ça que ça a été aussi simple pour moi, je pense »*.

Ainsi, le contexte de sécurité apporté par la famille d'accueil et la perception du contexte de carence dans lequel évoluent ses parents semblent avoir permis à Psyché d'accepter la séparation familiale. Elle parvient à élaborer son histoire et percevoir les impacts de sa situation particulière sur ses comportements.

Nous allons voir que chez Psyché, le trauma ne fait pas irruption à l'adolescence mais qu'il est plus souterrain car impacte la construction narcissique et objectale.

Hypothèse 2 : Le vécu de placement engendre des faillites dans la construction narcissique et objectale

Faillites narcissiques

Il semble que la précocité du placement, son acceptation par Psyché et la stabilité de l'accueil familial ait permis l'internalisation d'objets, lors des premières années de la vie, venant soutenir la construction du moi. Cependant, nous observons certaines fragilités.

Tout d'abord, lors des entretiens, Psyché évoque l'insécurité affective qu'elle a traversée pendant plusieurs années du fait de la prévalence de l'angoisse de séparation avec sa famille d'accueil. Elle décrit que la présence d'une autre jeune fille placée menaçait sa place dans la famille d'accueil : *« je pense que sans le vouloir, et peut être en le sachant aussi, je l'ai poussée à partir on va dire. Parce que je voulais tout garder pour moi. (...) J'avais mes parents pour moi toute seule, je ne connaissais pas mes frères, ma mère elle était hyper protectrice, du coup, j'ai grandi comme si on était que toutes les 2. Et du coup, je pense que c'est pour ça. Je ne voulais pas que y'ait quelqu'un d'autre. »*

Par ailleurs, elle explique qu'elle n'a pas souhaité rencontrer les enfants de son père : *« Quand mon père m'avait parlé de demi-frères et sœurs, ça ne m'avait pas intéressé du tout de les connaître et maintenant je me suis dit que ça pouvait que m'apporter aussi personnellement de savoir qui ils étaient aussi »*. Nous pouvons faire l'hypothèse que cela était également trop menaçant pour elle au vu du conflit de loyauté dans laquelle cette rencontre la positionnait. Ces propos tendent à nous faire penser que la situation de placement n'a pas permis l'établissement d'une *confiance de base* de Psyché à l'égard de ses figures d'attachements. Elle fait d'ailleurs part d'un projet professionnel marqué par un désir de réparation narcissique : *« Je voudrais être avocate (...) l'idée qu'on va pouvoir rencontrer pleins de gens qui ont des histoires différentes (...) on va les aider, ils ont besoin de nous »*.

La répercussion de cette insécurité sur les assises narcissiques s'observe au Rorschach. Bien que Psyché montre une bonne adaptation au réel, comme en témoigne les modalités d'investissement objectif de la réalité externe (F% élargi dans la norme), nous observons, toutefois, une perméabilité des limites (F+% et F+% élargi inférieur à la norme). Ainsi, lorsque

l'angoisse est massive, les représentations deviennent poreuses : « *les deux taches, elles se tapent la main* » (Planche II) ; « *un animal entre le... l'ours, un peu pour la première partie de son visage et avec le reste du corps comme un... L'animal qui mange les fourmis ?* » (Planche VIII).

Psyché interroge également à plusieurs reprises la forme et la taille des taches. Elle s'appuie sur les propriétés perceptives des planches pour trouver une contenance à des représentations qui émergent difficilement. Son équilibre narcissique semble s'appuyer sur l'externe pour compenser la fragilité du monde interne.

Par ailleurs, les représentations sont contrastées. Certaines sont unifiées et porteuses d'un idéal narcissique et d'autres sont morcelées ou hybrides. À la planche V, Psyché donne une première représentation nantie narcissiquement : « *Mmm, là je vois le dessus d'un oiseau ou d'un insecte avec de grandes ailes* », puis la disqualifie : « *Un oiseau ça n'a pas de petits trucs comme ça du coup... Ouais, un animal qui vole* » (Planche V). Psyché propose d'abord une image positive et idéalisée puis elle opère un mouvement de neutralité.

Nous observons qu'elle alterne entre des mouvements de revendications phalliques : « *comme un bateau ou un jet ski et qui irait vite au milieu et qui pourfendrait la mer de chaque côté en la traversant, et qui passe vite, ça passe vite, un bateau, un jet ski, et qui éclabousserait à côté* » (Planche VI) et des mouvements d'incertitude identificatoire : « *des gens* » (Planche I), « *des taches* » (Planche II), « *un pays* » (Planche VIII), « *Le Pérou* » (Planche X).

Elle parvient à deux reprises à donner des identifications féminines, cependant leur justification ne tient pas et montre encore la difficulté pour elle d'accepter cette différence : « *deux femmes parce qu'elles ont des chaussures* » (Planche III). Également, à la planche IV, la représentation phallique est tout d'abord teintée d'angoisse de castration : « *les monstres dont on a peur* ». Puis, elle est ridiculisée : « *il aurait un corps vraiment bizarre avec d'énormes jambes et ici ses mains, je le vois bien dans le détail, il aurait une toute petite tête là-haut. Comme celle de mon chien* ». Ainsi, Psyché utilise des défenses ayant pour but de nier la source interne de la pulsion puisqu'elle n'ose pas représenter l'objet ; il est ainsi mis à distance.

La confrontation à l'affaiblissement des différences provoquée par le Rorschach engendre des stratégies de mise à distance de l'objet. Cela témoigne de la défaillance des assises narcissiques. Le moi s'accroche à la réalité perceptive pour maintenir la différenciation entre dedans et dehors.

Au TAT, les faillites narcissiques sont observables au travers de la difficulté de mise à distance des objets parentaux. Ainsi à la planche 1 : « *il aurait été pris entre le fait de savoir qu'il allait les décevoir parce que ce n'était pas du tout ce qu'il aimait faire et il sait qu'il va les décevoir mais il a envie de leur faire plaisir* ». Le conflit représenté par Psyché met davantage en avant l'angoisse suscitée par la séparation avec les objets parentaux que celle de l'immaturation fonctionnelle. C'est également le cas à la planche 2 : « *Elle reste là toute sa vie parce qu'elle croit qu'elle ne peut pas trop partir* ».

Par ailleurs, de nombreux récits sont marqués de la mise en avant de la représentation de soi. Des problématiques relationnelles, autour de la question de la dépendance, y sont majoritaires. Psyché semble représenter avec plaisir son Narcisse qui se questionne au bord du miroir-TAT. L'investissement de la représentation de soi lui permet d'éviter la conflictualisation. Par exemple, planche 19 : « *Un tableau un peu d'art abstrait qui serait exposé dans un grand musée où les gens se mettraient devant durant des heures en étant impressionnés du travail du peintre, pour moi il n'y aurait pas trop de forme, pas trop de dessins concrets mais au fond l'artiste il aurait quand même peint, dessiné quelque chose d'important pour lui et les gens ils passeraient des heures à essayer de chercher quoi* »

Également, à la planche 5, Psyché rend compte d'un vécu d'insuffisance narcissique : « *Elle aussi, elle aurait aimé être à sa place, dans le sens où être une femme à l'époque, comme je l'imagine, ça devait être compliqué. Et, en plus, si elle est servante, elle doit en avoir marre, elle s'imagine être à la place de l'homme, je l'imagine vraiment insatisfait l'homme* ». La revendication du phallique entraîne une angoisse qui génère, en fin de planche, une confusion entre les identifications.

Le TAT de Psyché est envahi d'histoires dans lesquelles l'investissement narcissique de la représentation de soi fluctue. Il est tantôt abandonné, tantôt idéalisé.

Faillites objectales

Lors des entretiens, Psyché évoque ses relations amicales bien qu'elle n'en parle qu'à peine. Son discours est essentiellement centré sur ses parents et ses assistants familiaux.

Les tests projectifs mettent en évidence l'entrave des investissements objectaux du fait de la problématique de séparation.

Ainsi, au Rorschach, les planches bilatérales sont majoritairement perçues sous un angle unitaire et Psyché s'attache à leurs propriétés formelles pour faire émerger des représentations de relations : « *encore un pays en fait, soit les Canadas soit les États-Unis* » et à l'enquête : « *le fait que ce soit blanc autour, un pays avec de l'eau autour* » (Planche II) ; « *je verrais bien encore des pays. Là se serait plutôt la partie avec le Pérou, l'Amérique du Sud mais retournée à l'envers parce que c'est dans l'autre sens* » (Planche X) ; et au sensoriel : « *un truc qui ressemblerait au continent africain* » et à l'enquête : « *Deux taches rouges (...) Si parce que c'est plus chaud* » (Planche II) ; « *là y'a pleins de couleurs du coup j'ai l'impression que si on était dans un endroit avec un climat ça serait un pays chaud* » (Planche VIII). Également à la planche I, Psyché, en difficulté pour identifier une représentation, s'appuie sur le blanc pour étayer son élaboration : « *un animal, un insecte comme un papillon* » puis à l'enquête : « *la forme : on dirait des ailes et les petits trous : on dirait la forme des taches qu'aurait pu avoir un papillon* ».

La mise en place de ces défenses permet un évitement objectal. Les représentations de relations d'objets sont trop menaçantes pour Psyché. Elles sont niées dans leur différence : « *Comme si c'était un peu des gens, vraiment différent, y'en a deux principales, les deux plus grands forcément ils attirent plus, comme des gens qui ne seraient pas comme en harmonie mais qui auraient vraiment un... un lien* » (Planche X).

Au TAT, presque toutes les planches sont l'objet de récits dans lesquels les personnages féminins sont « *pris au piège* » d'une vie dans laquelle ils n'arrivent pas à évoluer.

Ainsi, à la planche 2 du TAT : « *Je pense qu'elle est vraiment triste d'être là. Elle reste là toute sa vie parce qu'elle croit qu'elle ne peut pas trop partir* » ; puis à la planche 8 GF « *ça doit être le genre de père qui veut marier sa fille à quelqu'un qu'elle aime pas, etc., et je pense que c'est pour ça qu'elle l'aime pas. Et je pense que sa mère elle est morte. Et que du coup y'a personne pour l'aider* » ; et à la planche 9 GF : « *On retrouverait deux amies qui auraient décidé de ne pas suivre des règles de vie qu'elles auraient pu avoir à l'époque. Par exemple avoir un mari, participer à des dîners, je les imagine bien comme des femmes voulant aller contre leur temps et contre tout* ».

Psyché semble dans une impasse psychique. Le désir d'indépendance est directement contrecarré par la menace identitaire suggérée par l'angoisse de la séparation.

À la planche 16, Psyché semble trouver une issue à cette impasse. Elle convoque un objet magique suffisamment solide pour soutenir son processus de différenciation : *« La, ça me fait encore penser à un film, justement Peau d'Âne au moment où elle a réussi à s'enfuir et qu'elle part pour retrouver la fée sur la petite île, là. Et d'après ce que je me souviens, je crois que y'a une barque. C'est plutôt un moment positif puisqu'elle va retrouver une bonne fée et elle a réussi à s'enfuir »*. Le processus de séparation ne peut s'effectuer que grâce à l'étayage d'une nouvelle figure maternelle. Psyché convoque la figure de Peau d'Âne, conte qui se caractérise par son climat de menace incestueuse. Psyché reste engluée dans un désir œdipien envers la figure maternelle.

L'intensité de l'angoisse de séparation et la menace identitaire qu'elle soulève chez Psyché est mis en évidence à la dernière planche du TAT. Psyché parvient à scénariser la déchéance et la mort qui ont suivi les quelques moments d'autonomie et d'indépendance du héros : *« il parlait d'un homme qui avait une maladie mentale, un retard mental et en fait qui voulait à tout prix ressembler aux autres et du coup il avait entendu parler de tests qui étaient réalisés sur des souris en laboratoire et ils pouvaient annuler ce retard mental et du coup il avait choisi de le faire donc il avait eu tout ce qu'il voulait à la base, des amis, une copine, il est devenu intelligent et puis, petit à petit, dans les effets secondaires, tout a rétréci, il était encore plus retardé mentalement. »* Cette planche montre l'intensité de l'angoisse suscitée par la séparation malgré le désir d'indépendance.

Hypothèse 3 : Les imagos parentaux apparaissent tyranniques

Lors des entretiens, nous avons perçu la parentification de Psyché à l'égard de sa mère : *« j'avais demandé à un de mes oncles s'il pouvait l'inviter chez elle, lui faire un gâteau un truc comme ça, du coup, il l'avait invitée »*.

Lorsque nous investiguons, dans les tests projectifs, la manière dont les imagos parentaux sont intégrés dans l'organisation interne, nous constatons qu'ils ne jouent pas de rôle structurant. L'imago maternel apparaît peu différencié du moi de Psyché et l'imago paternel est instable. Ainsi, au Rorschach, à la planche I, la première confrontation à l'objet fait émerger plusieurs

représentations sans continuité associative. Puis, apparaît une représentation maternelle agressive indifférenciée : « *Des gens qui lèvent des mains* ». À l'enquête : « *La tête et la main de deux femmes (...) c'est comme si elles étaient dans une manifestation* ».

Par ailleurs, la planche VII du Rorschach, susceptible de situer le sujet en rapport avec le modèle féminin, engendre un mouvement de mise en distance et un appauvrissement dans la qualité d'élaboration de la réponse : « *On dirait un peu des pouces, comme les like, je trouve, deux à l'endroit et deux à l'envers, complètement. Après, ça, je sais pas du tout (pointe le bas), après je vois pas. Ici, on dirait encore un oiseau mais je pense que vous avez pris une feuille mis de la peinture et plié, du coup on dirait encore un papillon mais... ça se voit pas vraiment* ». Des défenses drastiques viennent inhiber le déploiement des représentations sur la surface projective. Également, la planche IX, dont le contenu latent peut évoquer la relation à l'objet primaire, est refusée par Psyché.

C'est à la planche VIII que Psyché parvient à représenter l'imgo : « *je verrais bien un animal entre le... l'ours, un peu pour la première partie de son visage et avec le reste du corps comme l'animal qui mange les fourmis, y'a des animaux qui ont une... fin comme ça, qui mange des fourmis dans les pays étranges* ». Un fantasme de dévoration, d'aspiration s'exprime ici et laisse envisager une problématique de séparation avec l'imgo.

Puis, au TAT, cette hypothèse est confirmée par les récits de plusieurs planches. Aucun imago n'est représenté mais, par contre, Psyché évoque des représentations féminines jumelles, indifférenciées : « *Là, j'imagine deux sœurs qui auraient une différence d'âge d'environ 10 ans* » (Planche 7 GF). « *On retrouverait deux amies qui auraient décidé de ne pas suivre des règles de vie qu'elles auraient pu avoir à l'époque* » (Planche 10 GF).

L'imgo primaire, issu des distorsions précoces de la relation entre Psyché et sa mère, n'est pas différencié du moi de Psyché.

Conclusion

Notre première hypothèse n'est pas vérifiée car nous n'avons pas perçu lors des entretiens et lors des tests des irruptions traumatiques venant perturber le rapport à la réalité. Psyché nous a décrit un parcours de vie stable dans un environnement sécurisant. Elle montre de bonnes capacités d'historicisation et de réflexivité. Elle parvient à élaborer les angoisses qu'elle a eues lorsqu'elle était petite pour s'en dégager. Psyché n'a pas fait part d'angoisses primitives ou d'anéantissement qui seraient l'écho de traces des traumatismes précoces.

Pourtant, bien que Psyché apparaisse comme une jeune fille brillante et épanouie ayant pu « bénéficier » de la situation de placement, l'analyse des tests donne à voir des zones plus obscures.

Ainsi, notre seconde hypothèse, supposant que les traumatismes relationnels précoces et du placement ont des répercussions sur l'investissement narcissique et objectal à l'adolescence, est partiellement validée. Nous avons perçu que le vécu du placement et de la séparation familiale engendre des faillites dans la construction narcissique. Il semble que la menace d'abandon suscitée par le contexte d'accueil dans une famille de substitution fragilise la construction du moi. Psyché ne parvient pas, pour l'instant, à tolérer l'idée de la séparation ; celle-ci génère des angoisses massives d'abandon. La menace pour le moi entrave le renoncement aux objets œdipiens et le choix identificatoire. Nous observons également que l'investissement objectal achoppe car Psyché ne peut se séparer de l'objet maternel. Nous retrouvons la même organisation moiïque décrite par Ph. Jeammet et M. Corcos : « *Le Moi cherche à rendre dépendant de lui l'objet dont lui-même il dépend* » (2005, p. 2).

Notre troisième hypothèse est ainsi vérifiée car le cas de Psyché nous permet également de percevoir que, même lorsqu'une figure de substitution pallie la défaillance de l'objet primaire pendant l'infantil, l'imaginaire maternel reste empreint des représentations propres à la mère réelle et n'est donc pas porteur d'identifications solides et sécurisantes. L'imaginaire représenté par Psyché est indifférencié de son moi et est porteur de fantasmes de dévoration et d'aspiration. Psyché est donc entravée par ce poids de l'imaginaire. Nous ne pouvons pas dire, comme nous le supposions dans notre deuxième hypothèse, que l'imaginaire vient envahir le psychisme ou qu'il modèle les relations objectales ; cependant nous pouvons affirmer que, dans le cas de Psyché, l'imaginaire entrave le processus adolescent en diminuant les ressources narcissiques.

Heureusement, l'efficacité de ses processus cognitifs permet à Psyché de mettre en place des ressources défensives et des capacités de contention psychique qui semblent des facteurs positifs de dégagement de l'impasse œdipienne. Par ailleurs, nous avons perçu un surmoi fort. Cette instance lui servira, peut-être, de support narcissique favorisant le saut vers l'investissement objectal.

Orphée

Orphée, selon la mythologie grecque, descendit aux enfers pour en faire sortir sa femme, Eurydice. Mais, pressé de la contempler à nouveau, il rompit le silence lui permettant de la faire échapper et la perdit. Inconsolable, Orphée mourut dévoré par les chiens. Notre participant nous a semblé, comme Orphée, sidéré et inconsolable depuis la perte de sa mère.

Présentation et anamnèse

Orphée est un grand adolescent de quinze ans en plein essor pubertaire. Il est passé, en quelques mois, d'une corpulence frêle et petite à celle d'un grand jeune homme fin et longiligne. Sa grande taille adulte contraste avec son attitude plutôt passive et soumise face à l'adulte. Lorsqu'il s'assoit, Orphée donne l'impression de ne plus contenir aucun de ses muscles. Il s'étale de tout son long et tombe dans une grande léthargie. Ses éducateurs rapportent qu'il vient parfois s'asseoir à côté d'eux pendant de longs moments sans chercher le dialogue.

Orphée est en seconde professionnelle. Il voudrait travailler dans la maintenance informatique. Il apprécie les temps de scolarité où il trouve un réconfort amical. Il est intéressé par la filière qu'il a choisie et semble s'y épanouir. Orphée a de nombreux amis de longue date. Son parcours scolaire est constant. Cependant, Orphée a été interpellé plusieurs fois par la police pour des actes de petite délinquance : il a participé à des provocations devant le commissariat, volé un vélo et fait le guet lorsque ses amis ont fait des bêtises.

Orphée est placé depuis ses quatre ans à la suite du décès de sa mère. Sa mère était prostituée et est décédée du sida. Il n'a pas connu son père, aussi décédé. Il est le cadet d'une fratrie de quatre enfants. Il a deux frères aînés dont il est très proche ainsi qu'une demi-sœur plus âgée chez qui il va passer des week-ends.

Lui et ses frères ont été placés ensemble dans la même famille d'accueil. Sa mère avait travaillé leur placement en amont de son décès. Depuis son placement, il a bénéficié de la même assistante familiale avec laquelle il a créé des liens d'attachement importants.

Depuis peu, du fait de l'entrée dans l'adolescence et du départ de ses deux frères, Orphée souhaite plus d'autonomie et est allé vivre dans une maison pour adolescents à proximité.

Nous connaissons Orphée depuis cinq ans et l'avons accompagné par intermittence. En effet, quatre ans avant la recherche, nous avons participé à une thérapie de fratrie en réseau alors que les frères effectuaient des passages à l'acte nombreux et inquiétants. Cette thérapie a eu pour but de retracer leur histoire et de lever le tabou sur la maladie ayant provoqué le décès de leur mère. Puis, nous avons reçu Orphée, lors de deux entretiens, quand il a manifesté des questionnements autour de sa place au sein de sa famille d'accueil et un désir de changement de lieu. Trois ans plus tard, lorsque nous proposons à Orphée de participer à la recherche, il accepte volontiers.

Malgré la rapidité de son adhésion à la recherche, les entretiens sont difficiles car Orphée ne parvient pas à élaborer. Il plonge parfois dans d'importants silences où il semble se perdre. Malgré la pauvreté de nos échanges, Orphée se rend disponible pour les entretiens et est toujours ponctuel. Il accepte de participer à la recherche car il est curieux des résultats aux tests et manifeste l'envie de nous aider dans notre travail. Orphée est un jeune homme qui suscite un certain attachement malgré l'énergie nécessaire pour le mettre en position active de réflexion lors des entretiens. Nous percevons une grande tristesse émaner de lui.

Hypothèse 1 : Une organisation psychique se met en place pour lutter contre les irrptions traumatiques

Paralysie psychique

Pendant les entretiens, l'inhibition et la paralysie psychique dominant Orphée, ce qui empêche le travail d'élaboration. Lorsque nous évoquons son passé ou les motifs de son placement, Orphée semble alors vide de mots et de pensées ; il ne peut faire part d'aucune représentation : « *J'ai des photos mais... (Silence)* ». Lorsque nous sollicitons demandons à Orphée d'élaborer son histoire, il est alors en proie à une sidération psychique. Nous devons souvent le stimuler après plusieurs minutes car il semble ne plus être présent : « *Ça se passe bien en général mais ce n'est pas, je ne sais pas comment expliquer... (silence et nouvelle intervention de notre part) ben, je ne sais pas, c'est les changements et tout avec les petits, je ne sais pas trop, c'est... je ne sais même plus trop* ». Nous pouvons alors faire l'hypothèse que se mettent en place des défenses drastiques de clivage du moi pour lutter contre le retour d'éprouvés de détresse. Orphée n'est pas en capacité de nous expliquer les causes de son placement ni de faire part de représentations de sa famille et de son histoire. Il semble que l'action négative issue du trauma de la séparation familiale et du décès maternel entrave l'organisation psychique. Nous avons l'impression d'être confrontée, parfois, lors des silences d'Orphée, à des « *zones psychiques mortes* » (Freud, 1939) marquées par l'impossibilité de représentation et de symbolisation.

Il est probable que le poids des défenses sur l'appareil psychique empêche l'organisation et l'avancée dans le processus adolescent. Cependant, Orphée parvient, grâce au recours à l'agir à dépasser les blocages psychiques. Ainsi, il élabore, dans l'après-coup et avec l'étayage du psychologue, sur les avancées que certains de ses comportements ont engendré dans sa vie.

Lors de l'entretien, il raconte la manière dont il a changé de lieu d'hébergement. Il vivait depuis onze ans chez la même assistante familiale mais a décidé d'aller vivre dans une maison des adolescents. Cette rupture avec sa figure d'attachement ne s'est pas fait de manière anticipée et organisée mais plutôt lors d'un temps de crise. Cette solution a tout d'abord été imposée à Orphée qui l'a mise en échec pour finalement la demander lui-même. Lors de l'entretien, nous comprenons que le recours à l'agir est venu devancer l'élaboration. Orphée élabore dans un

second temps. Nous observons une dynamique psychique qui l'amène à retourner les situations dans lesquelles il est passif pour parvenir à en regagner la maîtrise. Il raconte : « *à la rentrée scolaire avec Sandra ça ne s'était pas très bien passé donc du coup, ils devaient me mettre là-bas jusqu'à ce que on reprenne un, enfin que ça re aille mieux avec Sandra et euh... bah après ça allait mieux avec Sandra et quand je leur demandais de retourner à la maison, bah, ils disaient on verra ça et ben, mais là du coup je suis retourné chez moi* ». Lorsque nous lui proposons une interprétation de son comportement, Orphée parvient alors à élaborer : *Psy : « Est-ce que tu penses que tu t'es énervé aussi parce que tu ne voulais plus rester là-bas ? Orphée : Ouais. Psy : Ça a été une colère efficace du coup ? Orphée rit : ouais ».*

Ainsi, lors des entretiens, Orphée décrit plusieurs passages à l'acte ayant amené des changements profitables pour lui. L'entrave de la pensée l'empêche d'élaborer les conflits qui le gouvernent, mais ceux-ci s'expriment dans l'agir et s'élaborent par la suite.

Défaillance du pare-excitant

Au test projectif du Rorschach, le jeu proposé avec l'aire transitionnelle engendre un meilleur investissement du travail psychique. Orphée parvient à percevoir la réalité de manière habituelle et adaptée, il garde la conscience d'interpréter. Cependant, nous constatons que lorsque les défenses échouent, d'importantes irrptions pulsionnelles viennent désorganiser sa pensée. Ainsi, à la planche III, Orphée donne tout d'abord une représentation adaptée : « *ça on dirait deux femmes africaines qui font du tamtam* » ; puis la prise en compte du rouge vient l'effracter : « *Quand je la mets à l'envers, on dirait la bouche d'un ours avec du sang à l'intérieur* ». Ensuite, Orphée est en difficulté pour se réorganiser, il répond à la planche suivante : « *Je ne sais pas, on dirait juste au milieu une mâchoire avec une bouche, un nez et une barbe avec des taches sur les joues* ». Lorsque les défenses psychiques sont percées, nous observons la force des pulsions agressives. Des angoisses d'atteintes corporelles et des troubles du rapport à la réalité apparaissent.

Orphée privilégie une perception immédiate et directe des planches, les réponses sont peu construites mais lorsqu'il tente d'avoir recours à son monde interne, les représentations sont colorées d'une tonalité étrange. Ainsi, la représentation « *une grande personne sans tête* » de la

planche IV devient à l'enquête : « *Un grand homme noir, les bras bizarres, ici ses grandes jambes, sa tête, sa capuche* ». Par ailleurs, à la planche V, Orphée donne comme réponse additionnelle : « *comme si on avait dessiné en blanc sur du noir, je vois deux personnes qui sont presque collées et ils tirent la langue presque, dans la silhouette, en vertical, le profil d'un personnage, des enfants avec la langue qui sort, le nez* ». La projection est plus importante à l'enquête. L'alternance entre de bonnes représentations puis de brusques dérapages, associés à des angoisses primaires d'anéantissement, de fusion, de perte d'intégrité, rendent compte de la présence de forces pulsionnelles traumatiques.

Par ailleurs, Orphée montre une importante labilité (TRI extratensif). Il reste passif par rapport à ses affects et l'environnement s'imprime sur lui. Les planches pastel font apparaître un délitement de ses capacités d'organisations. Il ne parvient plus à se réorganiser. La faiblesse du pare-excitant donne à voir la teneur effrayante et menaçante des objets internes : « *une mésange (...) une mouche* » (Planche VIII) ; « *une sorcière qui est symétrique avec une autre* » (Planche IX) ; « *une mâchoire avec une bouche, une bouche, un nez et une barbe avec des taches sur les joues* » (Planche X).

Aux TAT, il semble que la confrontation à un matériel concret ait fait échouer l'inhibition défensive habituelle d'Orphée. Ainsi, malgré quelques défenses opératoires mises en place contre l'irruption du pulsionnel, comme par exemple à la planche 2 du TAT : « *c'est l'histoire d'une famille qui vit dans une ferme et la fille des fermiers va à l'école* », Orphée nous laisse voir quelques pans de son organisation psychique. Nous constatons la force du surmoi sur le moi. Celui-ci agit comme un tyran cruel et autoritaire qui empêche toute affirmation du moi. Ainsi, à la planche 8 BM du TAT, un plaisir pervers est trouvé dans la contention effectuée par le surmoi sur le moi : « *c'est des hommes qui punissent leur enfant parce qu'il leur a volé un truc et du coup bah, ils lui ouvrent le ventre pour le récupérer et le jeune devant au premier plan et bah il est content parce que c'est lui qui a retrouvé le petit* ». Cette réponse nous fait observer plusieurs entités internes clivées dans l'appareil psychique.

Hypothèse 2 : Le traumatisme issu du décès parental a engendré des faillites dans la construction narcissique et une entrave à l'investissement objectal

Fragilité narcissique

Orphée se présente comme un grand garçon très nonchalant et n'ayant pas encore la pleine maîtrise d'un corps qui semble « trop grand pour lui ». Il investit la relation de manière très passive. Lorsqu'il évoque ses relations amicales, celles-ci semblent aussi teintées de passivité et d'inertie : « *on était juste dehors (...) on s'est baladé et puis après on s'est posé* ». Les éprouvés d'ennui, de morosité témoignent de l'engagement des figurations dépressives, propres à l'adolescence. Lorsqu'il n'est pas envahi par les effets paralysants du travail de deuil, Orphée semble au contraire donner libre cours à des décharges pulsionnelles non contrôlées. Ainsi, les professionnels de son lieu de placement nous ont fait part de nombreux « passages à l'actes » tels que des actes de petite délinquance ou de crises violentes. Cette alternance entre des mouvements de grande passivité et d'autres de destructivité traduit la difficulté d'Orphée à s'engager dans un travail de désinvestissement des objets primaires. Or, les entretiens sont menés au moment où se joue pour lui un bouleversement important : la séparation d'avec sa figure d'attachement. Ce saut vers l'autonomie semble engendrer une forte désorientation : « *je ne sais pas. Ce n'est pas le bon choix que je reste sur la maison. Ça se passe bien en général mais ce n'est pas, je ne sais pas comment expliquer..., je ne sais pas, c'est les changements et tout avec les petits, je ne sais pas trop, c'est... je ne sais même plus trop* ». Nous pouvons nous interroger sur la précocité de cette séparation pour Orphée car cela semblait le mettre à mal. Il verbalise sa difficulté à ne plus faire partie des « *tout-petits* » : « *c'est pas que je supporte plus mais c'est juste que... je ne sais pas... c'est... enfin bon. Je ne sais pas, c'est pas comme avant, enfin, je ne sais pas* ». Nous observons ainsi qu'Orphée ne dispose pas « *d'un espace psychique suffisant pour un fonctionnement de plus en plus autonome* » (Cahn, 1998). Il semble que ses ressources narcissiques soient encore trop faibles et que l'étayage de l'objet lui soit encore nécessaire.

À la dernière planche du TAT, Orphée parvient à figurer ses propres carences affectives : « *c'était l'histoire d'une feuille blanche qui attendait tous les jours qu'on colorie dessus et des années et des années passèrent et elle resta toujours blanche. Aucun enfant ne voulait dessiner*

dessus parce qu'elle était petite mais un jour, un enfant la prit et écrit son histoire sur cette feuille. Et la feuille fut contente (?) parce que le garçon n'avait pas utilisé la feuille pour un coloriage mais pour raconter sa vie et ça a touché la feuille ». Orphée fait figurer son besoin d'investissement objectal pour trouver un réconfort narcissique.

La fragilité narcissique s'observe également par les fantasmes de toute puissance qu'Orphée peut mettre en scène tant au TAT qu'au Rorschach. Par exemple, à la première planche du TAT, le contenu latent confronte Orphée à la problématique de l'immatunité fonctionnelle et Orphée parvient à symboliser l'intense frustration qu'elle suscite chez lui : « *Une longue histoire (?) C'est l'histoire d'un enfant, euh... Il est obligé de jouer du violon mais il en a marre (?). Lui, il aime pas jouer du violon (?) Parce qu'il trouve que c'est pour les filles. (?) Il va casser son violon* » (Planche 1). Également, à la planche 11, Orphée met en scène des histoires où les héros sont nantis de force et de puissance grandioses : « *Alors... j'arrive pas à voir ce que c'est. On dirait un château à droite, ou dans les airs y'a un dragon, en fait le dragon il veut attaquer le château du coup il détruit tout mais euh... y'a un chevalier qui va lui lancer une lance entre ses écailles et ça va le tuer.* » Les pulsions parviennent à s'organiser grâce à l'utilisation d'un clivage important des représentations.

Au Rorschach, la confrontation avec des planches à valence phallique engendre des représentations de puissance qui ne tiennent pas la temporalité du test. Elles sont, ensuite, désinvesties narcissiquement ; à la planche VI : « *Alors ça euh... on dirait une peau de bête sur le sol* », puis, à l'enquête : « *c'est tout plat, écrasé sur le sol* ». Également, à la planche IV : « *Alors ça on dirait une grande personne sans tête, on dirait un dragon* », et à l'enquête : « *Un grand homme noir, les bras bizarres* ». Nous constatons ainsi que les représentations sont soumises au poids du conflit œdipien. Au TAT, les affects de culpabilité, nés des désirs incestueux et paricides, sont aussi très présents : « *C'est une grand-mère et son petit-fils qui sont à l'enterrement du grand père. (?) Ils sont tristes. (?) On a l'impression qu'ils se font la tête un peu. (?) Peut-être parce qu'il est mort à cause du fils. Il a peut-être fait un truc qu'il fallait pas.* » (Planche 6 BM).

Orphée est en proie à la réactivation des enjeux œdipiens sans avoir les ressources moïques suffisantes pour le dépasser. Il figure sa détresse à la planche 12 BG du TAT : « *C'est l'histoire d'un petit garçon qui, tous les jours, venait naviguer avec sa barque dans la rivière et qui un jour en naviguant il tomba à l'eau et comme il ne savait pas nager, il se noya* ».

Projection de l'objet primaire sur les objets externes

Orphée nous apparaît paralysé psychiquement mais dans une importante demande affective. Il montre ainsi une grande léthargie et semble écrasé par un poids qu'il ne parvient pas à porter ; cependant son investissement de la relation nous fait ressentir une demande d'étayage. Nous avons l'impression qu'il cherche à se coller à l'adulte, il investit la relation de manière très adhésive. Ainsi, il arrive parfois aux entretiens en avance et attend tranquillement que nous installions le matériel en silence ; à la fin de l'entretien, il reste assis jusqu'à ce que nous devions nous en aller. Les entretiens sont très pauvres, mais Orphée ne montre aucun signe d'impatience ou de malaise. Il aurait pu rester, sans parler, à côté de nous très longtemps. Il nous donne l'impression d'être comme un petit enfant ayant besoin de la présence sécurisante d'un bon objet.

L'analyse des planches du Rorschach rend compte de l'évitement de l'investissement objectal. Toutes les représentations données aux planches bilatérales sont en symétrie. La relation ne peut se déployer car elle suscite une trop forte angoisse. Les différences avec l'autre sont niées, l'autre est investi comme un double ce qui permet à Orphée de geler l'excitation suscitée par la relation. Par exemple, à la planche I : « *deux personnes qui ont une capuche et les bras en l'air* » ; à la planche V : « *deux personnes presque collées et ils tirent la langue* » ; à la planche VII : « *une fille qui est symétrique, proportionnelle à l'autre côté* » et à la planche IX : « *une sorcière qui est symétrique avec une autre* ». Les objets perçus sont chargés d'une symbolique menaçante, moqueuse et inquiétante. Ils reflètent la présence d'objets internes violents venant menacer l'intégrité.

L'analyse du TAT d'Orphée vient révéler les angoisses que l'investissement objectal fait naître en lui. En effet, ses récits mettent tous en scène un danger lié à la relation de couple qui engendre des angoisses de trahison et de violence. Ainsi, à la planche 3 BM, Orphée représente un couple violent : « *c'est l'histoire d'une femme qui se fait battre par son mari et qui est morte* ». À la planche 5, la relation de couple a été trahie : « *c'est l'histoire d'une femme qui rentrait du travail et en rentrant et bah elle vit son homme avec une autre femme. (?) elle referme la porte, elle*

prend ses affaires et elle part. Et puis voilà » ; à la planche 13, le couple est décrit comme étant en conflit : « c'est le petit garçon, tous les matins il allait sur le devant de sa porte en attendant que ses parents se réveillent pour aller naviguer sur le fleuve avec sa barque. (?) il aimait pas vivre avec ses parents (?) ils s'embrouillaient tout le temps et ils ne s'occupaient pas de lui du coup ben le fait d'aller sur sa barque bah, il faisait quelque chose qu'il aimait bien ».

Les réponses du TAT témoignent des angoisses primaires que l'investissement objectal suscite chez Orphée. Les relations sont teintées de représentations violentes et mortifères. Ces réponses nous permettent de comprendre l'inhibition mise en place contre l'investissement objectal. Les objets sont marqués par le prisme de l'objet primaire. Nous allons voir dans la troisième partie comment l'imgo maternel s'imprime sur chaque objet investi par Orphée.

Hypothèse 3 : Des imagos parentaux dominateurs

Lors des entretiens, nous constatons que la douleur liée à l'absence parentale est toujours très vive. Ainsi, lorsque nous le questionnons sur les souvenirs qu'il a de ses parents et sur l'image qu'il conserve d'eux, il ne peut donner aucune représentation et est envahi par une sidération importante. Il semble qu'Orphée n'ait pas pu internaliser des objets primaires constitutifs de la solidité du moi.

Au Rorschach, lorsque nous observons les planches renvoyant aux figures parentales, selon les auteurs de l'École de Paris, nous observons qu'elles suscitent des angoisses massives qu'Orphée tente de mettre à distance.

Ainsi, la première planche, évocatrice des relations précoces avec le premier objet, suscite une angoisse de dévoration et un mouvement phobique observable par la représentation du loup. Puis, pour cette même planche, Orphée lutte contre l'angoisse suscitée par cette représentation grâce à un mécanisme de clivage important qui lui permet de s'appuyer sur une relation spéculaire. Une troisième représentation d'un objet ridicule et sale (le cochon) lui permet de mettre à distance la première représentation : « (...) *on dirait un loup (...) on dirait un truc avec deux personnes qui ont une capuche et les bras en l'air, c'est coupé en 2, y'a deux têtes et les bras en l'air (...) on a l'impression que c'est le reflet d'un cochon* ».

À la planche II, un imago féminin mystérieux apparaît : « *Alors ça ! On dirait une sorte de dame avec un chapeau bizarre et des yeux rouges, au milieu de son chapeau, il y a une pierre rouge qui ressemble à un cœur à l'envers* » et à l'enquête : « *Les yeux dans le détail rouge et le chapeau en noir, une sorte de chapeau couronne, une sorcière, l'autre tache rouge c'est un cœur qui est à l'envers* ». Il est possible que ce soit là l'imago qui s'expose dans sa dimension d'étrangeté et menaçante. Son emprise est décrite par les yeux rouges et sa souveraineté.

Aux planches VII et IX, Orphée décrit l'imago dans sa toute-puissance phallique qui combine des positions actives mais aussi de séduction féminine. L'imago réapparaît, toujours inquiétant, étrange et porteur d'une séduction et d'un pouvoir phallique : « *Une dame avec une sorte de déguisement, de truc sur la tête (partie droite), elle tend une main comme ça un peu et là c'est son corps et là c'est sa jupe* » (Planche VII), et « *une sorcière qui est symétrique avec une autre* » et à l'enquête : « *La tête dans l'orange avec ses yeux et un long nez on dirait son corps*

et avec son bras elle soulève sa jupe » et en réponse additionnelle : « une grenouille dans le vert avec les yeux qui sortent et la bouche ouverte dans le petit détail proche du rose » (Planche IX).

Nous observons qu'à la planche IX, l'imagos devient porteur d'une monstruosité et d'une difformité qui vient renforcer son caractère contradictoire. L'imagos prend possession de la psyché d'Orphée et, au travers de ces représentations, nous constatons son emprise.

Au TAT, aucune figure maternelle n'est convoquée. Orphée semble être dans un évitement de cet imagos. Pourtant, des représentations féminines très sexualisées apparaissent. Ainsi, à la planche 5 : « *Mmm c'est l'histoire d'une femme qui rentrait du travail et en rentrant et bah elle vit son homme avec une autre femme. (?) elle referme la porte, elle prend ses affaires et elle part. Et puis voilà »*; et à la planche 4 : « *c'est l'histoire d'un homme... je sais pas les filles ont dirait qu'elles sont... des prostituées en fait... je ne sais pas.... Il est avec des prostituées et on l'impression qu'il veut partir. Il a peut-être une femme et il se rend compte que ce qu'il fait c'est mal (?) du coup, il va partir. Il va retourner avec sa femme et ses enfants »*.

Nous connaissons de l'histoire d'Orphée que sa mère se prostituait et qu'elle est décédée du virus de l'immunodéficience humaine. Son père est décédé également de la même maladie. Orphée a été informé de l'histoire de ses parents lorsqu'il était enfant. Les planches du TAT sont imprégnées des projections qu'Orphée a développées. Nous constatons que les représentations parentales qu'Orphée donne à voir au TAT sont directement issues de l'histoire qu'il a entendue concernant ses parents.

Les imagos impactent la réalité psychique en colorant les objets par des thématiques de sexualité, de prostitution, de clivage bien/mal. Ainsi, ils gardent sous emprise la psyché d'Orphée et entrave l'investissement de nouveaux objets. Ils maintiennent sous leur dépendance le psychisme et empêche l'autonomie. La pensée est dominée par le dictat des imagos.

Conclusion

L'inhibition tant psychique que physique est prépondérante lors des entretiens avec Orphée. Il n'est pas en capacité d'élaborer sur son histoire. Pourtant, Orphée a investi la relation sur un mode narcissique, ce qui lui a permis de trouver un étayage et d'élaborer autour de ses conduites actuelles.

Notre première hypothèse est vérifiée car nous avons constaté qu'un traumatisme issu des premières années de la vie vient entraver le processus adolescent. En effet, le décès de ses parents et le placement provoque chez Orphée une sidération psychique qui empêche le travail de liaisons intrapsychiques. Orphée met en place des mécanismes de défenses pour faire face aux angoisses d'anéantissement qui l'assaillent. Il construit d'importantes défenses telles que l'évitement, l'inhibition, la sidération, et elles qui freinent ses capacités d'élaboration et de liaisons. Nous constatons aussi qu'un clivage du moi lui permet de se défendre des irrptions traumatiques, bien qu'il entrave également le processus adolescent. Le recours à l'agir lui permet d'externaliser ce qui est enfoui pour arriver parfois à quelques avancées psychiques.

Notre seconde hypothèse est également vérifiée car nous constatons que de nombreux objets internes menaçants et effrayants fragilisent le narcissisme d'Orphée. La centration narcissique lui sert de rempart face aux conflits intrapsychiques qu'il ne parvient à élaborer, et il appuie également son assise sur des objets externes. Les objets externes sont pour lui un renfort narcissique qui lui permet de lutter contre des angoisses primaires. Orphée est entravé dans l'investissement objectal car des imagos maintiennent sa pensée sous emprise.

Notre troisième hypothèse est donc vérifiée. Nous constatons que des imagos issus des projections qu'Orphée a pu entendre pendant son placement dominant la psyché. Le négatif de l'histoire maternelle et paternelle s'imprime sur chaque objet investi par Orphée. Des angoisses primaires s'installent chez lui, il ne peut rompre avec ces imagos dominateurs et reste sous leur joug. Les imagos sont porteurs d'une pulsionnalité libidinale et agressive et colorent les objets par identification projective.

Phaéton

Selon la mythologie grecque, Phaéton est le fils du Dieu Soleil et d'une humaine. Impétueux et fougueux, il convainc son père de lui laisser son cheval, mais du fait de son immaturité, il ne parvient pas à maîtriser les chevaux et tombe du char. Nous avons pu observer chez notre participant, les mêmes qualités d'impulsivité et de grande volonté.

Présentation et anamnèse

Phaéton a seize ans. Il est en seconde professionnelle. C'est un adolescent au physique ingrat. Son visage est enlaidi par des lunettes aux verres épais et par de nombreux boutons d'acné. De taille moyenne et de corpulence trapue, Phaéton a un certain embonpoint. Pourtant, il s'habille avec attention, se parfume et prend soin de sa personne. Il est très souriant et chaleureux.

Nous ne connaissons pas Phaéton avant de le rencontrer. Il accepte de participer à la recherche afin de rendre service au professionnel d'un service envers lequel il se sent redevable. Phaéton montre un bégaiement important, cependant cela ne l'empêche pas d'être logorrhéique. Les entretiens peuvent durer plus d'une heure si nous n'en imposons pas l'arrêt. Phaéton est en grande demande d'écoute et d'attention. Il semble s'être saisi des entretiens pour commencer à s'intéresser à sa vie intérieure. À la fin de la recherche, Phaéton regrette de ne pas pouvoir continuer les entretiens.

Très attachant du fait de son grand investissement et de la reconnaissance qu'il témoigne, Phaéton nous donne l'impression d'une grande fragilité et d'un besoin de support important. .

Il est placé depuis l'âge de cinq ans à cause de la violence conjugale entre ses parents. Son père est décédé d'un accident lorsqu'il avait dix ans. Phaéton semble toujours souffrir de ce deuil. La mère de Phaéton ne se rend pas disponible pour ses enfants, ainsi Phaéton la voit rarement. Il a quatre frères et une sœur. Sa fratrie n'apparaît pas comme une ressource pour lui. Ses deux frères aînés et sa sœur ont été recueillis par ses grands- parents tandis que lui et ses deux petits

frères ont été placés en famille d'accueil. Après cinq ans d'accueil avec ses petits frères, Phaéton a été exclu de la famille d'accueil du fait de ses troubles du comportement. Ainsi, depuis cinq ans, Phaéton est dans une nouvelle famille d'accueil dans laquelle il dit se sentir bien.

Hypothèse 1 : Le traumatisme génère une défaillance du refoulement et la mise en place de défenses primaires

Le discours de Phaéton est imprégné de nombreux affects qu'il ne parvient pas à contenir. Rires, pleurs, excitation, tristesse parcourent le fil des entretiens. Phaéton a fait part de souvenirs de scènes de son enfance mais aussi de souvenirs vifs des états émotionnels qu'il a vécus. Il se saisit de l'espace proposé pour aller à la rencontre d'un passé douloureux et tenter de l'élaborer. Il fait part de son besoin d'être contenu pour parler de ce qu'il éprouve.

Phaéton raconte les nombreuses irruptions traumatiques qui s'imposent à lui. Il explique ainsi que la souffrance provoquée par le décès de son père a engendré chez lui une effraction psychique qu'il tente de maîtriser en évitant de penser : *« Ben, en sixième, cinquième, quatrième, j'étais plutôt bavard parce que, je ne sais pas, j'étais avec mes copains et je trouvais que, je sais pas, on dirait les cours, c'était très compliqué euh, depuis que j'ai perdu mon père. Depuis que j'ai perdu mon père, si je travaille, je pense à mon père et je suis triste, alors j'ai décidé de bavarder et d'oublier le passé ».*

Il raconte que les pleurs peuvent venir le submerger sans qu'il ait la contenance pour les retenir : *« au travail, je faisais un exercice, j'écris et en même temps, je pense à mon père, à ma mère, quand on était en famille, quand on était dehors et qu'on jouait. Et des fois, moi, je pleurais mais sans faire de bruit, j'arrivais toujours à faire ça, je n'ai jamais vu personne qui pleurait juste avec des larmes. En fait, je pleurais, mais j'écrivais toujours. Par exemple, même quand j'étais en cours, je pleurais. Et voilà quoi. Et même un jour, je pleurais, j'étais sous la pluie, avec mes copains, je pleurais de ouf mais ils ne savaient pas que je pleurais parce qu'il pleuvait. J'étais quand même content qu'ils savaient pas que je pleurais mais, enfin, moi, ça me faisait du bien. »* Les scènes familiales font irruption dans la réalité sans que Phaéton parvienne à les refouler. La défaillance du pare-excitant engendre un débordement des affects et vient désorganiser la pensée.

Phaéon décrit de manière vive des souvenirs positifs ou négatifs comme s'il les observait de l'extérieur. Il se souvient de l'état émotionnel dans lequel il se trouvait mais les souvenirs ne ravivent pas d'émotions élaborées. Ces scènes le débordent et il apparaît alors envahi par les pulsions traumatiques. Nous constatons que la répétition de ces moments de débordements questionne Phaéon. Il cherche à comprendre ce qui le tourmente. Les « traces mnésiques » laissées par les affects issus des scènes familiales se réactivent à chaque pleur. Or, cet envahissement des émotions semble questionner Phaéon, ce qui l'amène à s'appuyer sur le chercheur pour élaborer sur sa souffrance. Ainsi, Phaéon parvient à rendre compte du non-sens des scènes traumatiques vécues : « *Bah, quand j'étais petit je savais, pas, je comprenais pas s'ils s'engueulaient, s'ils dansaient, j'étais bébé, j'étais en dessous de la table, je ne comprenais pas, j'étais en pleurs, non, je comprenais rien* ».

Bien qu'il ait le souvenir de la violence, les images laissées par ces épisodes traumatiques n'ont pas pu être élaborées, Phaéon les évoque sans éprouver d'affects : « *quand j'étais petit, pour moi, je m'entendais très bien, juste il me tapait quelquefois, à cause de ma mère, je ne sais pas, c'était compliqué quoi (...) ils vivaient ensemble mais ils se disputaient, ils se disputaient. J'étais bébé alors je pleurais, je pleurais, je pleurais.* » Phaéon continue d'idéaliser son père. Il semble que le vécu traumatique infantile ait renforcé la construction d'opérateurs défensifs comme le clivage et l'idéalisation.

Phaéon est engagé dans le travail de liaisons et de déliaisons propre à l'adolescence ; cependant, le prisme des figures parentales et de leur violence parasite l'appareil psychique. Phaéon se perd dans les questionnements et de nombreuses irruptions pulsionnelles compliquent l'organisation psychique. Il nous raconte ainsi : « *là, les semaines quand on ne s'est pas vu là, ben je n'étais pas bien et y'a une fille que j'ai connue y'a pas longtemps (...) je lui ai parlé, je lui ai dit ça ne va pas, c'est comme si, c'est comme ça (...) la dernière fois, j'étais en pleurs je l'ai appelée et tout. Mais, après, voilà, c'est compliqué pour moi, je ne lui dis pas tout de moi parce que j'ai peur qu'elle en dise à d'autres personnes* ».

Les épreuves projectives rendent également compte de la désorganisation de la pensée du fait des irruptions traumatiques.

Au test du Rorschach, le protocole de Phaéon est long (68 réponses), il surinvestit la situation de test et est débordé par les pulsions. Bien qu'il garde la conscience d'interpréter, il est souvent en difficulté pour donner des représentations unitaires. Ainsi, il donne comme réponses : « *un*

coq coupé et on voit l'intérieur en fait (...) l'intérieur d'un humain à partir de la gorge et les deux poumons qu'on voit » (Planche II) ; « *Un humain avec pas de peau, rien que des os (...) deux personnes en train de cramer avec le feu et y'a du sang qui coule et la moitié du corps a disparu* » (Planche III) ; « *une partie de jambes de filles en train de faire le grand écart* » (Planche V).

Les défenses nombreuses comme l'inhibition et le contrôle ne permettent pas la mise à distance de l'effraction identitaire. Lorsque nous effectuons un psychogramme du Rorschach, nous constatons que les facteurs de socialisation ne sont pas dans la norme. Le contrôle formel n'est pas opérant, bien que Phaéton tente d'y avoir recours pour organiser ses perceptions. Phaéton ne parvient à donner des réponses adaptées à la réalité. Les défenses par l'évitement dans le détail et la surenchère des réponses ne viennent pas empêcher l'atteinte identitaire et l'effraction pulsionnelle. La planche V, sur laquelle les sujets donnent souvent des réponses très banales, rend compte de cette désorganisation : « *Je vois un papillon, une libellule, une sorte d'hélicoptère qui tombe des arbres, c'est marron, je vois une partie de jambes de filles en train de faire le grand écart ; la Corse, coupée en deux, symétrique ; je vois un tir à l'acte ; je vois aussi le signe de Batman ; au bout du dessin, les pieds de cheval* ».

Au TAT, les mécanismes de défense d'inhibition, d'évitement, d'investissement de la réalité externe sont très peu présents. Ainsi, les récits sont longs et de nombreuses fautes de grammaire et de syntaxe perturbent l'organisation des processus de pensée. Par exemple, à la planche 2 : « *Un matin, une famille pauvre qui savait pas quoi faire décida de ranger leur maison. La maman, comme elle était enceinte, ne pouvait pas se déplacer énormément, elle regarda les deux personnes travailler. La fille, avait son livre, elle pensait à autre chose, plus à son copain qu'aux tâches demandées. Et son frère aimait beaucoup les animaux et décida d'adopter un cheval. La famille était tellement abandonnée par la vie qu'il décida de partir loin d'ici.* » La logique des récits est difficile à comprendre du fait des mécanismes de clivage mis en place et de la labilité des identifications.

Bien que Phaéton parvienne parfaitement à conflictualiser, à symboliser et à dramatiser, il est rapidement envahi par des pulsions agressives et libidinales qui viennent le désorganiser. La psyché de Phaéton semble un bouillonnement d'éléments bruts déliés faisant irruption dans sa conscience et mettant à mal sa stabilité. La planche 7 rend compte de ces fantasmes très désorganisateur : « *Ça devient de plus en plus compliqué. Les deux jeunes hommes s'aimaient*

comme des frères. Le plus grand frère regarda la télé tranquillement mais l'autre frère regarda son frère fixement. Mais le frère qui le regardait fixement, il était amoureux de son frère. Le petit frère qui regarda la télé, il savait qu'il le regarda fixement mais il l'ignore en étant concentré sur son équipe de foot. Le grand frère qui est en train de penser de son petit frère, rêve de son futur copain, de son futur avenir et son futur famille. (?) Son futur copain c'est le petit frère ». Malgré la tentative de Phaéton de ne pas le verbaliser au début de l'histoire, le fantasme incestueux apparaît.

La pensée emprunte différentes modalités. Phaéton utilise tout un panel de procédés qui lui permettent parfois de trouver une voie de réorganisation. Toutefois, la force de la pulsionnalité fait irruption du fait de la friabilité des enveloppes psychiques. L'investissement de la pensée est réel mais fortement entravé par la massivité pulsionnelle et l'importance des irruptions traumatiques.

Hypothèse 2 : L'adossement objectal comme tuteur narcissique

Phaéton parvient à rendre compte de la douleur qu'il a ressenti lorsqu'il était petit, du fait du placement et de l'abandon parental, et de son incapacité, alors, à pouvoir l'exprimer autrement que par le recours à l'agir : « *Avant, moi, je n'arrivais pas à m'exprimer du tout par rapport à mes parents. (...) Avant, je savais pourquoi je faisais des bêtises, mais je n'avais pas des mots pour le dire. Alors je ne le disais pas* ». Il parvient à témoigner du négatif que la violence et la séparation familiale engendraient chez lui.

Nous observons aussi, dans son discours, les répercussions toujours actuelles des vécus de placement, de deuil et d'abandon. Du fait de l'absence de sa mère, qui lui a infligé des blessures narcissiques, il exprime une colère et une rancœur envers elle : « *Elle m'envoie des messages mais dès fois j'ai pas envie de répondre parce que, parce que, je n'ai pas envie de lui parler. Parce que depuis le mal qu'elle m'a fait, ben c'est, j'ai du mal à abandonner ça, même si je l'aime bien ma mère. (...) Elle m'a abandonné, euh... À nous appeler presque jamais, elle ne pensait pas à mon anniversaire, en fait c'est comme si on était des étrangers pour elle. (...) Chaque jour, je pense, j'étais devant le téléphone, j'attendais l'appel de ma mère quand j'étais petit* ». Il se souvient de la souffrance que la négligence et l'abandon maternel ont

constituée pour lui. Il parvient à exprimer la peine causée et la rancœur qu'il développe envers sa mère. L'absence d'investissement de cette mère suscite une violence narcissique. Il évoque également la pulsionnalité agressive que cette absence crée chez lui : *« je fais des bêtises parce que je sais que mes parents m'ont rejeté, m'ont jeté »*.

Nous avons pu constater que le vide de l'absence parentale a généré la construction d'une image de soi négative que Phaéon tente de compenser en s'adossant à l'objet. Ainsi, lors des rencontres, il sollicite chez nous un contre-transfert contenant et affectueux. Il se montre très valorisant : il souhaite prolonger le temps des rencontres, continuer les entretiens après le cadre de la recherche ; il évoque à de multiples reprises l'apport narcissique que l'espace lui procure. Il guette nos réactions et notre opinion pour s'assurer de sa propre bonne conduite. Nous avons l'impression qu'il cherche auprès de nous un miroir dans lequel se trouver lui-même. Nous faisons l'hypothèse que les contre-investissements positifs de l'objet clinicien lui permettent de combler la béance narcissique laissée par l'absence d'investissement parental.

La dépendance envers l'objet s'observe aussi lorsqu'il raconte les multiples relations amoureuses qu'il développe et l'apport narcissique qu'il en retire. Les relations qu'il développe sont toujours fusionnelles. Il raconte : *« J'ai une copine. (...) mais, elle habite loin. Elle habite vers Reims (...) mais je l'aime, pour moi ce n'est pas la distance qui compte. (...) Elle m'aime, apparemment je suis l'homme de sa vie. (...) On s'appelle tous les jours, c'est toujours moi qui l'appelle, elle n'a jamais de crédit, non mais je l'appelle, je l'appelle, je l'appelle, je suis tellement heureux avec elle. Par exemple, quand je suis triste, je l'appelle, elle me donne le sourire »*. Ainsi, lors de nos quatre rencontres, Phaéon évoquera trois histoires amoureuses différentes. Il vit ses histoires amoureuses de manière plus virtuelle que réelle. Il ne rencontre pas ses amies mais passe beaucoup de temps avec elles au téléphone et sur les réseaux sociaux. Il décrit, à chaque fois, une dynamique relationnelle de dépendance, de soutien et de fusion. Cependant, il met fin, de lui-même, à chaque histoire amoureuse dès que son aimée montre une légère prise de distance. Par ailleurs, il se moque de ses amies et les discrédite à plusieurs reprises. Par exemple : *« elle est bête, ce n'est pas de la timidité. Elle est bête, elle est très bête (...) elle a un caractère bébé »*. Nous avons l'impression qu'en choisissant des personnes moins intelligentes que lui, Phaéon jouit d'une satisfaction personnelle et renforce ainsi son narcissisme.

Aux épreuves projectives, la dépendance objectale est également claire. Devant les planches du Rorschach, Phaéon a posé de multiples questions au clinicien pour mettre à distance la massivité du mouvement de projection suscité par les planches. Par exemple, à la planche I : « *Je suis pas trop bon en histoire mais bon. C'est quoi ? C'est un cartable, un cahier ? C'est quoi cet objet ? Ok, je sais c'est quoi. C'était... Il était une fois, je sais pas comment on dit ?* ». Cependant, les défenses ne sont pas suffisantes pour contenir les angoisses d'anéantissements représentées par Phaéon comme des objets indifférenciés. Ainsi, à la planche I : « *un ours coupé en deux (...) ils sont collés* » ; à la planche III : « *deux personnes symétriques (...) deux personnes en train de cramer avec le feu* » ; à la planche IV : « *deux animaux collés* » ; à la planche VI : « *deux monstres collés dos à dos* » ; à la planche VII : « *deux loups qui se regardent l'un et l'autre* » ; et à la planche IX : « *Je vois un bébé qui vient de naître et qui a encore le cordon qui le relie à l'autre bébé* ». Le nombre de représentations fusionnelles rend compte de l'impossibilité pour Phaéon à s'autonomiser par rapport à l'objet. Les représentations de relations sont toujours de l'ordre du double narcissique, de l'étayage, afin de permettre la survie identitaire.

Lorsqu'il parvient à lier le pulsionnel à des représentations, Phaéon est happé par des mouvements de chutes dépressives. Par exemple, à la planche III : « *deux arbres rouges, à côté d'eux, y'a un chemin qui relie les deux autres et un rayon de soleil qui se couche* », à la planche V : « *une sorte d'hélicoptère qui tombe des arbres, c'est marron* » et à la planche X : « *L'automne : une feuille morte marron qui tombe par terre* ». Les mouvements alternent entre passivité/dépression et activité/destruction.

Les autres contenus rendent compte d'un évitement des représentations humaines par l'évocation de thèmes plus intellectualisés, comme la géographie, ou porteurs de régression, comme la botanique. Par ailleurs, la multiplicité des réponses données à la dernière planche (N = 17) signe la prévalence de l'angoisse d'abandon suscitée par la séparation à venir avec le clinicien.

Au TAT, l'angoisse prédominante dans les récits est celle de l'abandon. Phaéon met en scène des récits où la pauvreté narcissique des personnages suscite l'abandon de l'objet. Par exemple, à la première planche : « *Plus il s'approcha, plus il voyait son ami jouer de la batterie. Son ami lui propose de jouer avec lui en lui prêtant un instrument, un violon, et il commença à essayer le violon. Mais, tellement il n'arrivait pas à jouer, son copain s'est enfuit en lui disant : « t'es*

nul ». *Alors le petit garçon était mal, était triste, en plein milieu d'une table, dehors, en train de regarder son instrument. Alors, il abandonna la musique* ». Alors, que, lors des entretiens, Phaéton investit la relation en adoptant des défenses mégalomaniaques (auto-valorisations, mise en avant de ses éprouvés), au TAT, la projection sur le personnage de la planche permet la figuration de l'insuffisance narcissique comme générateur de l'abandon. Nous constatons ainsi que, pour Phaéton, l'abandon maternel a empêché qu'il s'investisse comme objet d'amour.

Dans d'autres récits, Phaéton assure le narcissisme de ses personnages grâce à l'étayage relationnel ; cependant, cela ne suffit pas à endiguer les angoisses massives de perte et d'abandon. Ainsi, à la planche 6 BM : *« Un vieux couple qui se fait la gueule, qui se parle plus pour une histoire tout bête. Ils étaient pas d'accord pour quel président voter. La mamie était pour Jacques Chirac et son mari pour Nicolas Sarkozy. Un des deux aimait pas le président de l'autre et commença à péter un câble en disant : « si tu changes pas ce vote, je te quitterai pour de bon ».* *Le mari était un peu déçu, il était mal, il ne savait pas quoi faire. De l'autre côté, la mamie regarda dehors en pleurant. Il décida de présenter ses excuses et de changer d'avis et de voter blanc* ». Phaéton construit des récits dans lesquels la survie du personnage principal ne dépend que de sa fusion avec un autre. À la planche 16, l'engagement amoureux, qui assure la présence continue de l'autre, apparaît comme le seul rempart contre la mort et la chute infinie : *« Il tomba à l'infini (...) dans le trou noir (...) il rêve de sa date, il rêve de s'en sortir du trou noir et de trouver la femme de sa vie dès l'heure suivante. Au moment où il ouvre les yeux, il apparaît soudain à l'église en train de se marier avec sa future femme. Il était choqué, il était heureux, il savait pas que ça allait marcher* ».

Les angoisses d'anéantissement sont prédominantes dans les tests et leurs projections rendent compte de la grande fragilité psychique de Phaéton. Il semble que la blessure de l'abandon ne permet pas la construction d'un moi propre.

Hypothèse 3 : Des imagos parentaux enfermants

Au vu de la désorganisation psychique présentée par Phaéton, des imagos parentaux ont-ils pu se construire et s'imposer dans cet espace psychique chaotique ?

Nous avons pu voir que, lors des entretiens, Phaéton évoque son père de manière très idéalisée. Des investissements pulsionnels libidinaux sont perceptibles dans son discours : *« J'étais dans mon lit et tout, et un moment j'ai eu peur du noir, je ne sais pas j'ai cru que y'avais une sorte de monstre qui allait m'attaquer alors j'appelle papa, et non, en fait je crois que j'appelle maman, elle m'entendait pas alors, j'appelle papa, plusieurs fois, je l'ai réveillé et il s'est endormi à côté de moi. Ce me faisait tellement plaisir, à un moment je faisais des bains, j'étais tellement bien, je mangeais bien, franchement c'était très bien, je jouais avec lui au foot, y'avait juste un stade de foot à côté. C'était vraiment parfait »*.

Le discours concernant sa mère est empreint, au contraire, d'investissement pulsionnels agressifs : *« j'y arriverai jamais à dire la colère que j'ai contre elle (...) dès fois je sais même plus comment l'appeler, je dis maman mais... »*. Nous pouvons percevoir que l'imgo maternel gouverne toutes les représentations de sa mère réelle. Il apparaît pervers : *« Elle m'a mis au monde pour me rejeter dans une famille d'accueil »* et sans âge et aux visages multiples : *« Ça m'énerve parce qu'on est leurs fils, c'est notre mère quoi. (...) je ne sais même pas elle a quel âge, maman »*.

Lorsque Phaéton fait part de scènes de violences paternelles à son égard, il fait porter la responsabilité de cette violence à sa mère : *« Juste il me tapait quelquefois, à cause de ma mère »*. Ainsi, nous constatons que Phaéton ne parvient pas à effectuer le travail propre à l'adolescence de rapprochement des motions haineuses et aimantes. Au contraire, le clivage se durcit entre le bon objet (le père) et le mauvais objet (la mère). Le sentiment d'insécurité, issu du traumatisme de la défaillance parentale, engendre un renforcement du clivage pour protéger le bon objet. Cependant, nous observons aux projectifs que la cohésion interne en est menacée.

Les représentations des objets primaires données par Phaéton au test du Rorschach rendent compte de l'insécurité ressentie lors des premières années de vie. Tout d'abord, à la planche I, Phaéton décrit un objet attaqué n'ayant plus de capacité d'envol. Puis, cette représentation est dominée par celle d'un ours, symbole de puissance et de violence. Selon les théoriciens de

l'École de Paris (C. Chabert (1998), C. Azoulay (2001), M. Emmanuelli (2001)), cette planche vient refléter le type de relation précoce expérimenté par le sujet. Ainsi, nous pouvons faire l'hypothèse que Phaéon a internalisé un objet primaire effrayant et opprimant. L'ours est « coupé en deux ». La représentation engendre un mouvement de dissociation. Le premier objet suscite un mouvement d'intrusion qui domine le sujet.

À la planche IV, la sollicitation latente de puissance suscite l'émergence d'une représentation à symbolisme agressif (« *taureau* ») à laquelle Phaéon appose une représentation plus régressive qui vient se coller à la représentation de puissance (zèbre avec un corps de laine). Cette planche vient faire émerger, selon les auteurs de l'École de Paris, la représentation de l'imgo paternel ou maternel. Nous observons ainsi que le moi ne peut se différencier de cet imago, issu des objets primaires : « *je vois une peau d'animal, je crois que c'est un taureau avec deux licornes et deux cornes. Deux animaux collés, un taureau et un zèbre* » ; et à l'enquête : « *un zèbre ça a des cornes non ? avec un corps laine, les contours* ».

Les planches VII et IX précisent la présence d'un imago agressif qui étouffe et assomme le sujet. Les représentations sont massives et donnent à voir la teneur des objets internes de Phaéon. Par exemple, à la planche IX : « *Je vois une vache en blanc, une autre vache dans une autre couleur, je vois des cornes en forme de licorne, je vois un bébé qui vient de naître et qui a encore le cordon qui le relie à l'autre bébé, je vois un marteau* ».

Au TAT, l'imgo engendre également des représentations chargées d'affects de danger et de peur. Ainsi, à la planche 5 : « *Elle entend un cri, elle commence à avoir très peur, elle s'approcha petit à petit dans la chambre et ouvrit la porte délicatement et elle voit la fille morte dans son lit. Elle était choquée, elle pleurait et elle se suicida en se pendant sur le pont à côté de chez elle* ». La relation mère/fille suscite une massivité de la projection ainsi que l'expression de scénarios mortifères. Ce récit témoigne de la dépendance extrême du sujet envers l'imgo. La survie de l'objet ne peut se faire que dans la dépendance.

À la planche 8 BM, Phaéon figure un scénario où l'indépendance du personnage engendre son assassinat par deux voleurs : « *Un jour, un jeune homme dans la forêt qui est en train de chasser des animaux. Y'a deux hommes qui sont d'a... au loin qui regardaient fixement de loin le chasseur. (...) Les deux vo, méchants, commencent à prendre le chasseur par derrière sans faire de bruit et lui ouvre le ventre. Ils ouvrent le ventre et metta quelque chose dans son ventre d'important pour eux* ». Malgré les défenses de retournement en son contraire (les voleurs

mettent quelque chose dans le ventre plutôt qu'ils ne prennent), il est possible que cette planche reflète l'impossible indépendance du sujet du fait de la menace des imagos. Les défenses ne parviennent à contenir le débordement suscité par le contenu latent ce qui engendre une perturbation de la syntaxe et du discours.

Les imagos parentaux représentés par Phaéon viennent limiter sa capacité à s'autonomiser par rapport à l'objet. Leur présence renforce le clivage interne et menace l'éprouvé identitaire.

Conclusion

Les entretiens et les tests effectués par Phaéon rendent compte de sa grande désorganisation psychique du fait de l'actualité des symptômes traumatiques. Phaéon est toujours dans l'effroi généré par l'abandon maternel et le décès paternel.

Notre première hypothèse est ainsi vérifiée car nous constatons les déliaisons massives engendrées par les irrptions traumatiques. Phaéon fait part de la violence des éprouvés qu'il ressent depuis plusieurs années et nous observons que ceux-ci empêchent la construction d'une contenance interne. Ces éprouvés débordent Phaéon et engendrent des décharges massives qu'il ne peut non plus contenir. La violence interne qu'il projetait à l'extérieur lorsqu'il était petit s'est muée à l'adolescence en tristesse qui l'envahit et le sidère.

Nous pouvons également vérifier notre deuxième hypothèse. L'absence maternelle pendant l'enfance et la violence vécue lors des premières années de la vie ont marqué négativement la construction narcissique. Phaéon a fait figurer aux tests projectifs ses carences narcissiques ; elles engendrent chez lui une dépendance objectale. L'adossement sur les objets externes lui permet de trouver un réconfort moïque. Le surinvestissement des relations amoureuses l'aide à s'investir comme objet d'amour.

Notre troisième hypothèse est aussi vérifiée car les analyses des entretiens et des tests mettent évidence la présence, dans la psyché de Phaéon, d'imagos parentaux interditeurs et enfermants. Nous constatons l'actualité des attaques de ces imagos à l'encontre de la poussée adolescente. Phaéon ne peut déplacer ses investissements œdipiens.

Hébé

Selon le poète grec Bacchylide, Hébé a été auto engendrée par Héra qui se serait assise sur une feuille de laitue. Elle est souvent décrite comme celle qui permet aux Dieux de garder leur jeunesse. La relation fusionnelle entre notre participante et sa mère nous a rappelé ce mythe.

Présentation et anamnèse

Hébé est âgée de dix-sept ans. Elle est scolarisée en première année de Certificat d'aptitude professionnelle (CAP). Son apparence reflète le paradoxe de son âge : elle fait à la fois enfant, avec un visage poupon et une très petite taille, et adulte, avec des vêtements et accessoires de femme accomplie (maquillage, teinture capillaire, sac à main). Elle dégage un certain dynamisme et une attitude affirmée. Ainsi, sa poignée de main est ferme et sa démarche rapide et déterminée.

Lors des entretiens, Hébé fait preuve d'une logorrhée importante. Elle raconte sans analyse ni synthèse les discussions qu'elle a pu avoir avec son entourage. Elle est en difficulté pour exprimer sa souffrance et elle ne parvient pas à élaborer nos remarques. Elle interprète nos commentaires non pas comme des questionnements ayant pour but de favoriser une réflexion mais plutôt comme des commandements auxquels elle cherche à adhérer pour trouver un mode de conduite. Hébé nous donne l'impression d'être insaisissable, inconstante, poreuse. Les mots semblent l'imprégner sans prendre sens. Elle semble traversée par de multiples conflits, pulsions, émotions qui évoluent et fluctuent sans cesse.

Son histoire est marquée par de nombreuses ruptures et par la violence. Elle a été témoin de la violence conjugale dont sa mère a été victime pendant plusieurs années. Hébé a été confié à

l'Assistance publique afin que sa mère puisse s'éloigner du père d'Hébé. La fratrie a été placée pendant huit ans en foyer. Puis, à l'âge de douze ans, Hébé et ses frères sont retournés vivre chez leur mère. Après deux ans au domicile, d'importants conflits et épisodes de violences entre Hébé et sa mère ont conduit, à nouveau, au placement d'Hébé.

Quelques mois avant nos entretiens, Hébé a vécu un nouvel évènement traumatique ayant conduit à son hospitalisation. Les jeunes accueillis au foyer ont dénoncé une relation d'emprise entre le veilleur de nuit du foyer et Hébé. Interrogée sur ces dénonciations, Hébé a révélé être victime de harcèlement sexuel par cet homme.

Hypothèse 1 : Le traumatisme des défaillances parentales fait irruption dans le psychisme

Désorganisation psychique

Les entretiens se déroulent après une période d'hospitalisation décidée par les médecins suite aux comportements de mise en danger (scarifications, anorexie) d'Hébé. Elle nous raconte que, sous la pression de ses pairs, elle a dénoncé les attouchements subis par un veilleur de nuit du foyer. Or, les autres éducateurs ne l'ont pas crue, lui ont reproché d'être médisante envers leur collègue et l'ont rejetée.

Nous observons un état de tension interne qu'Hébé ne parvient pas à contenir : « *des fois, quand je ne suis pas bien le soir et que je rentre du travail, je suis tellement stressée que je descends toutes les 5 minutes le soir pour fumer* ». Elle semble ne plus réussir à tolérer les excitations générées par l'autre : « *Par moment, je me force énormément et des fois, des fois, le soir quand y'a trop de bruit, ou quand ça m'énerve et quand ça me stresse, je dis « non », je ne mange pas, ça m'énerve, ça me gonfle (...) c'est dur parce que je n'ai plus envie de rentrer au foyer, ça fait que je traîne avec des amis après le travail. (...) des fois je rentre, j'ai beaucoup de réflexion sur comment je m'habille* ».

Lors des entretiens, il est difficile de suivre les propos d'Hébé et nous devons mobiliser toute notre attention de manière soutenue. En effet, elle décrit de manière très détaillée son quotidien et livre des dialogues très précis de ses conversations tout en multipliant les associations

courtes. Hébé semble débordée par de nombreuses pensées qui s'entremêlent sans qu'une organisation psychique puisse la contenir.

Nous avons l'impression qu'Hébé nous livre un magma d'images, d'affects, de ressentis qu'elle ne parvient pas à penser. Lors d'un même entretien, il nous est difficile de savoir ce qui relève de l'ordre de la réalité ou de son interprétation subjective. Hébé est débordée par de multiples affects, souvenirs et irrptions pulsionnelles.

Il semble que l' v nement qui est venu déborder les capacités pare-excitantes d'Hébé ne soit pas le comportement d'abus du veilleur de nuit mais plutôt la réaction des éducateurs. Nous pouvons faire l'hypothèse que le rejet de ces objets, qui garantissaient jusque-là sa protection, soit venu réactiver la violence traumatique du vécu d'abandon et de rejet précoce d'Hébé.

Compulsion de répétition

Lors du deuxième entretien, Hébé nous fait part d'un rêve où l'influence désorganisatrice de la compulsion de répétition traumatique est perceptible. Elle y figure des ressentis de violences familiales à son égard : *« J'ai deux cauchemars en ce moment mais ils sont horribles. En fait, c'est à peu près le même contexte. En fait c'est mon père, il me noie et il me donne quarante coups de couteaux et après c'est l'inverse, c'est ma mère qui fait  a. »*. Lorsque qu'Hébé raconte ces cauchemars, elle montre l'envahissement des imagos parentaux. Elle évoque une sensation d'étouffement qui continue jusque dans son sommeil. Elle ne parvient à refouler les éprouvés liés aux cauchemars. La violence des objets primaires vient se répéter de manière brutale et cruelle à travers le rêve, l'insuffisance de ses capacités de pare-excitations rend les défenses par le refoulement inopérantes. Ainsi, Hébé est confrontée ici et maintenant à la violence des objets primaires : *« d s fois ça m'arrive de me représenter ça dans ma tête quand ma mère elle m'insulte, j'ai l'impression à chaque fois que c'est des coups de poignards »*. L'effraction de la compulsion de répétition imprègne le réel d'Hébé et perturbe son rapport à la réalité. Des mécanismes d'identification projective engendrent une confusion entre l'objet réel et l'objet traumatique.

Hébé parvient élaborer autour des causes de la violence maternelle : « *Elle reproduit un peu ce qu'il s'est passé quand elle était petite. (...) Ma mère elle se prenait beaucoup la tête avec sa mère, ma grand-mère et mon grand-père aussi, ça fait que y'avait beaucoup de violences aussi et je pense qu'elle reproduit ça* ». Ainsi que son impossibilité à y faire face : « *C'est comme un cercle vicieux et euh je lui ai expliqué que malgré ce qu'elle a vécu quand elle était petite, elle ne peut pas se venger sur moi ou sur n'importe qui parce que moi je suis un être humain, je ne suis pas... Wonder Woman, ce n'est pas possible* ». Cependant, Hébé ne peut se dégager de l'emprise de sa mère et continue à subir sa violence en l'appelant quotidiennement. Hébé fait part de sa souffrance face à cet enfermement dans la répétition : « *J'ai l'impression que tout ce qui est en... tout ce qui s'est passé et tout ça, ben ils s'en servent comme cercle vicieux et c'est fatigant.* » Ou : « *j'ai dit, la dernière fois j'ai dit à ma mère, j'étais en colère, je lui ai dit « mais en fait t'es toujours dans ce cercle vicieux là* ». Nous nous interrogeons sur « l'appétence traumatophilique » (J. Guillaumin, 1985) développée par Hébé, qui ne peut se séparer de l'objet maternel malgré sa violence : est-ce une tentative d'élaboration du trauma infantile ? Est-ce une manière de rechercher dans l'objet traumatique une issue à la répétition ?

L'activité psychique est paralysée par les pulsions libidinales, agressives et traumatiques. Nous allons voir dans la prochaine partie qu'Hébé recherche une manière d'endiguer ses tensions par le recours au corps, à l'autre, à l'objet primaire. Ces solutions, pourtant, ne lui permettent pas de se représenter les traces traumatiques. Ainsi, malgré le soulagement bref que procurent certaines décharges sur l'externe, la détresse psychique est massive.

Hypothèse 2 : La défaillance parentale et le placement ont engendré pour Hébé des faillites dans la construction narcissique et une dépendance objectale

Faillite narcissique

Hébé nous parle d'elle en nous décrivant ses sensations corporelles. Elle utilise la réalité des éprouvés corporels comme miroir de son espace interne pour parvenir à exprimer sa souffrance. Il semble que la réalité de ce corps soit pour elle le seul élément tangible sur lequel elle puisse s'appuyer. Elle n'a pas suffisamment de ressources narcissiques pour contenir les tensions qui la débordent. Elle s'appuie aussi sur les discours de son entourage pour tenter de donner du sens à ce qu'elle vit. Ainsi, elle nous explique son problème alimentaire en nous disant : « *y'a des moments où je ne vais vraiment pas bien, j'en ai besoin, y'a des moments où j'arrive à le dépasser, maintenant au travail je ne le fais plus, mes collègues ils me surveillent quand je mange* ».

Hébé contraint son corps à des ressentis négatifs par le recours aux scarifications et à l'anorexie. Quelque temps après la recherche, nous avons également appris qu'elle se prostituait. Il semble que le retournement des pulsions agressives sur son propre corps lui permette de leur trouver une issue. Elle parvient, grâce à ce retournement sur le corps, à se dégager de l'emprise de la relation objectale et à retrouver l'illusion d'une maîtrise. Elle raconte ainsi, à propos de sa consommation de cigarettes : « *On me dit : « tu fumes beaucoup Hébé ! » et je dis « ben, c'est le stress ». Parce que des fois, je fume, parce qu'avant à l'hôpital, j'en pleurais !!! J'avais droit à deux cigarettes par jour, j'en pouvais plus, je pleurais. Et à la fin, je suis passée à cinq cigarettes par jour : magnifique !* ».

Le test du Rorschach met aussi en évidence le défaut de pare-excitation de l'appareil psychique. Hébé, face au matériel, donne ainsi une succession de représentations ayant des symboliques différentes en s'appuyant sur des détails de la planche. Elle ne répond pas à la consigne du test mais semble se donner l'illusion de le faire. Par exemple, à la planche III : « *Un nounours. Un loup. Un chat. Un hamster. Un lapin, c'est tout* ». La couleur vient faire émerger des représentations multiples, sans logique associative entre elles.

De même, la symbolique des représentations données rend aussi compte de la vulnérabilité de l'enveloppe d'Hébé. Certaines sont nanties d'une carapace protectrice telles que « *escargot* », « *scarabée* », « *tortue* » et d'autres sont porteuses, au contraire, d'une symbolique de vulnérabilité telles que « *chenille* », ou « *hamster* ». La friabilité des enveloppes d'Hébé est également observable aux réponses données à la planche V du Rorschach, planche susceptible de faire émerger des représentations de soi, selon les auteurs de l'École de Paris (C. Chabert (1998), C. Azoulay (2001), M. Emmanuelli (2001)). En effet, elle y donne des représentations très paradoxales : « *Un escargot. Une chenille. Un aigle royal. Un condor* ». Elle s'attache d'abord à des détails de la planche qui lui permettent d'élaborer puis elle semble se laisser aller à des interprétations massives qui engendrent des représentations mégalomaniaques.

Enfin, lorsque les irruptions du pulsionnel ne peuvent plus être contenues, des représentations anatomiques émergent, notamment à la planche II : « *Un poumon. La cage thoracique* » ou à la planche X : « *Le poumon. La vessie. La colonne vertébrale. Le rein* ».

Ainsi, nous constatons une désorganisation de l'économie pulsionnelle et de la symbolisation. Hébé ne parvient pas à contenir les émergences pulsionnelles dans des représentations stables.

Au TAT, Hébé a répondu à la consigne du test et a donné des histoires en lien avec les contenus latents des planches. Cependant, nous percevons à nouveau qu'Hébé n'est pas en capacité de contenir les angoisses qui émergent dans sa pensée. Elle est envahie par des angoisses primaires d'anéantissement ou de dévoration. Ainsi, à la planche 10, la figuration d'un rapproché de couple engendre chez elle des angoisses de perte qui se soldent par la mise en scène d'un suicide : « *la dame rentre et, folle de chagrin, malgré que Charlie Chaplin l'ait consolée, elle se suicide, elle se pend dans sa salle de bain. (?) Elle était pas bien. C'était la seule personne qu'elle aimait tant donc, en fait, elle est partie* ». Hébé n'a aucune ressource narcissique ou objectale pour se défendre contre l'attaque ressentie lorsqu'elle est confrontée à des contenus évoquant la situation traumatique (la perte).

Également, à la planche 19, la massivité de la projection donne à voir les fantasmes d'intrusion et d'envahissement de la pensée : « *Une maison hantée avec des fenêtres, des bonnes sœurs, et une église. Y'a une tempête tout à coup, la mer a commencé à monter et à envahir l'hospice, la maison hantée était hantée par Frankenstein, il mangeait la tête et le cerveau des gens et s'en servait comme pot pour nourrir leur carpes Koï* ». Hébé représente une maison hantée par un

monstre cannibale qui dévore tout ce qui se trouve dans cette maison, même si cette maison est une église habitée par des religieuses. Elle symbolise dans ce récit la force du pulsionnel qu'elle ne peut contenir malgré l'existence d'un surmoi rigide.

Dans ces deux mises en scène, Hébé rend compte de la force des pulsions libidinales qui, si elles ne trouvent pas de but, sont vouées à la destruction et à l'anéantissement.

Le moi d'Hébé ne peut supporter les excitations traumatiques et libidinales. Ses ressources narcissiques sont écrasées par l'afflux d'excitations. Elle parvient à les externaliser grâce aux médiations proposées, cependant la liaison de la projection à l'élaboration échoue et ne permet pas l'arrêt du flux pulsionnel. Freud décrit le caractère perpétuel de la pulsion : « *S'agissant de la « pulsion », nous ne pouvons tout d'abord entendre rien d'autre que la représentation psychique d'une source de stimulus intrasomatiques à l'écoulement continu* » (Freud, (1905b [2006]), p. 168 [p. 101-102]).

Dépendance envers l'objet

Dans le contre-transfert, nous éprouvons l'impression qu'Hébé a besoin de s'agripper à nous pour ne pas s'effondrer. Elle colle à nos propos de manière très étroite sans s'interroger sur ce que nous amenons. Ainsi, dès que nous formulons une hypothèse, Hébé se l'approprie sans en comprendre vraiment le sens. Elle nous fait penser à un petit chiot abandonné en recherche d'une figure d'attachement à laquelle rester collée.

Le contre-transfert des éducateurs, qui vivent au quotidien avec elle, est très différent. Ils nous ont fait part de l'exclusivité qu'elle demande et de l'importance de sa labilité à leur égard, ce qui génère chez eux agacement et sentiment d'usure. Ils racontent une Hébé hautaine et méprisante avec eux et les autres jeunes accueillis, sans cesse prête à houspiller son entourage.

Ces deux contre-transferts semblent témoigner de l'organisation limite d'Hébé qui, par rapport à l'objet, ne parvient pas à adopter une distance adéquate. Elle alterne entre des mouvements de grande dépendance et d'hyper-indépendance.

Il nous semble qu'Hébé lutte contre un vide interne massif et s'accroche aux objets pour ne pas s'effondrer. Lors des entretiens, la faiblesse de son moi s'observe au travers de sa capacité à adhérer sans possibilité de discernement au discours de son entourage. Ainsi, elle nous livre les analyses de son grand-père puis de son oncle, qu'elle avait imprimées et gravées dans son psychisme pour trouver un sens à son vécu : « *il m'a dit : « tu sais pourquoi ta mère elle est comme ça ? Parce que tu ressembles énormément à ton père »* ; puis de son oncle : « *il m'a dit « il ne faut pas que tu écoutes ta mère, ta mère elle est là pour te dénigrer, ton grand père aussi, ma mère aussi, y'a que moi pour qui compter. » « D'accord, tonton, d'accord »* ».

Par ailleurs, nous observons que les relations objectales sont investies exclusivement sur un mode narcissique. Hébé n'est pas suffisamment différenciée de l'objet pour en tolérer l'ambivalence, et le perçoit donc de manière clivé, soit « bon » soit « mauvais ». Lorsqu'il est « bon », l'objet apporte un soutien narcissique. C'est le cas des objets investis dans un élan amoureux, ils fournissent un support auquel elle est sensible : « *dès fois quand je suis pas bien, il m'appelle et il me dit « toi, ça se voit que t'as passé une mauvaise journée »* ». Il en est également des relations développées au sein de son milieu professionnel. Ainsi, elle décrit l'attitude protectrice et attentive de ses professeurs envers elle : « *Parce que même mon CPE, il m'a dit : « ça va ? » (...) Et maintenant, les profs, ils ne veulent plus me laisser aller aux toilettes. »* ; ainsi que celles de ses camarades de classe : « *elles m'ont dit « si tu veux, on peut t'aider à manger le midi »* ».

Pourtant, les personnes auxquelles Hébé est confrontée quotidiennement suscitent en elle une effraction importante : « *moi j'avais demandé à ne plus manger avec les jeunes et des fois, au début, les repas c'était super compliqué avec les autres jeunes du foyer. (...) Parce qu'en fait c'était des critiques et ça m'énervait et ça me gonflait* ». Elle évite ses pairs et s'isole dans un retrait social : « *Le soir, je rentre du travail, je refuse de manger, je monte dans ma chambre, je prends ma douche et je vais me coucher. Je les calcule plus et le matin je pars le plus vite possible pour ne pas les voir car je ne peux pas les voir* ». Les remarques formulées par ses éducateurs sont entendues dans une valence persécutrice : « *les éducateurs en fait, ils critiquent, ils critiquent mais ils ne savent rien* ».

Il semble qu'Hébé ne soit pas encore engagée dans le processus de séparation-individuation. Elle projette des éléments de sa propre agressivité sur l'objet et se sent ainsi menacée. Elle évoque d'ailleurs l'état de débordement qu'a suscité le commentaire d'un éducateur à son

encontre : « *Il m'a énervé en fait ! Il ne faut jamais me réveiller comme ça parce que là je pars dans une crise !! Tous les jeunes, ils me font : « Hébé, calme-toi ». Je dis : « mais non, tu me réveilles à 6 h, t'es sérieux !? Je dors ! Tu ne vois pas que je suis fatiguée ? ».* Il me dit : « *oui, mais tu es fatiguée tout le temps !* ». Je lui dis : « *mais t'as qu'à voir les journées que je me tape, tu es sérieux là ??* ». L'objet semble être, ici, non plus considéré comme extérieur à elle mais plutôt un prolongement narcissique qui porte des éléments non liés de sa propre psyché. Il est probable que ce déplacement des motions pulsionnelles lui permette également un dégageant des charges d'excitations traumatiques.

Aux tests projectifs, le mouvement d'identification s'observe également. Au test du Rorschach, les représentations objectales sont porteuses d'une symbolique menaçante et agressive : « *Un tigre. Un lion. Une lionne. Des loups. Une panthère. Des zèbres (...) ça rode, ça marche comme ça. Plusieurs loups qui se retrouvent en meute et qui hurlent à la pleine lune, le fait que ça monte vers le haut, la couleur* » (Planche VIII) ; ou « *Deux loups qui vont s'attaquer entre eux* » (Planche III). Les représentations données reflètent la violence des objets internes.

L'absence de représentation humaine, l'importance du nombre de représentations animales et la faiblesse des représentations de relations témoignent d'une sur-adaptation défensive. Hébé semble se protéger de relations authentiques. Les kinesthésies animales ne sont pas soutenues par l'expression de relation mais plutôt par celle de mouvements pulsionnels agressifs et oraux. Elles témoignent d'un surinvestissement narcissique et d'un évitement de la relation. Les représentations objectales sont porteuses d'angoisses d'attaque et d'envahissement.

Au TAT, Hébé parvient à mettre en scène la nécessité pour elle de rester en fusion avec l'objet pour parvenir à un essor identitaire. Ainsi, à la planche 1, le dégageant de l'immatrité fonctionnelle ne peut se faire que grâce à la fusion avec l'objet : « *Il a réussi à devenir un des plus grands musiciens au monde parce qu'il n'a pas relâché, pas lâché le violon* ». À la planche 4, où le contenu latent peut renvoyer à l'angoisse de séparation, Hébé est dans l'incapacité de se confronter aux représentations et évite, grâce à des défenses narcissiques et à une insistance sur les limites de la planche, les représentations relationnelles : « *Il était une fois un monsieur et une dame qui allaient au Trocadéro et un demandait de prendre une photo un peu plus familiale. À cette époque, la photographie n'existait pas encore c'était des boites avec le soleil, la pluie qui faisait faire des reflets, ainsi que des ombres.* »

Par ailleurs, à la planche 9 GF, elle parvient à se récupérer et à diminuer l'angoisse suscitée par les planches en convoquant un objet spéculaire qui lui assure un étayage narcissique : « *Il était une fois deux sœurs qui (...) avaient deux robes, les mêmes robes à l'ancienne avec des épaules, une belle robe de princesse. Elles se baladaient, elles couraient vers la mer puisque c'était le seul moyen de se détendre, d'oublier tout ce qu'il se passe, tous les malheurs du monde* ».

Pourtant, lors de la dernière planche, lorsque vient le moment de notre séparation, Hébé livre un récit très projectif où les idées suicidaire sont au premier plan : « *Il était une fois une petite fille qui se prénomait Hébé. Depuis l'âge de 9 ans, elle est placée dans différents lieux parce qu'elle ne peut pas vivre dans sa famille. Sa maman très dépressive décida de rejeter toute la faute sur sa fille. Sa fille avait pété un câble, se scarifiait jusqu'à temps qu'elle n'en puisse plus. Un jour, elle a dit qu'elle allait se pendre et se suicider à ses responsables légaux et que cette petite fille c'est moi. (?) Ils n'ont rien dit* ». Nous avons perçu qu'à cette dernière planche, les défenses ne suffisent plus à contenir le mouvement dépressif. Nous avons pensé qu'Hébé nous adressait, de manière détournée du fait de la situation de test, une intention suicidaire. Ainsi, suite à ce propos, nous avons proposé à Hébé de rencontrer un psychiatre en vue d'une hospitalisation, ce qu'elle a accepté avec soulagement. Elle a ensuite été hospitalisée plusieurs semaines.

Aujourd'hui, nous nous interrogeons sur notre action après ce test. Peut-être que, face à la menace de la séparation, Hébé a cherché à prolonger l'entretien en sollicitant notre attention sur elle. Elle s'assurait peut-être ainsi de sa maîtrise de la relation.

Hypothèse 3 : pour Hébé, les imagos parentaux apparaissent tyranniques

L'imago maternel envahit massivement le psychisme d'Hébé. En effet, nous avons observé que l'essentiel du contenu des entretiens consiste en la description des conflits violents qu'elle a avec sa mère, et ce malgré leur séparation physique et leur éloignement géographique. Ainsi, elle rapporte des propos très violents de sa mère à son égard : « *Ma mère là, elle me dit : « oui, à ce qu'il parait c'est à cause de moi que tu t'es fait les bras » (...) Elle me croit pas en fait. Ma mère, elle a dit : « non, je ne veux plus de liens avec elle. » »*. Elle semble engluée dans cet objet, sans possibilité de différenciation : « *J'ai peur de ressembler à ma mère, le comportement de ma mère qu'elle a avec moi et j'ai peur de ressembler à mon père qui est violent. »*

Lorsque nous l'interrogeons sur ce qui peut la rendre triste, elle nous répond : « *ma mère en fait, qu'elle soit comme ça. En fait je me pose beaucoup de questions sur ça parce que je ne sais pas pourquoi ma mère elle a un comportement comme ça, je ne sais pas...* ». L'objet maternel envahit son psychisme. Hébé ne parvient pas à se détacher de cet objet malgré sa violence envers elle, ce qui témoigne de l'emprise de l'imago. Hébé explique qu'elle appelle tous les jours sa mère même si les entretiens sont, la plupart du temps, douloureux. Elle semble chercher à se confronter à cet objet dans la réalité à défaut de pouvoir s'en séparer au niveau interne.

Les tests projectifs nous permettent également de vérifier nos observations. Ainsi, au Rorschach, à la planche I, susceptible selon les auteurs de l'École de Paris (C. Chabert (1998), C. Azoulay (2001), M. Emmanuelli (2001)) de faire émerger une modalité de relation à l'objet primaire, Hébé donne des représentations à la symbolique agressive : « *le dard.* » Puis : « *comme s'il voulait attraper quelque chose, pincés dans les détails* ». Ensuite, les représentations de la planche IV, dont les contenus latents font émerger des représentations phalliques, sont massives et imprégnées d'affects de peur et d'angoisse : « *Waw, un yéti.* » À l'enquête : « *Il a des grandes pattes, se comporte comme un yéti et ça fait peur, poilu.* » Puis : « *Un monstre noir* » et à l'enquête : « *Il sort de l'eau comme le monstre du Loch Ness, on dirait que y'a une flaque d'eau, sort de l'eau pour faire peur aux gens* » (Planche IV). Il est intéressant de constater que la confrontation à l'imago interne phallique engendre chez Hébé des affects dysphoriques. Elle ne parvient pas à s'identifier au mouvement actif de la représentation

phallique. Ainsi, Hébé rend compte de la présence d'un imago interne menaçant et clivé d'elle-même.

À la planche VII, qui renvoie à la relation à l'imago, Hébé donne à nouveau des représentations massives : « *éléphant, hippopotame, rhinocéros, chimpanzé* ». Cependant, elle ne parvient à les conflictualiser.

À la planche IX, Hébé donne deux représentations, l'une empreinte d'une dimension phallique agressive et l'autre ridiculisée face à cette représentation puissante : « *Un cerf. Un cheval. Une tortue* ». À l'enquête : « *Deux cerfs : parce que y'a les cornes du cerf. La petite boule : une tortue quand elle est vexée elle se met en boule dans sa coquille* ». Les auteurs de l'École de Paris font l'hypothèse que cette planche reflète le maternel archaïque. Ainsi, nous pouvons penser qu'Hébé s'est représentée dans sa fragilité face à un imago dominateur.

Ces différentes planches rendent compte de la présence d'un imago agressif engendrant une soumission d'Hébé. Le poids de cet imago et sa dimension menaçante érigent une levée des défenses importantes qui freinent la liaison pulsionnelle.

Le caractère dominateur de l'imago s'observe également au travers des récits du TAT qui mettent en scène des figures maternelles. A la planche 5, l'imago est représenté comme infantilisant et autoritaire : « *Il était une fois une dame dans une grande maison qui appelait son fils pour qu'il vienne manger. Son fils tellement préoccupé par ses cours et ses devoirs dit à sa mère que : « Je n'ai pas faim. » Sa mère dit « Cela fait plusieurs semaines que tu ne manges pas assez, c'est important pour ta santé de manger et de t'alimenter correctement. »* » L'imago semble désaffecté et vide de toute capacité d'empathie envers l'objet.

À la planche 7 GF, Hébé parvient tout de même à se dégager des injonctions de l'imago : « *la bonne demanda : « tes devoirs sont très importants pour faire un beau métier, pour être avocat ou prof, il faut faire de bonnes études et que tu réussisses à l'école ».* La petite fille dit « *je suis trop jeune pour m'intéresser à ça, c'est trop compliqué, moi je préfère ne rien faire car de toute manière tout vient à point à qui sait attendre.* » » Le personnage central dans cette planche refuse les conseils de la figure maternelle, cependant le mouvement est immature. Il semble qu'Hébé tente de diminuer le poids de l'imago pour se dégager de son influence.

L'imago maternel cherche à rendre passif le moi d'Hébé et à le soumettre à sa domination. Nous faisons l'hypothèse qu'Hébé semble avoir recours au masochisme pour se dégager du

totalitarisme de l'imaginaire. Elle s'inflige de multiples souffrances : scarifications, anorexie, prostitution et les expose à sa mère. Jeammet et Corcos expliquent que : « *l'amour œdipien, quand il tire une partie de sa violence des défaillances des assises narcissiques, comporte un engagement narcissique tel qu'il est susceptible de se retourner masochiquement contre le Moi en un mouvement mélancolique* » (2005, p. 51). Il semble qu'Hébé, en s'infligeant une douleur qui engendre le rejet maternel, trouve par là un moyen de se soustraire à l'objet primaire interne envahissant. Cela lui permet de se réapproprier son corps grâce à la douleur et de se différencier de l'imaginaire maternel.

Conclusion

Il nous a été très difficile d'analyser le cas d'Hébé étant donné l'organisation défensive mise en place pour lutter contre l'effondrement et contre la violence des éprouvés traumatiques.

Nous pouvons, toutefois, valider notre première hypothèse car nous constatons que le fonctionnement psychique d'Hébé se caractérise par la porosité du système de pare-excitation et la désorganisation de l'appareil psychique. Hébé est envahie par des motions pulsionnelles traumatiques déliées qui la débordent rapidement. Elle a suscité chez nous de la compassion, de la sympathie mais aussi de l'ennui et de l'agacement. Ces aspects contre-transférentiels épars reflètent bien les mouvements qui la traversent.

Notre deuxième hypothèse est aussi vérifiée car nous observons que le traumatisme de la défaillance maternelle vécue entre 0 et 4 ans et celui de la séparation familiale n'engendrent pas seulement chez Hébé une entrave à l'investissement objectal mais aussi une lutte permanente pour la survie psychique. Hébé est attaquée par les éprouvés traumatiques qui, par la répétition, nécessitent une centration de son énergie sur elle-même plutôt que sur l'objet. Elle porte ainsi un objet traumatique dont elle ne parvient pas à se dégager. Tel Sisyphe portant son rocher, Hébé porte son trauma. Lorsqu'elle parvient à se décharger de sa charge agressive, par l'intermédiaire d'attaques corporelles ou objectales, celui-ci revient en elle.

Enfin, notre troisième hypothèse est également vérifiée car nous observons également la construction d'un imago clivé du moi. Cet imago sert également la compulsion de répétition traumatique en sapant la construction d'un moi. Il cherche à garder son emprise sur le moi pour qu'il ne puisse s'en différencier. Nous avons pu constater qu'Hébé ne parvient à se subjectiver du fait de l'adhésion de son moi à l'imago. Hébé semble sidérée par la peur devant cet imago.

Pourtant, nous avons perçu une volonté de dégagement de l'imago maternel. Les conduites d'automutilations suscitant le rejet maternel semblent être la voie trouvée pour permettre une différenciation.

Pandore

Le mythe grec raconte que les dieux façonnèrent Pandore de leurs forces pour en faire une femme à la beauté et à l'intelligence enchanteresses. Elle fut offerte par Zeus à Épiméthée et apporta avec elle une boîte qu'elle ouvrit, malgré l'interdit, ce qui libéra tous les maux de l'Humanité. Ainsi, malgré sa beauté, son charme et son intelligence, Pandore est entourée de mille calamités et tourmentée de toutes les douleurs. Ce mythe nous a fait penser à notre participante car elle suscite également émerveillement et bienveillance dans son entourage mais semble subir un destin catastrophique.

Présentation et anamnèse

Pandore est âgée de seize ans. Grande, mince, de longs cheveux roux et des yeux clairs, Pandore est une très jolie jeune fille faisant plus que son âge. Elle soigne son apparence en se maquillant de manière sophistiquée. Elle est vive et malicieuse, parle assez fort et sans filtre. Pandore est très spontanée dans la relation. Elle ne s'embarrasse d'aucun détour pour exprimer ses ressentis, qu'ils soient positifs ou négatifs.

Pandore accepte de participer à la recherche afin de nous rendre service. Nous nous sommes rencontrées plusieurs fois au cours des années précédentes, mais de manière non régulière et distancée. Pandore investit avec dynamisme les entretiens, cependant ses capacités d'élaboration sont pauvres. Elle est en difficulté pour se concentrer, et passe ainsi rapidement du coq à l'âne ; de plus, elle ne comprend pas les questions demandant une réflexion abstraite. Pourtant, Pandore n'est pas limitée cognitivement.

Au cours des entretiens, nous avons l'impression que Pandore peut sortir de la salle à tout moment et nous n'étions pas sûre qu'elle vienne aux rendez-vous proposés. Pandore nous fait penser à un colibri piégé dans une salle aux fenêtres fermées. Elle papillonne, semble manquer d'air et donne l'impression d'être menacée par la rencontre avec l'autre.

Elle est placée depuis son enfance du fait de l'abandon de sa mère et des carences éducatives et de soin de son père. Ses parents sont séparés. Sa mère a été absente pendant une quinzaine d'années et cherche à reprendre contact avec elle. Son père est présent, il vient la voir

régulièrement pour des temps de visites médiatisées ; cependant sa précarité sociale et ses limites intellectuelles appauvrissent leur relation. Pandore a six frères et sœurs, de pères différents, qu'elle ne connaît pas et qu'elle ne souhaite pas connaître.

Pandore a été dans plusieurs familles différentes au sein d'un même placement familial jusqu'au milieu de son adolescence. Elle a vécu la maltraitance dans une famille d'accueil où elle est restée deux ans. Pandore a souvent été exclue des familles d'accueil qui ne la supportaient pas. En début de puberté, Pandore a effectué un passage à l'acte suicidaire. Depuis un an, à sa demande, elle est revenue sur notre secteur et a été placée en foyer. Pandore fait régulièrement des fugues de plusieurs semaines et aucun professionnel n'a pu connaître ce qu'elle y faisait car Pandore reste secrète sur ce point.

Hypothèse 1 : Les maltraitances répétées ont engendré la construction d'un bouclier défensif

Construction d'un bouclier de défenses primaires

Pandore a vécu dans cinq familles d'accueils différentes. Cependant, elle n'est pas en capacité de raconter son histoire dans une temporalité chronologique. Les seuls souvenirs qu'elle décrit sont deux scènes de maltraitances : « *Je ne me rappelle de rien. Le seul truc que je me rappelle quand c'est... C'est quand on m'a mis du piment dans ma bouche. (...) Quand j'étais petite, comme je la tenais comme ça (la cuillère) et comme elle m'a expliqué cent fois à table et que je n'y arrivais pas, je me rappellerai, elle a dit : « tu vas dans ta chambre, tu manges pas ». Et après, j'ai été dans ma chambre, je me rappellerai toujours, je me suis réveillée, j'ai fait ça (mime le fait de bien tenir une cuillère) en haut comme ça à côté du beurre. Après j'ai fait : « Ah ! j'ai réussi ». Je me suis précipitée dans la cuisine, j'ai fait : « j'arrive, j'arrive, regardez mes doigts ». Même, je m'étais coupée ».* La vivacité du souvenir de la violence et l'absence de vécu affectif associé rendent compte de la dissociation de la conscience lors de l'évènement. Ces souvenirs traumatiques sont comme des parasites dans sa conscience. Elle ne parvient pas à élaborer sur leurs signifiants.

Elle dit ensuite : « *Par contre je ne comprends pas pourquoi moi je ne me rappelle pas du tout quand j'étais petite* ». Cependant, elle explique le clivage psychique drastique employé pour surmonter la violence : « *D'ailleurs c'est vrai, dans ma famille d'accueil, quand j'avais un problème, j'allais dormir et le lendemain, je me réveille, je fais : « salut, ça va ? J'ai bien dormi ». J'avais complètement oublié que je venais de me disputer avec ma famille d'accueil, des trucs comme ça* ».

Se rajoute à ces violences vécues dans les familles d'accueil, celle de la défaillance parentale lorsqu'elle était petite. Elle n'a pas connu sa mère lorsqu'elle était enfant et son père venait lui rendre de rares visites. Lorsqu'elle évoque son père, Pandore feint un attachement fort mais rend compte de l'inconsistance de cet attachement lorsque nous investiguons plus en profondeur la nature de son lien avec lui : « *C'est mon homme, c'est ma vie ! Enfin c'est mon père quoi. (...) c'est mon père. Mais en fait, je sais pas, mes sentiments, ils sont... Je ne sais pas. Je ne sais pas si je suis attachée à mes parents parce que je ne ressens pas... Peut-être, genre au fond de moi mais quand vous me demandez, je peux pas dire oui* ». Bien que Pandore essaie de donner l'illusion d'un investissement de la figure paternelle, elle explique ensuite la pauvreté et le vide de leur relation.

Lors des entretiens, nous sommes très en difficulté pour étayer Pandore dans son élaboration. Elle ne comprend pas le sens de nos questions et y répond de manière très opératoire. Elle s'appuie sur sa sensorialité et ses perceptions pour trouver un but à ses élaborations. Par exemple, elle nous dit : « *Des fois, on parle parce qu'on a froid* ». Il nous semble que son monde interne lui est inaccessible. Nous avons appris peu d'éléments sur son passé car Pandore reste dans la narration de son quotidien. Lorsqu'elle raconte des événements négatifs qu'elle vit, elle n'élabore pas sur ce que cela ébranle chez elle mais, au contraire, elle met en place rapidement des mécanismes de clivage qui lui permettent d'évacuer la tension sans résoudre les conflits. Par exemple, lors d'un entretien, elle évoque la colère ressentie lorsqu'un éducateur l'a critiquée. Puis, afin de ne pas être submergée par cette colère, elle se centre sur elle pour contenir les pulsions agressives : « *il m'a grave énervée. (...) Il prend quoi à mal me parler, mais bon c'est pas grave. Et j'ai mis du scotch sur ma chaussure* ». Nous observons que les défenses par le clivage et l'investissement narcissique surviennent de manière brutale et la coupent de son monde interne.

Aux tests projectifs, nous observons plus finement les répercussions de ces traumatismes sur l'organisation de la structure psychique de Pandore. Les résultats donnés nous indiquent que les processus de pensée de Pandore sont très inhibés. Pandore utilise sa pensée sans effort de construction. Elle se laisse couler rapidement dans une perception dominante, sans chercher à mieux comprendre l'objet qui se présente à elle. Le nombre de réponses est faible (R = 13) et les représentations engagées ne témoignent pas d'un effort de la pensée. Ainsi, à la planche VI, elle nous dit : « *un pistolet qui tire* » ou à la planche IX : « *L'Afrique (...) un nez* ». Le psychogramme met en évidence une difficulté d'adaptation à la réalité extérieure (F% = 70 % et F + % = 33 %). Bien que Pandore s'appuie sur des critères formels objectifs du matériel, peu de réponses sont de bonne qualité et peu de banalités sont données. La pensée n'est pas investie et est au contraire évitée.

Au TAT, les procédés du discours prévalent sont ceux de la série C « Évitement du conflit ». Les récits sont rapides et les procédés narcissiques servent l'évitement du monde interne. À plusieurs reprises, Pandore se trouve désorganisée malgré les nombreuses défenses mises en place par l'inhibition, la centration narcissique et l'investissement du sensoriel.

Il semble que la faiblesse des introjections construites par Pandore lors de sa petite enfance ne lui permette pas de lier les représentations de ses souvenirs passés et des événements actuels à des affects. Elle reste ainsi passive par rapport à son quotidien. J. S. Guittard (1996) reprend le concept de pseudo résilience d'Anthony (1987, p. 26) pour rendre compte, chez certaines personnes, de la construction d'une organisation rigide de la personnalité après avoir vécu « *des situations à caractère traumatique* » (1996, p. 158). Ce terme semble correspondre à la réalité psychique de Pandore. Pandore surmonte son quotidien, semble insensible à ce qui lui arrive, montre une attitude et une façade joyeuses et dynamiques ; cependant l'étude de sa structure psychique rend compte des phénomènes d'inclusions psychiques à l'œuvre.

Recours à l'agir

Quelques temps après nos entretiens, nous apprenons qu'à l'annonce du décès d'un éducateur du foyer, Pandore est partie en fugue pendant plusieurs semaines. Pandore a déjà effectué, l'année précédente, avant sa réorientation, de multiples fugues. Pandore ne raconte jamais ce qu'elle fait pendant ses absences ni les personnes qu'elle côtoie. Ces fugues surviennent toujours lors de périodes de souffrance et lui permettent ensuite de se réengager dans un projet scolaire et personnel. Ces moments où Pandore décide de se désengager de la société et de vivre à la marge semblent être une tentative pour retrouver une position active et de contrôle alors qu'elle n'a plus prise sur son quotidien.

Pandore décrit ces fugues comme des espaces de temps dans lesquels elle peut se ressourcer auprès de personnes qui ne la jugent pas. Elle ne dit rien du contenu de ces fugues mais nous comprenons par de multiples indices qu'elle erre avec d'autres dans différentes régions de la France. Elle peut formuler le plaisir de liberté qu'elle y trouve.

Il semble que ces fugues, par le recours impulsif à l'agir, soient pour Pandore une défense lui permettant de trouver une issue physique et psychique à un environnement venant réactiver ses angoisses primaires. Pandore parvient, grâce à cette fuite, à préserver son intégrité. Après-coup, lorsqu'elle revient, elle arrive à verbaliser le trop plein qui a provoqué son départ.

Hypothèse 2 : Le désinvestissement objectal permet une préservation narcissique

Construction d'un faux self

Lors des entretiens, nous constatons qu'il est difficile pour Pandore de nous investir. Elle ne cherche pas à créer un lien et sa présence nous semble peu incarnée. Nous avons l'impression qu'elle parle pour combler les silences mais qu'elle ne livre rien de subjectif. Elle se tient, comme Freud peut décrire l'Homme aux loups (1909), « *retranchée derrière une indifférence respectueuse* ». Elle se montre joviale, agréable et gentille, cependant son attitude est nonchalante et désabusée. Elle nous dit ainsi : « *au final maintenant, je sais à quoi m'attendre et ça me fait rien. (...) je m'en fiche maintenant de mon passé maintenant, le passé c'est le passé et le présent c'est le présent (...) le futur, on ne sait pas, on ne va pas en parler* ».

Elle n'évoque aucun investissement interne ou externe. Elle dit ainsi ne pas avoir de relations intimes. Elle parle de ses amies comme des pantins lui permettant de se sentir entourée mais avec lesquelles l'intimité affective n'est pas possible : « *j'en ai beaucoup, pas beaucoup, si j'en ai beaucoup, pas tout le monde mais des gens bien quoi (...) je la raconte même pas ma vie, ça regarde que moi* ». Nous faisons l'hypothèse que Pandore s'est organisée en faux self pour se défendre de la menace suscitée par la relation. Les défenses rigides par le clivage lui permettent de mettre à distance un monde terrifiant.

Lorsqu'elle évoque les prémices d'une relation amoureuse, elle est submergée par une angoisse qu'elle refoule en ayant recours au sensoriel : « *il vient me chercher demain à l'école. (...) J'ai des chaussures, des chaussures noires toute propres. Et il m'en faut d'autres. J'ai mal au dos, au ventre, et je suis fatiguée et j'ai froid et j'ai mal à la tête* ». L'irruption de plaintes somatiques apparaît de manière illogique dans son discours. Il est probable que l'angoisse suscitée par son anticipation d'un investissement relationnel ait fragilisé ses défenses.

Pandore évoque également son absence d'insertion scolaire et spatiale. Elle parle avec désintérêt de sa scolarité et semble ne trouver aucune accroche libidinale. Son école l'indiffère, tout comme son foyer ou sa famille. Elle donne ainsi l'illusion d'être indépendante et sans attache. Ce n'est que lorsque Pandore évoque une expérience professionnelle avec les personnes âgées qu'elle montre avoir ressenti un plaisir relationnel. Cependant, c'est la relation d'aide qui

lui a apporté une gratification narcissique : « *J'aime bien m'occuper des personnes âgées. (...) Elles sont plus posées que les jeunes d'aujourd'hui et voilà* ». Ainsi, nous constatons que Pandore met en place des défenses narcissiques prépondérantes qui l'isolent de l'autre. Elle apparaît indépendante et autonome mais cela semble lui coûter un auto-clivage narcissique et une restriction massive du pulsionnel.

Dans le protocole du Rorschach, nous observons des traits de personnalité limite narcissique. Les représentations de relations sont spéculaires, la relation n'est jamais conflictualisée et les objets sont porteurs d'attributs narcissiques idéalisés : « *des sumos (...), on dirait un lapin avec le reflet de l'eau ou du soleil* » (Planche II) ; « *Des chihuahuas (...) qui ont la touffe* » (Planche III) ; « *des « danseuses étoiles »* (Planche VII). Les rares représentations animales unitaires sont également porteuses d'une symbolique d'indépendance : « *un papillon en train de prendre son envol* » (Planche I), un « *papillon de nuit* » (Planche V), « *un caméléon dans la jungle* » (Planche VIII). La planche VI, qui selon les théoriciens de l'école de Paris, (C. Chabert (1998), C. Azoulay (2001), M. Emmanuelli (2001)), nécessite une capacité de régression pour laisser émerger des représentations de relations précoces, porteuses d'une symbolique agressive : « *Ouhla, un pistolet qui tire, genre qui (mime un coup de feu)* ». Pandore a besoin de mimer la représentation car elle est en difficulté pour l'exprimer ; nous constatons que la régression suscite un pulsionnel agressif, ce qui rend compte de l'insécurité ressentie lorsque Pandore amoindrit ses défenses.

En fin de protocole, Pandore ne parvient plus à faire fonctionner les défenses, les représentations deviennent fragmentées et l'intégrité identitaire est menacée. Ainsi, à la réponse IX, Pandore évoque « *un nez* » et à la planche X : « *la partie du corps de là (buste), des poumons* ». La qualité des limites entre l'interne et l'externe s'effrite malgré la tentative de Pandore de s'y accrocher.

Au TAT, les défenses contre le monde interne sont moins opérantes. Il est probable que cela soit lié à la fatigue de Pandore qui a souhaité effectuer les tests l'un après l'autre. Nous observons, ainsi, l'importance de la problématique de perte à l'œuvre chez elle. Les angoisses d'abandon, de séparation, de perte sont prépondérantes dans ses récits. Ainsi, dès la première planche, Pandore raconte : « *Il a cassé les cordes de son violon et il n'est pas content parce que sa mère ne veut plus le réparer. Du coup, le petit garçon décide de le réparer lui-même* ». Elle met en

scène un scénario où la négligence et le rejet maternel nécessite un réaménagement mégalomane et narcissique du sujet.

À la planche 12 BG, la problématique de perte est refoulée massivement et suscite un mouvement agressif envers nous : « *Tu veux que j'explique quoi ? Y'a rien ! Y'a rien ! Y'a une barque, je ne sais pas... Comme si je voyais un tableau, il me fait rien je m'en fiche ce qu'il y a autour de moi, franchement ça me fait penser à rien* ». Cette planche génère une désorganisation de Pandore et une confusion entre son monde interne et le monde externe. Elle se projette massivement dans cette image et ne supporte pas le vide manifeste du contenu. La décharge par le mouvement agressif semble lui permettre d'éviter l'émotion douloureuse suscitée par l'angoisse.

Par ailleurs, nous observons que la planche 6 GF amène un fantasme libidinal dont Pandore se défend massivement. Elle ne peut endiguer un fort mouvement projectif ce qui l'amène à mettre en place des défenses drastiques (dénégation, banalisation, clivage) pour lutter contre une menace d'intrusion. Elle raconte ainsi : « *C'est un monsieur qui demanda de venir avec lui mais la dame se retourna directement, non violemment en le regardant de la tête au pied, bien évidemment, elle ne le connaissait pas, du coup le monsieur lui dit : « Excusez-moi j'ai dû me tromper de personne ». Et la dame lui répond : « ce n'est qu'un malentendu, non, ce n'est qu'un malentendu, ce n'est pas grave* ».

Ainsi, les tests projectifs rendent compte de la faiblesse du système de pare-excitations de Pandore. Des défenses primaires et rigides l'aident à neutraliser l'excitation pulsionnelle. L'angoisse de la répétition de la perte semble très actuelle pour Pandore, ce qui engendre une massivité des défenses contre l'investissement de nouvelles relations.

Lorsque Pandore abaisse ses défenses et que le pulsionnel fait irruption, nous observons la violence du vécu abandonnique. Ainsi, à la planche 9 GF, Pandore raconte : « *C'est sa mère qui jette sa fille dehors parce que sa mère ne l'aime pas. Voilà, du coup sa fille parta (?) Je ne sais pas si ça veut dire un truc, en larmes en comprenant pas pourquoi elle ne l'aime pas et pourquoi elle m'a virée* ». Les limites sont effractées. La massivité de la projection engendre une confusion entre le sujet de son histoire et son vécu personnel.

Hypothèse 3 : Imago menaçant et rejetant

Pandore a vécu, de manière douloureuse, l'abandon de sa mère. Celle-ci n'a pas été présente et cela a généré chez elle d'importants mouvements dépressifs pendant son enfance. Depuis deux ans, la mère de Pandore a renoué avec elle et une relation régulière s'est mise en place. Lors des entretiens, Pandore semble garder ses distances avec une mère qui suscite en elle honte et déception : « *elle fait des vidéos assez bizarres, genre la première vidéo, elle est bien, on la voit sourire et tout. Et puis, après, ça devient assez gênant, elle est en sous-vêtements sexy et après, y'a un gars qui vient et ils se mettent dans le lit et puis voilà (...) c'est gênant* ». L'immatrité maternelle suscite chez Pandore dégoût et rejet, cependant elle ne l'exprime pas directement à sa mère. Il est possible que cela étaye un début d'élaboration autour des défaillances maternelles.

Aux tests projectifs, l'imago se révèle tout d'abord de manière discontinue au Rorschach puis de manière envahissante au TAT.

Au Rorschach, il apparaît aux planches susceptibles de faire émerger des représentations reflétant des relations aux objets primaires. Ainsi, à la planche I, la confrontation avec le premier objet suscite une représentation teintée de pulsionnalité agressive : « *Ou une abeille, ou une guêpe, nan mais c'est vrai parce qu'une guêpe ça a ça (...) on dirait le truc de la guêpe quand elle pique* ». La planche IV fait émerger celle d'un monstre inquiétant et dangereux : « *Mon dieu ! Un monstre c'est tout. (...) Une tête de monstre avec des pinces de crabes et des grands pieds* ». L'imago se dévoile dans toute sa puissance sans que Pandore ait besoin de s'en défendre. À la planche IX, planche la plus susceptible de faire émerger les représentations de l'imago archaïque, Pandore met en place des défenses qui empêchent cette émergence : « *L'Afrique, non je ne sais pas (...) Je ne sais pas on dirait un nez* ».

Au TAT, l'imago est projeté sur sept planches. Il apparaît rejetant et menaçant pour son intégrité. Par exemple, à la planche 9 GF, Pandore livre un scénario très cru : « *c'est sa mère qui jette sa fille dehors parce que sa mère ne l'aime pas* ». Après avoir pu représenter l'imago et les contenus d'abandon et de rejet qui y sont associés, les défenses de Pandore échouent et la confusion entre l'externe et l'interne désorganise son discours : « *Voilà, du coup sa fille parta (?) Je ne sais pas si ça veut dire un truc, en larmes, en comprenant pas pourquoi elle ne l'aime pas et pourquoi elle m'a virée* ».

Sur d'autres planches, elle tente d'enfouir la représentation de l'imaginaire en s'accrochant à des défenses narcissiques et à l'éprouvé perceptif : « *c'est une dame qui avait entendu un bruit, du coup, elle décida de regarder s'il y avait bien quelque chose dans la cuisine. Au final, il y a rien eu, elle décida d'aller se ré se coucher* » (Planche 5).

Pourtant, l'imaginaire maternel est retrouvé dans la majorité des planches et vient gouverner et assujettir les personnages : « *son mari lui dit « je sais que tu ne vas pas bien, on va résoudre ces soucis à deux » et sa femme lui répond « oui, je sais bien mais c'est si dur d'avoir perdu sa mère* » (Planche 10).

Nous constatons que l'absence de l'objet primaire pendant l'enfance de Pandore a engendré l'intériorisation d'un objet interne qui mutile les assises narcissiques du moi en réactualisant dans chaque investissement la menace d'un nouvel abandon.

Conclusion

Pandore a vécu de nombreux traumatismes tout au long de son enfance. D'abord abandonnée par sa mère puis recueillie dans plusieurs familles maltraitantes, Pandore n'a jamais bénéficié d'investissements affectifs lui permettant de s'investir en tant qu'objet d'amour.

Notre première hypothèse est vérifiée car nous avons pu constater que la violence des ruptures et des maltraitances successives ont généré chez elle une fragmentation de la psyché. Les entretiens reflètent son impossibilité de s'inscrire dans une continuité temporelle ni de se représenter les racines identitaires qui la constituent. La pensée est dirigée vers le présent, l'ici et maintenant, l'actuel, à défaut de pouvoir élaborer un passé traumatique masqué par des défenses archaïques de clivage et de dissociation.

Notre deuxième hypothèse est également vérifiée car nous constatons qu'afin de lutter contre les angoisses d'abandon et de perte qui l'assaillent, Pandore met en place une hyper inflation narcissique par laquelle elle s'isole des mondes internes et externes pour se protéger de la menace objectale. L'hyper-indépendance, la jouissance individuelle, les conduites de fugues lui permettent de croire en son autonomie. Pourtant, l'objet est sans cesse convoqué pour lui permettre de trouver, grâce au reflet renvoyé par l'autre, une base narcissique. Cette organisation lui permet de se protéger des objets menaçants car potentiellement abandonniques ou violents.

L'objet interne le plus menaçant que nous avons pu apercevoir, dans les représentations données aux tests projectifs, est celui de l'imgo. Notre troisième hypothèse est ainsi vérifiée car Pandore élabore de nombreux scénarios où l'imgo vient rejeter le sujet et susciter en lui une souffrance indicible. L'imgo n'apparaît que peu dans le discours de Pandore du fait de l'importance des défenses primaires mises en place. Cependant, au TAT, il apparaît détenteur d'une emprise sur le sujet qu'il agit en faisant répéter l'expérience de l'abandon. L'imgo est donc le bras armé de la répétition traumatique. Il fait vivre à Pandore des états de désintrinsication pulsionnelle qui l'obligent à mettre en place des défenses coûteuses et limitant le processus de subjectivation.

SYNTHÈSE DES RÉSULTATS

Nous vous proposons, dans cette partie, de mettre en relief les résultats obtenus concernant chacune de nos hypothèses, avant de les discuter à la lumière des théories actuelles. Nous ferons part des caractéristiques rencontrées sur l'ensemble de notre population ainsi que des divergences observées.

Première hypothèse

Notre première hypothèse était que les enfants ayant vécu la défaillance parentale et la séparation familiale précoce vivent, au moment de l'adolescence, un afflux pulsionnel traumatique qui entrave le processus adolescent.

Chacun des dix participants a rendu compte, selon des modalités différentes, de la violence vécue tout au long de son enfance du fait de la répétition des éprouvés traumatiques. Par ailleurs, ils témoignent tous également de la souffrance ressentie à cause de la séparation familiale.

Nous avons également confirmé, au travers des entretiens et des tests projectifs, que le traumatisme primaire de la perte de l'objet vient envahir le psychisme à l'adolescence. En effet, le déploiement des fantasmes sexuels mais aussi l'impératif du besoin sexuel, inhérents au processus adolescent, remettent en jeu le conflit intrapsychique séparation-individuation. Les remaniements des objets internes font resurgir les investissements de l'objet primaire. Cela engendre une irruption des angoisses primaires et des éprouvés traumatiques.

Dans cette partie de synthèse des résultats, nous allons tout d'abord rendre compte des constructions psychiques particulières rencontrées chez nos sujets révélant l'actualité de la pathologie traumatique. Puis, nous ferons part de nos observations concernant les procédés de traitement du traumatisme mis en œuvre par les adolescents de notre recherche.

Premier axe : caractéristiques des constructions psychiques

La perméabilité de la carapace psychique a été remarquée chez l'ensemble de nos dix sujets. Ainsi, les agressions internes et externes percent rapidement les enveloppes construites du fait

de leur fragilité. Pourtant, nous avons observé que ces enveloppes ont des caractéristiques spécifiques. Par ailleurs, la fréquence des irruptions traumatiques a engendré la construction d'un arsenal défensif tant protecteur qu'isolateur.

Caractéristiques des enveloppes psychiques

Nous observons chez nos sujets adolescents une atteinte des enveloppes psychiques.

Ainsi, le système de pare-incitation, décrit par B. Golse (2001), apparaît percé chez les adolescents rencontrés. Le monde interne de nos sujets vient ainsi faire irruption dans le monde externe du fait de ces trous dans l'enveloppe. Nos sujets ne parviennent pas à contenir leurs affects de désespoir et de peur. Leur monde interne vient se refléter rapidement sur les surfaces objectales du monde externe. L'exemple le plus évocateur de cette perméabilité du pare-incitation est celui de Phaéton. Ce jeune homme évoque les nombreux mouvements de tristesse qui l'assaillent et qu'il ne parvient pas à contrôler. Il raconte qu'il peut ainsi être débordé par les larmes et les pleurs sans qu'il puisse leur trouver un sens.

Dans le mouvement inverse, le système de pare-excitation semble également perforé. Les agressions du monde externe touchent directement le moi du fait de la porosité de l'enveloppe. Tous les sujets rencontrés témoignent des nombreuses craintes que suscite chez eux le monde externe. Ils semblent ainsi extrêmement sensibles à leur environnement, comme Pâris quant il évoque les peurs ressenties au quotidien lorsqu'il ne contrôle pas son environnement, le monde marin qui lui apparaît obscur, et toute prise de hauteur qui lui est vertigineuse. L'environnement est inquiétant et menaçant, ce qui produit chez lui des mouvements d'évitement et de repli.

Pourtant, malgré ces nombreux moments de défaillances des enveloppes, les sujets font preuve d'un potentiel de restauration des enveloppes acquis à l'adolescence. Ils semblent habitués aux moments d'irruptions pulsionnelles agressives et au débordement de l'angoisse. Ils parviennent, dans l'après-coup, à lier ces mouvements incontrôlés à leur histoire traumatique et à reconstituer leurs enveloppes. Ainsi, ces adolescents semblent avoir acquis une capacité de restauration leur permettant de protéger des enveloppes sans cesse percées par les blessures répétées du mouvement traumatique à l'œuvre. Nous avons observé que les adolescents parviennent à se récupérer et à se réorganiser malgré les irruptions internes ou externes.

Afin de lutter contre les agressions internes et externes, les adolescents de notre recherche ont également élaboré un arsenal de défenses psychiques. Bien qu'il assure une protection du moi et la continuité de l'adaptation à la réalité, cet arsenal empêche le processus adolescent en entravant le travail de liaisons intrapsychiques.

Arsenal défensif

Certaines défenses sont caractéristiques du temps de l'adolescence, telles que l'inhibition, la centration narcissique et les procédés antidépressifs. Cependant nous avons pu constater que nos sujets les utilisent non pas pour abriter le pulsionnel délié du fait de la non résolution des conflits œdipiens, mais plutôt pour limiter l'envahissement des angoisses primaires.

Ainsi, Pontos, Orphée, Pandore et Achille ont eu besoin de l'étayage du clinicien pour parvenir à élaborer leur histoire et leur quotidien. L'inhibition de la pensée semble être un moyen pour eux de ne pas attiser la violence des éprouvés issus des répétitions traumatiques. Grâce à cette défense, ils parviennent à trouver une contenance et à être moins effracté par le pulsionnel. Mais la confrontation aux planches du Rorschach met à mal cette défense. Nous avons constaté la perte de contrôle des sujets et des irruptions pulsionnelles désorganisatrices. L'inhibition est une défense qui semble ainsi servir d'enveloppe à un moi-peau passoire.

La centration narcissique semble plus particulièrement opérante chez Pâris, Psyché et Pandore et apparaît également comme une défense privilégiée. Ils cherchent à compenser la faiblesse de leurs assises narcissiques en se centrant sur leur corps et leur apparence. Ils expliquent leurs besoins de chirurgie esthétique (Pâris), de vêtements neufs (Pandore), de réussite scolaire (Psyché). La centration narcissique leur permet d'éviter les contenus trop brûlants de leur monde interne. La centration sur l'externe permet l'évitement du monde interne. Pourtant, cette défense semble n'avoir qu'une fonction de « pare-feu ». Elle permet d'éviter au sujet d'être brûlé par un monde interne trop chaud. Cependant, elle ne rend pas possible l'extinction du feu. Ainsi, ces adolescents restent en proie à l'incandescence des angoisses d'abandon les plus archaïques.

Nous avons aussi constaté que l'utilisation de procédés antidépressifs assure à Pontos, Phaéon et Hébé un rempart contre des éprouvés négatifs issus des expériences primaires et actuelles.

Ainsi, Pontos, par l'ironie, parvient à éviter des affects de rage et de colère. Phaéon et Hébé s'appuient massivement sur le clinicien pour trouver un étayage leur permettant de mettre à distance les reviviscences traumatiques.

Ces défenses permettent aux sujets de lutter contre des débordements massifs d'angoisses, mais aussi de ne pas être confrontés à des pans potentiellement désorganiseurs de leur psychisme.

Par ailleurs, nous observons également des défenses primaires comme le clivage et la dissociation.

Pandore utilise un clivage interne opérant pour lutter contre la violence des assistantes familiales. Ce clivage lui a permis de se construire un self distinct de celui désinvesti par les assistantes familiales. Le clivage semble être une défense protégeant le moi infantile. En effet, des défenses telles que le barrage et l'évitement ont une fonction de protection. Cependant, elles ne permettent pas au sujet d'élaborer dans l'ici et maintenant, ce qui le pousse à utiliser le clivage.

M. Berger met en évidence le « *fonctionnement clivé* » que certains enfants placés présentent, avec des « *des parties très adaptées à la réalité, et des parties anciennes qui peuvent resurgir avec la violence des sentiments que ces sujets ont vécus lorsqu'ils étaient bébé ou petits* » (1997, p. 90). Nous avons constaté chez nos dix sujets ce clivage du moi entre une partie permettant l'adaptation à la réalité et l'autre composée des éprouvés traumatiques, où la liaison entre les représentations et les pulsions traumatiques sont plus ou moins élaborées selon les adolescents.

Par ailleurs, chacun de nos sujets met en œuvre un mécanisme de dissociation. La souffrance générée par la violence des éprouvés infantiles est atténuée grâce à la défense par la dissociation. Les sujets parviennent à raconter des épisodes de maltraitances sans ressentir les affects liés à ce souvenir. La dissociation a ainsi pu jouer sa fonction d'antidouleur. Pour autant, elle renforce le mouvement de répétition traumatique puisqu'elle vient inhiber les souvenirs et ainsi empêcher le travail d'historicisation.

Ainsi, la présence de ce bouclier défensif a une fonction positive dans la mesure où il permet à l'adolescent de lutter contre les résurgences traumatiques et de rester adapté à la

réalité. L'arsenal défensif protège certaines parties du moi de l'attaque des objets primaires qui portent les éprouvés traumatiques. Il limite également les débordements des angoisses primaires.

Pourtant, nous constatons aussi une fonction négative de ce bouclier défensif : il vient empêcher le travail d'élaboration de l'histoire individuelle et familiale et de liaison intrapsychique. Il empêche le travail de liaison-déliaison car l'accès au monde interne est barré.

Même si les dix participants ont recours à cet arsenal défensif pour lutter contre les irrptions traumatiques, nous avons constaté qu'ils adoptent des modalités différentes d'évacuation du traumatisme.

Deuxième axe : modalités de traitement du traumatisme

La survenue brutale du trauma oblige nos participants à s'organiser pour le contenir afin qu'il n'anéantisse pas leur moi. Ils adoptent des modalités différentes pour gérer ce traumatisme de leur psyché : certains parviennent à s'appuyer sur le bouleversement pubertaire et les nouvelles capacités mentales pour élaborer les mouvements de répétition, d'autres abrasent leurs pulsions et évitent leur monde interne pour échapper au traumatisme. Enfin, certains semblent pris dans la répétition et ne peuvent s'en dégager,

Dans un premier temps, nous allons évoquer les situations psychiques de trois adolescents pour lesquels l'élaboration du trauma de la défaillance parentale et du placement ne s'opère pas du fait de l'actualité toujours à l'œuvre de l'emprise maternelle. Malgré la mesure de protection mise en place par le placement, la violence de la relation maternelle reste actuelle.

Actualité de la violence parentale

Les entretiens effectués avec Pâris, Hébé et Pontos nous ont fait percevoir la réalité de l'échec du système de protection malgré la mesure de placement en cours pour certains sujets. Ainsi, pour ces trois jeunes, nous avons pu constater l'actualité de la violence de la relation à la mère malgré la mesure de protection.

Ainsi, Hébé, raconte les conflits et les disputes qu'elle entretient avec sa mère par l'intermédiaire du téléphone ou des réseaux sociaux. Nous constatons une absence de distance, de temporalité du discours, d'analyse et de synthèse de leur relation. Ces éléments traduisent le collage de sa pensée au psychisme maternel. Malgré l'absence de droits maternels (Madame H ne peut ni rencontrer, ni héberger sa fille), Hébé reste en lien continu avec celle-ci et ne parvient pas à s'en différencier. Elle raconte les conflits existants et la violence verbale et psychologique de sa mère envers elle. L'espace de l'entretien apparaît devient un réceptacle dans lequel Hébé décharge ses ruminations. Pourtant, nous avons perçu que, dans la relation transférentielle, nous étions rapidement assimilée à cette mère. Psyché venait adhérer sans recul à notre discours.

La toxicité maternelle semble continuer à empoisonner la psyché d'Hébé. Cette jeune fille ne parvient pas à se construire une identité différente de celle imposée par sa mère. Elle effectue les mêmes études, connaît les mêmes échecs, se prend dans le même piège de relations amoureuses violentes que sa mère. Dans ce contexte d'emprise maternelle et de continuité du vécu de violences verbales et psychologiques, le travail psychique d'élaboration de l'histoire familiale et de la défaillance maternelle est compliqué. À travers les confrontations avec sa mère, Hébé semble rechercher une résolution de ses éprouvés traumatiques. Or, elle en revient toujours plus dispersée et désorganisée. La fragilité de ses ressources internes ne peut contenir la violence maternelle.

Nous avons perçu le même engluement psychique chez Pontos, qui ne comprend pas les motifs de son placement et rejette les assistants familiaux qui l'accueillent. Sa mère, prétextant sa place de cadet de la fratrie, lui interdit d'investir une autre figure maternelle. Pontos est empêché de faire le choix d'une différenciation. L'individuation est donc mise à mal. Les processus de pensée sont entravés par des irruptions pulsionnelles intenses. Pontos semble en colère mais ne parvient à le verbaliser. Il apparaît confus mais aussi méfiant par rapport à nous. Il emploie le vocabulaire parental et fait part des mêmes représentations que ses parents. Ainsi, il opère un clivage entre « nous », représentant à la fois sa mère, son père et sa fratrie, et « vous », désignant

toutes les personnes extérieures à sa famille. Malgré le placement, il donne l'impression d'être lié à sa mère et n'exprime aucune volonté de s'en défaire. Les tests projectifs montrent l'atteinte des processus de pensée. Pontos inhibe sa pensée et se ferme à la relation. La continuité de l'emprise maternelle s'observe et vient limiter le déploiement du processus adolescent.

Il semble que pour Pontos et Hébé, l'objet maternel soit idéalisé. L'instabilité maternelle inhibe la possibilité pour ces sujets de se différencier. Ils craignent de perdre l'objet maternel et ne peuvent exprimer leur besoin d'indépendance, ce qui entrave le processus de subjectivation. N. de Kernier rend compte de ces situations où l'adolescent se trouve assujéti à une position d'*infans*. Pour les jeunes confrontés à cette impasse : « *L'obstacle réside dans la difficulté, voire l'impossibilité pour la mère, le père ou l'adolescent de renoncer à la forme relationnelle que rend seul possible l'état d'infans* » (2011). Ainsi, Pontos et Hébé, ne pouvant se différencier d'un objet maternel envahissant, se trouvent ainsi dans l'impossibilité d'élaborer leur histoire individuelle.

Nous retrouvons également cette impasse du processus de subjectivation chez Pâris. En effet, Pâris semble englué dans une souffrance psychique liée à l'abandon maternel. Il explique avoir été recontacté deux fois par sa mère mais que celle-ci, lors de leurs rencontres, n'a manifesté aucun désir de relation. Cette répétition du rejet maternel a généré chez lui une nouvelle atteinte narcissique. Pâris, peu de temps après cette rencontre a attenté à sa vie.

Il est probable que le geste suicidaire constitue pour lui, comme le décrit N. de Kernier « *par la décharge de motions haineuses, une tentative de délivrance de l'infans encombrant, du moi idéal muet et momifiant* » (2011). Pâris nous explique se sentir laid et informe. Il se plaint de son corps souvent malade, peu fiable, qu'il n'a pas choisi et qu'il rejette. Il souhaite avoir recours à la chirurgie esthétique pour se sentir mieux dans son corps et s'aimer davantage. La colère envers la mère semble ainsi se retourner contre son propre corps, seul legs maternel.

Ainsi, la réactivation d'un rejet maternel est venue effracter Pâris. Les quelques ressources internes construites pendant l'enfance semblent avoir été balayées par la réviviscence du rejet. Cette nouvelle confrontation au rejet maternel a réouvert la blessure de Pâris, qui ne peut donc pas cicatriser. .

Ces trois sujets sont dans l'incapacité de différencier de leur moi la partie « traumatisée » par l'objet maternel. Le *moi traumatique* continue donc de violenter et d'agresser le reste du moi par sa violence (Hébé), son instabilité (Pontos) ou son absence (Pâris).

Pour d'autres participants, nous avons perçu une voie d'élaboration traumatique possible.

Voie de résolution du trauma grâce au traitement par élaboration

Certains adolescents, Antiope, Achille, Psyché et Phaéton, parviennent à verbaliser la souffrance psychique ressentie lorsqu'ils étaient petits. Ils se remémorent des épisodes de vécus familiaux leur ayant fait violence mais sur lesquels ils parviennent aujourd'hui à mettre un sens. Pour ces trois adolescents, la défaillance parentale a pu s'élaborer Et ils lient leur souvenir du vécu de violence à la défaillance parentale. Pourtant, ces capacités d'élaborations du trauma et de mises en liaison des événements traumatiques n'empêchent pas ces trois jeunes de s'être construits avec un fonctionnement psychique particulier, non seulement au niveau de leurs mécanismes défensifs, mais aussi au niveau de la construction des assises narcissiques et des investissements objectaux (cf. Hypothèse 2).

Ainsi, Antiope raconte l'incapacité de sa mère à la frustrer et la fureur dans laquelle cette absence de cadre pouvait la mettre. Elle décrit la violence du vécu de séparation familiale malgré sa compréhension de la nécessité du placement. Elle fait également part de son besoin actuel de retourner chez sa mère afin de rattraper le temps « perdu » de leur vie ensemble. Antiope est en capacité d'opérer un mouvement réflexif lui permettant de constater qu'elle n'est plus agie pas les mouvements de colère, d'excitation et de toute puissance qui l'accaparaient lorsqu'elle était petite. Elle parvient aujourd'hui à accepter la situation de placement car elle a conscience d'une part des défaillances maternelles et d'autre part de son besoin actuel d'éducation et de cadre. Ainsi, Antiope a pu élaborer sa souffrance d'enfant, mettre un sens sur les éprouvés qui la débordaient et se créer un roman familial.

Nous observons également les mêmes avancées concernant Achille. Il arrive à revenir sur ses éprouvés infantiles et notamment sur le sentiment de culpabilité ressenti à l'époque. Achille commence à comprendre qu'il n'est pas responsable du rejet paternel et que c'est peut-être son père qui est défaillant. Achille reste également dans le désir de retrouver ses parents et de renouer avec eux. Il accepte l'incapacité parentale. Les souvenirs de colère paternelle ont perdu de leur emprise traumatique lorsqu'Achille a pu mettre du sens sur le comportement de son

père. Il peut nommer le travail qu'il effectue pour se restaurer narcissiquement. Un mouvement dépressif nous laisse penser qu'Achille est dans une dynamique de séparation des objets primaires. Son discours montre un mouvement vers l'avant qui favorise l'élaboration et l'individuation.

La capacité d'élaboration du vécu de séparation et des défaillances parentales s'observent également chez Psyché. Elle parvient aujourd'hui à colorer différemment ses souvenirs de défaillance parentale. Elle verbalise la crainte qu'elle avait du rejet de sa famille d'accueil, la peur ressentie d'être de nouveau séparée de sa figure maternelle, et le comportement de collage et la demande d'exclusivité que cela engendrait. Psyché explique qu'elle n'a compris que récemment la raison de son placement. Elle a pu élaborer sur l'incapacité de sa mère à l'éduquer. Aujourd'hui, elle ne se sent plus responsable du placement mais au contraire en profite et en est demandeuse. Elle raconte qu'elle parvient à s'ouvrir aux autres car elle a pu prendre confiance en la sécurité de son lieu d'accueil.

Notre rencontre avec Phaéton nous a également apporté une meilleure compréhension du processus d'élaboration traumatique. Phaéton parvient à décrire avec beaucoup de finesse ses éprouvés d'enfants et ses troubles du comportement, causés par le trauma de scènes de violences parentales restant très nettes dans son souvenir. Ainsi, nous avons compris, au travers de ses récits que, lorsqu'il était petit, les symptômes issus du vécu traumatique ne pouvait se décharger que grâce au recours à l'agir. Il témoigne de son sentiment d'impuissance d'alors, dû à son incapacité à partager son mal être. Aujourd'hui, Phaéton parvient à mettre des mots sur sa souffrance liée au vécu traumatique du décès paternel et de la défaillance maternelle reste actuelle. Cependant, Phaéton cherche à la comprendre pour la diminuer. Cette élaboration permet à Phaéton de ne plus mettre à mal les figures parentales substitutives et ainsi d'éviter la répétition de l'abandon. Phaéton devient actif dans la création d'un roman familial. Il est entré dans un travail d'introspection lui permettant de réfléchir aux mouvements qui l'animent.

L'étape de l'adolescence favorise, pour ces quatre adolescents, le commencement d'un travail de mise en sens de leur histoire personnelle ainsi qu'une appropriation des souvenirs de violence et de déception. Ils parviennent à rendre compte du chemin psychique parcouru depuis leur enfance où les résurgences traumatiques faisaient effraction et engendraient des débordements pulsionnels qui les dépassaient ; jusqu'à aujourd'hui où ils tentent de mieux contrôler les interruptions traumatiques.

Nous allons voir que pour d'autres participants, l'élaboration traumatique est entravée par la massivité des symptômes de répétition.

Impasse du traitement traumatique par la répétition

Pour certains adolescents rencontrés, nous avons remarqué une complication du processus adolescent du fait de l'actualité de la répétition traumatique dans la psyché. Ainsi, chez Fama, Orphée et Pandore, des moments d'angoisses intenses engendrent la mise en avant de procédés défensifs primaires massifs empêchant le travail de mise en liaison. Pour ces adolescents, les processus de pensée sont mis à mal par des *corps émergents* faisant irruption dans la psyché et entravant les processus de liaison. Nous avons alors observé la passivité de ces adolescents face à des remémorations traumatiques inabordables. Ils semblaient perdre le contrôle de leur psyché, sidérés par la violence de la répétition des éprouvés traumatiques.

Ainsi, Fama a fait part de sa phobie du feu liée au souvenir d'une scène de violence où son père lui a mis intentionnellement la main sur le feu pour la punir. Elle décrit avec précision le souvenir traumatique et raconte les éprouvés toujours actuels de peur, de danger, de douleur qu'elle ressent lorsqu'elle est confrontée à du feu. Elle exprime la haine qu'elle voue encore à son père aujourd'hui décédé. Parallèlement à ce discours, Fama dit son impossibilité à s'identifier sexuellement comme une femme. Elle verbalise le sentiment de vulnérabilité qu'elle a lorsqu'elle se féminise, elle tente de nier son corps de femme et de s'auto-convaincre qu'elle est un garçon. Elle explique que cela lui permet de se sentir forte, de pouvoir se défendre. Fama ne fait aucun lien entre son vécu traumatique et son conflit identificatoire. Il semble que les éprouvés traumatiques soient encore trop brûlants, trop menaçants pour qu'elle puisse s'y confronter. Le vécu traumatique vient ainsi entraver le processus adolescent. Fama apparaît aujourd'hui dans une impasse du processus adolescent du fait du poids de la répétition de la violence traumatique.

Les entretiens effectués avec Orphée ont également pu mettre en évidence l'entrave du processus adolescent du fait de l'actualité du trauma du décès parental. Orphée investit la relation comme un petit nourrisson rechercherait la présence maternelle. Il se colle à l'autre puis se satisfait de sa présence silencieuse. Lorsque nous avons tenté d'évoquer avec Orphée

son histoire, celui-ci a été dans l'incapacité d'en narrer le moindre élément. Ni mots, ni images, ni souvenirs n'ont pu être partagés. Nous avons eu l'impression que notre invitation à mettre en mots le roman familial a généré chez Orphée un engoutissement de la pensée. Orphée nous a alors semblé lointain, quittant la scène de notre entretien pour partir dans des coins obscurs de son inconscient. Puis, lorsque nous l'avons rappelé à nous, Orphée a été dans l'incapacité d'évoquer les pensées qui l'avaient envahi. Il a semblé aussi surpris que nous de son absence. Lorsque nous évoquons avec lui son quotidien, Orphée paraît, là encore, un observateur passif de son destin. Il témoigne d'un sentiment d'incompréhension. Il semble chercher sa place au sein de son lieu d'accueil. Il nous donne l'impression d'errer sans but et de suivre les projets que lui assignent les autres. Orphée est toujours dans l'éprouvé actuel d'une tristesse inconsolable. La perte de l'objet maternel reste une souffrance vive venant empêcher le processus adolescent.

Également, les entretiens et tests projectifs effectués par Pandore rendent compte de l'actualité du traumatisme dans son psychisme. Elle fait part de souvenirs vifs et précis d'épisodes de maltraitances, sans pour autant parvenir à les lier à des émotions. Pandore ne parvient pas à retracer son parcours de placement, qui a été émaillé de ruptures multiples. Il semble que la violence vécue tout au long de son enfance ait engendré une telle fragmentation de son psychisme qu'elle ne peut, à l'heure actuelle, donner du sens à son histoire. L'actualité des émotions traumatiques de peur, d'abandon, d'insécurité, et la faiblesse des ressources narcissiques et objectales entravent l'élaboration. Pandore vit dans le présent, dans l'ici et maintenant. Elle semble lutter pour survivre dans un environnement lui ayant démontré à plusieurs reprises sa dangerosité.

Pour ces trois jeunes, nous observons une entrave du processus adolescent. L'actualité de la répétition traumatique continue de perturber le développement de ces adolescents. Ils font face à des états d'angoisses importants où la résurgence des éprouvés de violence sidère le psychisme ou engendre des répétitions dans l'agir. Ils évoquent la difficulté pour eux à se projeter dans un futur et, à l'observation de la précarité actuelle de leurs enveloppes, nous constatons que la fragilité de leurs ressources internes ne permet pas le saut périlleux de l'investissement objectal.

Ainsi, les modalités de traitements du trauma diffèrent selon les adolescents rencontrés. Certains parviennent à se saisir des nouvelles capacités du psychisme développées avec

l'avènement de la puberté. Ils réussissent à donner du sens à leurs éprouvés infantiles et actuels alors que d'autres restent sidérés, fascinés, envahis par les éprouvés traumatiques et ne peuvent s'en distancier.

Nous explorerons, lors de la discussion, des pistes de réflexions concernant les facteurs pouvant faciliter le traitement du trauma et ceux qui peuvent l'entraver.

Conclusion

Notre première hypothèse nous a amené à observer des caractéristiques dans la construction psychique des adolescents placés.

La première est celle de l'existence d'atteintes de l'appareil psychique malgré le dispositif de protection mis en place. La violence de la séparation précoce mais aussi celle de la continuité de la séparation familiale du fait du dispositif de placement permanent, contribuent à un dysfonctionnement de la psyché. Les capacités pares-excitatrices des adolescents sont perforées. Les irruptions pulsionnelles traumatiques internes les débordent régulièrement et sont projetées en dehors. Le monde externe est vécu comme dangereux et menacer le moi. Des mécanismes de défenses névrotiques et primaires sont au service de l'abrasion du monde interne afin d'éviter les résurgences traumatiques. Ces défenses sont également utilisées pour éviter le monde externe et diminuer la menace qu'il représente.

La deuxième caractéristique observée dans la construction psychique est l'actualité des répétitions traumatiques du vécu des atteintes précoces, auxquelles sont soumis les adolescents de notre recherche. Cette réactivation des mouvements traumatiques entrave les processus de pensée à une période du développement où l'adolescent a besoin d'investir sa pensée pour se subjectiver. Ces adolescents grandissent donc en étant diminués dans leurs ressources psychiques, du fait de l'impact de la violence traumatique infantile sur leur fonctionnement psychique mais aussi du fait de l'actualité de la violence de la pathologie traumatique.

Certains adolescents parviennent à élaborer peu à peu les effractions qui s'imposent à eux, alors que d'autres restent passifs face à ce symptôme. D'autres encore mettent en place une abrasion pulsionnelle qui les coupe du monde interne.

Nous avons remarqué que lorsque les adolescents ont été en contact avec leurs parents et qu'ils ont observé leurs défaillances, ils parviennent alors à se dégager des imagos parentaux et à élaborer sur leurs vécus et les souffrances associées. Au contraire, lorsqu'ils ne sont pas en lien avec leurs parents, ils gardent d'eux une représentation fantasmée qui collent avec les imagos. Ils restent alors englués dans une souffrance qu'ils pensent résoudre en retrouvant l'objet primaire. La distanciation des imagos parentaux est entravée.

Par ailleurs, nous avons pu aussi constater que, pour certains enfants placés, la mesure de protection n'empêche pas la violence parentale. L'adolescence engendre un besoin, pour certains, de sortir du milieu de protection de l'enfance afin de retourner auprès de leurs objets primaires. Or, cela désorganise leurs structures déjà fragiles.

Pour parvenir à se séparer des objets primaires, l'adolescent doit oser s'identifier à de nouveaux objets pour se créer une nouvelle identité, distincte des objets primaires. Ainsi, il doit s'appuyer sur ses ressources internes, sur ses assises narcissiques mais aussi sur les objets externes pour trouver des supports identificatoires. Notre deuxième hypothèse interroge la capacité de ces adolescents à faire le saut de la séparation et de l'individuation. Nous allons maintenant exposer l'analyse des résultats de notre deuxième hypothèse observant la qualité des assises narcissiques et objectales des participants de notre recherche.

Deuxième hypothèse

Notre deuxième hypothèse était que les vécus des traumatismes de la défaillance parentale précoce et de la séparation familiale longue, le placement, engendrent des faillites dans la construction narcissique et objectale et entravent le processus adolescent. Nous faisons l'hypothèse que le placement ne vient pas guérir ni apaiser les blessures causées par le traumatisme précoce.

Nous avons pu vérifier cette deuxième hypothèse et constater, au travers de nos dix cas, la répercussion négative du trauma primaire et du placement sur la construction narcissique et objectale.

Nous allons reprendre, dans cette partie, de manière synthétique, les résultats obtenus.

Insuffisance narcissique/dépendance objectale

Les adolescents ayant participé à notre recherche n'ont pas pu intérioriser des objets parentaux solides, pérennes et différenciés car ils ont vécu leur disparition précoce. Nous constatons que, même si les adolescents ont pu trouver des substituts parentaux dans leurs familles d'accueils, ceux-ci ne remplacent pas les parents originaires et ceux-ci ne parviennent pas à combler les faillites précoces narcissiques.

L'atteinte narcissique provoquée par ces traumatismes est verbalisée par les participants de notre recherche. Par exemple, Pâris exprime la souffrance qu'il ressent toujours, à l'aube de ses dix-huit ans, liée à un sentiment de manque des objets parentaux. Cette douleur psychique vient parfois l'envahir et suscite chez lui des affects dépressifs. Différemment, Achille nous livre qu'il nourrit, au fond de lui, un sentiment qui mêle des affects de nostalgie, de mélancolie et de tristesse, mais qui lui procure malgré tout sa force : il en retire la satisfaction d'aller de l'avant en dépit de ce négatif. Les adolescents parviennent à élaborer la défaillance parentale ; pourtant le trauma de la séparation impacte leur construction. Neuf sujets expriment la douleur qu'est pour eux la continuité du dispositif de placement.

C'est dans les tests projectifs qu'apparaît clairement la faiblesse du narcissisme de nos participants. Nous retrouvons des affects de culpabilité abandonnique : les sujets expriment la certitude d'avoir été abandonnés à cause de leur médiocrité. Leur fragilité narcissique les confronte à être très régulièrement envahis par des angoisses d'abandon, de perte et d'anéantissement. Les adolescents n'ont pas les ressources narcissiques pour faire face aux irruptions traumatiques et ils sont alors rapidement ébranlés par les symptômes de la répétition traumatique. Les personnages qu'ils projettent dans les tests sont écrasés, abandonnés, menacés.

La faiblesse du narcissisme entrave l'investissement objectal. Ainsi, nous avons constatés que six participants développent des traits de personnalité limite/narcissique et quatre participants développent des traits limite/dépressif. Les six premiers tentent de mettre en place des comportements d'évitement de l'objet et usent de procédés d'inflation narcissique pour se préserver de la menace suscitée par l'objet. Ils se confrontent à l'objet pour assurer leur moi mais évitent un investissement qui apparaît trop menaçant. Les quatre autres, au contraire, s'appuient sur l'objet comme sur un tuteur pour leur moi. Ils rêvent de fusion objectale afin de ne plus vivre l'angoisse de l'abandon. Ainsi, certains font le choix de coller aux objets (Antiope, Orphée, Phaéon, Hébé), d'autres sont dans une recherche d'indépendance et d'autosuffisance (Pâris, Pandore, Fama, Pontos, Psyché, Achille).

Mais le manque de ressources narcissiques des adolescents rencontrés ne permet pas la naissance d'un fonctionnement de sujet chez les participants, où l'instauration d'un soi serait suffisamment autonome et différenciée. Ainsi, nous constatons que les jeunes de la recherche ne parviennent pas à s'engager vers l'investissement de nouveaux objets. L'indépendance ou la fusion apparaissent comme les seules solutions possibles pour lutter contre l'angoisse d'abandon. L'objet est un objet « pour soi », suppléant le moi.

Les répercussions des vécus traumatiques et des défaillances parentales ont engendré, chez les adolescents de notre recherche, la mise en place d'un fonctionnement limite à l'adolescence, c'est-à-dire un fonctionnement marqué par la fragilité des fonctions du moi et la dépendance à l'objet. Le processus adolescent se trouve entravé car ces jeunes ne peuvent se séparer des objets internes. En effet, leur fragilité narcissique est telle que le désinvestissement des objets internes est trop menaçant pour le moi. Des angoisses d'anéantissements, de morts apparaissent.

Par ailleurs, l'investissement d'objet externe est également trop dangereux pour le moi car il fait courir le risque de la répétition de l'abandon. Cela génère l'irruption d'angoisses de perte qui viennent désorganiser nos sujets.

Le processus adolescent s'enlise.

Quels sont ces objets internes qui bloquent le processus adolescent ? Quelles influences exercent-ils sur le moi pour parvenir à empêcher de nouvelles identifications ?

Nous allons exposer l'analyse des résultats de notre troisième hypothèse qui tendait à observer la teneur de ces objets internes.

Troisième hypothèse

Nous avons posé, en troisième hypothèse, l'idée que les adolescents de notre recherche avaient intériorisé des imagos parentaux tyranniques issus de la défaillance des objets primaires pendant l'enfance. Nous postulons que ces imagos, à l'adolescence, viendraient entraver la relation à l'objet. Nous avons supposé que le poids de l'idéalisation des imagos parentaux ferait obstacle au travail de subjectivation et que l'adolescent resterait sous le joug d'un imago parental.

Nous constatons que la majorité de nos sujets ont érigé des imagos dans leur psychisme. Ceux-ci prennent des fonctions différentes pour chacun des sujets et l'entrave de ces imagos varie d'un sujet à un autre.

Fonction asubjectivante de l'imago

Quatre des sujets ont développé dans leur psyché un imago dont l'influence empêche la subjectivation.

Ainsi, l'analyse du cas de Pâris a mis en évidence la présence d'un imago dont les pressions engendrent une inhibition du moi. Pâris parvient à décrire l'entrave qu'il ressent dans son monde interne. L'investissement du monde externe apparaît impossible pour lui car il est intimement convaincu de ses faillites moïques. Lorsque Pâris nous fait face, nous avons l'impression qu'un imago qui aurait les traits de sa mère abandonnique lui chuchote à l'oreille des dénigrement perpétuels. Pâris décrit ainsi un imago maternel venant infantiliser son moi, l'empêchant de verbaliser sa culpabilité. Cet imago exerce une emprise qui entrave le sujet. Il ne peut alors se permettre d'investir d'autres objets.

Par ailleurs, nous avons constaté que cet imago empêche aussi l'élaboration du trauma en accentuant le refoulement des souvenirs traumatiques qui tentent de trouver une issue. Ainsi, Pâris décrit une force bloquant ses souvenirs sous l'apparence d'un arbre où le visage de l'imago apparaît entre racines et feuillages.

Le cas d'Achille met également en évidence la construction d'un imago dominateur. Cet imago semble chercher à contraindre le sujet. Achille décrit un imago pervers qui jouit de la souffrance qu'il provoque chez lui. Achille rend aussi compte de l'envahissement de cet imago dans sa psyché dès qu'il est seul avec lui-même. Cet imago semble se construire de toutes les motions agressives qu'Achille ne s'autorise pas à verbaliser contre ses objets parentaux. L'imago, construit à l'intérieur du moi, rassemble ainsi les éprouvés et investissements négatifs issus de l'abandon parental. Malgré son envahissement, Achille a pu se construire un moi dégagé de ces motions pulsionnelles négatives qu'il décrit sous les traits d'un monstre au visage enfantin.

De manière différente, nous avons constaté dans les entretiens et tests d'Orphée, la présence d'un imago maternel aux traits particuliers d'une sorcière aux yeux rouges et couronnée. Une autre caractéristique de cet imago est qu'il est empreint d'éléments libidinaux venant effracter Orphée. L'imago « soulève sa jupe » ou apparaît sous la forme d'une prostituée. Or, Orphée est sidéré lorsqu'il est confronté à ces représentations. Il met alors en place des défenses psychiques qui bloquent l'élaboration de sa pensée. Sa pensée est gelée ; des angoisses de dévoration et d'atteinte de l'intégrité apparaissent : Orphée tente de barrer l'emprise de cet imago qui vient pourtant colorer toutes ses représentations du féminin.

Enfin, l'imago décrit par Psyché a la particularité de se révéler intégré au moi. Psyché évoque un imago collé au moi et duquel elle n'est pas différenciée. Il apparaît comme un support narcissique, un double étayant, qui vient rassurer et soutenir Psyché. Il n'est pas effrayant ni menaçant mais sert plutôt l'inflation narcissique. L'imago suscite ainsi des affects positifs. Pourtant, il entrave l'investissement objectal et laisse Psyché dans l'illusion d'une autonomie psychique.

Ainsi, ces quatre participants nous ont permis d'observer leurs imagos à l'œuvre dans leur psyché. Ces constructions psychiques semblent être des objets internes qui collent au moi du sujet. Ils ont un impact négatif sur le processus adolescent puisqu'ils freinent le développement moïque et l'investissement de nouveaux objets. Pourtant, nous pouvons également faire l'hypothèse qu'ils apportent une présence interne qui compense l'absence parentale. En effet, nos sujets parviennent à se réfugier dans leur monde interne et font alors face à la présence subjuguante de ces imagos. Il est probable que ces imagos viennent diminuer les ressentis douloureux nés de la séparation réelle avec les parents.

L'imago : une porte de réactivation traumatique

Quatre autres sujets ont pu décrire une réactualisation de la violence lorsqu'ils font face à leurs imagos parentaux.

Fama décrit un imago qui prend les traits d'un vieil homme puis d'un monstre du Loch Ness. Lorsque Fama évoque l'imago paternel, elle semble envahie par des affects de crainte. Elle inhibe autant qu'elle peut cet imago paternel. Les tests mettent en évidence l'actualité de cet imago dans sa psyché malgré ses efforts pour s'en distancier. L'imago cherche à garder le sujet sous son joug. Il empêche sa liberté. Fama décrit également la puissance de cet imago dans la mesure où il peut tuer et menacer son intégrité. L'imago apparaît ainsi dominateur et s'impose à Fama qui reste dans sa peur. Il est entravant car il empêche la réalisation des désirs d'individuation et de subjectivation.

Différemment, Phaéton décrit un imago tout puissant prenant les traits d'une vache dotée de cornes. Cet imago vient faire intrusion dans sa psyché et contamine chaque représentation du féminin. Pourtant, ce qui caractérise essentiellement l'imago décrit par Phaéton, c'est la violence qu'il exerce sur lui. L'imago l'étouffe, l'assomme. Phaéton semble lutter contre la domination et l'agressivité de cet imago. Il décrit des attaques de l'imago qui l'empêchent de tendre vers une subjectivation et un développement. L'imago apparaît asservissant.

Hébé rend compte également de la présence dans sa psyché d'un imago violent. Elle lutte contre des attaques : des images de coups de couteaux maternels et paternels l'assaillent, elle fait part aussi de ressentis de dénigrement multiples à son encontre. L'imago apparaît dominateur, menaçant et violent et entrave ses investissements. Sa pensée est sans cesse parasitée par les intrusions de l'imago en limitant ses possibilités de construction personnelle. Elle n'a pas les capacités psychiques d'attention et de concentration pour apprendre un métier. Elle demeure assaillie par la violence de l'imago maternel.

Enfin, Pandore a dévoilé en fin de recherche, lors de la passation du TAT, la puissance négative d'un imago maternel envahissant. Il véhicule le danger d'un nouvel abandon. Il s'accompagne de représentations brutales et dénigrantes pour le moi. L'imago sape les tentatives de

subjectivation du moi. Bien que Pandore ait mis en place des défenses drastiques pour inhiber cet imago, il se projette sur les objets qu'elle investit et lui fait vivre des états d'angoisses délétères.

Ces quatre sujets ont pu rendre compte de la manière dont les imagos pouvaient être vecteurs des introjections traumatiques. Il semble que ces imagos soient issus des rebus du vécu traumatique de la relation parentale. La confrontation à l'imago engendre une réactualisation et une reviviscence traumatique.

L'illusion d'une fonction réparatrice de l'imago

Pour deux de nos sujets, l'imago semble apporter un réconfort face aux angoisses d'abandon. Ainsi, nous observons chez Antiope et Pontos une attraction envers l'imago.

Antiope exprime une sensation de manque lorsqu'elle se représente l'imago. Il apparaît comme le seul investissement qu'elle désire. Elle exprime l'exclusivité relationnelle qu'il lui impose et dont elle ne perçoit pas les risques. Antiope ne parvient pas non plus à se représenter cet imago : elle décrit un monstre qui rode, dont elle sent la présence mais qu'elle ne peut visualiser. Ainsi, le projet d'avenir développé par Antiope ne passe que par des retrouvailles avec sa mère réelle. Elle explique que la situation de séparation a engendré des sensations internes de manque et de vide qu'elle espère pouvoir combler en retrouvant, à sa majorité, sa mère. L'emprise de l'imago s'observe ainsi chez Antiope pour qui le lien à l'imago est indissoluble et prévaut sur tout autre investissement.

Nous observons également chez Pontos la présence d'un imago envoûtant. Cet imago semble exercer un attrait irrésistible qui empêche tout investissement autre. Pontos évoque comme seul désir le retour à un état de proximité maternel. Il semble en attente de ce moment et reste ainsi entravé dans son développement. Pontos rêve d'être « dans les bras de sa mère ». L'imago prend les traits d'une chauve-souris, d'un dragon mais la représentation reste inconstante et versatile.

Il est intéressant de constater que certains sujets projettent sur leur mère réelle l'imago et cherche, ainsi, à la retrouver dans la réalité, alors que d'autres ne sont pas conscients de sa présence. Or, nous observons que c'est lorsque l'accès aux mères réelles a été barré par les ordonnances judiciaires de protection que les participants projettent le plus l'imago sur la mère

réelle. Ainsi, Pontos et Antiope n'ont jamais vécu avec leur mère. Leurs relations ont toujours été limitées et médiatisées par un tiers. Ils fantasment donc une mère idéale sous les traits de l'imaginaire. Or, cette attraction de l'imaginaire est telle qu'elle supprime toute possibilité d'investissement moiïque et externe. L'imaginaire apparaît tel un gourou qui comblerait toutes les attentes du sujet. Nous pouvons faire l'hypothèse que, pour tous nos sujets, mais à des degrés différents, l'imaginaire prend la place de l'hypnotiseur tel que le décrit Freud (1921) dans *Psychologie des foules* : « il n'y a pas loin de l'état amoureux à l'hypnose. Les concordances entre les deux sont évidentes. Même soumission humble, même docilité, même absence critique envers l'hypnotiseur comme envers l'objet aimé. Même résorption de l'initiative personnelle ; aucun doute, l'hypnotiseur a pris la place de l'idéal du moi. (...) L'hypnotiseur est l'objet unique, à côté de lui nul autre objet ne compte » (p. 199-200). Les sujets identifient une partie de leur moi à l'imaginaire et se soumettent à lui.

Conclusion

Nous constatons que la séparation familiale a généré la construction d'images envahissantes. Ces images sont construites à partir des vécus introjectés de l'expérience traumatique des objets primaires. Ainsi, ils participent à la réactualisation traumatique et confrontent le sujet à la violence. Ils sont le bras armé de la symptomatologie traumatique.

Ces images entravent le processus adolescent en le développement des investissements narcissiques et objectaux. En effet, leurs activités dans la psyché ravivent les angoisses narcissiques et répètent les éprouvés de dénigrement, de violence et d'abandon.

Par ailleurs, nous observons que, pour certains de nos sujets, ces images prennent la place de l'objet d'amour gênant la construction œdipienne. La construction potentielle d'un lien à l'autre achoppe sur la relation à l'imaginaire. L'imaginaire semble apporter un support identificatoire et narcissique nécessaire à l'intégrité psychique de nos participants.

DISCUSSION

En France, le système de protection de l'enfance a été conçu sur le principe selon lequel, lorsqu'un enfant est en danger dans sa famille, le placement dans un autre lieu lui permet d'être protégé et ainsi de « bien grandir ». Nous constatons que pour ces dix jeunes, le placement s'est avéré nécessaire au vu des défaillances parentales. Il a permis leur survie alors qu'ils se trouvaient dans un environnement où leur bien-être n'était que secondaire pour leurs parents. Maladie psychique des parents, violences conjugales, abandons, maltraitances, ces adolescents ont vécu, lors de leur prime enfance, des moments d'insécurité massifs ayant menacé leur vie.

Le placement a donc permis une protection et une survie.

Pourtant, notre recherche met en évidence une entrave du processus adolescent chez l'ensemble de nos participants, et ce malgré le système de protection qui les prend en charge depuis leur plus tendre enfance. Nous constatons que les constructions défensives mises en place pour faire face au vécu des violences précoces restent actuelles pour ces adolescents placés. En outre, les traumatismes précoces ont fragilisé les assises narcissiques et les capacités objectales des sujets, ce qui complique le processus adolescent. Cela vient confirmer les écrits de Ph. Jeammet (1990) qui met en évidence des difficultés dans le processus d'autonomisation du sujet lorsque des atteintes précoces altèrent les relations entre le sujet et l'objet.

Il semble donc que, pour les participants de notre recherche, le placement ne permette pas la restauration des endommagements psychiques générés par les traumatismes précoces. Au contraire, nous avons observé, avec consternation, que nos dix participants présentent, à l'adolescence, des fonctionnements limites caractérisés par des pathologies narcissiques ou dépressives où prédominent des problématiques de dépendance. Ces fonctionnements psychiques sont identiques à ceux décrits par des auteurs tels que Bergeret (1972), Ph. Jeammet (1990), M. Emmanuelli (2000), C. Chabert (2004), M. Corcos (2013), A. Braconnier et D. Marcelli (2013) : la constitution d'un narcissisme fragile et des angoisses de perte d'objet de type anaclitique dans les fonctionnements limites à l'adolescence.

Le temps de l'adolescence est celui de la subjectivation, de la séparation, de l'élaboration des conflits. Il permet une inscription dans la temporalité en liant le passé et le présent pour la construction d'un projet d'avenir. Or, nous avons observé chez nos participants des entraves à l'accès à l'autonomie. Il semble que, pour ces adolescents, la situation prolongée de séparation familiale est venue brouiller leur capacité à se reconnaître comme sujet. A. Birraux explique que : « *la question des origines peut bousculer le lien institué à un moment ou à un autre de*

l'histoire familiale, mais la disponibilité des parents à recevoir l'enfant « comme il est », qu'il soit génétiquement le sien propre ou celui d'autres, est le garant de la qualité de ce premier lien filial et de ce qui en résultera. Aux origines de ce lien, il y a donc la qualité confiante de l'investissement parental dans la reconnaissance de l'enfance comme sujet » (2011, p. 25). Or, nos participants ont grandi en étant déraciné de leur famille. Seulement deux, sur les dix participants, ont été accueillis dans une nouvelle famille et ont bénéficié d'un investissement de type filial, durable et inconditionnel. Ces deux participantes sont celles qui montrent le moins de souffrance psychique. Les autres ont vécu de nombreuses ruptures. Ils ont été accueillis dans divers milieux d'où ils ont été souvent rejetés du fait de leur différence, de leur singularité ou des symptômes générés par les traumatismes précoces.

Le cheminement avec ces dix adolescents, au travers des entretiens et de la passation des tests projectifs, nous a amené à relever des confirmations cliniques mais aussi des étonnements que nous souhaitons approfondir dans cette discussion.

Ancrage des modalités défensives

Notre étude a confirmé celles d'auteurs tels que E. Bonneville Baruchel, M. Corcos et C. Lamas (2016) qui signalent la construction d'un bouclier défensif marqué par des mécanismes primaires chez les sujets ayant fait l'expérience d'un vécu de violence précoce. Ainsi, E. Bonneville Baruchel décrit, dans sa thèse effectuée auprès d'enfants placés, les mécanismes d'« *agrippement adhésif aux sensations, notamment auditives et kinesthésiques, associé à la déconnection, l'isolation apparente de la perception de l'environnement, l'évitement de la pensée* » où autres« *démantèlement, procédés auto-calmants, manœuvres de réparation « magique » visant à fusionner avec l'objet sur le mode hallucinatoire.* » (2008). Force est de constater que nous avons retrouvé ces mécanismes défensifs primaires chez les participants de notre recherche. Par ailleurs, nous avons également observé les défenses, de « *clivage, de déni, d'identifications projectives et de forclusion* » repérés par M. Corcos et C. Lamas (2016, p.21) chez les adolescents ayant un parcours de vie marqué par les ruptures. Ces défenses ont la particularité de barrer l'accès à la symbolisation.

Lors des entretiens et de la passation des tests projectifs, nous avons pu observer à de nombreuses reprises le recours à des procédés court-circuitant de l'élaboration, arrêtant la pensée. Nos résultats quant à l'observation des processus psychiques à l'œuvre sont similaires à ceux effectués par M. Roques et A. Mazoyer (2018) dans leur étude sur l'observation des résurgences traumatiques sexuelles à l'adolescence par l'analyse des outils projectifs : « *nous ne sommes pas en présence de traces traumatiques dotées de mémoire, de liaisons et caractérisées par un surcroît de sens, mais, plutôt, face à une empreinte marquée par un non-sens et une production de représentations décalées du sens. Le Rorschach et le TAT tenteraient, comme le travail du rêve, de lier des excitations et chercheraient à liquider le traumatisme, sce à une emp à la répétition traumatique* » (2018, p. 862). Le pubertaire fait resurgir avec force des pulsions libidinales, agressives et traumatiques que les participants ne peuvent lier au vu de leur fragilité narcissique. Ainsi, une partie de leur énergie est investie dans l'organisation des défenses contre les irruptions du monde interne. Les adolescents luttent pour ne pas revivre la violence traumatique ; cependant, cette lutte empêche la création d'un espace psychique dans lequel s'inscriraient les images, souvenirs, récits, affects et fantasmes fondateurs du sentiment de continuité d'exister. Elle bloque le « *travail de mise en mémoire et de mise en histoire* » (Aulagnier, 2015) nécessaire à la subjectivation. Huit adolescents de notre recherche semblent

soumis à la même interdiction que l'Orphée de la mythologie : se retourner sur leur passé, c'est risquer de retomber aux enfers. Ils se trouvent dans une impasse identificatoire.

Le surinvestissement de la réalité externe semble être pour eux le seul moyen de se raccrocher à quelque chose de certain. Ils vivent dans une temporalité présente, d'où le passé et le futur sont niés. Seul importe le vécu actuel. L'activité psychique est centrée sur le présent, le quotidien, ce qui évite les perturbations du monde interne. La centration sur leurs sensations et sur leurs éprouvés corporels empêche le travail de liaison. Nous remarquons ainsi que les investissements internes sont barrés, ce qui protège le sujet de la réactivation d'angoisses anéantissantes. S. Barouch-Cohen fait l'hypothèse que, pour les patients qui utilisent ce recours au corps, au sensoriel : « *tout mouvement psychique et affectif, qu'il soit projectif, agressif, tendre ou haineux, peut être redouté, tant le « vivant », le pulsionnel et l'expression de la subjectivité portent la mémoire de la destruction de l'objet, et par là même de soi, du fait de la régression du fonctionnement psychique à l'endroit même d'une indifférenciation corps/psyché* » (2014, p. 790). Les participants semblent, en effet, paralysés par la peur de revivre, dans leurs nouveaux investissements, la répétition de la négativité de l'objet.

Lors des entretiens, les participants évoquent leurs préoccupations corporelles et narcissiques avec de multiples détails mais, lorsqu'ils sont questionnés sur leur histoire, un vide représentationnel limite leur élaboration. Les préoccupations corporelles et narcissiques semblent être le support de questionnements identificatoires ; cependant elles n'apportent pas de réponses sur lesquels les sujets peuvent s'appuyer pour construire de nouvelles identifications. Lorsque ces préoccupations viennent questionner l'origine et la filiation, nous avons perçu, chez Pandore, Pâris, Achille, Antiope, Fama, Hébé, Orphée et Phaéon, l'émergence d'une menace identitaire.

Par ailleurs, nous avons constaté que les participants qui ne bénéficient pas d'un espace d'écoute et de contenance dans leurs lieux d'accueil, sont débordés par des motions pulsionnelles. Ainsi, ils ont décrits des comportements auto-agressifs tels que la tentative de suicide par ingestion de médicaments (Pâris), les errances (Pandore), les scarifications (Hébé, Fama), la fuite par l'usage de stupéfiants (Orphée) comme seuls recours trouvés pour faire face à l'afflux d'excitations. C. Matha (2017) écrit, à propos des adolescents entravés dans la capacité d'expression des affects : « *Écorchés vifs, ce que confient les adolescents qui se scarifient est bien leur difficulté d'existence, la prégnance d'une souffrance psychique*

intolérable, l'éprouvé fondamental du manque de l'objet, qui chaque fois provoquent le recours à l'acte. Ce n'est pas qu'ils ne ressentent rien, n'éprouvent rien ; c'est plutôt l'expérience du trop, de l'excès de remous émotionnels qu'ils ne parviennent pas à contenir suffisamment sur la scène interne, et qui pousse au recours au corps » (2017 p. 59). Nous avons pu faire ce même constat chez les participants de notre recherche ayant souffert de nombreuses discontinuités des lieux d'accueils. Le pubertaire suscite un débordement pulsionnel traumatique que certains participants ne parviennent à contenir, n'ayant pas les ressources suffisantes pour les transformer. Le corps semble être le seul objet sur lequel les participants trouvent à se décharger. Il est soumis à des actions violentes semblant être les seuls moyens trouvés pour satisfaire les motions pulsionnelles. Ferenczi (1934) observe que les enfants ayant vécu des traumatismes précoces mettent en place un « *auto-clivage narcissique* » qui permet à une partie du sujet de continuer à vivre, tandis que l'autre répète le trauma par des décharges motrices. Nous constatons, chez ces participants, qu'à l'adolescence ce procédé primaire défensif est toujours à l'œuvre.

Pour R. Roussillon (2008), ces comportements sont un langage du corps et de l'acte qui aurait pour objectif de mettre en forme et en message des expériences subjectives primaires. Nous avons pu remarquer que ces agirs suscitent des possibilités d'élaborations lorsqu'elles sont reprises avec les professionnels qui entourent ces jeunes mais que, sans étayage, les adolescents sont soumis à la répétition traumatique de ces décharges sans parvenir à s'en dégager. Cette observation renforce les propos de Ferenczi (1934) qui affirme que l'environnement des enfants ayant subi des traumatismes précoces doit permettre un étayage affectif et une figuration des éprouvés traumatiques.

D'autres défenses primaires s'érigent contre l'irruption des éprouvés traumatiques. Le clivage et la dissociation d'empêchent l'émergence des affects associés aux représentations. Ces défenses protègent le moi contre des angoisses d'anéantissement, de vide, de perte. Par exemple, seulement trois participants n'expriment pas l'envie de retourner vivre chez leurs parents. Pour les autres, nous avons constaté une idéalisation des parents malgré leur violence et leur défaillance. Il semble que le clivage permette à ces adolescents de nier les souvenirs traumatiques.

Pourtant, lors des tests projectifs, les participants représentaient, des imagos effroyables prenant les traits de figures parentales aux comportements pervers. Mais ils semblaient banaliser ces comportements.

Par ailleurs, les adolescents de notre recherche mettent en place des mécanismes dissociatifs dans leur vécu actuel, lorsqu'ils sont amenés à revoir leurs parents. Certains racontent des scènes où la dissociation leur permet de faire face à leurs parents sans être submergés par les affects traumatiques. L'amour pour l'objet primaire les amène à vouloir croire que le parent a changé. Ils se dissocient alors pour taire les souvenirs traumatiques.

Nous observons, avec étonnement, que les défenses issues des premières expériences de détresse se sont installées chez l'ensemble de nos participants. Ainsi, nous pouvons faire l'hypothèse que ce n'est pas la répétition des ruptures qui a enkysté ce fonctionnement défensif archaïque mais, peut-être, plutôt, la situation de séparation familiale continue qui engendre une fragilité psychique rendant nécessaire la construction d'un bouclier défensif. En effet, les deux participantes qui ont bénéficié d'un accueil durable et qui ont été investies comme des membres de la famille d'accueil ont pu exprimer les angoisses qu'elles avaient ressenties lorsqu'elles étaient enfants et jeunes adolescentes à être abandonnées, à nouveau. Elles ont toutes deux pu construire des liens avec leurs parents biologiques et elles ont rapidement accepté leur placement et compris les bénéfices qu'elles pouvaient y trouver. Pour autant, elles ont fait part de leur besoin de collage et de fusion avec leurs assistantes familiales. Par ailleurs, les entretiens et les tests projectifs montrent l'actualité de leurs angoisses d'abandon et de perte, ainsi que leur incapacité actuelle à investir des objets sur un mode libidinal. Chez les autres participants, nous retrouvons également la dépendance anaclitique à l'objet. Cette recherche met en exergue la souffrance psychique des adolescents placés du fait de leur angoisse permanente de vivre la répétition de l'abandon.

Nous n'avons pas investigué les comportements développés pour pallier cette angoisse et prévenir la répétition, mais cela aurait été intéressant. Nous avons pu remarquer, dans notre pratique clinique auprès d'enfants placés, les mouvements de collages et de clivages mis en place envers la figure de substitution (assistants familiaux). E. Bonneville explique : *« c'est une modalité de lien paradoxal en collage et clivage, qui ferait coexister deux états opposés du lien. D'une part l'état de confusion soi-autre, qui est un état différent de celui de communication et de partage, d'autre part un état du lien où l'autre est considéré comme un « non-soi radical »,*

non reconnaissable comme semblable, non identifiable. » (2008). À l'adolescence, il est probable que des conduites d'adaptations, d'ajustements aux assistants familiaux, de collage, de construction en faux-self soient déployés par les adolescents pour éviter de nouveaux abandons, mais cela mériterait des recherches plus affinées.

Enfin, des défenses de type anaclitique dans leur valence limite ou dépressive s'aménagent. Nos participants adoptent des modalités paradoxales soit de fusion avec l'objet, soit de désolidarisation envers l'objet, afin d'abraser l'angoisse qu'il suscite. Ainsi, le surinvestissement objectal est la défense principale utilisée par nos participants. Pour ces adolescents, la poussée objectale a pour but le renforcement du narcissisme. C'est une défense anti-traumatique dans la mesure où elle donne l'illusion au sujet de contrôler l'objet et non d'en être le tributaire. Nous avons perçu ainsi que certains adolescents trouvaient une jouissance narcissique dans l'emprise ou dans l'indépendance qu'ils trouvaient par rapport à l'objet. Il semble que cet investissement narcissique fasse partie du processus adolescent pour ces enfants marqués par le trauma. L'investissement narcissique permet de construire le moi avant de pouvoir investir l'objet comme un tiers organisateur.

Sur nos dix participants, huit ont exprimé le désir de trouver un objet avec lequel fusionner. Nous avons eu l'impression que, pour eux, la réparation traumatique ne pouvait avoir lieu qu'en faisant l'expérience du rapport objectal raté lorsqu'ils étaient petits : celui d'un état de dépendance total envers l'objet sans crainte d'atteintes psychiques ou corporelles. Seulement deux participantes (Pandore et Psyché) ont montré, au contraire, une hyper-indépendance vis-à-vis de l'objet. La maîtrise de la relation et l'omnipotence narcissique semble garantir, pour elles, une protection contre la menace objectale.

La nécessité de confrontation dans le réel aux objets primaires

Dans notre pratique clinique au sein de l'Aide sociale à l'enfance, les modalités de liens entre chaque enfant et ses parents sont questionnées : droit d'hébergement, visites médiatisées, placement séquentiel, placement à domicile... Les avis entre professionnels divergent souvent selon la prise en compte de l'intérêt des parents, de celui l'enfant ou de celui leurs assistants familiaux. Ainsi, les professionnels travaillant auprès des parents sont souvent désireux d'un élargissement des droits parentaux, ceux travaillant auprès des assistants familiaux demandent souvent une limitation des visites car les enfants en reviennent souvent agités, et les enfants eux-mêmes s'adaptent aux désirs de leurs interlocuteurs. La loi de 2007 a contraint l'ensemble des professionnels à prendre en compte, en premier lieu, l'intérêt de l'enfant. Cependant, il existe encore de nombreux débats. M. Berger (2003) alerte sur les risques psychiques lorsque l'enfant est confronté sans protection à des parents encore défaillants.

Sur nos dix participants, quatre n'ont plus accès à leurs parents car ceux-ci ne montrent aucun désir d'investissement ; quatre rencontrent régulièrement leurs parents dans un cadre de visites libres et deux rencontrent leurs parents dans un cadre de visites médiatisées, du fait de leur violence toujours d'actualité.

Malgré ces différences de modalités relationnelles envers leurs parents, l'ensemble de nos dix sujets adopte une position très distanciée vis-à-vis de leurs assistants familiaux. Comme l'a montré J. André (2009), il semble que la trace des « *traumatismes primitifs* » issus de la cristallisation interhumaine soit répétée dans les relations ultérieures. Ainsi, ceux qui sont actuellement pris en charge en famille d'accueil (7 participants sur 10) expriment un attachement tendre envers leurs assistants familiaux, teinté de reconnaissance et d'affection. Mais, nous n'avons pas observé l'ambivalence qui caractérise normalement le processus de désinvestissement des objets œdipiens chez l'adolescent. Nous remarquons que le remaniement pubertaire, qui implique des réaménagements identitaires, est marqué, pour nos participants, par un désinvestissement rapide des figures de substitution. Ces adolescents semblent ne pas avoir investi leur assistants familiaux comme des objets œdipiens, probablement du fait de leurs angoisses traumatique de perte. Ils ne s'attachent pas afin de ne pas risquer de revivre un nouvel abandon ou un nouveau rejet.

Nous faisons, également, un autre constat novateur.

Nous percevons, chez nos participants, que les objets primaires, au contraire des figures substitutives parentales, sont massivement investis. Lors des entretiens, nos dix participants ont chacun manifesté le désir d'aller vivre auprès de leurs parents. Les plus jeunes (entre 12 et 15 ans) souhaitent les retrouver pour vivre avec eux. Les plus âgés (18 ans) ont fait l'expérience des retrouvailles. Ces expériences, en fonction de leur qualité, suscitent soit le désir de retour au domicile, soit le désir d'indépendance. Par ailleurs, les représentations et scénarios donnés aux tests projectifs présentent des imagos parentaux envahissants. Il est donc intéressant de remarquer que l'envahissement de la psyché par l'objet primaire, ravivé par la puberté, vient reléguer au second plan les investissements construits pendant la latence. L'imago hypnotise le moi et les autres investissements sont alors désinvestis.

Nous observons que l'envahissement de la psyché par les imagos suscite, pour ces adolescents, un besoin de confrontation aux objets primaires dans le réel. Nous pouvons faire l'hypothèse que le pubertaire amène dans le champ de la conscience des réviviscences précoces qui cherchent à s'élaborer. Cependant, étant donné le désinvestissement du monde interne, les adolescents recherchent dans le présent et dans le réel l'objet constitutif du moi.

Sur nos dix participants, lorsque cela a été possible, les adolescents sont parvenus à retrouver leurs parents par l'intermédiaire du cadre de l'ASE, mais aussi via les réseaux sociaux. Nous observons que cette rencontre est bénéfique pour ces adolescents car elle permet une confrontation aux parents « réels », qui génère ensuite une modification et une appropriation de l'histoire par l'adolescent. Bien que la rencontre puisse susciter de nombreux affects de déception, de désillusion, de réactivation traumatique, elle provoque aussi une élaboration subjective favorisant la mise en histoire.

Ainsi, Pâris exprime sa déception suite aux retrouvailles avec sa mère : elle manque de désir à son égard. Hébé a observé la labilité et la violence toujours actuelle de sa mère ; Antiope, les carences et limites de ses parents. Cette étape de confrontation aux objets primaires apparaît constructive pour ces adolescents car elle leur permet de faire évoluer les représentations issues de l'enfance.

Cependant, force est de constater que la situation de placement complique le processus adolescent : en inscrivant l'adolescent hors de sa famille, le placement brouille l'accès à la temporalité psychique. Bien que les lois de 2007 et de 2018 insistent sur la nécessité d'une stabilité de l'enfant placé : « *Veiller à ce que les liens d'attachement noués par l'enfant avec*

d'autres personnes que ses parents soient maintenus, voire développés, dans son intérêt supérieur » (article L 221-1, loi du 3 août 2018), la réalité des parcours de placement est autre. Seulement deux participants à notre recherche ont pu développer des liens durables et inconditionnels avec leur assistant familial, les autres n'ont pas pu faire cette expérience. Ainsi, la continuité d'exister (Winnicott, 1987), nécessaire au développement de l'enfant et de l'adolescent, est mise à mal par les multiples ruptures vécues tout au long du placement. Que l'enfant soit « greffé » dans une nouvelle famille ou qu'il vive la discontinuité des lieux d'accueils, l'adolescent est soumis à un déracinement venant perturber l'accès à sa filiation. Comme le dit D. Derivois (2012) : *« Quand un enfant est séparé de sa famille pour aller vivre en famille d'accueil ou en institution de placement, il emmène avec lui non seulement les traces identitaires de la famille et de la maison parentale, mais aussi les traces de la séparation qui peut être vécue comme potentiellement traumatique »*.

Certains adolescents de notre recherche sont parvenus à se construire une identité malgré ces filiations multiples et différentes. Cependant, la majorité rend compte d'une identité floue. Certains participants (Pâris, Achille, Phaéon) verbalisent un sentiment interne de vide laissé par l'absence de figure parentale. Ils décrivent la souffrance suscitée par ce manque. Même après de nombreuses années, ils expriment leur mal-être lié à leur condition d'enfants placés, ne faisant pas partie de la famille de leurs hôtes, vivant dans un milieu étranger et devant s'adapter pour ne pas vivre la répétition de la séparation. La menace de la répétition traumatique est amplifiée par le caractère instable de l'accueil familial ou institutionnel. La crainte de l'abandon reste constante. Dans ce contexte, l'accès à la temporalité et la construction d'une mise en sens de leur histoire sont compliqués.

Ainsi, nous observons que le processus adolescent, pour ces dix jeunes ayant vécu des traumatismes primaires, passe par une étape d'inflation narcissique, d'évitement du monde interne et de recherches actives des objets primaires dans le réel afin de renflouer le moi. Par ailleurs, le processus adolescent est traversé par un mouvement de distanciation de la figure substitutive et d'un désir de retrouvailles avec le premier objet.

La souffrance identitaire observée chez les dix participants rend compte de l'impact négatif du placement pour les adolescents séparés de leur famille depuis leur plus jeune âge. Actuellement, les projets de vie des enfants sont réfléchis sur des durées annuelles, sans prise en compte d'une temporalité plus longue, ce qui a pour conséquence de multiplier les changements de lieux

d'accueils. Il nous paraît nécessaire de réfléchir à de nouvelles stratégies de prise en charge et d'accueils des enfants qui ont à subir un placement long. Leur permettre d'expérimenter des relations stables, durables et inconditionnelles doit être intégré dans les projets des enfants afin qu'ils puissent élaborer les traumatismes précoces et développer de nouveaux liens d'affiliation. L'adoption n'apparaît pas une solution puisque nous constatons que nos participants ont des liens sporadiques mais continus avec leurs parents. Cependant, le choix de familles d'accueils engagées dans des prises en charges à long terme et formées aux problématiques traumatiques apparaît essentiel pour l'accueil de ces enfants.

Imagos indifférenciés du moi

L'absence de recherche consacrée à l'étude des imagos chez les adolescents ayant vécu des défaillances parentales lorsqu'ils étaient bébés nous a conduite à approfondir cet aspect. En effet, nous avons souhaité observer la place que prennent les objets primaires défaillants dans la psyché ainsi que la manière dont ils se constituent par rapport au moi.

Les outils projectifs ont permis l'observation fine des imagos parentaux. Nous avons été étonnée de leur poids dans la psyché de nos participants. Notre recherche met en évidence que les imagos se caractérisent par une emprise négative sur le moi. Tyranniques, dominateurs, enfermants, rejetants, ces imagos exercent un contrôle sur le moi qui entrave la subjectivation. Ainsi, les participants projettent des scénarios où l'imageno assujettit le sujet. L'imageno jouit d'un plaisir pervers devant la tristesse, la mort, la souffrance du sujet.

Nous retrouvons le poids que peuvent prendre les imagos parentaux sur la psyché d'un individu dans l'analyse du fonctionnement psychique de Michael Jackson, effectuée par S. Schauder (2012). S. Schauder explique les comportements stupéfiants et effrayants mis en place par Michael Jackson comme autant de tentatives de séparation des imagos parentaux : « *Afin de desceller son corps de l'emprise maternelle, pour le soustraire à l'effroyable violence paternelle, pour devenir, enfin, lui-même, il a fallu à Michael Jackson devenir, toujours et encore, autre. Fabriquant son corps de toutes pièces, agissant dans sa chair même le fantasme d'auto-engendrement, obtenant un métissage avec lui-même qui ne doit plus rien à une quelconque filiation, Michael Jackson, dans sa fuite affolée en avant, aurait traversé le mur de la ressemblance, de la vraisemblance, de la semblance même* » (2012, p. 113). S. Schauder revient sur l'histoire traumatique de l'artiste, marqué par les violences paternelles, et sur son incidence dans la construction psychique de l'artiste. Nous retrouvons chez nos participants la même aliénation aux imagos issus du vécu traumatique primaire.

Avec la puberté et la mise en route du processus adolescent, les imagos parentaux prennent une place coûteuse en termes d'économie psychique. Alors que le processus adolescent engendre, la plupart du temps, une mise à distance des objets parentaux, pour nos adolescents, l'imageno s'installe et entrave l'investissement de nouveaux objets. Nous pouvons penser que la fonction de cet investissement massif des imagos sert l'étayage narcissique. L'imageno, par sa valence négative, contient les charges traumatiques et agressives suscitées par la puberté. Il semble que

la fragilité narcissique des adolescents de la recherche les pousse à se raccrocher, dans cette période mouvante qu'est l'adolescence, aux imagos parentaux.

En outre, il est probable que les charges négatives traumatiques intériorisées précocement se retrouvent dans ces imagos. En effet, nous avons observé que l'imago colore les objets de sa négativité. Les projections, dans les récits des TAT, des situations de violence, d'abandon, de rejet, de défaillance peuvent être des tentatives de représentation des vécus traumatiques précoces. Ainsi, nous faisons l'hypothèse que l'imago est le vecteur des charges traumatiques non liées.

Un mécanisme de clivage fonctionnel permet au moi de maintenir une partie du moi adaptée alors que l'autre contient les angoisses de pertes traumatiques. Les tests projectifs ont permis d'observer le poids des motions perverses, cruelles et sadiques chez les participants au travers des imagos, alors que lors des entretiens, ceux-ci parvenaient à rester adaptés et ouverts au clinicien. Nous retrouvons ainsi le clivage du moi tel qu'il est décrit par Freud (1938, 1940(a)) : *« le fait qu'une personne puisse adopter, par rapport à un comportement donné, deux attitudes psychiques différentes, opposées et indépendantes l'une de l'autre »*. Pour nous, ce clivage permet à ces adolescents de s'adapter à la réalité ; cependant, lorsqu'ils entrent en relation, les motions traumatiques se projettent sur l'objet et empêchent son investissement comme objet tiers. Ainsi, le moi apparaît clivé en une partie, « bonne », soumise à une autre, « mauvaise ». La position actuelle du moi envers l'objet semble figée à la position schizo-paranoïde décrite par Klein (1932) : les relations d'objets sont d'ordre narcissique et partiel. L'objet apparaît soit dans une valence menaçante, soit dans une valence narcissique. Les participants semblent empêchés dans l'accès à une position dépressive du fait de l'envahissement par cet objet interne insécurisant. L'organisation psychique reste archaïque.

Pour autant, les sujets de notre recherche montrent un désir de distanciation vis-à-vis de ces imagos. Des motions surmoïques viennent parfois barrer les mouvements pervers et cruels de l'imago. Les participants font part de la souffrance que les scénarios imagoïques installent en eux. Ils cherchent à inhiber ces scénarios où se réactualisent la relation traumatique. N. de Kernier (2008) fait l'hypothèse que certains adolescents oscillent, à l'égard des imagos, entre des angoisses d'intrusion et des angoisses de séparation. Pour elle, *« ces deux types d'angoisse peuvent manifester la quête d'une bonne distance d'avec les imagos parentaux et la construction d'un espace intime »*. Nous pensons effectivement que le processus adolescent,

pour les sujets de notre recherche, nécessite un travail de distanciation vis-à-vis de l'imgo pour diminuer les charges traumatiques. Certains des adolescents font part de la présence en eux d'éléments négatifs qu'ils apprennent à dompter et cette prise de conscience d'une partie traumatique en soi semble favoriser la distanciation du moi et de l'imgo et relancer ainsi le processus de subjectivation.

Perspectives théoriques et thérapeutiques

Les fantasmes organisateurs de la psyché

Nous avons pu constater l'archaïsme de l'organisation psychique de nos participants. Or, c'est après l'analyse de l'ensemble des résultats que nous avons observé l'absence de la question des fantasmes organisateurs lors des entretiens effectués avec nos sujets. Nous n'avons ni interrogé ni analysé la manière dont nos participants élaboraient le fantasme originaire donnant sens à leur existence.

Certaines questions sont donc absentes de notre analyse :

Comment les participants fantasment-ils l'origine du rejet parental ? Quels objets destructeurs ces adolescents imaginent-ils avoir représenté pour leurs parents ? Comment parviennent-ils à organiser un fantasme originaire leur permettant, à l'adolescence, d'intégrer les interdits fondateurs de notre société ? Comment peuvent-ils s'inscrire dans des relations objectales si le rejet parental est leur premier modèle relationnel et qu'ils n'ont jamais fait l'expérience d'être des objets de désir ?

Nous pouvons faire l'hypothèse que le traumatisme de la maltraitance précoce est venu faire écran aux questionnements relatifs à l'histoire individuelle. Pourtant, cette question devrait être nodale pour des adolescents dont la vie est marquée par le rejet parental.

Chaque participant a été placé car ses parents n'étaient pas capables de faire passer les intérêts de l'enfant avant les leurs propres. Rejetés, violentés, négligés, ces enfants ont été désavoués par leurs parents. Une fois adolescents, ils idéalisent les imagos parentaux. F. Houssier (2009) fait l'hypothèse que chez les adolescents ayant été abandonnés, la haine des fils est réprimée en une soif d'amour du père qui devient persécutrice. Il explique : « *Comme une anticipation des idées kleiniennes, cet axe persécutif est décisif dans le déclenchement de l'acte, pour ensuite ouvrir sur un axe dépressif : pour exister, celui-ci nécessite un deuil incluant la réparation de l'objet mis à mort. L'intériorisation du père passe par une identification orale dévoratrice qui prend la forme de l'identification à l'agresseur-interdicteur. C'est ce travail d'introjection*

paternelle comme anticipant la tiercéité séparatrice qui peut se poursuivre jusqu'à la fin de la post-adolescence (Guillaumin, 2000) » (2009, p. 226).

Nous avons remarqué à maintes reprises, dans l'analyse des résultats projectifs, que nos participants font part d'imagos indifférenciés, ce qui renforce leur valence persécutive. Cependant, qu'en est-il de l'acte transgressif à leur égard ? Nos participants semblent englués dans l'emprise de l'objet et dans la peur de sa perte. F. Houssier ajoute des hypothèses constructives : *« Le processus mélancolique permet de maintenir une identification narcissique grâce à laquelle l'objet d'amour n'a pas à être abandonné. Rajoutons que pour l'enfant devenu adolescent, cette identification narcissique prend la forme d'un idéal du moi en attente d'une entrée identificatoire qui opérera sur le registre narcissique — étendre l'amour de soi par identification à un personnage grandiose — avant que de pouvoir répondre à l'attente d'identification œdipienne, intérioriser les valeurs de ce personnage grandiose. La renaissance de la relation d'objet passe par la reviviscence de la figure grandiose avec laquelle le lien a été interrompu ou endommagé, entamant dans le même mouvement la constitution du surmoi rattachée à l'identification primaire (au père de la préhistoire personnelle). »* Il propose une perspective thérapeutique qui rejoint notre constat : *« Cette rencontre s'articule avec la notion d'identification en attente qui organise implicitement la posture thérapeutique d'A. Aichhorn. Celle-ci met l'angoisse anaclitique de perte d'objet au cœur des enjeux thérapeutiques concernant l'adolescent délinquant, sur fond de retrouvailles avec l'objet »* (2009, p. 226). Permettre une « bonne » rencontre apparaît comme essentiel pour favoriser la constitution d'un surmoi et induire une différenciation du moi.

Pour deux sujets de notre recherche, cette bonne rencontre semble avoir eu lieu. L'inscription de manière durable dans des familles d'accueil constituées de deux figures parentales de substitution a favorisé la constitution de bons objets internes. La particularité de ces deux sujets est également de continuer à voir leur mère de façon régulière pendant tout le placement. Ces deux participantes ont exprimé l'étayage et la sécurité que leur ont apporté leurs assistants familiaux. Aucun conflit de loyauté n'apparaît. Il semble que cette stabilité, alliée à la continuité de la présence maternelle, ait permis, pour ces deux sujets, une bonne adaptation sociale et familiale. Elles sont parvenues toutes deux à investir un cursus scolaire, elles se projettent dans l'avenir et retracent leur passé sans difficulté.

Pourtant, les tests mettent en évidence chez elles des atteintes narcissiques importantes, ainsi que des angoisses de perte. Le vécu de séparation a généré une fragilité narcissique compliquant l'investissement objectal. Ces deux adolescentes semblent moins envahies par une souffrance psychique liée à un vécu de traumatismes infantiles que par l'angoisse d'une nouvelle perte. Ainsi, pour ces deux sujets, même si le placement offre un cadre de vie sécurisant et stable, il provoque une atteinte psychique du fait de la séparation établie entre l'enfant et son milieu d'appartenance.

Pour les huit autres sujets, le placement a été marqué par de multiples changements de lieu d'accueil. Les participants évoquent la violence de la séparation d'avec certaines familles d'accueils, mais aussi la maltraitance vécue chez d'autres. Ils se considèrent toujours comme les responsables des séparations et les ruptures successives ont contribué à renforcer chez eux la croyance précoce internalisée selon laquelle ils ne sont pas des sujets suffisamment aimables pour que quelqu'un s'attache à eux de manière stable. Pour ces huit sujets, la violence des traumatismes relationnels précoces ainsi que celle des vécus de séparation successifs renforcent l'atteinte narcissique et la pathologie traumatique. En effet, contrairement aux deux participantes ayant construit un attachement durable, ces adolescents montrent une symptomatologie traumatique massive, avec d'importants mouvements de désorganisation et de rupture temporaire de l'adaptation à la réalité. Nos sujets semblent être pris dans un présent assujéti à des réactualisations de l'évènement traumatique passé. Ainsi, ils ne se représentent pas dans une histoire chronologique. Le trauma semble toujours se répéter pour eux dans l'ici et maintenant, ce qui met à mal leurs tentatives de s'inscrire au sein d'une histoire passée, présente et future. Le champ de leur conscience est restreint au présent, qui devient leur seule réalité.

Aujourd'hui, dans le milieu de la protection de l'enfance, il est courant de demander aux professionnels ayant en charge le suivi des enfants placés, de penser un « parcours de placement ». Les changements de lieu d'accueil sont banalisés. Ainsi, ces adolescents ne peuvent développer aucune fondation sur lesquelles ancrer leur moi. Sur le plan psychique, les fantasmes organisateurs sont marqués uniquement par l'abandon car aucun investissement relationnel durable et inconditionnel ne leur est donné. Ainsi, il apparaît indispensable de penser des accueils durables et stables pour permettre aux adolescents d'expérimenter l'intériorisation d'un bon objet puis de pouvoir s'en dégager. L'adolescent doit se sentir objet de désir et d'investissement afin de pouvoir désirer ailleurs. Proposer des « parcours » empêche

l'instauration d'un lien durable et sécurisant avec une figure de référence et ne fait que répéter la violence parentale.

Élaboration des « agirs »

Nous avons observé que les dix participants de notre recherche sont envahis par des angoisses de perte, d'abandon et de séparation. Cependant, la prise en charge qui leur est proposée, constituée d'une pléthore de familles d'accueils, foyers, lieux de vie qui se succèdent, réactualise en permanence les angoisses les plus terrifiantes de ces adolescents. Les ruptures multiples rejouent la violence et le traumatisme primaire.

Nous pensons que le psychologue, du fait de sa position de cadre, peut jouer un rôle dans l'évitement de ces ruptures. Trop souvent, les agirs des enfants et des adolescents ne sont pas compris par les professionnels qui les entourent et engendrent une dégradation des relations. Ces symptômes traumatiques, issus de vécus relationnels négatifs, ont la particularité de se projeter dans la relation avec la figure parentale de substitution. Or, ces professionnels sont souvent démunis pour comprendre ce qui vient déborder les adolescents. Ils se sentent impuissants et mis en échec, ce qui les pousse à mettre un terme à la prise en charge de l'adolescent. Pourtant, nous avons observé que ces agirs, lorsqu'ils sont analysés par l'équipe encadrante et travaillés avec les jeunes, offrent une voie d'expression et de résolution de la répétition traumatique. Le psychologue doit donc aider, tant les jeunes pris en charge que ceux qui les accueillent, à les élaborer pour maintenir une continuité de l'accueil et permettre aux jeunes de construire de nouveaux modes relationnels.

Selon Ph. Jeammet, les passages à l'acte des adolescents ayant vécu une alternance entre des carences affectives et des épisodes de surprotection peuvent être compris comme une « *réponse à une situation vécue comme une forme de rapproché relationnel du seul fait souvent des émotions ressenties par celui qui les éprouve comme une intrusion de celui qui les provoque. L'acte violent instaure brutalement un processus de séparation et de différenciation avec l'autre. (...) Il restaure un espace propre à soi, une identité, un moment menacée, par le lien et les émotions qu'il déclenche, en même temps qu'il évite la solitude et affirme une présence mais étrangère au Moi sans confusion possible. Une violence agie fait habituellement suite à la peur*

d'une violence subie, réelle ou imaginaire, mais qui fait vivre au Moi un sentiment de dépossession de lui-même » (2015, p.73).

Le passage à l'acte vient empêcher la répétition de la perte. Les adolescents évitent ainsi l'objet et la menace qu'il représente. Afin de leur permettre de sortir de cette impasse psychique, il nous apparaît indispensable de favoriser l'élaboration de ces agirs. Nous avons observé que, dans le cadre des entretiens de recherche, les participants parvenaient à prendre appui sur nos questionnements concernant le sens de leurs passages à l'acte et la nature de leurs éprouvés corporels et affectifs pour évoquer leur souffrance. La réflexion subjective, dans l'après-coup, de ces expressions, offre un support à l'élaboration et à la mise en liaison du trauma.

B. Chervet (2014) explique que, dans la névrose traumatique, les processus psychiques inconscients « *n'accèdent à la conscience que par la voie de la substitution. Ils sont déduits à partir des contenus de pensée et des matériaux manifestes qu'ils ont fabriqués et qui les représentent. C'est par ceux-ci qu'ils sont reliés à la conscience, même quand ce résultat est un symptôme* » (p. 1089). En effet, nous percevons chez nos sujets que ces voies de substitution offrent un matériel propice au support de l'élaboration. Le recours à l'agir violent de l'un de nos participants (la tentative de suicide de Pâris) a ainsi permis ensuite l'élaboration des ressentis de manque de l'objet et de dépréciation narcissique. La reprise, dans l'après-coup, de l'événement avec des professionnels, a favorisé son élaboration. Soutenu par le questionnement des professionnels qui s'interrogeaient sur le sens de son recours à l'agir, Pâris a été en capacité d'externaliser ses ressentis, ce qui lui a permis également de s'en distancier. Et nous avons observé ce mouvement de distanciation vis-à-vis des éprouvés traumatiques chez tous nos participants, dès lors qu'ils parvenaient à réfléchir sur leurs agirs.

Il semble que pour nos sujets subissant une réactualisation traumatique, la thèse de Freud reformulée par C. Matha (2014) selon laquelle « *le corps est considéré comme une surface de projection des conflits qui met en visibilité ce qui se joue sur la scène psychique interne* » (p. 719) est d'autant plus actuelle. Nous pourrions même suggérer que le corps permet une figuration des conflits intrapsychiques lorsque l'adolescent, étayé par une équipe de professionnels, parvient à décortiquer dans un second temps les motivations de ces agirs.

Ainsi, l'élaboration des recours à l'agir, au corporel, aux éprouvés, est peut être un moyen de diminuer le symptôme traumatique. Bien que l'adolescent n'ait pas les ressources pour élaborer

seul ce qui l'agit, l'équipe d'adultes à ses côtés peut lui permettre d'engager sa psyché vers une voie de réorganisation

A. Brun, lors d'une conférence pour le colloque du CILA du 16 mars 2019 sur la créativité à l'adolescence, explique que les actes et mises en scène proposés par les adolescents engagent chez eux un travail de symbolisation de leur histoire première. En effet, elle a rendu compte de son expérience clinique auprès d'adolescents. Elle utilise ainsi l'écriture comme une médiation permettant de symboliser les traces traumatiques archaïques. Selon A. Brun, des hallucinations sensorielles liées à la réactualisation du vécu infantile s'imprègnent dans le processus créateur, ce qui offre un support privilégié à l'élaboration.

La médiation mobilise des hallucinations sensorielles grâce à la sollicitation du registre sensori-moteur. Des traces perceptives issues de la mémoire archaïque engendrent des sensations hallucinées qui prennent forme dans la création.

La symbolisation dans l'après-coup permet à l'adolescent de contraindre sa pensée à une mise en historicisation. La recherche du sens des événements présents pousse à une introspection qui engage l'élaboration d'une chronologie individuelle. Ainsi, le sujet réorganise sa pensée : il se construit une nouvelle temporalité prenant en compte le passé, et par là se crée un futur.

Critiques

Méthodologie

Lors de l'analyse des entretiens, nous avons été parfois mise en difficulté par les défenses psychiques des participants et par leur limitation de la pensée. Les mouvements de déliaisons s'exprimaient tantôt par un arrêt des capacités de symbolisations ou tantôt par un débordement pulsionnel, ce qui limitait le contenu élaboratif des entretiens. Il est probable que, dans les recherches ultérieures, nous tenterons d'obtenir davantage de données cliniques en proposant un plus grand nombre d'entretiens. En effet, nous avons observé que, malgré ces interruptions des processus de pensée, les entretiens favorisent l'entrée dans un travail d'élaboration et il est probable qu'un nombre supérieur d'entretiens aurait permis une plus grande richesse des données cliniques.

Le recours aux méthodes projectives nous a permis d'accéder à des éléments cliniques et psychopathologiques approfondissant des questionnements issus de l'interprétation des entretiens. L'analyse des tests projectifs est venue enrichir et figurer nos constats liés aux processus psychiques observés lors des entretiens. Cependant, nos conclusions ne peuvent être considérées comme vérité puisqu'elles sont marquées par notre subjectivité. Ainsi, une étude prenant en compte davantage d'entretiens aurait été pertinente également afin d'observer si les analyses issues des bilans se vérifient par celles découlant d'entretiens plus nombreux et inscrits dans une dynamique de psychanalyse.

Par ailleurs, notre échantillon ne contient que dix sujets adolescents, ce qui n'est pas représentatif des 295 000 mineurs suivis par l'Aide sociale à l'enfance en France. Notre recherche n'a pas la prétention d'obtenir des résultats qui pourraient s'appliquer à l'ensemble des adolescents placés en France mais plutôt d'ouvrir une réflexion sur l'intérêt de la prise en compte du passé traumatique et du vécu de placement dans le travail effectué avec les adolescents ayant des comportements dits « complexes ». Nos dix sujets sont ainsi devenus des « cas » cliniques, singuliers, qui ont servi de point de départ à notre élaboration. L'étude de leur histoire, de leurs vécus, de leurs comportements, de leur fonctionnement psychique, a favorisé l'extraction de caractéristiques communes, servant de base à la réflexion. Nous n'avons pas voulu surinterpréter le matériel de recherche, ainsi nos hypothèses ont été construites non pas dans un but d'objectivation mais plutôt d'exploration. Nous avons souhaité affiner l'observation

des processus psychiques des adolescents ayant eu des ruptures de l'objet primaire pour pouvoir apporter des supports de pensée aux professionnels qui les entourent.

Thème

Un autre écueil de notre recherche est d'avoir voulu explorer la souffrance résultant du traumatisme précoce ainsi que celle résultant du vécu de séparation familiale. L'une et l'autre s'entremêlent et impriment des marques très semblables dans le psychisme de nos sujets dans la mesure où elles touchent aux répercussions du vécu de délitement des liens sur la construction psychique. Elles influent sur les mécanismes de défense mis en place comme sur la construction narcissique et objectale. Ainsi, il a été malaisé de chercher à les distinguer pour en observer les effets. Nous nous sommes appuyée sur les différences entre chaque histoire de vie afin de trouver quelques réponses à nos questionnements. La verbalisation des éprouvés de nos participants quant à leur vécu de séparation et de placement nous a également ouvert des pistes de réflexion très intéressantes. Mais il serait intéressant de pouvoir les déployer dans un contexte de recherche post-thérapeutique avec des hypothèses de recherche plus affinées.

Population

Les adolescents se trouvent à la limite de l'enfance et de l'âge adulte, leur psychisme est donc au sein d'une construction dynamique active qui dément toute tentative de définition structurelle. Nous avons pourtant évoqué, à plusieurs reprises, un *fonctionnement limite* chez nos participants. Il est nécessaire d'user avec précaution de cette analyse qui ne vaut que dans une temporalité limitée à *l'instant T* des entretiens. Nous avons étudié en détails les conflits internes entre investissements du moi et investissement d'objets et ainsi donné une plus grande part à l'analyse de la libido qu'à celle des autres pulsions. Il aurait été intéressant d'ouvrir l'analyse à des hypothèses concernant de manière plus précise l'organisation psychosexuelle en observant plus précisément les capacités d'intériorisations des interdits et de refoulements des fantasmes incestueux et paricidaires.

CONCLUSION

Cette recherche nous a conduite à explorer le processus adolescent des enfants confiés à l'ASE depuis leur plus jeune âge. Nous avons souhaité étudier les répercussions sur l'adolescence des défaillances parentales et du contexte de séparation familiale par la prise en charge en placement. En effet, cette période charnière entre l'enfance et l'âge adulte amène l'historicisation et la construction d'une nouvelle identité, qui peuvent être des processus particulièrement difficiles pour ceux qui ont vécu des expériences traumatiques.

Nous avons fait l'hypothèse que la puberté réactualisait chez les enfants placés le traumatisme précoce issu des atteintes de l'objet primaire sur le moi. Nous supposons que la réactualisation de ce traumatisme engendrait un débordement pulsionnel, une effraction des défenses psychiques venant désorganiser le moi et empêcher le processus adolescent. La puberté engendrerait un après-coup traumatique entravant le processus de séparation-individuation.

Nous avons également présumé que le processus adolescent était limité par la fragilité de la structure psychique des enfants placés. Nous supposons que le premier traumatisme avait engendré la construction d'assises narcissiques fragiles et des modalités d'investissements objectales instables venant empêcher les remaniements pubertaires. La séparation d'avec les objets primaires était rendue impossible du fait de la fragilité du moi. Nous pensons également que l'investissement de nouveaux objets était entravé par le spectre de la répétition du rejet et de l'abandon.

Enfin, notre troisième hypothèse se centrait sur l'exploration des imagos parentaux issus des intériorisations des objets primaires. Nous supposons que ces imagos, à la puberté, envahissaient le moi et limitaient l'investissement de nouveaux objets. Nous pensons que ces imagos dominaient la psyché et mettaient le moi sous emprise.

Nous avons pu tester ces hypothèses grâce à la participation de dix adolescents placés depuis leur plus jeune âge. Ils ont accepté de nous parler de leur histoire, de leurs éprouvés, de leur quotidien mais aussi des relations établies et de leur projet d'avenir. Ces dix participants ont également été volontaires pour se soumettre aux tests projectifs. L'étrangeté et la nouveauté, pour eux, du matériel a permis qu'ils dévoilent des pans de leur monde interne.

L'analyse des entretiens effectués et des tests nous a ouvert de nombreuses pistes d'élaboration. Nous avons observé l'actualité de la symptomatologie traumatique chez tous les participants de la recherche. Elle s'observe par la mise en place d'un arsenal défensif qui combat les irruptions pulsionnelles venant désorganiser nos sujets. L'arsenal est constitué de mécanismes

d'inhibition, d'évitement mais aussi de mécanismes primaires tels que le clivage et la dissociation. Il permet de protéger une partie du moi de nos sujets ; cependant il empêche l'accès au monde interne, ce qui entrave l'élaboration des conflits intrapsychiques et notamment ceux relatifs au processus adolescent, qui reste donc bloqué.

Nous avons constaté également que la répétition traumatique vient percer le pare-incitant et perforer le pare-excitant (B. Golse, 2006). Les adolescents de notre recherche vivent alors des moments de désorganisation : angoisses de perte, d'abandon et de rejet viennent les submerger.

Les modalités de traitement de ces irruptions traumatiques diffèrent d'un sujet à l'autre. Certains parviennent à élaborer les symptômes traumatiques, ce qui les aide à les traiter. D'autres vivent avec souffrance la répétition du trauma. La violence des éprouvés est insupportable pour eux et génère des angoisses néantisantes. D'autres enfin répriment le pulsionnel traumatique, se coupent de leur monde interne pour empêcher les irruptions traumatiques.

Nous avons également pu observer la faiblesse des assises narcissiques des participants à notre recherche. Ils ont rendu compte d'une insuffisance narcissique qui les rend dépendant à l'imgo, issu des internalisations précoces négatives de l'objet primaire.

Nous avons constaté une fixation du moi à une position schizo-paranoïde. À l'adolescence, l'objet partiel n'est plus le sein maternel, mais l'imgo. Celui-ci agit comme un hypnotiseur qui rend dépendant le moi. Nous avons observé que, chez nos participants, le moi n'était pas totalement différencié de l'imgo, y reste collé, et ne parvient à s'en séparer. L'imgo contrôle et envahit une partie du moi. Il exerce son emprise en ravivant les expériences traumatiques. Il dénigre le moi et lui rappelle les expériences de rejet et d'abandon vécues. Il assure son emprise en garantissant sa stabilité, sa présence et son étayage auprès du moi. Cet imago prend la place de nouveaux objets. Ainsi, le narcissisme des sujets ne peut se consolider. Il est sans cesse diminué par le dénigrement de l'imgo.

Chez les participants de notre recherche, nous avons pu observer que c'est l'imgo qui est le bras armé du traumatisme. Nous faisons l'hypothèse que le traumatisme s'agit par l'imgo. Les tests projectifs ont mis en évidence la cruauté, la perversité de l'imgo ; celui-ci colore chaque objet de thématiques d'abandon, de rejet et de perte. L'imgo laisse croire à une partie du moi

que l'investissement d'un nouvel objet aboutira, inéluctablement, à un nouvel abandon, à un nouveau rejet ou à une nouvelle perte.

Le moi des sujets est gouverné par un sentiment de médiocrité qui les empêche de faire le saut de l'investissement objectal. L'investissement de l'objet est perçu par les participants comme un risque de répétition traumatique d'abandon ou de rejet. Afin d'abraser l'angoisse qu'il suscite, ils nient l'objet en construisant des modalités de fusion ou de désolidarisation. Par ailleurs, l'imago vient se substituer à d'autres liens objectaux. Il rassure le participant en garantissant une stabilité et une présence internes.

Nous avons pu observer que certains adolescents, plus âgés, parviennent quelque peu à se différencier de l'imago. Les recours à l'agir ont permis une élaboration et une symbolisation après coup des éprouvés. Nos conclusions nous amènent à penser que l'élaboration traumatique passe par un travail de mise à distance de l'imago. Cette mise à distance ne peut se faire que si le sujet parvient à mettre en histoire les éprouvés précoces. La symbolisation après-coup d'éléments issus du vécu infantile permet à ces adolescents de s'approprier leur histoire et de sortir de l'emprise de l'imago. De même, nous pensons que la rencontre des parents à l'adolescence, accompagnée par des professionnels aguerris, vient relancer le travail de séparation d'avec les objets primaires. Enfin, nous pouvons faire part également d'une piste thérapeutique développée par Blos (1967). Selon lui, favoriser la régression engendre des retrouvailles avec les émotions de la petite enfance. Ces retrouvailles avec les éprouvés des vécus précoces peuvent ensuite permettre leur désinvestissement. Le moi peut alors remanier l'imago, s'en différencier et s'individualiser. Le paradoxe de cette clinique serait, selon nous, d'exacerber la régression de ses adolescents pour leur permettre d'accéder à l'autonomie.

Cette recherche nous a permis d'aboutir à une conclusion, qui devra être vérifiée dans des recherches ultérieures sur un échantillon plus large : le processus adolescent des enfants placés depuis leur plus jeune âge, passe par une étape de différenciation d'avec l'imago. Cette étape ne peut se réaliser que si l'adolescent est soutenu pour partir à la recherche de ses vécus perdus.

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages

- Abraham, N. et Torok, M. (1978). *L'Écorce et le noyau*. Paris, France : Aubier-Flammarion.
- Ainsworth, M.D.S. (1974). *The Secure Base*. New York: John Hopkins University Press.
- Ainsworth, M.D.S., Blehar, M.C., Waters, E. et Wall, S. (1978). *Patterns of Attachment. A Psychological Study of the Strange Situation*. Hillsdale: NJ, Erlbaum.
- André, J. (2005). L'événement et la temporalité. L'après-coup dans la cure. *Revue française de psychanalyse*, 73, 1285-1352. Doi 10.3917/rfp.735.1285
- Anzieu, D. (1985). *Le Moi-peau* (1995). Paris: Dunod.
- Armsden, G.C. et Greenberg, M.T. (1987a). The Inventory of parent and peer attachment: individual differences and their relationship to psychological well-being in adolescence. *Journal of Youth and Adolescence*, 16, 427-454.
- Arnoux, D.J. (2006). L'absence d'espace psychique à la destructivité. Dans D. Cupa, *Psychanalyse de la Destructivité*. Paris : EDK.
- Aulagnier, P. (1989). Du langage pictural au langage de l'interprète, *Topique*, 26, 29-54.
- Aulagnier, P. (1989). *Journal de la Psychanalyse de l'enfant*, 7, p.191-219. Republié avec l'autorisation de Bernard Golse. Se construire un passé: Exposé théorique. *Adolescence*, 33(4), 715. doi:10.3917/ado.094.0713. (2015, p.715)
- Bailly, L. (1999). Psychotraumatisme de l'enfant : avancées cliniques et théoriques. *Nervure* 12, 20-25.
- Balint, M. (1935). *Remarques critiques concernant la théorie des organisations prégénitales de la libido*. *Amour primaire et technique psychanalytique* (1972). Paris : Payot.
- Baranes, J.J. (1992). Temps psychiques, utilisations de l'agir et processus analytique à l'adolescence. *Revue Française de psychanalyse*. Paris : G. Boin et Cie.
- Barouh-Cohen, S. (2014). Le corps de l'indicible. *Adolescence*, 32 4(4), 787-796. doi:10.3917/ado.090.0787.
- Barrois, C. (1988). *Les Névroses traumatiques* (1998). Paris : Dunod.

- Berger, M. (1997). *L'Enfant et la souffrance de la séparation* (2003). Paris : Dunod.
- Bergeret, J. (1972). Les états limites et leurs aménagements. *Abrégé de psychologie pathologique*. Paris : Masson.
- Berland, M. (2005). Qu'est-ce que la subjectivation ? *Le Carnet PSY*, 96 (1), 24-27.
- Bertrand, M. (2009). L'identification à l'agresseur chez Ferenczi : masochisme, narcissisme. *Revue française de psychanalyse* 73, (1), 11-20. doi:10.3917/rfp.731.0011.
- Birraux, A. (2011). Filiation, scène primitive et roman des origines. *Enfances & Psy*, 50(1), 23-31.
- Blos, P. (1967). Le second processus d'individuation. in M. Perret-Catipovic, F. Ladame *et al.* (ed. 1997), *Adolescence et psychanalyse : une histoire*, 113-150. Lausanne, Delachaux & Niestlé.
- Blos, P. (1985). Fils de son père. *Adolescence*, 3 (1), 21-42.
- Bokanowski, B. (2011). Les déclinaisons cliniques du traumatisme en psychanalyse : traumatisme, traumatique, trauma. *Le Carnet PSY*, 155, 41-46.
- Bonneville, E. (2008). *Pathologie des traumatismes relationnels précoces. Comprendre et accueillir les liens en souffrance*. (Thèse Université Lumière Lyon 2). Repéré à theses.univ-lyon2.fr/documents/lyon2/2008/bonneville_e#p=0&a=top
- Bowlby, J. (1944). Forty-four juvenile thieves: their characters and home life. *International Journal of Psycho-Analysis*, 25, 19-52.
- Bowlby, J. (1969). (Trad. Fr.: 1973). *Attachement et perte*, vol. 1. *L'attachement*. Paris : Presses universitaires de France.
- Bowlby, J. (1988). A secure base-clinical applications of attachment theory. *Attachment, communication and therapeutical processus*. London: Routledge.
- Braconnier, A. (1989). *Les adieux à l'enfance*. Paris : Calmann-Lévy.
- Braconnier, A. (2002). Adolescence. In De Mijolla, A (Ed) *Dictionnaire Internationale de la psychanalyse : Concepts, notions, bibliographies, œuvres, événements, institutions* (Vols. 1-2) Paris: Calmann-Lévy.

- Braconnier, A. (2000). *L'Adolescence aujourd'hui (2005)*. Erès, coll : Carnet psy.
- Braconnier, A. (2008). Questions sur les processus de clivage à l'adolescence. *Bébés-ados : crises et chuchotements*. Paris : Erès.
- Brette, J. (2002). Le traumatisme. Dans A. de Mijolla (dir), *Dictionnaire International de la psychanalyse*, (3^e ed., p.1858-1860). Calmann-Lévy. Pluriel.
- Cahn, R. (1991). Du sujet. *Revue française de psychanalyse*, LV(6), 1353-1490.
- Cahn, R. (1991). *Adolescence et folie. Les déliaisons dangereuses*. Paris : Presses universitaires de France.
- Carlson, M., Dragomir, C., Earls F. et al (1995). Effects of social deprivation on cortisol regulation in institutionalized Romanian infants. *Society for Neuroscience Abstracts*, 218, 12.
- Chabert, C. (1998). *La Psychopathologie à l'épreuve du Rorschach* (3^e édition). Paris : Dunod, Psychismes.
- Chabert, C. (1998). *Psychanalyse et méthodes projectives*. Paris : Dunod, coll. « Les Topos ».
- Chabert, C. et Brelet Foulard, F. (2003). *Nouveau manuel du TAT : approche psychanalytique*. Paris : Dunod.
- Chabert, C. (2014). Les méthodes projectives en psychopathologie clinique : développements, confirmations, contradictions. *Psychologie clinique et projective*, 20, p. 59-78.
- Chervet, B. (2005). L'après-coup. La tentative d'inscrire ce qui tend à disparaître. *Revue française de psychanalyse*, 73, 1361-1441. Doi 10.3917/rfp.735.1361
- Chervet, B. (2014). Le présent, une qualité psychique. Éléments pour une métapsychologie de la conscience. *Revue française de psychanalyse*, 78(4), 1075-1094.
- Cicchetti D., et Barnett D. (1991). Attachment organisation in pre-school aged maltreated children. *Development and Psychopathology*, 3, 397-411.
- Ciccone , A. (2015). Exposés pour le 50^e anniversaire de L'École belge de psychanalyse.
- Collins, N.L et Read, S.J. (1990). Adult attachment, working models and relationships quality in dating couples. *Journal of Personality and Social Psychology*, 58, 633-644.

- Corcos, M. (2009). *La terreur d'exister* (2^e éd.). Paris : Dunod.
- Corcos, M. et Lamas, C. (2016). Fonctionnements limites à adolescence : psychopathologie et clinique psychodynamique. *L'information psychiatrique*, 92(1), 15-22.
- Cyrulnik, B. (1998) *Ces enfants qui tiennent le coup*. Revigny sur Orain : Éditions Hommes et Perspectives.
- Cyrulnik, B. (1999) *Un Merveilleux Malheur*. Paris : Odiles Jacob Poches.
- Dargent, F. et Matha, C. (2011). *Blessures de l'adolescence*. Paris, France: Presses universitaires de France.
- de Kernier, N. (2008). Quête d'intimité à l'adolescence et imagos parentales intrusives. *Dialogue*, 182(4), 89-103
- de Kernier, N. (2011). Lorsque le pubertaire est en souffrance, tuer l'infans. *La clinique lacanienne*, 20,(2), 19-32. doi:10.3917/cla.020.0019.
- de Kernier, N. (2015). *30 grandes notions de psychopathologie de l'enfant et de l'adolescent*. Paris : Dunod.
- de Tichey, C., Bustany, P., Laurent, M. et Cyrulnik, B. (2015). Les déterminants neurobiologiques de la résilience. *Violence subie et résilience*. Toulouse : Erès.
- Denis, P. (2008). Corps et langage. Dans Braconnier et Golse, *Bébés-ados : crises et chuchotements*. Paris : Erès.
- Denis, P. (2013). D'imagos en instances : un aspect de la morphologie du changement. *De l'exaltation*. Paris, France : Presses universitaires de France.
- Derivois, D., Duperray, M., Guillier, N. et Simon, A. (2012). Clinique des traces traumatiques familiales chez l'enfant placé en institution. *Le Divan familial*, 28(1), 129-141.
- Drell, MJ., Siegel, CH. Et Gaensbauer, TJ. (1993) Post traumatic stress disorder. *Handbook of infant mental health*. New York: Guilford Press,.
- Emmanuelli, M. et Azoulay, C. (2008). *Pratique des épreuves projectives à l'adolescence*. Paris : Dunod,.
- Erikson, E.H. (1950). *Childhood and society*. New-York : W. W. Norton.

- Faza Viziello, G. (2004). *Théorie de l'Attachement et Psychanalyse*. (2008). Toulouse : Erès.
- Ferenczi, S. (1932). *La confusion des langues dans Œuvres Complètes*. Payot.
- Ferenczi, S. (1932) (1934). Notes et Fragment et Cas de schizophrenia progressiva. *Le traumatisme*. (2006).
- Ferenczi, S. (1927-1933). Le traumatisme. *Psychanalyse IV, Œuvres complètes*. (2006). Petite bibliothèque Payot.
- Flavigny, C. (2011). *L'infantile, l'enfantin : Les destins de la filiation*. Paris: Presses universitaires de France.
- Fonagy, P., Steele, M., Moran, G et Higgit, A. (1996). Fantomes dans la chambre d'enfants : étude de la répercussion des représentations mentales des parents sur la sécurité de l'attachement. *Psychiatrie de l'enfant, XXXIX*, 1, 63-83.
- Fonagy, P. (2004). *Théorie de l'Attachement et Psychanalyse*. (2008). Toulouse: Ed Eres.
- Freud A. et Burlingham B. (1942). *War and Childrenn*. New York: International Universities Press.
- Freud, A. (1965). Le traumatisme psychique. *L'enfant dans la psychanalyse* (1976. p. 204-219). Paris : éditions Gallimard.
- Freud, S. (1890). Traitement psychique. *Œuvres complètes*. (2006, Vol VI). Paris : Presses universitaires de France.
- Freud, S. et Breuer, J. (1895). *Les Etudes sur l'hystérie*. Paris: Presses universitaires de France.
- Freud, S. (1899). Sur les souvenirs écrans. *Névrose, psychose et perversion*. (1997, p. 113-132). Paris : Presses universitaires de France.
- Freud, S. (1900). *Die Traumdeutung*, trad. : *L'interprétation du rêve*. (2010) Paris : Quadrige / Presses universitaires de France.
- Freud, S. (1905). *Trois essais sur la théorie de la sexualité*. (1987) Paris, Gallimard.
- Freud, S. (1909). *Cinq psychanalyses*. (2001). Paris : Presses universitaires de France.
- Freud, S. (1910). Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci. *Œuvres Complètes*. (Vol. X , p. 79-164). Paris : Presses universitaires de France.

- Freud, S. (1914). Remémoration, répétition et perlaboration, De la technique psychanalytique. *Œuvres Complètes*. (2005, Vol. XII, p. 189). Paris : Presses universitaires de France.
- Freud, S. (1915). La sexualité infantile. *Trois essais sur la théorie sexuelle*. (1987). Paris, Gallimard.
- Freud, S. (1915). Pulsions et destins des pulsions. *Métapsychologies*. (2008). Traduit de l'allemand par Laplanche, Jean et Pontalis, JB. Ed Gallimard, coll folio, essai
- Freud, S (1921). Psychologies des foules et analyse du moi. *Essais de Psychanalyse*. (2001). Payot.
- Freud, S (1923). Le moi et le ça. *Œuvres complètes*. (1991, Vol. XVI, p. 225-302). Paris : Presses universitaires de France.
- Freud, S. (1926). Inhibition, symptôme et angoisse. *Inhibition, symptôme et angoisse*. (2011, pp. 3-68). Paris: Presses Universitaires de France.
- Freud, S. (1927). L' humour. *Œuvres complètes*. (1994, Vol. XVIII). Paris : Presses universitaires de France.
- Freud, S (1938). *L'abrégé de psychanalyse*. (1994). Paris : Presses Universitaires de France.
- George, C., et Main, C. (1979). Social interactions of young abuse children: approach, avoidance, and aggression. *Child Dev* (50: 306-318).
- Golse, B. (2006). L'être-bébé : les questions du bébé, à la théorie de l'attachement, à la psychanalyse, et à la phénoménologie. Paris : Presses universitaires de France.
- Golse, B. (2008). Introduction. *Bébés-ados : crises et chuchotements*. Paris : Erès.
- Golse, B et Braconnier, A. (2010). *Dépression du bébé, dépression de l'adolescent*. Toulouse, France: Erès.
- Golse, B (2003). *Psychopathologie du bébé* (2005). Paris: Armand Colin.
- Golse, B. (2001). L'enfant excitable: Système pare-excitation, système pare-incitation. *Enfances & Psy*, 14(2), 49-56. doi:10.3917/ep.014.0049.
- Golse, B. (2014). De l'intersubjectivité à la subjectivation: Un exemple de passage de l'interpersonnel à l'intrapsychique. *Enfances & Psy*, 62,(1), 29-38.

- Green, A.H., Coupe, P., Fernandez, R. et Stevens, B. (1995) Incest revisited: delayed post-traumatic stress disorder in case of child maltreatment. *Child Abuse and Neglect*, 19, 292-305.
- Green, A. (1980). La mère morte. *Narcissisme de vie, narcissisme de mort* (1983, p. 222-253). Paris, Éditions de Minuit.
- Guédeney, N. (2013). Violences conjugales et attachement des jeunes enfants », *Perspectives Psy*, 52, 222-230.
- Guillaumin, J. (2001). *Adolescence et désenchantement, essais psychanalytiques*. (p. 9-21). Bordeaux : L'esprit du temps.
- Guittard, J. S. (1996). *True versus Pseudo Resilience : A theoretical Exploration*. Thèse de doctorat non publiée, présentée à la California School of Professional Psychology.
- Gutton, Ph. (1991). *Le pubertaire*. Paris : Presses universitaires de France.
- Gutton, Ph. (2002). *Violence et adolescence*. Paris: Ed. In Press.
- Gutton, Ph. et Bourcet, S. (2004). La cure sous traumatisme à l'adolescence. *Cliniques méditerranéennes*, 69,(1), 187-207. doi:10.3917/cm.069.0187.
- Gutton, Ph. Et Bourcet, S. (2004). *La naissance pubertaire*. Paris : Dunod.
- Gutton, Ph. (2008). Séduction et haine en adolescence. Dans Braconnier et Golse, *Bébés-ados : crises et chuchotements* (p. 101-110). Paris : Erès.
- Haag, G. (2008). Clivages dans les premières organisations du Moi : sensorialité, organisation perceptive et image du corps. Dans Braconnier et Golse, *Bébés-ados : crises et chuchotements* (p. 159-168). Paris : Erès.
- Hart, J., Gunnar M. et Cicchetti D. (1995). Salivary cortisol in maltreated children: evidence of relations between neuroendocrine activity and social competence. Special issue: emotions in developmental psychopathology. *Development and Psychopathology*, 7, 11-26.
- Houssier, F. (2009). Adolescence et phylogenèse : un mythe psychanalytique pour une histoire des origines. Mouvements meurtriers dans le lien père/fils. *Psychologie clinique et projective*, 5(1), 213-236.

- Huerre, P. (2008). Passion de la haine et adolescence. Dans Braconnier et Golse, *Bébés-ados : crises et chuchotements* (p. 63-82). Paris : Erès.
- Humery, R. (1995). La problématique du cas singulier. *La recherche clinique en psychopathologie : perspectives critiques*. (p 71-89). Paris : Presses universitaires de France.
- Hurvy, C. et Cohen de Lara, A. (2015). Évaluation projective de la qualité du narcissisme à l'adolescence : comparaison de patientes névrosées et états limites. *Psychologie clinique et projective*, 21(1), 45-62. doi:10.3917/pcp.021.0045.
- Isaac, S. (1948). On the nature and function of phantasy. *Internat. J. Psycho anal*, 29, 73-97.
- Jacobson, E. (1964). *Le soi et le monde objectal* (1975). Paris : Presses universitaires de France
- Janet, P. (1919). *Les médications psychologiques*. Felix Alcan.
- Jeammet, Ph. (1985). La dépression chez l'adolescent. *Nouveau traité de psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent, II*, 1477-1499). Paris : Presses universitaires de France.
- Jeammet Ph. (1989). Les assises narcissiques de la symbolisation. *Revue française de psychanalyse*, 6, 1763-1774. Paris : Presses universitaires de France.
- Jeammet Ph. (1990). Les destins de la dépendance à l'adolescence, *Neuropsychiatrie de l'enfance et de l'adolescence*, 38, 4-5, 190-199. Elsevier-Masson.
- Jeammet, Ph et Corcos, M. (2005). *Evolution des problématiques à l'adolescence : l'émergence de la dépendance et ses aménagements*. Rueil Malmaison : Doin.
- Jeammet Ph. (2008). Du bébé à l'adolescent : les chemins de la destructivité. Dans Braconnier et Golse, *Bébés-ados : crises et chuchotements* (p. 111-142). Erès.
- Jeammet, Ph. (2015). Le passage à l'acte. *Cliniques*, 10(2), 72-81. Erès.
- Jung, C.G. (1912). *Métamorphoses de l'âme et de ses symboles*. (2014). Poche.
- Jung, C.G. (1979). Erinnerungen, Träume, Gedanken von C.G. Jung, *aufgezeichnet und herausgegeben von Aniela Jaffé*. Olten, Walter, 10^e éd.,
- Kaés, R., Faimberg, H., Enriquez, M., Baranes J-J. (1948). *Transmissions de la vie psychique entre les générations*. (1993). Paris : Dunod.

- Kernberg, O.F. (1977). The structural diagnosis of borderline personality organization. *Borderline Personality Disorders. The concept, the Syndrome, the Patient* (p. 87-121). New York: International University Press, ed. P. Nartocollis.
- Kestemberg, E. (1962). L'identité et l'identification chez les adolescents. L'adolescence à vif, (p. 7-96). Paris : Presses Universitaires de France.
- Klein, M. (1932). *La Psychanalyse des enfants* (2009). Paris : Presses universitaires de France.
- Klein, M. (1968). Deuil et dépression. (2004). Ed Payot, coll Petite bliblio Payot classique.
- Kobak R. et Sceery, A. (1988). Attachment in late adolescence: working models, affect regulation and perceptions of self and others. *Child Development*, 59, p. 135-146.
- Lacan, J. (1984). Complexes familiaux. L'Encyclopédie française (1984). Navarin éditeur.
- Laplanche, J. (1994). *Nouveaux fondements pour la psychanalyse: la séduction originare*. Paris : Presses universitaires de France.
- Laplanche, J. et Pontalis, J.B. (1924-2012). *Vocabulaire de la psychanalyse*. (1994). Paris : Presses universitaires de France.
- Laufer, M. (1980). L'idéal du Moi et le pseudo-idéal du Moi à l'adolescence. *Revue française de Psychanalyse*, 44 (3-4), 591-616.
- Lebovici, S. (1983). *Le nourrisson, la mère et le psychanalyste : les interactions précoces*. Paris : Le Centurion.
- Lévy-Soussan, P. (2006). La filiation à l'épreuve de l'adolescence. *Adolescence*, 55, 101-110.
- Lévy-Soussan, P. (2008). Le vécu de l'abandon et la construction filiative du côté de l'enfant. Une approche psychanalytique. *Informations sociales*, 146, 94-102.
- Mahler, M. (1967). La symbiose humaine et les vicissitudes de l'individuation. *Dix ans de psychanalyse en Amérique* (1981, p. 27-50). Paris : Presses universitaires de France.
- Mahler, M., Pine, F. et Bergman, A. (1975) *The Psychological Birth of the Human Infant: symbiosis and individuation*. New York: Basic Books.
- Main, L. et Hesse E. (1990). Parent's unresolved traumatic experiences are related to infants in dizorganised attachment status: is frightened and or frightening parental behavior the

- linking mechanism? *Attachment in the preschool year: theory, research and interventions*. Edited by Greenberg, M.T., Cicchetti, D. et Cummings, M.E. Chicago: University of Chicago Press.
- Main, M., Solomon J. (1990). Procedures for identifying infants as disorganized/disoriented during the Ainsworth Stange Situation. *Attachment during The Preschool Years: Theory, Research and Intervention* (p. 121-160). Edited by Greenberg, M.T., Cicchetti, D. et Cummings, M.E. Chicago: University of Chicago Press.
- Manzano, J., Palacio Espasa, F. et Zilkha, N. (1987). *Les scénarios narcissiques de la parentalité : Clinique de la consultation thérapeutique* (2009). Paris : Presses universitaires de France.
- Marcelli, D et Braconnier, A .(1983). *Adolescence et psychopathologie* (5 ème éd. et 8^{ème} éd.). Elsevier Masson.Coll : les âges de la vie.
- Marcelli, D. (1990) *Les états dépressifs à l'adolescence* (2^{ème} ed.). Paris : Masson.
- Matha, C. (2010). Figures traumatiques de la dépression à l'adolescence. *Psychologie clinique et projective*, 16, 103-144-1265-5449.
- Matha, C. (2014). Adolescence meurtrie : entre rêve et sensorialité. *Adolescence*, 32(4), 719-733). doi:10.3917/ado.090.0719.
- Matha, C. (2017). Corps affecté, affectation des limites. *Corps & Psychisme*, 71(1), 59-70.
- Mijolla, A. (1981). *Les visiteurs du Moi*. Paris : Les Belles-Lettres.
- Mijolla, A (2002). *Dictionnaire international de la psychanalyse* (2013). Pluriel.
- Morhain, Y. (2014). Impasse du travail de subjectivation à l'adolescence et figures de la destructivité. *Formes primaires de symbolisation* (p. 139-154). Paris: Dunod. doi:10.3917/dunod.brun.2014.02.0139.
- Ogawa, J.R., Sroufe, L.A., Einfield, N.S., Carlson, E.A. et Egeland, B. (1997). Development of the fragmented self: longitudinal study of dissociative symptomatology in a non-clinical sample. *Development and Psychopathology*, 9, 855-879.
- Oppenheim, H. (1888). *Die traumatischen Neurosen*. Berlin : Hirschwald.

- Pigott, C. (1999). *Les imagos terribles*. Collège de psychanalyse groupale et familiale.
- Pommier, F. (2013). L'extrême : une réponse entre psychose et fonctionnement limite. *Les psychoses: Traité de psychopathologie de l'adulte* (p. 3-56). Paris: Dunod.
- Pommier, F. (2014). Adolescence sous influence - les sentiers (chemins) du deuil. *Adolescence*, 32(1), 57-70.
- Roques, M. et Mazoyer, A. (2018). Violences sexuelles infantiles : quelle(s) évolution(s) de la latence à l'adolescence ?. *Bulletin de psychologie*, 557(5), 855-867.
- Roussillon, R. (1999). *Agonie, clivage et symbolisation* (2016). Paris : Presses universitaires de France.
- Roussillon, R. (2004). Pulsions et intersubjectivité. *Adolescence* (p. 735-753). Paris: Masson.
- Roussillon, R. (2008). Pour introduire la question du langage du corps et de l'acte. Dans Braconnier et Golse, *Bébés-ados : crises et chuchotements*. Paris : Erès.
- Schauder, S. (2012). Michael Jackson ou la métamorphose négative de l'adolescence. *L'Autre*, 13(1), 108-114.
- Shentoub, V. (1955). Le Thematic Apperception Test en neuropsychiatrie infantile. *Revue de neuropsychiatrie infantile et d'hygiène mentale de l'enfance*, 3, 11-12, 588-593.
- Slade, A. (1999). Attachment theory and research : implications for the theory and practice of individual psychotherapy with adults. *Handbook of attachment : theory, Research and Clinical applications* (p. 575-594). New York: Guilford ed. J . Cassidy and P.R Shaver.
- Spitz, R.A. (1959). *L'embryogenèse du moi* (1979). Bruxelles: Ed. Complexe.
- Sroufe, L.A. (1996) *Emotional Development. The Organization of Emotional Life in the Early Years*. New York : Cambridge University Press.
- Steckel, W. (1908). Les Etats d'angoisses nerveux (Nervöse Angstzustände und ihre Behandlung). *L'angoisse* (1940, p.13-14). Paris : Payot.
- Ternynck, C. (2000). *L'épreuve du féminin à l'adolescence*. Dunod.
- Tichey, C (2015). *Violence Subie et Résilience*. Paris : Eres.
- Tisseron, S. (2014). *La résilience*. Paris, France: Presses universitaires de France.

Tomkiewicz S et Manciaux M. (2000). La résilience aujourd'hui. In : Gabel M, Jesu F, Manciaux M, éditeurs. *Bienveillances : mieux traiter familles et professionnels*. Paris : Fleurus.

Winnicott, D.W. (1965). Le concept de traumatisme par rapport au développement de l'individu au sein de la famille. *La crainte de l'effondrement et autres situations cliniques* (2000. p.292-312). Paris : Galimard.

Winnicott, D.W. (1987) *Le bébé et sa mère* (1992). Paris : Payot.

Winnicott, D. W. (1965). *Processus de maturation chez l'enfant* (1989). Paris : Payot.

Textes législatifs.

1793 : Décret relatif à l'organisation des secours à accorder annuellement aux enfants, aux vieillards et aux indigents. Source : Convention nationale du 28 juin au 8 juillet 1793.

1811 : Décret du 19 janvier 1811 concernant les enfants trouvés ou abandonnés, et les orphelins pauvres. Source : Gouvernement impérial, du 13 au 19 janvier 1811.

1889 : Loi du 24 juillet sur la protection des enfants maltraités ou moralement abandonnés. Source : Journal Officiel du 25 juillet 1889.

1898 : Loi du 19 avril 1898 sur la répression des violences, voies de fait, actes de cruauté et attentats commis envers les enfants. Source : Journal Officiel du 21 avril 1898.

1904 : Loi du 28 juin 1904 relative à l'éducation des pupilles de l'assistance publique difficiles ou vicieux. Source : Journal Officiel du 29 juin 1904.

1935 : Décret du 30 octobre 1935 relatif à la protection de l'enfance. Source : Journal Officiel du 31 octobre 1935.

1970 : Loi n° 70-459 du 4 juin 1970 relative à l'autorité parentale. Source : Journal Officiel du 5 juin 1970.

Annexe (en pièce jointe)

Retranscriptions des entretiens

Résultats des tests

Lettres d'informations

Formulaires de consentement